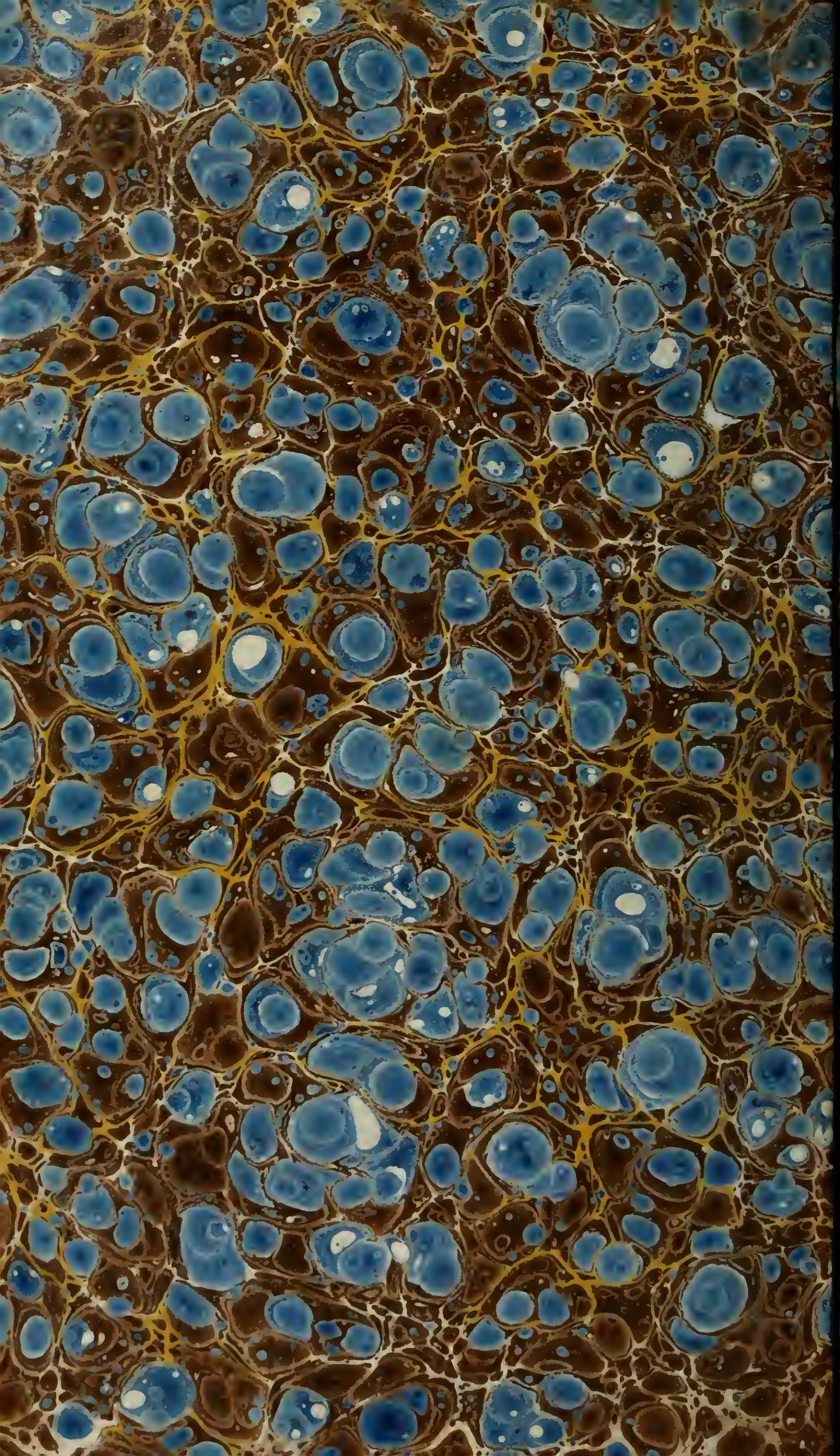
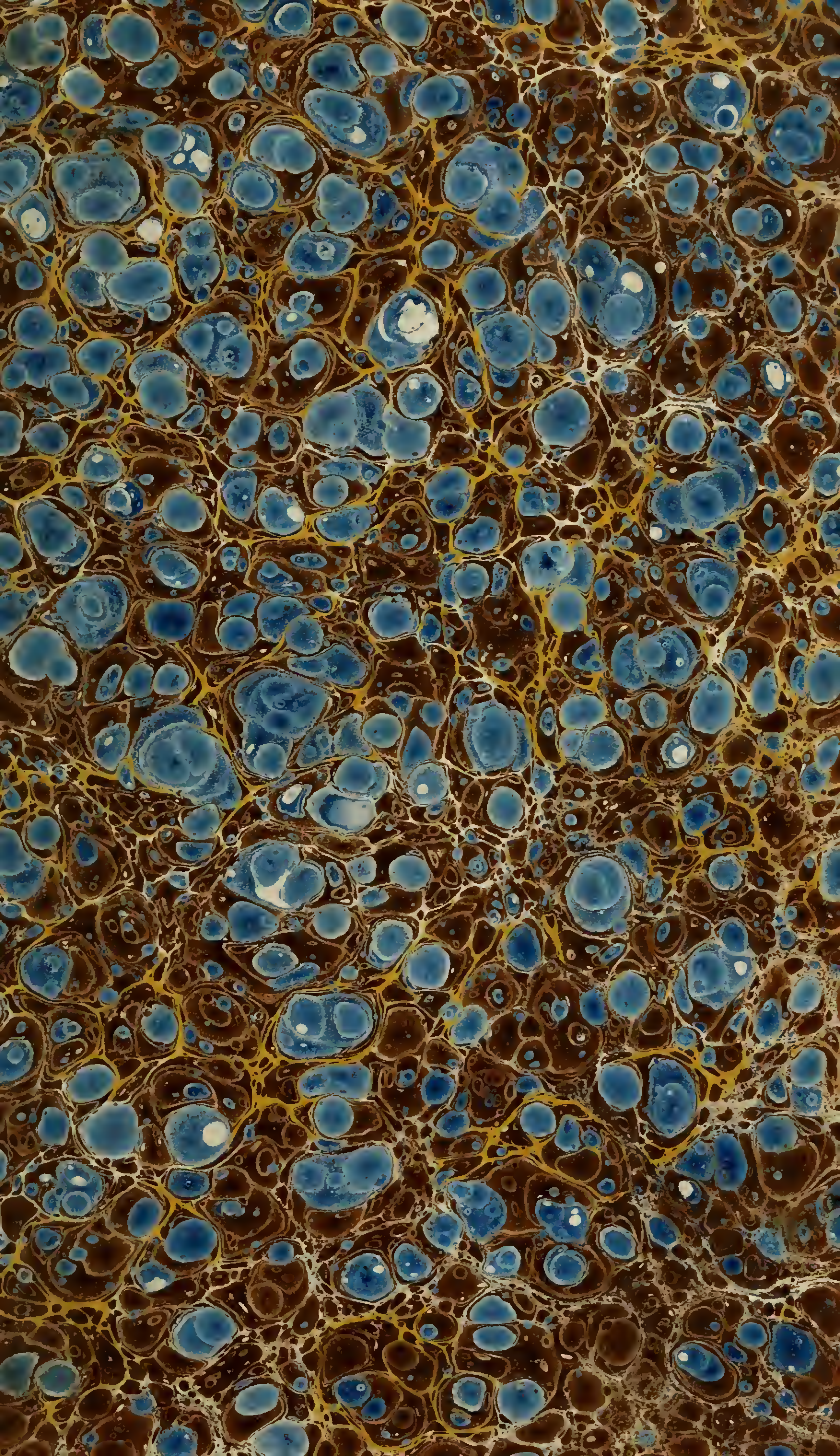






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. Saulnier, Directeur de la *Revue Britannique;* Dondey-Dupré fils, de la Société Asiatique; Ph. Chasles; L. Galibert; Lesourd; Am. Sédillot; Genest; West, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Dixième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, Rue des Bons-Enfans, N° 21;
ET CHEZ DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1834.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ.

JUILLET 1834.

REVUE BRITANNIQUE.



DE LA

DERNIÈRE CRISE MINISTÉRIELLE

EN ANGLETERRE.

Souvent, quand les partis sont morts, quand le laps du tems les a réduits à je ne sais quelle forme vaine, à je ne sais quelle apparence extérieure, qui trompe encore les yeux inattentifs; lorsque la pensée secrète qui les faisait vivre est complétement éteinte et disparue, leur fantôme et leur nom subsistent encore. Où sont les whigs? où sont les torys? Il y a cinq ans, où étaient-ils déjà? Leurs bannières flottaient au-dessus des bataillons ennemis : ces mots servaient encore de mot de ralliement, lorsque l'ancien génie du whiggisme et du torysme était depuis long-tems évanoui et perdu.

Admirez le mouvement progressif des idées : ce qui, sous le règne d'Élisabeth, eût passé pour l'opposition la

plus énergique était devenu, sous Charles Ier, chose commune et naturelle. Du tems de Charles II, le droit de remontrance commence à conquérir l'assentiment général; et sous Jacques II, la lutte obstinée des libertés constitutionnelles jette ce roi loin de son trône. Alors la masse politique se sépare en deux nuances tranchées : les torys, attachés à la prérogative, et les whigs, soutenant les droits du Parlement. Le whig le plus ardent, sous Guillaume III, n'aurait pas osé proférer une seule parole hostile à l'ancienne constitution; c'était lui, au contraire, qui défendait les bourgs-pourris, et qui cherchait à soutenir et à excuser, par tous les raisonnemens, même par tous les sophismes, les défauts héréditaires, la vétusté ruineuse de cet édifice fondé sur des bases gothiques. Le tory, au contraire, regardait cette constitution comme ultra-libérale; chacun des pas qu'elle avait faits depuis le seizième siècle était à ses yeux une nouvelle atteinte portée aux droits de la couronne.

Les deux armées partaient de ces deux points opposés, l'une s'armant contre les empiétemens du pouvoir, l'autre regardant tous les progrès de la liberté comme des envahissemens intolérables. Lord Chatham, sous Georges III, s'aperçut le premier qu'il y avait quelque chose à changer dans la vieille fabrique; pénétration supérieure à son siècle, et qui suffirait pour honorer ce grand homme d'état. Mais les whigs, depuis sa mort jusqu'en 1820, n'osèrent pas toucher à la vénérable masse qui se lézardait de toutes parts. Pendant qu'ils se cramponnaient à ces piliers vermoulus, il y avait bien, en dehors de l'arène parlementaire, quelques démagogues isolés qui dépassaient les whigs : tels étaient Wilkes, Horne-Tooke, Junius. Encore n'attaquaient-ils pas de front la constitution britannique; leur critique s'exerçait sur des actes isolés du gouverne-

ment. « On avait commis, disaient-ils, telle ou telle infraction à la loi: le pouvoir s'était montré arbitraire dans telle ou telle circonstance. » Mais c'était toujours la vieille constitution qu'on invoquait; et, malgré le retentissement de la révolution française et sa contagion en Angleterre, on eut bien de la peine à se détacher du respect séculaire voué à une organisation compliquée et surannée, mais qui fonctionnait encore assez bien.

Ainsi les torys et les whigs, toujours s'affaiblissant les uns et les autres, subsistèrent, jusqu'au moment où la restauration des Bourbons sur le trône de France amena la paix en Europe. L'un et l'autre parti avaient traversé la révolution et l'empire. Le danger que l'Angleterre courait, la nécessité de concentrer toute la puissance du pays, de s'armer de toute son énergie pour résister aux tempêtes extérieures, avaient maintenu les deux adversaires dans un état d'excitation, mais aussi de vitalité constante. On sentait bien que le péril était trop imminent pour l'augmenter par une crise intérieure. Quand la foudre de Bonaparte menaçait le vaisseau, était-ce le moment de porter la hache dans les institutions anciennes? Cobbett lui-même, qui se trouvait en avant du mouvement par sa démagogie, n'osait guère s'en prendre à la constitution. C'était un état anormal. Tous les nerfs étaient tendus, tous les ressorts étaient prêts à casser. Au milieu de la crise politique, on vit Perceval assassiné par un fou; Romilly se suicider; Castlereagh se couper la gorge, et Canning expirer de lassitude : tant cette politique forcée et violente était meurtrière, tant il était difficile de tenir les rênes de ce char lancé à travers les précipices.

Napoléon tombé, l'état de guerre et l'immense déploiement de forces que la politique de Pitt avait alimentés et soutenus se terminèrent à la fois. Mais de nouvelles diffi-

cultés se présentèrent : tous les défauts de la vieille constitution, toutes ses incohérences, toutes ses dissonances, tout ce qu'elle avait de gothique et d'incompatible avec la civilisation frappèrent les regards. Le gouvernement anglais avait deux plaies énormes à guérir : l'Irlande, d'une part ; et sa dette, de l'autre. La dette augmentait avec le paupérisme : l'Irlande, peuplée d'hommes affamés et sanguinaires, faisait refluer sur l'Angleterre ses misérables et ses assassins. Les principes libéraux de la France pénétraient dans le Royaume-Uni. On sentait combien la tolérance et la raison étaient blessées de voir toute une nation mise hors la loi et privée des droits de citoyen pour une seule raison, parce qu'elle était catholique.

Le flot de la réforme gagna si violemment, si rapidement, les hauteurs sociales, que, dans l'aristocratie même, un parti considérable s'arma en faveur de la réforme.

On marchait donc malgré soi et par une nécessité de fer à un changement social. C'était si bien une condition inévitable d'existence, que les torys eux-mêmes commencèrent la réforme. Ils crurent agir d'après une tactique bien savante en se chargeant des premières améliorations. Wellington, le grenadier prussien de l'armée tory, l'homme du sabre et de l'épée, le plus raide et le plus opiniâtre des conservateurs, signala son ministère par des changemens qui, en toute autre époque, eussent passé pour des révolutions. On ne lui en sut pas le moindre gré. Cet inflexible ministre, si vivement attaché à l'intérêt protestant, si confiant dans son opposition contre les catholiques d'Irlande, émancipa les catholiques irlandais ; il supprima plusieurs sinécures ; il réduisit les dépenses ; il joua le rôle d'économe et de réformateur ; vaine précaution ! Au premier choc, à la première crainte, à la première occasion, il se trouva dépossédé. Il suffit pour cela d'une circonstance misérable,

dépourvue de tout intérêt, de toute portée politique. Le roi devait se rendre dans la Cité. Les rues étroites de ce vieux centre de Londres, l'immense population qui allait s'y presser, la facilité que pouvaient offrir à des conjurés les sentiers tortueux de ce labyrinthe et le désordre inséparable de ces fêtes, tout cela épouvanta Wellington.

Il était assurément ridicule et puéril de reculer devant une fête, devant une cérémonie, et de trahir ainsi la crainte qu'on avait du peuple. Il était absurde de dire hautement : « Le roi n'est pas aimé; l'administration est impopulaire; les ministres sont haïs. » Mais au fond de cette conduite si bizarre, et qui a décrédité Wellington, se trouvaient d'autres raisons qu'on n'a pas dites. Presque toujours la chute d'un ministère est attribuée à une cause frivole et occasionelle; tandis que c'est à une cause importante, secrète et inévitable qu'elle se rattache. On proclame le motif frivole; on a soin de taire le motif important, le motif réel. Après tout (chose étrange), Wellington n'est tombé que sous la même puissance qui vient de forcer lord Grey de quitter le pouvoir. Il a succombé sous cette force d'impulsion que la réforme a conquise. Arrêter son char sur une pente, museler les révolutions déchaînées, cela est difficile. Pour un tory, Wellington avait fait au parti populaire toutes les concessions possibles. A peine accomplies et portant leurs fruits, ces concessions tuèrent le ministère.

Les peuples sont inexorables; ils savent qu'en supprimant une taxe, en brisant une sinécure, en émancipant un parti religieux long-tems proscrit, le gouvernement obéit à son intérêt, se soumet aux circonstances et plie la tête sous la nécessité. Ingrat de sa nature, le peupel, qui n'attribue aucune générosité aux puissan-

ces, ne leur sait jamais gré de ce qu'elles font pour lui : un instinct l'avertit qu'une force cachée, et, si l'on peut le dire, un courant souterrain pousse la société vers la réforme. Aussi s'amuse-t-il des efforts que font les gouvernemens pour opposer une digue à ces vagues impérieuses ; aussi attribue-t-il à pure faiblesse tous les mouvemens qui s'opèrent en sa faveur.

Telle est la difficulté immense de la situation : torys et whigs sont morts. Les hommes du parti conservateur ne songent qu'à se défendre contre la démocratie, et les radicaux ne pensent qu'à détruire jusque dans ses bases la fabrique totale des institutions antiques. Au milieu, se trouve placé le gouvernement, attaqué par cette double force, desservi et entravé par l'aristocratie, maudit et battu en brèche par la démocratie dont la puissance s'accroît. Sa situation ressemble à celle du gouvernement français ; mais je crois que sous des apparences moins menaçantes, entouré de moins d'orages, de clameurs, de violence, le gouvernement anglais court plus de dangers que celui de la France ne traverse d'écueils. Comparez les deux situations ; calculez la force respective du pouvoir, en Angleterre et en France. En France, la révolution a dépouillé de toute sa puissance territoriale et réelle l'aristocratie ancienne. Le parti carliste, soutenu par quelques hommes de talens, est sans racine dans le peuple : ses intérêts ne s'enlacent et ne se confondent point avec les intérêts de la masse. Au contraire, le parti conservateur anglais est grand propriétaire terrien ; il a de l'influence sur une vaste population ; il s'appuie sur une religion encore très-respectée ; aucun des préjugés qui lui servent d'auréole n'est complétement détruit ; il vit d'une existence puissante, et non de cette vie factice que l'aristocratie française cherche à con-

server. Il est attaqué, sans doute ; mais il tient au sol dans lequel il est profondément enraciné.

A cette aristocratie encore forte en Angleterre s'oppose de front un radicalisme non moins vigoureux. En France le parti républicain a contre lui l'expérience et le passé. En Angleterre, il marche vers l'avenir, le front haut, plein de fierté, soutenu à la fois par des philosophes rigides, par des ambitions ardentes et par une foule d'intérêts froissés. Comme la Grande-Bretagne a toujours été un pays politique et habitué aux affaires, l'armée démocratique, toute bouillante et toute furibonde qu'elle soit, n'a rien de cette étourderie enfantine, de cette rage impuissante et de cette folie de conspiration armée, qui enlèvent tout le crédit aux démocrates français et qui les empêchent d'arriver à aucun résultat. En Angleterre le gouvernement est donc assailli des deux côtés, par deux forces bien réelles, bien consolidées; dont l'une est protégée par une masse énorme d'intérêts présens, depuis long-tems acquis ; et dont l'autre est mise en mouvement par les passions populaires, par leur élan irrésistible vers un avenir inconnu et par la marche générale des choses en Europe. Le gouvernement français est fort de la faiblesse de ses ennemis ; la véhémence des attaques auxquelles il est en butte ressemble au désespoir ; les partis ont la violence et la rage de l'agonie ; leur alliance même, qui prouve combien l'un et l'autre ont peu de conscience et de conviction, n'a pu réussir à former qu'une masse hétérogène et impuissante.

Cette situation de la Grande-Bretagne est donc plus critique que celle de France. Pour cette dernière, les dangers viennent de l'extérieur ; mais elle n'a pas, comme l'Angleterre, un volcan sous les pieds : l'Irlande. De l'Irlande jaillissent les plus grands périls de ce royaume.

C'est le foyer toujours ardent qui lance sur la Grande-Bretagne la lave d'une sédition permanente, l'accroissement du paupérisme, les fureurs d'un fanatisme inextinguible. O'Connell l'Irlandais, sur lequel nous ne tarderons pas à revenir, siége au Parlement, comme le mauvais démon de l'Angleterre. Il est toujours là dans les momens de crise ; il envenime toutes les blessures ; il jette sans cesse des bâtons dans les roues ; il contrarie toutes les mesures. Environné d'une armée criarde et mécontente, qui obéit à son moindre signe et qu'il fait marcher à son gré, il s'arme d'une influence et d'une prépondérance que rien ne peut détruire. Génie fatal à l'Angleterre, représentant de l'Irlande, il est le symbole exact de cette île malheureuse, attachée comme un brûlot aux flancs du grand vaisseau qui le traîne à la remorque et qu'il est prêt à incendier.

Et jugez un peu combien cet instrument de dommage devient terrible, à une époque où le cri de la réforme part de tous les coins de l'empire. Si le tems était calme, il serait encore bien difficile de concilier les intérêts divers de l'Irlande, de régler son administration, de maintenir en présence l'un de l'autre deux clergés ennemis. Aujourd'hui l'Irlande ne remue pas sans que le contrecoup du mouvement ne soit fatal à sa dominatrice, devenue sa victime.

Revenons. La mesure qui a donné le premier signal de la réforme, l'émancipation des catholiques irlandais, partait d'une main aristocratique ; Wellington, le symbole du torysme, avait reconnu que cette mesure était inévitable. Mais, l'étincelle une fois jetée, il crut que la traînée de poudre ne s'allumerait pas ; il eut l'imprudence ou plutôt l'audace de déclarer que toute réforme lui était odieuse ; lui qui, par l'émancipation des catholiques,

avait détruit le grand pivot de la politique anglaise depuis Guillaume III ; lui qui avait forcé le roi à manquer à son serment solennel, serment prononcé le premier jour de son règne ; lui qui avait porté ce coup mortel, mais nécessaire, à l'intégrité, à la domination du protestantisme anglican, première base du trône occupé par la dynastie de Hanovre !

Le mécontentement public fut si vif et se prononça si nettement, qu'il y eut dès lors impossibilité de conserver le pouvoir sans tenter la réforme. Alors expira le ministère de transition, tory dans l'ame, semi-libéral dans ses actes, à la tête duquel marchait Wellington. Le glas funèbre du torysme avait sonné ; celui du whiggisme allait bientôt retentir. Les Althorp, les Hume, les Brougham, les Melbourne, les Holland, les Grey, les Mackintosh ; tous les noms que les torys avaient maudits depuis si long-tems, conquirent de l'influence ; et les plus positifs, les plus actifs, les plus ardens de ces hommes formèrent le ministère réformateur. De leur côté, les démagogues, Hunt pour l'Angleterre, O'Connel pour l'Irlande ; les partisans de la philosophie de Bentham ; ceux de la tolérance universelle ; les sectateurs de Cobbett, les radicaux, entraînés par les principes français, prirent de nouvelles forces. Un homme que les comtés les plus populaires eussent repoussé autrefois, Hunt fut élu membre du Parlement ; et les torys tombèrent dans le discrédit le plus profond.

Quelle œuvre ! quelle tâche que celle du ministère nouveau ! Il s'agissait d'accomplir plus qu'une révolution : car une révolution est œuvre de violence, d'étourderie, d'impulsion, de fureur ; ses résultats importent souvent peu aux hommes qui la mettent en mouvement ; pourvu que l'incendie éclate, le reste leur est indifférent. Mais

ici, changer la constitution, bouleverser les intérêts, renverser les bases antiques, et opérer tout ce changement sur les bords d'un abîme sans y précipiter l'Angleterre ; ouvrir les cataractes du ciel sans tout inonder ; quelle merveille ! Quiconque eût mesuré le danger de l'entreprise eût reculé devant elle. Heureusement lord Grey était doué d'un caractère spécial : il était lui-même une anomalie vivante. Homme à part, il se chargea d'une situation à part. Le moment était venu de développer ses principes, de donner l'essor à son énergie, de réaliser les rêves de sa jeunesse. Il ne fléchit, il ne trembla pas devant l'immensité du péril ; il fut le guide du cabinet réformateur.

Grey est l'homme de l'unité inflexible, de la pensée invariable, du système que rien ne peut ébranler. Depuis sa première jeunesse, méditant les paroles prophétiques de Chatham et les folies mêmes de Wilkes, il avait reconnu la nécessité d'une réforme parlementaire. Sa probité audacieuse, sa conscience hardie, sa religion de citoyen, avaient proclamé cette nécessité, à une époque où le palladium universel, c'était le Parlement, composé de deux Chambres élues par les bourgs et les comtés selon les coutumes des tèms antiques. On avait long-tems regardé lord Grey comme un réformateur chimérique, comme un sectateur des philosophes du dix-huitième siècle, comme un philantrope livré à des espérances inapplicables, à des théories plus consolantes que vraies. Le mouvement des idées s'éleva peu à peu au niveau de ces théories mêmes, et le pouvoir vint chercher le philosophe politique, au moment où son opinion devenait l'opinion générale. Six années avant le ministère de lord Grey, bien peu de whigs osaient penser comme lui ; six années après son ministère, on aura dépassé de beaucoup

son libéralisme ; tant les idées marchent vite à certaines époques, tant l'impétuosité de leurs progrès dévore et efface aisément les hommes et les choses !

On peut donc regarder lord Grey comme l'homme nécessaire du tems où il est devenu ministre. Non seulement la réforme était son vœu, son but, son plan, son idée fixe, l'objet de son travail et de ses investigations depuis trente ans : mais il y avait dans son caractère personnel assez d'énergie, d'opiniâtreté, de probité, de force intime, pour qu'il ne cédât ni aux obsessions des uns, ni aux menaces des autres. Réformateur par principe ; aristocrate de naissance ét d'habitude ; sans ambition populaire ; dédaigneux de la vogue, méprisant les ovations de carrefour, fier, impérieux, isolé ; peu accessible à tous les sentimens de crainte, d'espoir, de vanité, d'avidité, qui agissent sur les autres hommes : on pouvait être sûr d'avance que lord Grey ne ferait pas tourner à son profit le mouvement qu'il commandait ; qu'il ne sacrifierait l'état ni à son amour-propre, ni à son crédit, ni à sa fortune. Il y avait en lui quelque chose de la fermeté de Caton ou de la sévérité de Hampden, mais rien de Mirabeau, rien de Danton, rien du tribun populaire : ce rôle ne lui inspirait que du mépris. Si d'une part ses sympathies intellectuelles sont d'accord avec les théories prêchées au dix-huitième siècle ; s'il est éminemment et spécialement l'élève de Hume et de Gibbon, de Raynal et de Voltaire, de Jean-Jacques et de Locke ; si toutes les vues de son esprit sont libérales et réformatrices : d'un autre côté, ses habitudes, ses mœurs, la trempe même de son ame appartiennent à l'aristocratie. Aussi lui était-il impossible de s'avancer, en fait de réforme populaire, au-delà d'une certaine ligne tracée. Il s'était dit depuis sa jeunesse ; la réforme ira jusque-là, mais pas plus loin. Vieillard,

vous ne lui persuaderez jamais que cette ligne puisse être reculée ou franchie.

Sa haute probité servait de gage et de garantie. Autour de lui se groupaient des hommes que la même intégrité distinguait : lord Brougham , lord Althorp, dont le caractère et la sincérité n'étaient pas moins respectables. Ambitieux, mais sans rival dans les débats parlementaires; admirable de lucidité, de sang-froid, de présence d'esprit, d'activité ; ne manquant jamais l'occasion de faire vibrer la corde dominante de l'époque et de la société ; pénétrant, capace, recueillant beaucoup de faits et donnant à son argumentation de nombreuses bases , toujours solides ; Brougham est encore le premier orateur de son tems, c'est la puissance intellectuelle la plus redoutable par son emploi dans les combats politiques. Lord Althorp l'économe se rapprochait de lord Grey, non par la fierté, par la hauteur, par l'impassibilité et l'éloquence, mais par une certaine moralité , par une certaine simplicité de conduite et de parole, qui l'ont entouré d'une haute estime.

On a vu lord Althorp, sous le ministère même de Wellington , défendre le drapeau tricolore, emblème de la liberté des peuples. Lorsque les doctrines de Pitt et la haine de la révolution française prévalaient encore en Angleterre , il a osé se faire le panégyriste des grandes réformes opérées en France ; et bravant l'anathème des torys, il a soutenu que la Grande-Bretagne modifierait nécessairement ses institutions. Ses ennemis mêmes l'ont écouté avec respect , tant la considération dont il jouissait était grande. Dénué de qualités brillantes, il a fait peser sur la Chambre tout le poids du bon sens ; comme honnête homme et comme esprit juste , il ne s'est jamais démenti.

Ce cabinet, malgré sa moralité et le mélange de talent et de conscience qui le distinguait, eut toutes les

peines du monde à faire adopter le bill de la réforme, tant la situation était difficile. Puis, placé en face du Parlement réformé, précipité vers une révolution radicale par les démagogues, ramené violemment vers le passé par les aristocrates, il ne put satisfaire personne. Il devait s'y attendre.

Quant aux conservateurs, rien de ce qui émanait de la réforme ne pouvait les satisfaire. Les libéraux de diverses nuances (car nous n'osons plus prononcer le mot *whig*, dont la valeur est maintenant sans proportion avec l'objet qu'il représente) : les libéraux, dont le point de départ était le même que celui de lord Grey, fixaient leurs regards sur un but bien autrement éloigné que le sien. Les améliorations introduites par le cabinet réformateur leur paraissaient incomplètes et insuffisantes. Ils n'y voyaient que la suite nécessaire des tentatives commencées par le cabinet de Wellington et continuées par le Parlement transitoire qui précéda le Parlement réformé. Ils accusaient toutes les mesures prises par lord Althorp et lord Grey de manquer de hardiesse, de ne pas trancher les questions, de s'en tenir à des moyens dilatoires, de mentir aux promesses de la réforme. Jamais, je crois, aucun ministère n'avait été posé d'une manière aussi difficile et aussi pénible, il était impossible qu'il se soutînt long-tems. L'Irlande, ou plutôt O'Connell son organe, ne manquait pas d'exploiter une situation si périlleuse : O'Connell, l'ennemi de l'Angleterre, l'ennemi qu'elle porte dans son sein et qui a juré de la harceler, de la tourmenter, de l'embraser, jusqu'à ce que son grand but soit atteint, jusqu'à ce que l'Irlande sa patrie se détache violemment de l'île voisine et conquérante.

Il fallait une intelligence vigoureuse, une ame de

fer pour soutenir long-tems les dangers et les fatigues de cette situation. Lord Grey opposa une grande force morale aux anxiétés qui l'environnaient : mais il était impossible de ne pas s'apercevoir que sa santé souffrait beaucoup depuis dix-huit mois. Ses forces physiques l'abandonnaient par degrés. On le voyait, à la Chambre des Pairs, triste, la tête penchée, énergique dans ses discours, mais mélancolique dans son attitude. Il était devenu extrêmement silencieux ; ses amis et sa famille remarquaient le changement grave qui s'opérait en lui. Je ne sais quelle apathie paraissait envahir ses facultés intellectuelles. Il ne souriait que lorsque son savant ami et son coopérateur lord Brougham repoussait par quelques vifs et accablans sarcasmes les injures ou les accusations de leurs ennemis communs. Le ravage produit dans cette organisation forte, mais impressible, mais délicate, mais sensible, par les agitations, les calomnies, les injustices politiques, était visible pour tout observateur attentif.

Cependant les affaires étrangères, dirigées par lord Palmerston, homme de talent et homme du monde, offraient un aspect assez rassurant. La plupart des vœux de lord Grey se trouvaient exaucés ; et l'alliance étroite des deux ministères français et anglais semblait assurer une longue vie au cabinet libéral de la réforme. Cette prospérité apparente cachait des causes secrètes de dissolution ; parmi ces causes, la plus envenimée était cette malheureuse Irlande, qu'un orateur comparait avec tant de raison à la tunique de Nessus. Au moment où tout le monde croyait que l'armée commandée par lord Grey traverserait la session, quelques circonstances, assez légères en elles-mêmes, la désunirent, la dispersèrent, révélèrent ses blessures et sa faiblesse morale, et amenèrent cette crise

ministérielle qui a surpris tous les politiques de l'Angleterre et du continent. Il faut peu de chose pour incendier l'édifice dont le bois et le chaume desséchés n'attendent que l'étincelle dévastatrice. La situation critique de lord Grey et de ses amis avait été combattue et domptée par leur courage; mais le moment vint où le plus léger événement rompit à la fois tout le réseau de ce tissu endómmagé.

Déjà l'Irlande, cette pierre de scandale, cet écueil éternel, avait occasioné la retraite de quatre membres de l'administration. Lorsqu'il avait été question d'employer l'excédant des revenus de l'église protestante en Irlande, quelques membres du cabinet avaient voulu en faire usage pour soulager le clergé irlandais, d'autres avaient assigné à ces sommes une destination toute différente et plus populaire. Ce dissentiment, à propos de ce qu'on appelle l'*Appropriation-Act-Bill*, ressortait de quelques différences essentielles dans les opinions des ministres; les uns, dont le libéralisme orangiste protégeait surtout la cause protestante; les autres, dont la tolérance philosophique regardait comme trop étroites les idées de leurs collègues. Le comte de Ripon, M. Stanley, le duc de Richmond et Sir James Graham se retirèrent. Ce n'étaient pas sans doute des supériorités très-imposantes, mais aucun d'eux n'était à mépriser. Leur nuance, et surtout celle du duc Richmond, se détachait légèrement du reste du cabinet. Lord Cunyngham, lord Auckland et M. Spring-Rice, qui leur succédèrent, avaient déjà quelque chose de plus prononcé dans leurs opinions réformatrices.

Ce ne fut pas tout; il se présenta bientôt un nouvel embarras, relatif à l'Irlande, toujours si féconde en embarras. La révolte des catholiques, encouragée par leur émancipation, favorisée et excitée par le terrible agitateur

O'Connell, devenait chaque jour plus imminente; on sentit la nécessité de la réprimer. De là, le bill de *coërcition* dont quelques clauses, rigides jusqu'à la dureté, firent naître de nouveaux dissentimens dans le conseil. Remarquons ici la finesse presque démoniaque avec laquelle O'Connell, le vrai moteur de ces troubles, tira parti de la circonstance.

C'est chose ordinaire et considérée comme toute parlementaire, que de voir le gouvernement communiquer avec les chefs de l'opposition. On évite ainsi des chocs trop violens, on transige, on s'arrange, on cède quelque chose pour obtenir une concession correspondante. Depuis long-tems on est habitué à consulter O'Connell sur les affaires d'Irlande; grâce aux membres de sa famille qui l'environnent à la Chambre, son autocratie est devenue toute-puissante dans l'île d'Érin; il s'est constitué roi. Par lui, on sait quel degré de résistance éprouvera telle ou telle mesure, chez ce peuple que l'agitateur pétrit à son gré. Malheureusement le secrétaire-d'état pour l'Irlande, M. Littleton, n'a pas mis dans ses communications avec O'Connell toute la prudence qu'exigeait un caractère si dangereux, si actif, si habile, si perfide; il a eu la maladresse de laisser connaître à ce redoutable chef de parti les opinions divergentes des ministres au sujet de l'Irlande. Le vice-roi avait écrit, dans une dépêche confidentielle, que les causes les plus dures du bill de coërcition pourraient être supprimées sans inconvénient. Lord Althorp était de cet avis; Lord Grey ne le partageait pas. Quand le perfide O'Connell apprit que le chef du cabinet refusait de supprimer les articles les plus rigoureux du bill, et que ni le vice-roi ni lord Althorp n'étaient du même avis, le patron de l'Irlande joua son jeu. Il feignit une violente colère, et dans une lettre aux réformateurs anglais, il déclama contre une

mesure que le ministère lui-même ne soutenait pas d'un commun accord ; enfin, il demanda en plein Parlement la communication de la correspondance secrète entre le vice-roi d'Irlande et le cabinet. Rien de plus perfide que cette demande ; on s'y refusa nécessairement : O'Connell se hâta de révéler le secret du refus et triompha.

Dès que l'on sut que lord Althorp et le secrétaire-d'état pour l'Irlande n'étaient pas consciencieusement du même avis que lord Grey, il leur fut impossible de soutenir le bill, et ils donnèrent leur démission. Le chef du ministère, lord Grey, se vit isolé. Il perdait l'appui de lord Althorp qui, par sa probité, rassemblait autour de lui plus de deux cents membres des communes, tous dévoués à son opinion et à ses décisions. Déjà fatigué du pouvoir, ébranlé dans sa santé, en butte aux violences du tribun irlandais, lord Grey quitta le pouvoir.

Voulez-vous juger de la violence de cet O'Connell, vrai brandon de discorde, boute-feu de l'Angleterre ? Qu'on lise sa lettre aux réformateurs : on ne peut pousser plus loin l'injure, la violence, l'outrage, le mépris de toute convenance.

« Frères réformateurs, s'écrie-t-il, c'est à vous que j'en appelle des injustices d'un ministère aussi faible qu'il est mauvais. L'insanité d'un misérable (lord Grey) insulte et foule aux pieds l'Irlande ; sa puérile décrépitude se manifeste par une folle haine et un dédain maniaque : et ce vieillard est à la tête du ministère ! Je l'ai suivi dans sa route, je l'ai vu constamment marcher à notre ruine..... Il n'y a pas de ministère qui ait poursuivi la presse aussi violemment que celui-là..... Dès qu'un écrivain déplait au gouvernement, tous les Greys, demi-Greys et quarts-de-Grey se mettent à sa poursuite, comme une troupe de requins. Cet homme est content pourvu

que sa famille occupe toutes les places : le reste lui importe peu !

» C'est un ministère qui aime à verser le sang humain (continue l'agitateur avec cette insolente mauvaise foi qui n'appartient qu'à lui) ; il y a du sang sur la terre, et ce sang crie vengeance : le ministère l'a versé. On s'est battu à cause des dîmes, chères aux Irlandais essentiellement catholiques... Le sang a coulé : « La vengeance est » à moi, dit le Seigneur et je l'exercerai. » Béni soit le nom du Seigneur : fions-nous à ses dispensations éternelles! »

Après avoir fait cet appel hypocrite à la vengeance de Dieu, c'est-à-dire au fanatisme armé, après avoir déroulé et envenimé la liste de tous les griefs de l'Irlande, O'Connell termine ainsi : « Le ministère tombera : il est faible à la cour, faible à la Chambre Haute, faible par la médiocrité ridicule qui le caractérise, faible par l'insanité du premier ministre, faible par la perte irréparable de son honneur et de son crédit. »

Voilà de quelle manière le chef du cabinet était traité par O'Connell. Il n'est pas étonnant que cet homme honorable, ayant d'ailleurs accompli sa tâche et se voyant arrêté par une circonstance puérile et inattendue, se soit trouvé saisi tout-à-coup d'un dégoût violent.

Dans cette question de l'Irlande, toutes les accusations d'O'Connell étaient d'insignes calomnies. L'Irlande est bien plus embarrassante pour l'Angleterre, que l'Angleterre n'est oppressive dans ses rapports avec l'Irlande. Que faire contre ces populations révoltées? Comment opposer un frein à ces catholiques toujours remuans, que leurs prêtres excitent et dont O'Connell attise chaque jour la fureur! Le bill de répression était indispensable pour un pays qui comptait autant de foyers de sédition que d'églises. Lord Grey, qui sous ce rapport était de la vieille

école, soutenait la nécessité d'une rigueur sans aucun mélange d'indulgence; en dépit de lui-même, il se souvenait des dures théories et des actes inexorables de Castlereagh. Plus flexibles, accordant davantage au peuple, plus jeunes, et par conséquent plus entraînés par le nouveau mouvement, lord Althorp et ceux qui, dans le cabinet, se rangeaient de son avis, pardonnaient plus aisément aux fureurs et aux violences démagogiques suscitées par O'Connell. On voit que c'est encore une question de progrès social qui a servi de cause immédiate à la dissolution du cabinet, bien que la cause profonde et réelle de cette dissolution fût l'état des partis et des idées que nous avons décrit plus haut.

Comment recomposer un cabinet dans ces circonstances? Fallait-il donner raison à ceux qui ne voulaient faire aucune concession à l'Irlande catholique et révoltée, ou à ceux qui avaient pour sa révolte une certaine indulgence, même une certaine considération? Une forte majorité de la Chambre des Communes, envahie par les idées libérales, penchait vers la suppression des clauses rigoureuses que lord Grey jugeait nécessaires. Quand ce dernier se démit du pouvoir, les débris du parti conservateur se ranimèrent; ils crurent voir une porte se rouvrir tout-à-coup devant eux, et ils essayèrent de s'y précipiter. Wellington, encore tout meurtri de la chute de son ministère, et qui ne pardonnera jamais à lord Grey de lui avoir succédé, triompha avec indélicatesse, avec insolence, des embarras du ministère; il mit une indécence et une insensibilité cruelles dans ses expressions de triomphe. Cependant les conservateurs chantaient trop tôt victoire : il y avait impossibilité flagrante à former un cabinet avec les anciens torys. Le roi eût penché pour un ministère mixte, ou le ministère de coalition. Ce parti mitoyen était impossible;

le tems pressait; le cabinet, sans premier ministre, marchait comme un corps sans tête. Après avoir balancé quelque tems, il fallut céder à la nécessité des choses, c'est-à-dire faire entrer dans le cabinet une nuance de libéralisme un peu plus prononcée que celle du cabinet précédent.

Le roi, qui désirait opposer une digue au radicalisme et suspendre ses envahissemens, mais qui avait assez de bon sens pour ne rien tenter qui ne fût pas dans la limite de ses intérêts bien entendus, donna sa confiance à l'un des hommes les plus probes et les plus éclairés du pays, lord Melbourne. Fox avait prédit à cet homme d'état une brillante carrière. Grâce à sa nonchalance et à son peu d'ambition, cette prophétie a été long-tems à s'accomplir : mais tout semble prouver qu'elle ne sera pas démentie.

Par les conseils de cet homme d'état, qui eut avec le roi de fréquentes conférences, rien ne fut changé, quant au personnel, à l'ancien cabinet de lord Grey. On n'agrégea au pouvoir que le seul Cam Hobhouse, ancien ami de lord Byron, libéral d'une teinte plus foncée que lord Grey, et même que lord Althorp.

Cependant le même dégoût des affaires qui avait saisi la vieillesse de lord Grey s'était fait sentir à lord Althorp. Tous les partis l'accusaient : ceux-ci, d'avoir préparé la crise et de l'avoir hâtée, en autorisant les communications de Littleton avec O'Connell; ceux-là, d'avoir entraîné l'Angleterre vers le gouffre du libéralisme radical. Il était pourtant bien difficile de reconstruire sans lui un cabinet qui s'associât aux pensées et aux travaux de l'administration Grey ; lord Althorp tenait dans sa main toute la clef de cette politique. Pour obvier aux embarras que sa retraite faisait naître, Joseph Hume, l'homme des chiffres, l'homme d'affaire et d'action de la Chambre des Communes, in-

venta un expédient qui lui réussit. Il engagea la majorité de la Chambre des Communes à signer une lettre adressée à lord Althorp, lettre dans laquelle, sans indiquer au roi d'une manière positive et menaçante les intentions du Parlement, cette majorité exprimait le désir de voir le ministre résignataire reprendre en main les fonctions exercées par lui, depuis la première formation du ministère Grey. Ce fut un coup de parti : il était impossible au noble comte de se refuser aux vœux exprimés par cette majorité. En vain ses adversaires politiques se recrièrent-ils contre ce qu'ils appelaient son apostasie : ils eurent la douleur de voir se reformer tout le cabinet Grey, malgré l'absence de son chef ; M. Littleton redevenir secrétaire-d'état pour l'Irlande ; et lord Brougham, objet de tant d'invectives, conserver son pouvoir. Le président du conseil n'était pas encore choisi ; et il fallait entendre les déclamations et les ironies des journaux contre ce cabinet sans tête, contre la monstruosité d'une telle situation, presque contre l'illégalité qu'ils lui attribuaient. Enfin, le choix du roi est venu donner une solution à cet état bizarre. Lord Melbourne a été nommé président du conseil : c'est éminemment un homme sage, qui parle peu, qui a de la fermeté et dont l'esprit est au niveau de toutes les lumières actuelles. Possède-t-il une intelligence assez variée, assez souple, assez vaste, pour comprendre et diriger toutes les questions compliquées que fait naitre cette époque féconde ? l'avenir le prouvera ; mais ce dont tout le monde convient, c'est qu'il réunit l'intégrité de la conduite à l'énergie du caractère : deux admirables conditions de succès.

Chez les autres membres du cabinet nouveau, il y a plus de jeunesse, plus d'audace, plus d'énergie, moins de sympathies aristocratiques. Voici la liste exacte de ce

ministère, qui n'est, à proprement parler, que la continuation du ministère ancien un peu rajeuni :

État nominatif des ministres composant le cabinet britannique.

Lord Melbourne, chef de la trésorerie et premier ministre.
Lord Althorp, chancelier de l'échiquier.
Lord Brougham, chancelier et garde-des-sceaux.
Lord Lansdowne, président du conseil privé.
Lord Carlisle, garde-des-sceaux privé.
Lord Duncannon, secrétaire-d'état ayant le départem. de l'intérieur.
Lord Palmerston, secrétaire-d'état pour les affaires étrangères.
Le très-hon. Spring-Rice, secrétaire-d'état pour les colonies.
Lord Auckland, chef de l'amirauté.
Le très-hon. Powlett-Thompson, présid. du conseil de commerce.
Le très-hon. Charles Grant, président du conseil des Indes.
Lord Holland, chancelier du duché de Lancastre.
Le très-hon. James Abercromby, directeur de la monnaie.
Le très-hon. Édouard Ellice, ministre de la guerre.
Le très-hon. Cam Hobhouse, directeur des eaux-et-forêts.

Nous dirons quelques mots de ceux de ces ministres que le public connaît le moins :

Lord Lansdowne, long-tems chancelier de l'échiquier, toujours hostile aux torys, et chef des whigs modérés, a passé sa vie à repousser les invasions du pouvoir et celles du peuple. Il se distingue d'ailleurs par l'élévation d'ame et son désintéressement. Lord Duncannon, parent et ami de lord Melbourne, partage toutes ses opinions; mais il est plus jeune, il a plus de résolution et de courage. Lord Auckland, parent de lord Brougham, un des fondateurs de l'Université de Londres, et l'un des hommes qui ont le plus à cœur la propagation des lumières, est de l'école de lord Lansdowne : c'est en dire assez. M. Spring-Rice, qui remplace au département des colonies un homme de beaucoup de talent, M. Stanley, semble, par quelques

récens discours prononcés au Parlement, promettre un orateur remarquable. Nous avouerons que la retraite de sir James Graham est regrettable pour le parti, quoique sa nuance tory causât quelque embarras à ses collègues. M. Charles Grant est assurément un homme de talent, et les autres membres du ministère présentent un ensemble de capacités estimables.

Toutefois, ces capacités ne s'élèvent peut-être pas jusqu'à une supériorité assez décidée pour que les triomphes de la cause ministérielle soient aussi certains et aussi brillans que le nouveau cabinet doit le désirer. Si l'on excepte lord Brougham à la Chambre Haute, MM. Spring-Rice et Hobhouse à la Chambre des Communes, nous ne trouvons pas parmi les membres du cabinet cette puissance d'argumentation et d'impromptu qui est nécessaire à la discussion des affaires, ni cette faconde souple, spirituelle et énergique, si utile aux hommes d'état dans leur lutte avec l'opposition.

Ce que le cabinet nouveau a perdu en talent, il l'a gagné en unité, en homogénéité. Lord Grey lui-même, comme nous l'avons prouvé, se trouvait un peu en arrière, et sa vertu avait quelque chose de répulsif pour le parti populaire. Un levain d'opinions aristocratiques subsistait dans son cabinet, et les noms du duc de Richmond, de lord Ripon, de M. Stanley, de sir James Graham, inspiraient beaucoup de défiance. Il fallait marcher avec ces entraves; ce qui n'était pas facile. Aujourd'hui les volontés et les principes du cabinet seront plus unis; et cette obstination de caractère qui distingue lord Melbourne, lord Althorp et lord Brougham pourra frapper droit au but et accomplir toutes les réformes énergiques que la masse du peuple réclame avec tant d'instances. Fort de l'assentiment de la nation et du roi, ce ministère peut

opérer beaucoup de bien et contribuer grandement à la stabilisation, non seulement de l'Angleterre, mais des affaires européennes.

Ne soyons pas aveugles cependant sur les dangers qui l'entourent. Son premier écueil, c'est O'Connell : à mesure que les événemens éclaircissent les faits, on reconnaît davantage la perfidie, la souplesse et la puissance des replis dont cet homme remarquable et dangereux a su enlacer le gouvernement anglais. Il a complétement joué M. Littleton, dont la confiance étourdie n'était pas digne d'un diplomate et d'un homme d'état. Assez imprudent pour laisser apercevoir à O'Connell les dissensions secrètes du cabinet, assez aveugle pour croire aux bonnes paroles et aux promesses conciliatrices d'O'Connell, le secrétaire-d'état pour l'Irlande s'est livré, pieds et poings liés, au démocrate irlandais. Aussi, voyez quelle est maintenant la situation du nouveau ministère vis-à-vis d'O'Connell. Il est obligé de subir la loi de cet agitateur. Le bill de coërcition a été présenté sous les clauses que Daniel avait réprouvées. Sans doute ce bill passera : O'Connell est trop adroit pour ne pas l'appuyer vivement. Tant qu'il plaira au tribun populaire de l'Irlande catholique que l'Irlande soit paisible, elle le sera; mais aussi, au premier signe de l'agitateur, cette tranquillité sera troublée, car elle dépend entièrement de sa volonté. Toute la population de l'Irlande est à sa merci, et le gouvernement n'a pas d'armes pour comprimer les mouvemens qu'il s'avisera de susciter. La faute de M. Littleton est donc irréparable, en ce qu'elle place le nouveau cabinet sous la dépendance d'O'Connell. Mais la plupart des membres des Communes, persuadés de la pureté de ses intentions, ne lui ont point imputé à crime cette étourderie impardonnable. On s'est contenté des premières explications qu'il a données, et lord Howick,

que ces explications ne satisfaisaient point, a été interrompu par les murmures de la Chambre. La terreur inspirée par O'Connell et ses amis entrait pour quelque chose dans cette étrange conduite : la pusillanimité des assemblées ne raisonne pas plus juste que celle des individus.

A côté de ce danger, il s'en trouve un autre non moins redoutable; c'est l'hostilité prononcée qui divise les deux Chambres, celle des Lords et celle des Communes. Les pairs d'Angleterre s'aperçoivent bien que tout le mouvement libéral marche à la destruction de leurs priviléges. Ils lui opposent un rempart solide, une résistance obstinée : et plus la position d'un ministère réformateur est forte dans les Communes, plus elle est faible dans la Chambre des Pairs. C'est là le malheur du ministère actuel. Les Pairs le battront par une majorité constante, dans toutes les questions relatives à quelque réforme utile. Comment marchera le gouvernement? comment la machine administrative continuera-t-elle le jeu de ses ressorts au milieu de deux Chambres qui se contrarieront toujours? comment ne pas prévoir un choc terrible entre elles? La Chambre des Lords, venant à sentir qu'une perpétuelle négation de tous les actes publics compromettrait son existence, ne finira-t-elle pas par plier comme elle a déjà fait dans la question de la réforme parlementaire? Si elle s'obstine dans ce qu'elle appelle ses priviléges, ne la verra-t-on pas s'anéantir sous le poids d'une révolution, ou du moins se morceler et s'affaiblir de manière à ne plus ressembler à ce qu'elle était autrefois. Voilà les grands écueils qui se montrent à nous dans cette mer pleine d'orages que va traverser le cabinet Melbourne, fils et continuateur du ministère Grey.

(*Political Weekly Register.*)

—

Économie Sociale.

DE LA DISTRIBUTION DES EAUX

A LONDRES ET A PARIS (1).

L'esprit utilitaire, qui domine aujourd'hui toutes les sociétés, a introduit dans leurs habitudes une vulgarité prosaïque, un égoïsme d'individualité, un besoin impérieux de jouissances exclusives, qui se reproduit dans les moindres circonstances comme dans les actes les plus solennels de la vie. Allez au spectacle, visitez les églises, pénétrez dans l'arrière-boutique du marchand, fréquentez les salons de l'aristocratie, partout vous apercevrez des traces irrécusables de cette passion, ou plutôt de cette maladie morale. Chacun s'arrange pour lui-même; personne ne veut sacrifier ses aises au respect humain, à la commodité de tous : on n'est parfaitement heureux que lors-

(1) Note du Tr. Nous pensons que les données utiles qui se trouvent consignées dans cet article pourront être consultées avec fruit au moment où l'administration municipale se dispose à doter Paris d'une distribution d'eau plus large et moins coûteuse que celle qui s'effectue par les procédés actuels. Il était vivement à désirer que ce projet, depuis si long-tems étudié, discuté et debattu, fût enfin mis à exécution. Pour ajouter à l'intérêt de l'article anglais, nous avons cru devoir donner quelques détails sur l'état actuel du service des eaux à Paris. Les ouvrages récens qui ont été publiés sur ce sujet et les recherches fort curieuses et inédites de M. Delacroix ont été nos principaux guides.

qu'on s'est rendu impénétrable, inaccessible. Nos maisons sont dépourvues de grâce à l'extérieur; toute la sollicitude, tout le talent de l'architecte ont été employés à tirer le meilleur parti du moindre recoin, à rendre l'intérieur *comfortable;* tel est le mot consacré pour exprimer le résultat de cette étude laborieuse, opiniâtre, qui rend notre existence si monotone et si compassée, et qui, à force de rétrécir nos appartemens et d'y multiplier les portes et les cloisons, finit par transformer nos demeures en véritables lieux de réclusion.

Nos ancêtres élevaient des constructions solides, spacieuses; ils sacrifiaient quelque chose aux ornemens extérieurs. Rien de tout cela aujourd'hui; depuis que l'économie politique a démontré que c'étaient là des capitaux improductifs fort mal employés, sans utilité directe pour le propriétaire actuel, ce luxe a été réformé. On s'est mis à construire des châteaux de cartes sans grâce et sans durée: quelques lattes fort légères composent une espèce de charpente, les briques et le mortier viennent ensuite; une seule génération voit la fin de ces édifices provisoires. La dimension des appartemens est étroite et mesquine; on y respire à peine, douze personnes les encombrent: il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'ils ne sont destinés que pour une seule famille. Mais si, par hasard, un carré de terre se trouve au devant de la maison, bientôt une grille épaisse en garantit la jouissance au propriétaire. A peine deux arbres nains poussent dans ce jardin en miniature; la régularité générale de l'aspect est détruite par ces subdivisions fréquentes, par ces compartimens qui blessent la vue; qu'importe? ce fragment de jardin est à lui; il ne regrette ni ne désire ces belles contre-allées qui eussent donné de l'ombre aux promeneurs.

Eh bien! c'est cette tendance, c'est cette manie, c'est

ce désir insatiable de jouissances exclusives qui a fait naître ces mille inventions d'utilité privée, au premier rang desquelles il faut placer la distribution à domicile de l'eau et de la lumière; inventions ingénieuses, commodes, économiques, destinées à satisfaire notre égoïsme, et qui transmettront à la postérité le caractère spécial de notre époque. Les peuples de l'antiquité et du moyen-âge s'étudiaient à faire participer le pauvre aux jouissances du riche; fêtes, plaisirs, spectacles, tout était commun; aujourd'hui les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art n'ont de prix qu'autant qu'ils peuvent être mis sous clef. Des aqueducs gigantesques apportaient des fleuves entiers au sein des cités populeuses; de magnifiques fontaines jaillissaient sur toutes les places publiques; des thermes immenses, construits aux frais de l'état, étaient sans cesse ouverts aux classes pauvres. Aujourd'hui Londres n'a pas une seule fontaine publique, et à peine l'étranger y trouve-t-il quelques établissemens de bains à un prix exorbitant; mais aussi chaque maison a son réservoir, ses tuyaux et ses robinets : ainsi le veut le comfort. Étudions donc cette architecture souterraine, ce mécanisme mystérieux; suivons ces milliers d'artères, de vaisseaux, de tubes capillaires, qui, après avoir parcouru sous le pavé des rues trois ou quatre cents milles, distribuent, avec tant d'intelligence, à des jours et à des heures fixes, la quantité d'eau que chaque maison a achetée. Cette étude sera profitable pour quelques-uns, et ne sera peut-être pas sans intérêt pour le plus grand nombre, aujourd'hui que l'on est si curieux de tout savoir, de tout analyser, de tout approfondir.

Jusqu'au commencement du dix-septième siècle, Londres manquait presque entièrement d'eau; ce ne fut qu'à cette époque que l'on introduisit dans la capitale le *New*

River. Cette vaste entreprise fut projetée et exécutée par Sir Hugh Middleton, qui y consacra toute sa fortune et y sacrifia même celle de ses enfans. Le New-River a sa source principale près de Chadwell, entre Herford et Ware, à vingt milles de Londres ; mais le canal qui amène ses eaux à Londres a un parcours de quarante milles. Pendant qu'on le construisait, un concours de circonstances vint s'opposer au succès de l'entreprise. Hugh Middleton découragé l'abandonna quelque tems, et n'y remit la main que lorsque, protégé par Jacques Ier, il put aplanir toutes les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de ses projets. Six ans après la construction du réservoir qui reçoit les eaux à Islington, en 1619, une compagnie se forma pour les distribuer dans l'intérieur de Londres, et prit le nom de *Compagnie de New-River*. Pendant les premières années, les actionnaires firent peu de bénéfices ; mais, dans la suite, les valeurs de cette société se sont élevées insensiblement, et l'on achèterait à peine aujourd'hui pour 13,000 liv. st. (325,000 fr.) une action qui, dans le principe, n'en avait coûté que 500 (12,500 fr.).

Plus tard, en 1723, il se forma, sous le titre de *Compagnie des Water-Works,* une autre société pour la conduite et la distribution des eaux dans Londres. Elle partagea ses travaux avec trois autres petites sociétés qui n'existent plus aujourd'hui. En 1810, la compagnie des Water-Works et celle de New-River réunirent leurs intérêts et se chargèrent de la distribution des eaux dans toute la partie septentrionale de Londres. Cette même année, le Parlement autorisa la formation de trois nouvelles compagnies, et créa par un bill de la même époque la compagnie de l'Est, *East-London,* celle de l'Ouest, *West-Middlesex,* et celle de la Grande-Jonction.

Ce nombre s'est accru depuis, et aujourd'hui les socié-

tés chargées de la distribution des eaux dans la capitale sont au nombre de huit, savoir :

New-River.	Grand-Junction.
Chelsea.	Lambeth.
East-London.	Vauxhall.
West-Middlesex.	Southwark.

Le Parlement, en autorisant en 1810 la formation de trois nouvelles compagnies, avait voulu augmenter la quantité d'eau distribuée et en faire réduire le prix. Mais ses prévisions furent loin de se réaliser : les compagnies, il est vrai, étant en présence les unes des autres, se portèrent de mutuels dommages, et réduisirent leurs prix; mais les plus faibles furent forcées d'abandonner leurs entreprises. Depuis, voyant que leurs intérêts étaient les mêmes, les sociétés qui résistèrent à la crise se partagèrent plusieurs arrondissemens, prirent garde de ne pas dépasser leurs attributions, et se coalisèrent contre les opérations des nouveaux entrepreneurs; en sorte que la valeur de leur mise de fonds a augmenté de 25 p. °/₀ depuis 1810. Ainsi, le bien que l'on attendait de la multiplication des compagnies a été en partie imaginaire, et, si les eaux coulent dans Londres avec plus d'abondance, elles n'en sont pas pour cela distribuées à meilleur compte.

Voici comment s'approvisionnent les diverses compagnies chargées de ce service. Les eaux que prend la compagnie de *New-River* à Chadwell arrivent par un canal de 40 milles à Clerkenwell, et se déversent dans deux réservoirs très-vastes, dont la surface est de 5 acres, et la profondeur de 10 pieds; ces réservoirs ont été construits à la hauteur de 84 pieds 1/2 au-dessus du niveau de la Tamise. De là, élevées par des machines à vapeur, ces eaux sont transportées à 60 pieds au-dessus, et peuvent ainsi

être distribuées à tous les étages des maisons; elles parviennent même jusque dans la citerne qui se trouve au-dessus du théâtre de Covent-Garden. Pour compenser la quantité d'eau perdue dans un si long trajet, soit par l'évaporation en été, soit par la congélation en hiver, la société a établi sur la Tamise des pompes de secours qui alimentent le canal. Ces pompes sont placées à Broken Wharf, entre les ponts de Blackfriars et de Southwark; elles ne servent que dans les grandes occasions, et ne sont mises en jeu que 176 heures environ pendant l'année.

La compagnie de l'Est (*East-London*) a ses pompes à Oldford, sur la rivière de la Lea, à trois milles de la Tamise, un peu au-dessous de l'endroit où la marée entre dans la Lea. Par ordonnance du Parlement, cette société ne peut remplir ses réservoirs qu'après la marée montante. Les machines qu'elle emploie n'élèvent pas l'eau à plus de 30 pieds, et ses plus hautes distributions sont à 6 pieds au-dessus du sol. Cette société et celle de New-River sont les seules qui ne prennent point leurs eaux à la Tamise.

La compagnie de *West-Middlesex* tire l'eau de la Tamise au-dessus de Hammersmith à 9 milles 1/2 du pont de Londres, dans un endroit choisi où le lit de la rivière est tout recouvert de gravier. De là, l'eau est transportée au moyen de machines et de conduits jusqu'à Kensington, et déposée ensuite dans un réservoir de 309 pieds de long, de 123 pieds de large et de 20 de profondeur, pavé en briques et élevé à 120 pieds au-dessus du niveau de la Tamise. Le réservoir de Kensington n'est pas le seul qui appartienne à cette compagnie; elle en a fait construire un autre à Little-Primrose-Hill, à 70 pieds au-dessus de celui-là. Il contient 88,000 tonnes d'eau, et est destiné aux incendies.

La compagnie de *Chelsea* prend ses eaux à la Tamise, à

un quart de mille de l'hôpital de Chelsea. Elle a deux réservoirs, l'un dans le Green-Park et l'autre dans le Hyde-Park; le premier est à une élévation de 44 pieds, et le second de 70. On vient tout récemment de les réparer et de construire un appareil de filtration. Les deux tiers des eaux que distribue cette compagnie sortent immédiatement de la Tamise, l'autre tiers provient des réservoirs.

La compagnie de la Grande-Jonction (*Grand-Junction*) prend ses eaux à la Tamise tout près de l'hôpital de Chelsea : elle ne les filtre point, mais elle les fait séjourner à Paddington, dans trois différens réservoirs construits à 71, 86 et 92 pieds au-dessus du niveau de la Tamise. Ces trois réservoirs contiennent ensemble 19,355,840 gallons; au moyen des machines et de tuyaux suspendus, l'eau est ensuite élevée à 147 pieds au-dessus, pour de là être distribuée dans la ville.

La compagnie de *Lambeth* prend aussi ses eaux à la Tamise, entre le pont de Westminster et celui de Waterloo; elle les fait monter au moyen d'une pompe aspirante, et les distribue aussitôt sans les laisser reposer. Elle a fait construire une citerne de la contenance de 400 barriques pour faire le service lorsque la machine se dérange. La plus grande hauteur de ses distributions est de 40 pieds.

La compagnie du *Sud* ou du *Vauxhall* prend ses eaux à la Tamise, auprès du pont de Vauxhall, dans un endroit où le fleuve est extrêmement limpide, et où il n'est jamais sali, comme dans plusieurs autres lieux, par des matières hétérogènes. Aussi la compagnie ne fait-elle pas filtrer ses eaux, et se borne à les laisser reposer avant de les distribuer.

Le *Southwark-Water-Work* est la propriété d'un seul particulier. Les pompes de Southwark sont placées au milieu de la Tamise, entre le pont de Southwark et le

pont de Londres, et distribuent aussitôt les eaux qu'elles élèvent.

Des machines à vapeur, généralement de la force de cent chevaux, élèvent, dans les réservoirs de ces compagnies placés à quatre-vingt-dix ou cent pieds au-dessus de la Tamise, les eaux destinées à ce qu'on appelle le bas service (*low service*). A cet effet, les pompes mues par les machines communiquent avec les réservoirs au moyen d'un tuyau que l'on peut regarder comme le canal principal, dont le diamètre varie de trente à quarante pouces. Les eaux partent de ces réservoirs pour se diriger, par un tuyau particulier, vers l'arrondissement à servir; sur ces tuyaux, dont le diamètre varie de vingt-quatre à trente pouces, sont embranchés d'autres tuyaux répartiteurs qui partagent l'eau entre les diverses sous-divisions de l'arrondissement : leur diamètre varie de quatorze à seize pouces. Enfin, des tuyaux répartiteurs sortent d'autres *tuyaux de service*, de trois, quatre et cinq pouces de diamètre, sur lesquels s'embranchent les tuyaux des particuliers, qui sont en plomb, et qui ont généralement un pouce de diamètre.

En tête de chaque tuyau de service, on place un robinet pour ouvrir ou fermer à volonté ces conduits. Les tuyaux principaux, ainsi que les tubes répartiteurs, sont munis d'une espèce de tampon ou tubulure (*fire-plug*), qu'on fait sauter aux environs des quartiers où le feu se manifeste et qui servent aussi à laver et à arroser les rues.

On distingue deux espèces de services : le bas service ou service général, et le haut service, ou service de luxe. Le premier est celui qui dessert la partie la plus basse de la maison ou *basement story*. Le haut service comprend toute la partie supérieure à partir de cinq à six pieds au-dessus du plafond du rez-de-chaussée jusqu'aux combles,

Nous avons dit comment se fait le bas service. Pour le haut service, on envoie directement l'eau dans le tuyau principal : mais pour limiter l'énorme pression opérée sur les tuyaux par les machines à vapeur, on place sur le tuyau alimentaire de ce service un tube perpendiculaire (*stand-pipe*), ouvert à l'extrémité supérieure, et qui modifie et atténue les effets de la pression.

Chaque maison est pourvue d'un ou plusieurs réservoirs placés aux différens étages ; ils sont généralement en bois et garnis de plomb laminé. C'est dans ces réservoirs que viennent aboutir les tuyaux particuliers, terminés par un robinet dont la clef mobile est placée horizontalement ; ce robinet est muni à son extrémité d'une tige dont l'axe, également perpendiculaire, est lié à un flotteur. Ce flotteur, formé d'une sphère creuse en cuivre, s'abaisse ou s'élève avec le niveau de l'eau, et ouvre ou ferme le robinet selon le besoin, et sans le concours de personne.

Le bas service se fait tous les jours, le dimanche excepté, et le haut service deux fois par semaine. Pour le bas service, les robinets des tuyaux restent ouverts environ vingt minutes ; pour le haut service, une heure ou une heure et demie. Ainsi, à des heures déterminées, les fontainiers, ou *turn-cocks*, se rendent dans leurs quartiers respectifs, et ouvrent ou ferment successivement tous les robinets. Ces opérations se font avec une telle rapidité qu'un homme, en moins d'une heure, dessert 500 maisons pour le bas service, et 150 pour le haut service. Dans les tems de fortes gelées, lorsqu'on craint l'engorgement des tubes capillaires distributeurs, on place dans chaque rue, et pendant certaines heures de la journée, un tuyau debout, en bois, que l'on introduit dans la tubulure du *fire-plug* ; dans ce cas, chacun envoie chercher sa provision d'eau pour la journée.

Voici quelle est la distribution moyenne de chacune des compagnies chargées de fournir de l'eau dans Londres.

DÉSIGNATION DES COMPAGNIES.	NOMBRE de maisons desservies par chaque compagnie.	NOMBRE de gallons que distribue par jour chaque compagnie.	RÉDUCTION des gallons en litres.	MOYENNE en litres distribués par maison et par jour.
1. New-River........	66,600	13,000,000	58,500,000	890
2. East-London......	42,000	6,000,000	27,000,000	640
3. Lambeth..........	15,987	1,244,000	5,648,000	350
4. West-Middlesex..	14,500	2,250,000	10,125,000	700
5. Chelsea..........	12,409	1,760,000	7,928,000	630
6. South-London......	10,000	1,000,000	4,500,000	450
7. Grand-Junction....	7,809	2,800,000	12,600,000	1,610
8. Southwark.......	6,900	720,000	3,240,000	470
Totaux........	176,205	28,774,000	129,533,000	721

Ainsi, l'on peut dire qu'il n'y a pas une seule maison de Londres qui ne soit approvisionnée d'eau par les compagnies; car si dans l'enceinte de cette capitale on compte un peu plus de 180,000 maisons, il en est beaucoup qui ne sont pas occupées. Mais on aurait encore de fausses idées sur la distribution de l'eau à Londres, si l'on adoptait d'une manière absolue la moyenne de 721 litres par maison et par jour que présente notre tableau. Il s'en faut que chaque maison reçoive un approvisionnement aussi considérable; les brasseries, les divers établissemens de teintures et de produits chimiques contribuent à hausser ce chiffre; si l'on met ensuite en parallèle la consommation des maisons situées dans les quartiers habités par la noblesse et l'opulence avec celle des maisons de la Cité et de la partie méridionale, on verra que les premières con-

somment trois fois plus d'eau que les secondes. Il est inutile d'en déduire les motifs ; nous dirons seulement que les chevaux et l'entretien des écuries en absorbent une grande partie. Or, comme d'après la moyenne de notre tableau, la consommation de chaque habitant de Londres devrait être portée à 90 litres par jour, nous pensons qu'en considération de tous les emplois étrangers aux besoins directs de l'homme, ce chiffre doit être réduit à 70 litres seulement.

Maintenant que nous avons fait connaître comment l'eau est distribuée, et quelle est l'importance de cette consommation, nous allons donner quelques détails sur les dépenses qu'elle entraîne.

Comme les conditions de chaque compagnie sont très-diverses, et qu'elles sont en outre très-longuement et très-minutieusement détaillées, nous n'en entretiendrons pas nos lecteurs ; nous résumerons en un seul tableau tout ce qui se rattache à la partie financière de la distribution des eaux dans Londres.

DÉSIGNATION DES COMPAGNIES.	MOYENNE du taux de chaque compagnie.	RECETTE BRUTE de chaque compagnie.	FRAIS d'administration et dépenses d'entretien.	PROFIT NET.
	Shellings.	Liv. sterl.	Liv. sterl.	Liv. st.
1. New-River........	28	95,658	59,204	36,454
2. East-London......	21	45,442	14,050	31,392
3. Lambeth..........	16	12,370	9,500	2,870
4. West-Middlesex...	51	37,000	13,000	24,000
5. Chelsea..........	30	18,589	12,532	6,057
6. South-London.....	16	8,293	7,991	302
7. Grand-Junction...	61	24,702	10,674	14,028
8. Southwark.......	?	?	?	?
Totaux...	28 35 fr.	242,054 6,051,350 fr.	127,051 3,176,375 fr.	125,103 3,127,575 f

Ainsi la moyenne de l'abonnement est de 28 schellings (35 fr.) par année, et pour cette somme chaque maison reçoit annuellement, terme moyen, 265,000 litres d'eau. D'après ce rapprochement, il résulte qu'un hectolitre d'eau ne coûte pas même un *farthing* (2 centimes) aux habitans de Londres. La plupart des villes de la Grande-Bretagne ne sont pas restées en arrière de la capitale, et presque partout aujourd'hui on se procure de l'eau dans l'intérieur des maisons avec une égale facilité, et souvent à bien meilleur marché encore qu'à Londres.

A Liverpool, deux compagnies sont en possession de la distribution de l'eau : l'une, connue sous la raison de *Liverpool and Harrington Company*; l'autre, sous celle de *Liverpool-Bootle-Water-Works*. La première tire ses eaux du sein de la terre, qu'elle dirige par des galeries très-étendues, creusées dans le roc, vers un puits dans lequel sont placées des pompes mues par une machine à vapeur. Cette compagnie fournit l'eau à 18,000 maisons ou à 90,000 habitans, et leur distribue par semaine 3,723,466 gallons, soit 27 litres 1/2 par habitant et par jour; la seconde compagnie prend les eaux à Bootle, petit village situé à trois milles de Liverpool. Deux machines à vapeur de la force de 30 à 40 chevaux élèvent les eaux dans quatre réservoirs dont la contenance totale est de 5,000 tonnes; de là elles sont dirigées dans les parties les plus hautes de la ville.

Le prix de l'eau est réglé en raison du loyer des maisons; il est de 5 p. % pour 8 liv. st. (200 fr.) de loyer; de 5 1/2 depuis 8 liv. jusqu'à 40, et de 5 pour les locations au-dessus de ce taux; on paie 5 schel. (6 fr. 25 c.) par an pour un cheval et 3 sch. pour une vache.

Les deux compagnies de Liverpool, par des procédés très-simples et très-ingénieux, fournissent aussi à tous

les navires qui se trouvent dans la rade et dans les docks, l'eau qui leur est nécessaire, sans leur occasioner le moindre dérangement, au moyen de tubes en cuir ajustés l'un à l'autre, et soutenus à la surface de la mer par des bouées.

La quantité d'eau distribuée journellement à Manchester peut être évaluée à 4,620,000 litres, soit 44 litres par habitant. Les tuyaux qui alimentent les réservoirs particuliers sont munis de robinets, dont les uns sont manœuvrés par l'eau, au moyen de flotteurs, et les autres à la main. La compagnie chargée de cette distribution perçoit un droit de 4 1/2 p. °/₀ sur le montant des loyers de chaque abonné.

L'Écosse se trouve peut-être plus avancée que l'Angleterre sous ce rapport : deux compagnies sont en possession de la distribution des eaux à Glasgow; celle dite *Proprietors of the Glasgow Water Works*, constituée en 1806, par acte du Parlement, et qui, en 1819, fut autorisée à étendre ses opérations; l'autre, dite *Cramston-Hill*, constituée en 1808, et qui reçut également, en 1819, l'autorisation de modifier et d'étendre son entreprise.

Les habitans de Glasgow ont, ou des réservoirs munis de flotteurs, ou des robinets qu'ils ouvrent et ferment à volonté. Ainsi ils peuvent, à chaque instant du jour, se procurer de l'eau en aussi grande abondance qu'ils le désirent. Comme, dans cette ville, les maisons contiennent plusieurs familles qui occupent chacune un étage, on a disposé un tuyau ascendant qui traverse le mur à quelques pieds au-dessus du pavé, et qui monte dans l'intérieur; à chaque étage, le propriétaire ou le locataire branche sur ce tuyau, soit un robinet à main, soit un robinet à flotteur, dégorgeant dans un réservoir et qui s'ouvre de lui-

même à mesure que le niveau de l'eau descend. La quantité d'eau distribuée journellement par une seule compagnie est de 3,500,000 gallons (16,170,000 litres), dont les six dixièmes environ sont élevés dans les maisons; en sorte que la consommation générale des habitans de Glasgow peut être portée à 90 ou 100 litres par jour. Le prix de l'abonnement est établi sur celui des locations : on paie annuellement et d'avance 5 sch. (6 fr. 25 c.) pour tous les loyers au-dessous de 4 liv. st. (100 fr.); 6 schellings (7 fr. 50 c.) depuis 4 liv. jusqu'à 6; 7 schellings 1/2 depuis 6 jusqu'à 8, et depuis 8 jusqu'au-delà, 5 p. %.

Les boulangers paient un abonnement fixe de 5 schellings (6 fr. 25 c.). par an, et ajoutent à cette première somme autant de fois cinq schellings que de garçons ils emploient; les boutiques, les magasins et les bureaux des négocians paient depuis 5 schellings jusqu'à 10 schellings. La consommation de chaque cheval ou vache est évaluée à 4 schellings (5 fr.).

La petite ville de Greenock, située à 18 milles environ de Glasgow, a suivi l'exemple de son aînée, et aujourd'hui c'est une des villes du Royaume-Uni les mieux approvisionnées. Les eaux provenant du groupe de collines au pied desquelles la ville de Greenock est située, se réunissent dans une vallée où elles ont pris le nom de *Saws-waters*; là, M. Thoms les a recueillies avec beaucoup d'art dans de grands bassins d'où elles sont distribuées dans toutes les maisons. La consommation des habitans de Greenock est d'environ 56 litres 1/2 par individu.

Dès 1681, Édimbourg commença à recevoir l'eau nécessaire à sa consommation des sources situées sur les hauteurs de Comiston, à 3 milles 1/2 de la ville. La conduite qui partait de ce réservoir était en plomb : elle avait 3 pouces

de diamètre, et venait aboutir à un réservoir dit *Castle-Hill,* qui avait été placé sur le point le plus élevé de la ville; en 1722, au premier tuyau on en ajouta un second qui avait 4 pouces 1/2 de diamètre; en 1787, un troisième fut placé, son diamètre était de 5 pouces; en 1790, on en posa un quatrième en fonte, auquel on donna un diamètre de 7 pouces; en sorte qu'à cette époque il arrivait, dans le réservoir de Castle-Hill, 210 pintes d'eau par minute ou 359 litres 1/2 environ. Enfin en 1810, l'administration municipale, prenant en considération les plaintes qui s'élevaient de toutes parts contre l'insuffisance de l'approvisionnement, chargea MM. Telford et Jardine de rédiger un plan plus vaste, qui fut mis à exécution de 1813 à 1819; en sorte qu'aujourd'hui la quantité totale de l'eau amenée à Édimbourg de quatre points différens, et distribuée par deux réservoirs, est de 220 pieds cubes par minute, soit 10,704,000 litres par jour. La population étant de 160,000 ames, chaque habitant reçoit donc, terme moyen, 60 litres. L'art, il est vrai, n'a pas eu de difficultés à vaincre; la nature des localités a fait tous les frais, puisque les prises d'eau se trouvent à plus de 300 pieds au-dessus du plan moyen de la ville. L'eau arrive à tous les étages, et circule dans tous les appartemens, quelle que soit leur disposition.

Si nous portions nos regards au-delà de l'Atlantique, nous verrions que nos frères d'Amérique ne sont pas moins soucieux que nous d'accroître leur bien-être intérieur. Les établissemens hydrauliques de Philadelphie, dont Penn jeta les premiers fondemens, ne laissent rien à désirer, et la ville de New-Yorck, malgré ses admirables sources de Brook-Hill, n'a pas reculé devant des dépenses considérables, pour procurer à ses habitans, en abondance et avec toutes les commodités possibles, la quantité

d'eau nécessaire à leurs besoins ; car en Amérique on considère aussi une large distribution d'eau comme l'une des premières nécessités des peuples parvenus à un haut degré de civilisation.

Maintenant que nous savons comment la distribution de l'eau est entendue chez nos voisins, voyons comment elle s'effectue à Paris ; ce rapprochement ne peut manquer d'avoir de l'intérêt, et fera mieux ressortir l'insuffisance des moyens d'approvisionnement jusqu'ici employés. Il s'en faut de beaucoup que le système de distribution des eaux dans Paris soit en rapport avec les besoins de la population. Chose incroyable ! la Seine fournit tout au plus à la consommation 404 pouces d'eau répartis dans les quartiers qui avoisinent ses deux rives ! Les seuls établissemens employés à cet usage sont, outre deux ou trois manéges, les pompes Notre-Dame, de Chaillot et du Gros-Caillou : la première, placée sur le pont du même nom, au centre de Paris, est mue par des roues hydrauliques ; les deux autres, situées vis-à-vis l'une de l'autre en aval de Paris, à quelques pas de la barrière de la Conférence, sont mises en mouvement par la vapeur. La pompe Notre-Dame ne dessert que le quartier de la Cité, qui est extrêmement circonscrit ; les conduits de la pompe de Chaillot ne portent l'eau que depuis le faubourg du Roule, jusqu'à la rue de la Ferronnerie, et, dans une autre direction, sur toute la ligne des boulevarts jusqu'à la Bastille, dans un développement de 8,370 mètres ; les conduits de la pompe du Gros-Caillou ne portent l'eau que jusqu'à la rue de la Chaise, en suivant la rue de Grenelle, dans une longueur de 1,060 mètres. Ainsi le parcours des tuyaux destinés à la distribution de l'eau de Seine n'est que d'environ 1,000 à 1,200 mètres ; et cependant le déve-

loppement total des rues de Paris est de 108 lieues ou de 400 kilomètres.

Pour alimenter les quartiers placés hors de la portée des établissemens qui distribuent l'eau de la Seine, on a eu recours au bassin de la Villette, vaste réservoir des eaux de l'Ourcq, que le canal de ce nom apporte à Paris. On a fait exécuter un aqueduc de ceinture qui s'étend depuis la barrière de Pantin jusqu'à celle de Monceaux, et qui doit desservir les quartiers nord de Paris. Un autre aqueduc doit être construit également à partir de la barrière de Pantin jusqu'à celle de Reuilly; il sera destiné à porter les eaux de l'Ourcq dans les quartiers est de la capitale. A l'aqueduc du nord, qui est exécuté, on a adapté des conduits de dérivation, placés dans les galeries, et à ces conduits on a embranché des tuyaux répartiteurs qui distribuent l'eau dans les rues adjacentes. Les premiers conduits ont été posés en 1809; et ce ne fut que le 15 août de la même année qu'ils furent livrés au public. Par la galerie Saint-Laurent, les eaux furent portées à la fontaine des Innocens, au Château-d'Eau de Bondy et à la Place-Royale; ensuite, par la galerie des Martyrs, aux fontaines des faubourgs Montmartre et Poissonnière, jusqu'au Palais-Royal; enfin par la galerie du Mont-Blanc à la Chaussée-d'Antin, au quartier des Capucines et au marché Saint-Honoré; une autre galerie, dite de Monceaux, doit les faire arriver aux Champs-Élysées, aux Tuileries, aux Invalides et à l'École-Militaire.

Malgré ces travaux importans, le canal de l'Ourcq ne distribuait, en 1831, que 500 pouces d'eau, et ne desservait encore qu'un septième de la capitale. En 1832, la ville fit commencer de nouveaux travaux; et, en 1834, ils ont pris une extension considérable. On a continué les aque-

ducs commencés : les conduits qui y ont été adaptés porteront les eaux du canal de l'Ourcq dans les rues Bar-du-Bec, Sainte-Avoie, Michel-le-Comte, Grenier-Saint-Lazare, des Blancs-Manteaux, Saint-Paul et Saint-Antoine. Ces travaux compléteront l'assainissement de tous les quartiers compris entre la place du Châtelet, la rue Saint-Denis, la rue des Récollets, le canal Saint-Martin, la place Saint-Antoine, la gare de l'Arsenal et la Seine. Lorsqu'ils seront terminés, on sera parvenu à donner à la ville 6 à 700 pouces d'eau de l'Ourcq ; et la superficie du sol arrosé par ce moyen sera d'un tiers, au lieu d'un septième qu'elle était auparavant.

Dans l'état actuel, le système de distribution des eaux dans Paris alimente 115 fontaines publiques ; 364 bornes-fontaines ; 14 fontaines marchandes où les porteurs d'eau à tonneau vont puiser de l'eau moyennant une rétribution convenue ; 2,224 baignoires fixes et 1,013 baignoires à domicile, en tout 3,237 baignoires, indépendamment de celles en activité dans les bains sur bateau et de celles employées dans les hôpitaux. Le nombre de concessions particulières ne s'élève encore qu'à 400 environ pour les eaux de l'Ourcq et à 47 pour les eaux de Seine. Il est évident que l'infériorité de ce chiffre provient, ou de l'exagération des prix de l'abonnement ou de la mauvaise qualité des eaux distribuées. C'est ce qu'il est facile de démontrer. Nous avons vu qu'à Londres la moyenne de l'abonnement est de 35 fr., et que pour ce prix chaque maison peut se procurer, terme moyen, 721 litres d'eau par jour ; un semblable approvisionnement coûterait à Paris, en eau de Seine non filtrée, 253 francs. Les concessions faites par la ville de Paris sont calculées sur le pied de 7,200 fr. le pouce d'eau de Seine (20,000 litres par jour), et de 1,000 fr. le pouce d'eau de l'Ourcq. En

d'autres termes, la ville de Paris vend les eaux de Seine près de huit fois plus cher que les compagnies de Londres ne vendent les eaux de la Tamise épurées ; quant à celles du canal de l'Ourcq dont la mauvaise qualité est généralement constatée, elle les vend encore plus cher que les eaux de la Tamise, dont la supériorité est reconnue par tous les chimistes.

Cependant, malgré le bas prix de leurs concessions, nous avons vu que les compagnies de Londres, loin de se ruiner, faisaient des bénéfices considérables. Serait-il donc impossible à Paris de jouir des mêmes avantages ? Nous ne le pensons pas, malgré toutes les objections puériles qu'on cherche à faire prévaloir. Nos habitudes, la disposition, la nature des matériaux qui entrent dans nos constructions, s'opposent, dit-on sans cesse, à la distribution de l'eau à domicile dans Paris. Comme si Glasgow, Édimbourg, Liverpool, etc., etc., ne se trouvaient pas dans des conditions analogues ! Les constructions sont-elles moins solides à Paris qu'à Londres, qu'à Edimbourg, qu'à Liverpool, où les baux portent souvent pour cause redhibitoire que le locataire ne donnera pas à danser dans la maison qu'il occupe ? Dans ces différentes villes, la plupart des maisons n'y sont-elles pas habitées, comme à Paris, par plusieurs familles ? Quant à nos mœurs, qu'ont-elles de si diamétralement opposé à celles des habitans de la Grande-Bretagne ? Et si ceux-ci ont su se procurer quelques aménagemens domestiques mieux entendus et plus économiques, pourquoi ne chercherions-nous pas à les introduire parmi nous ? En vérité, de pareilles objections ne méritent pas la peine d'être réfutées. Poursuivons notre examen.

La position du bassin de la Villette sera toujours un obstacle à ce que le canal de l'Ourcq devienne pour Paris

un moyen général d'assainissement. Il y a beaucoup de quartiers où ses eaux ne pourraient arriver par la seule pression de leur pesanteur ; son niveau n'étant élevé que de 25^{m} 57^{c} au-dessus de l'étiage de la Seine, plusieurs parties de la ville se trouveraient hors de sa portée; telles sont : la place de l'Estrapade, le faubourg Saint-Jacques, le faubourg Saint-Marceau, les Gobelins, la barrière de Fontainebleau, la barrière d'Enfer, la barrière du Maine, l'Observatoire, le Luxembourg, la rue de Vaugirard, le plateau de la rue Saint-Hyacinthe, les barrières du Trône, Ménilmontant, de Belleville, du Combat, Saint-Denis, Rochechouart, etc. Or, tout cela réuni forme près d'un tiers de Paris. Il a fallu chercher des ressources pour les alimenter d'eau isolément, et on a espéré pouvoir y parvenir à l'aide des eaux d'Arcueil. Malheureusement l'aqueduc d'Arcueil n'amène par jour dans les hauts quartiers que 50 pouces d'eau (1,000,000 litres); et le quartier de l'Estrapade est immense. Il comprend un sixième de Paris, et loge un sixième de sa population ; c'est-à-dire 134,000 habitans!

Quant aux quartiers de Paris que ne peuvent atteindre ni les eaux de l'Ourcq ni celles d'Arcueil, on compte pour les approvisionner sur les sources des Prés-Saint-Gervais, de Belleville et de Ménilmontant, qui fournissent environ 18 pouces d'eau. Aussi n'en reçoivent-ils pas plus abondamment que les autres quartiers.

Au nombre des établissemens qui fournissent de l'eau à Paris, on est forcé de mettre les puits en ligne de compte; leur concours, il faut le dire, n'est pas insignifiant, puisque les boulangers se servent presque exclusivement de cette eau pour fabriquer le pain, et qu'ils en emploient journellement 4,527 voies.

Paris reçoit donc, tant pour la consommation de ses

habitans que pour l'arrosage et le nettoiement des rues, 404 pouces d'eau de Seine, 700 pouces environ d'eau de l'Ourcq, 50 pouces d'eau d'Arcueil, et 18 pouces des Prés-Saint-Gervais, Belleville, etc., en tout près de 1,200 pouces par jour (24,000,000 de litres) dont un peu moins de la moitié est destiné à l'usage particulier des habitans. Or les besoins hygiéniques d'une population aussi agglomérée exigeraient de 6 à 8,000 pouces d'eau, c'est-à-dire de 120 à 160,000,000 de litres par jour. Le conseil municipal l'a reconnu lui-même, notamment dans ses délibérations des 8 août 1825 et 29 août 1828. La quantité d'eau distribuée aujourd'hui dans Paris est un peu plus que suffisante pour fournir à ses habitans de quoi satisfaire aux premiers besoins; mais il leur est impossible de l'employer d'une manière convenable à l'assainissement de l'intérieur des maisons, comme on le fait à Londres et dans les principales villes de la Grande-Bretagne. Il faudrait calculer au moins sur 40 litres par tête; ce qui ne ferait que la moitié de la consommation des habitans de Londres. Mais avec le système actuel une telle distribution serait impossible; car la consommation moyenne de 6 à 7 litres par jour revient à 8 fr. par an; 40 litres coûteraient donc 60 fr., et un grand nombre de ménages n'auraient pas le moyen de subvenir à cette dépense. D'ailleurs, pour procurer à la population de Paris les 7 litres d'eau qu'elle consomme, on emploie 3,700 porteurs d'eau; si la consommation devenait tout-à-coup six fois plus forte, on verrait circuler dans les rues 20,200 porteurs d'eau, qui encombreraient les escaliers et la voie publique. Si les habitans de Londres, avec leur consommation actuelle, étaient réduits à s'approvisionner au moyen d'un tel système, une armée de 300,000 porteurs d'eau suffirait à peine.

Plusieurs personnes ont prétendu que la consommation de l'eau, dans Paris, avait atteint son maximum; c'est une erreur grave : l'homme ne limite ses besoins que d'après ses moyens. Procurez aux habitans de Paris de l'eau d'une qualité supérieure, à meilleur marché et d'une manière plus commode, ainsi qu'on le fait à Londres, à Manchester, à Liverpool, et vous verrez que la consommation ne tardera pas à décupler. Suivant M. Girard, on consomme à Paris 200,000 voies d'eau par jour pour les usages domestiques; au prix auquel la voie est revendue par les porteurs d'eau, la dépense annuelle de cette consommation coûte aux habitans de Paris 7,000,000 fr. environ; et cependant on ne consomme que 6 à 7 litres par personne, tandis qu'à Londres, quoique chaque habitant en consomme dix fois plus, et que lá population soit le double de celle de Paris, la dépense générale n'est que de 6,051,000 fr. par an. Ainsi, la plus ou moins grande consommation de l'eau à Paris ne dépend pas tant de nos habitudes et de nos mœurs que du prix élevé auquel l'eau y est vendue, car les Parisiens n'hésiteraient pas un seul instant à étendre leur consommation, si, comme les habitans de Londres, tout en dépensant moins ils pouvaient s'en procurer dix fois plus.

En supposant, ce que nous croyons impossible, que, sans arrêter la navigation, on pût tirer du canal de l'Ourcq une quantité d'eau suffisante pour alimenter largement Paris, en employant subsidiairement l'aqueduc d'Arcueil, les sources des Prés-Saint-Gervais, de Belleville, etc., il resterait à décider une question de la plus haute importance, celle de la salubrité de ces eaux, question agitée bien des fois, et qui n'a jamais été résolue d'une manière satisfaisante.

La population des quartiers abreuvés par l'eau de

l'Ourcq a toujours témoigné pour cette eau une répugnance qu'on a traitée de prévention ridicule. Cette répugnance a peut-être tenu dans le principe à ce que la ville avait fait d'abord distribuer l'eau telle que le canal l'apportait, c'est-à-dire vaseuse et pleine d'impuretés. Pour détruire cette prévention, le conseil municipal crut devoir l'offrir sous un aspect plus séduisant. Il érigea une grande fontaine marchande à la Boule-Rouge, dans le faubourg Montmartre, et créa, près de cette fontaine, un établissement de filtration, où l'eau devait être éclaircie avant sa distribution aux habitans. C'était une amélioration sans doute, car la filtration épurait l'eau de tous les corps qu'elle contenait en état de suspension; mais, d'un autre côté, cette épuration avait l'inconvénient de dépouiller l'eau de l'Ourcq du peu d'oxigène qu'elle renferme. Ainsi altérée, elle dissolvait moins que jamais le savon, moins que jamais elle cuisait les légumes, et les Parisiens reprirent contre elle leur première défiance.

Au premier abord, l'eau du canal de l'Ourcq, après la filtration, paraît claire et limpide; à la dégustation, elle n'offre aucune saveur désagréable. Mais plusieurs chimistes assurent que sa diaphanéité est produite par la transparence phosphorique des gaz dont elle est saturée. L'eau de l'Ourcq contient une quantité sensible de matières animales qui lui donnent une tendance à la putréfaction; aussi se corrompt-elle plus facilement que l'eau de Seine dans les fontaines domestiques. Le bassin de la Villette s'envase continuellement; le limon, rempli de particules organiques, se met en fermentation, et il s'en dégage des gaz délétères: L'eau qui coule en sommeillant sur cette vase putride ne peut être bien saine.

L'administration, dans sa sollicitude, a cherché à neu-

traliser les qualités nuisibles de l'eau de l'Ourcq, en la mélangeant avec une certaine quantité d'eau de Seine. La proportion dans laquelle ce mélange s'opère est de 1/7e d'eau de Seine pour 6/7es d'eau de l'Ourcq. Toutefois, il n'y a que les habitans du quartier desservi par la fontaine de la Boule-Rouge, c'est-à-dire du faubourg Montmartre, qui jouissent de cet avantage : les autres quartiers reçoivent l'eau telle que le canal l'amène, et telle que la fournissent les bornes-fontaines.

Les eaux d'Arcueil sont dures et froides; elles font cuire difficilement les légumes, et dissolvent le savon avec peine. D'après des analyses chimiques dignes de confiance, un hectolitre de ces eaux contient 58,900' grammes de résidus terreux, dont 10,974' grammes de sels déliquescens, composés en général de sulfate de chaux (sélénite) et d'une légère quantité de carbonate de chaux (craie). Les eaux d'Arcueil sont très-limpides, mais elles ne doivent cette qualité qu'à la diaphanéité des sels qu'elles tiennent en dissolution.

Les sources des Prés-Saint-Gervais, de Belleville et de Ménilmontant se ressemblent absolument par leur nature : elles sont dures et pesantes pour l'estomac ; elles ne font cuire les légumes qu'à force de feu et de tems, et dissolvent très-imparfaitement le savon. Cela tient à la grande quantité de sulfate de chaux dont elles sont imprégnées. Il résulte des analyses qui en ont été faites dernièrement qu'un hectolitre contient 141,874' grammes de résidus séléniteux, dont 44,874' grammes de sels calcaires sulfatés (combinaison de terre calcaire avec l'acide sulfurique). Quant à l'eau des puits de Paris, il n'est pas besoin d'analyse chimique pour en démontrer la mauvaise qualité. On sait assez qu'il n'y a qu'un bien petit nombre de puits qui fournissent de l'eau potable. Aussi ne

peut-on s'empêcher de reconnaître que la mauvaise qualité des eaux distribuées dans Paris et surtout leur peu d'abondance exercent une influence pernicieuse sur la santé des habitans de cette ville, et principalement sur les classes inférieures. M. Moreau de Jonnès a lu dernièrement, à l'Académie des Sciences, un Mémoire dans lequel il a comparé la mortalité de Londres à celle de Paris. Il en résulte que, terme moyen, il meurt à Londres 1 individu sur 54, tandis qu'à Paris il en meurt 1 sur 32. Le climat de Rome est assurément moins favorable à la santé et à la longévité que celui de Paris; cependant il résulte du dernier recensement fait en 1833, qu'il ne meurt à Rome qu'un individu sur 41.

Si maintenant nous mettons en parallèle la mortalité de Paris et celle du reste de la France, nous trouverons que le rapport de la population de Paris est à celle de la France comme 1 est à 44,35, et que celui des décès est comme 6 1/10e est à 5; c'est-à-dire que, toutes proportions gardées, il meurt sur 100 personnes 6 1/10e dans Paris, et 5 seulement dans les départemens. Sans doute cette disproportion ne doit pas être exclusivement attribuée au plus ou moins de pureté qui existe entre les eaux dont les départemens s'abreuvent et celle que l'on boit à Paris; mais on peut dire qu'ici leur extrême rareté empêche qu'elles ne soient employées en quantité suffisante, soit pour assainir l'intérieur des maisons sans cesse envahies par des gaz délétères, soit pour enlever toutes les eaux stagnantes et tous les corps en putréfaction qui encombrent un grand nombre de rues de Paris. Le jeu des bornes-fontaines est encore incomplet, et comme la pauvreté de l'approvisionnement ne permet pas de les faire jouer simultanément, il en résulte que leur action se trouve paralysée presque sur tous les points. Ainsi, ni les

eaux de l'Ourcq, ni celles d'Arcueil, ni celles des Prés-Saint-Gervais, de Belleville, etc., tant sous le rapport de la quantité que sous celui de la qualité, ne peuvent remplacer le déficit d'eau de Seine que laisse le mauvais système hydraulique actuellement employé. Pour satisfaire à toutes les exigences de l'assainissement de cette vaste capitale, pour réaliser un système hydraulique convenable, disons-le donc, c'est sur le fleuve même qui la traverse qu'il faut en appuyer les bases. Par malheur les préjugés de la routine, et nous le craignons, quelques intérêts personnels, ont jusqu'à ce jour entravé les améliorations proposées par des hommes éclairés, qui demandaient que toutes les prises d'eau destinées à alimenter Paris fussent faites dans la Haute-Seine et en amont du confluent de la Marne.

Il est tems cependant que toutes ces considérations d'intérêt privé se taisent devant l'intérêt général. Qu'on examine ce qui a été fait chez nos voisins, et l'on verra que partout les compagnies hydrauliques ont été amenées, soit de gré, soit de force, à prendre leurs eaux dans la partie supérieure du fleuve qui traverse la ville qu'elles se proposaient de desservir. A Glasgow, à Édinbourg, à Liverpool il en a été ainsi ; sur les huit compagnies qui alimentent Londres, deux s'approvisionnent en dehors de la Tamise, quatre ont leurs pompes d'aspiration en amont de Londres, deux seulement, et les moins importantes, ont leurs prises d'eau dans le cours de la traversée. Le Parlement et le lord-maire ont tenu à ce que cette mesure sanitaire fût rigoureusement exécutée. Pourquoi serait-on à Paris moins sévère lorsque les mêmes causes qui ont fait adopter une telle mesure existent tout aussi bien en France qu'en Angleterre.

En effet, depuis que Paris est devenu une ville indus-

trielle et manufacturière, que les égouts se sont multipliés, que la masse des matières putrides qu'ils déversent s'est décuplée, que le mouvement de la navigation s'est accru, l'eau de la Seine se détériore sensiblement pendant la traversée de la ville. Et c'est cependant à la fin de cette traversée que les pompes Notre-Dame, de Chaillot et du Gros-Caillou prennent l'eau du fleuve pour la livrer à la consommation !

On a prétendu, il est vrai, d'après des analyses faites en 1808, qu'il n'existait aucune différence sensible entre l'eau prise au-dessus et au-dessous de Paris. Au moment où les eaux des égouts se jettent dans la Seine, elles déposent, dit-on, sur les bords du fleuve les immondices qu'elles charrient. Débarrassées alors de ces corps étrangers, et ne contenant plus des sels en dissolution, elles sont forcées par le courant à couler le long des bords, en présentant un filet étroit qui se purifie à mesure qu'il s'élargit, et va se perdre enfin dans la masse du fleuve, où l'on retrouve à peine la trace de quelque substance qui en altère la pureté. La ville, dit-on encore, pour ne laisser aucune prise aux objections contre la salubrité des eaux puisées en aval de Paris par les établissemens de Chaillot et du Gros-Caillou, a placé leurs tuyaux d'aspiration au milieu du fleuve, de sorte que les eaux qu'ils fournissent proviennent d'une partie du lit où ne peuvent jamais arriver les impuretés déposées sur les bords.

Tout cela serait fort bien si les immondices de toute nature que les égouts vomissent dans la Seine se comportaient toujours comme on vient de l'indiquer; mais la marche qu'on leur assigne n'est pas généralement celle qu'ils suivent.

En effet, il est physiquement démontré que si un

corps solide est jeté dans l'eau, il va au fond ou bien il surnage, selon que sa pesanteur spécifique est plus ou moins considérable que celle du volume d'eau qu'il déplace. Si, parmi les immondices que les égouts déchargent dans la Seine, il en est qui, par leur poids, se déposent immédiatement au fond de la rivière, il s'en trouve une grande quantité d'autres qui, plus légers, remontent et se tiennent à la surface de l'eau dont ils suivent le cours. Les matières qui restent ainsi suspendues ne sont pas toujours forcées de suivre les bords; souvent, au contraire, elles sont entraînées au milieu du courant; on les voit même quelquefois traverser d'une rive à l'autre. Dans un écrit publié en 1831 par MM. Lecourt frères, qui avaient été long-tems fermiers des pompes de Chaillot et du Gros-Caillou, on voit qu'à l'époque des basses eaux et dans les tems d'orage, l'eau de la Seine, à l'endroit où la puisent ces deux établissemens, se trouve tellement viciée, qu'elle n'est presque plus potable. D'ailleurs la puissance de l'aspiration des pompes est assez forte pour déterminer une déviation sensible dans le cours des eaux.

Quoi qu'il en soit, plusieurs projets ont été présentés au conseil municipal pour remédier à cet inconvénient, et rendre l'usage de l'eau de Seine aussi étendu et aussi salubre qu'il devrait l'être; mais, soit qu'ils ne satisfissent pas aux conditions voulues, soit que les charges imposées effrayassent les soumissionnaires, aucun des plans proposés n'a reçu la sanction municipale. On avait projeté de former un établissement nouveau à la troisième arche du pont de la Tournelle. D'après ce système, l'eau eût été portée, au moyen d'une pompe à feu de la rivière, dans l'emplacement du chantier *du Cardinal Lemoine*, ou bien dans les réservoirs de la rue St-Victor qui reçoivent les eaux du canal de l'Ourcq. De là elle eût été élevée, à

l'aide d'un second appareil, jusque sur la place de l'Estrapade, où il faut qu'elle arrive pour alimenter les hauts comme les bas quartiers de la capitale.

Mais on objecta que si l'eau puisée au pont de la Tournelle n'était pas, comme celle prise en aval de Paris, infectée par les déjections de tous les égouts, elle était néanmoins déjà mélangée avec l'eau séléniteuse de la Marne, avec l'eau putride de la Bièvre, enfin avec l'eau malsaine du canal de l'Ourcq. Le conseil municipal, dirigé par ces observations, décida, le 28 février 1834, que les prises d'eau ne pourraient désormais être faites qu'à une distance de 50 toises au moins au-dessus du confluent de la Bièvre.

C'était là un grand pas fait vers le bien; mais toutes les objections n'étaient pas réfutées : il fallait encore s'affranchir du mélange des eaux de la Marne, des résidus de plusieurs établissemens chimiques placés, soit à la gare de Bercy, soit à Carrières, soit à Charenton; enfin du soulèvement des eaux vaseuses produit par le mouvement de la navigation. On démontra aussi que, dans l'emplacement indiqué, la constitution du sol ne se prètait point à ce qu'on y créât un vaste appareil avec l'économie désirable, et qu'il faudrait dépenser des sommes énormes pour remédier aux vices du terrain par des moyens artificiels.

Enfin une idée grande et simple à la fois se présente protégée par la sanction de tous les hommes de l'art ainsi que par l'appui de plusieurs capitalistes. Une société propose à la ville de former, à ses risques et périls, sur les hauteurs du village d'Ivry qui dominent la place de l'Estrapade, point culminant de Paris, un vaste établissement dont la prise d'eau serait dans la Seine, à quelque distance en amont du confluent de la Marne. Les eaux, conduites

sur ce point par un aqueduc, seraient ensuite élevées d'un seul jet dans les vastes réservoirs d'Ivry, d'où, par la seule pression de leur propre pesanteur, elles seraient portées dans tous les quartiers de Paris, et à tous les étages des maisons, à un taux bien au-dessous de celui auquel l'eau est actuellement vendue à Paris, taux qui se rapprocherait beaucoup de la moyenne des abonnemens des compagnies de Londres.

La compagnie qui présente ce projet propose encore d'établir auprès des réservoirs mêmes un vaste appareil de filtration et d'aérage. Cette double opération aurait deux avantages: le premier de rendre à l'eau, dans son cours vers Paris, l'oxigène qu'elle aurait perdu par la filtration; le second, de prévenir le prompt engorgement des tuyaux de conduite. En effet, l'eau courante, même celle de la Haute-Seine, charrie toujours avec elle, en plus ou moins grande quantité, des molécules terreuses. Lorsque l'eau se trouve engagée dans le système des tuyaux de distribution sans avoir été filtrée, une partie des corps hétérogènes qu'elle contient adhère aux parois des tuyaux, et, avant la troisième année, tous ceux du petit calibre se trouvent obstrués : ce qui constitue une perte immense pour les adjudicataires et pour la ville.

Nous considérons ce projet comme susceptible de remplir dignement les intentions du corps municipal de Paris. Nous sommes convaincus que si des vues d'intérêt particulier s'opposaient à son adoption, elles seraient promptement écartées. Quant à l'intérêt public, il exige que la ville ne garde point à son compte la distribution des eaux dans Paris. Depuis quarante ans, elle a dépensé pour le rachat et le développement des établissemens de Chaillot et du Gros-Caillou plus de 40,000,000 fr.; elle a dépensé près de 70,000,000 pour l'exécution du canal de

l'Ourcq ; encore en ce moment les établissemens de Chaillot et du Gros-Caillou ont besoin de grandes réparations, et il ne faudrait pas moins de 4,000,000 de fr. pour les mettre en bon état.

Si l'on ajoute à cette somme celles nécessaires pour achever les travaux de distribution des eaux de l'Ourcq, on peut évaluer à 120,000,000 la mise dehors de la ville de Paris considérée comme entrepreneur de cette distribution. Et quels sont les revenus qu'elle en retire? La vente des eaux de l'Ourcq produit 80,000 fr., celle de l'eau de la Seine et des sources 530,000 fr.; en tout 610,000 fr. Mais comme les dépenses ordinaires pour la réparation et l'entretien des aqueducs, fontaines, pompes, conduits d'eau, etc., ainsi que le traitement des ingénieurs, conducteurs, fontainiers, etc., s'élèvent à 360,000 fr., il en résulte que la ville ne retire, pour tout intérêt des capitaux considérables qu'elle a dépensés, que la somme de 250,000 fr. par an.

L'administration municipale est trop éclairée pour qu'en présence de tels résultats elle tienne à conserver plus long-tems encore une entreprise si onéreuse. La distribution des eaux exige trop de soins minutieux, trop de vigilance, pour qu'elle soit confiée avec succès à des intérêts collectifs ; la moindre réparation négligée ou ajournée occasione toujours des pertes considérables ; il faut pouvoir y remédier à l'instant sans attendre les débats d'une délibération souvent tardive. Dans la plupart des villes de la Grande-Bretagne, ce service n'a été bien fait que lorsqu'il a été confié à l'intérêt individuel sous la surveillance des magistrats : telle semble aujourd'hui être l'intention du corps municipal, d'après le dépôt du cahier des charges qu'il vient de faire au ministère de l'intérieur. Nous ignorons quelles sont les conditions imposées

aux futurs adjudicataires ; mais nous désirons vivement qu'elles soient établies sur des bases larges qui, sans blesser les intérêts de la ville, présentent assez de chances de succès et de garantie pour que des hommes honorables et d'expérience ne craignent pas de prendre la responsabilité d'une telle entreprise. Des exigences trop mesquines auraient le grave inconvénient de les écarter et de ne laisser la place qu'à des entrepreneurs plus aventureux que capables. La ville de Londres en a déjà fait la triste expérience : dans le but d'obtenir pour ses administrés des concessions au rabais, elle favorisa en 1810 les spéculations de quelques entrepreneurs étourdis et inhabiles qui, en se ruinant, causèrent des pertes considérables aux compagnies existantes, sans que le public en ait retiré le moindre avantage.

Puissances Intellectuelles de notre Age.

SIR EGERTON BRYDGES (1).

Il y a des vices qui appartiennent spécialement à certains siècles. Telle maladie attaque les arbres d'une forêt de pins et respecte le vieux tronc des chênes. Ces mêmes hommes qui, sous Louis IX, eussent marché vers Jérusalem, pleins de ferveur, de croyance et de férocité; qui, sous François Ier, eussent fait la cour à toutes les dames et battu le guet; sous Henri III, auraient été fourbes par système, machiavélistes de profession, dévots par mode, efféminés de costume et sanguinaires sans remords. Tartufe, sous Charles IX, eût arquebusé les protestans et conduit la procession de la Ligue. Tartufe, sous Louis XVI, serait devenu sentimental et prédicateur de philosophie. De nos jours, Tartufe deviendrait politique, industriel, philantrope, négociant d'une admirable et exemplaire

(1) Note du Tr. Le *Quarterly Review*, qui consacre à Sir Egerton Brydges l'article spirituel et bien pensé que nous offrons à nos lecteurs, et qui ne ménage pas la critique à cet écrivain, se plaît à reconnaître chez lui les caractères du génie, une force de pensée rare, un talent inné, dont l'emploi n'a pas été bien dirigé, dit-il, mais dont le rédacteur de l'article admet la supériorité incontestée. Aussi, bien que Sir Egerton n'ait pas atteint ce degré de célébrité qui le classerait parmi les Walter Scott et les Southey, n'avons-nous pas hésité à enrichir de ce portrait si bien senti, si finement tracé, la série de nos *Portraits intellectuels*.

probité : il coulerait son vice radical, l'hypocrisie, dans le moule à la mode, et parlerait, avec l'onction la plus touchante, de patriotisme, de liberté et de suffrage universel.

L'ambition est une maladie de notre tems : je ne veux pas parler de cette ambition louable et forte qui se propose un noble but et qui marche vers ce but, mais d'une ambition vague, inquiète, envieuse, qui veut tout atteindre, tout embrasser, tout conquérir, tout absorber ; qui ne sait pas même si cette gigantesque conquête satisfera ses désirs, qui ronge ses propres entrailles, qui se mêle à l'envie, à la mauvaise humeur, à tous les sentimens vils et haineux ; qui attaque jusqu'aux esprits sains, jusqu'aux ames fortes, jusqu'aux capacités hautes. Il ne faut pas trop blâmer ce vice commun, dont presque toute la génération est entachée. Hélas! c'est une maladie plutôt qu'un défaut ; je ne sais s'il y a au monde supplice plus terrible, torture morale plus atroce que celle que fait subir une ambition sans but. Ainsi le condamné du *Tread-Mill* marche toujours, couvert de sueur, pâle de fatigue, les muscles tendus, les yeux éteints, sans savoir où il va, et sans autre sensation que celle d'une agitation continue et invincible. Le désir est ardent et la volonté débile. La fièvre du succès dévore l'ame, et la vigueur qui l'obtient manque à ces malheureux. On est indolent, ami du luxe, ennemi du travail, livré à ses caprices ; et la richesse, le rang, le crédit, la gloire, tout ce que la fortune vend et ne donne pas, on veut l'obtenir. Plus on a de confiance dans son propre génie, plus on s'obstine dans son indolence, plus on profère de plaintes et d'anathèmes contre l'injustice du sort. On exige tout des autres pour ne rien leur accorder soi-même ; on veut que

la fortune vienne vous choisir, pour vous placer sur le char de triomphe; on ne se donne même pas la peine de monter. On se voit bientôt dépasser de toutes parts. De plus habiles, de plus actifs, de plus heureux enlèvent le prix que l'on désire; il ne reste que le regret amer et cuisant de voir cette récompense recherchée avec tant d'ardeur devenir le partage de leurs rivaux. Plus on a de torts envers la société, plus on s'irrite contre elle : et tous les reproches qu'on devrait s'adresser à soi-même, on les lui adresse. Alors viennent les plaintes, les douleurs, les fureurs; ce n'est pas de la misantropie, c'est de la rancune : c'est un mécontentement de soi que l'on reporte sur les autres.

Que tout ce ressentiment, toute cette colère se trouve dans la vieillesse, dans l'âge aux veines glacées, au sourire triste et mort, dans l'âge qui n'a plus d'espérance et pour lequel le passé même s'efface chaque jour; c'est ce que l'on comprend très-bien : on est tenté de pardonner l'impuissance du désir à une époque où tout est impuissance, et l'envie secrète à un âge où l'on est privé de tous les biens que l'on a goûtés. Mais cette ambition vague, mêlée d'incapacité et d'indolence, est si bien la maladie caractéristique de notre tems, que la jeunesse même en est atteinte. Il lui faut tout: richesse, honneur, puissance; tout sans travail, sans compensation, comme si le ciel et les hommes étaient ses tributaires. La plupart de ces ambitieux n'ont confiance que dans leur mérite; ils ne savent pas, ou feignent d'ignorer que le mérite sans patience, sans persévérance, sans énergie, se trouve anéanti. Quand le caractère d'un homme ne correspond pas avec son tempérament et ses désirs, il est le plus malheureux du monde. Son ambition veut qu'il

avance : sa paresse, qu'il reste voluptueux et stationnaire : comment dirigera-t-il le char de sa vie, lorsque l'attelage qui le fait rouler ne marche pas, ensemble et d'accord? De ce défaut d'harmonie dans les facultés, naît une incohérence malheureuse qui compromet l'existence entière ; et j'ai vu de complètes médiocrités s'élever et réussir seulement parce que toutes leurs facultés médiocres étaient proportionnées l'une à l'autre ; parce que leur ambition et leur activité, leur petit génie et leur patience, leurs mauvaises passions et leurs désirs personnels marchaient de front avec une régularité parfaite.

Le plus grand homme de notre époque, Napoléon, observait très-bien cet incomplet des caractères, lorsqu'il disait d'un de ses maréchaux : « Il est excellent général dans sa chambre ; mais la bravoure du champ de bataille lui manque pour exécuter ce qu'il a conçu. » D'un autre : « C'est le plus courageux de mes soldats : si je pouvais lui donner deux grains de prudence et de capacité, quel général il ferait! » Ainsi, dans la vie commune, on voit mille gens qui ont de la raison sans génie, ou du génie sans raison.

Nous citerons comme exemple de ce malheur, de ce désaccord et de cette faiblesse, un des hommes du siècle que la nature avait le mieux doué, et qui a le moins accompli la destinée que le ciel lui réservait, *Sir Egerton Brydges*. Le tempérament du génie, la sensibilité vive et impresssible, le talent de méditer et de comparer, le coup-d'œil observateur, l'art du style, la science même, il avait tout cela ; mais à quoi bon des facultés et des ressources peu communes, lorsqu'elles sont annulées par l'instabilité des désirs, par leur violence maladive, par les chimères d'une imagination trompée, et par l'absence de toute espèce de but? Descendant d'une des familles les

plus nobles du royaume, il a reçu de son père une fortune considérable, et de Dieu, les plus remarquables talens. Quel a été le résultat d'une existence si bien préparée? quelle œuvre a-t-il laissée? quels monumens attestent les efforts de sa jeunesse? Parvenu à son dernier âge, misantrope amer, il a long-tems erré à travers l'Europe, et maintenant, après avoir habité Genève, Rome, Florence, Venise, Paris et Naples, il a soixante-treize ans, sa fortune est détruite, sa réputation n'est pas au niveau de son mérite réel, le souvenir de ses prétentions et de ses espérances renversées le poursuit et le navre dans sa solitude. En vain, cherche-t-il à donner le change à son mécontentement par des mémoires biographiques, par des écrits satiriques, par des pamphlets qu'il distribue gratis faute de pouvoir les vendre : toutes ces boutades de l'amour-propre blessé ne font qu'irriter la plaie au lieu de la guérir. On croit, en faisant la satire des autres, prouver son propre mérite. Il y a dans le dénigrement une infériorité cachée dont peu de personnes se rendent compte, parce que la méchanceté qui dénigre inspire une sorte de respect. Ne voir que les défauts chez autrui, c'est faire l'office de cet instrument d'exploitation agricole qui vanne le blé et qui sépare la *balle* du *grain*. Le critique de mauvaise humeur laisse le bon grain aux meilleurs esprits et se nourrit de la partie inutile, sèche et défectueuse de l'humanité. Pour découvrir des fautes et des travers, pour apercevoir le mauvais côté de tout, que faut-il? un peu de malice et d'amour-propre. Au contraire, pour sympathiser avec la vertu et le talent, pour les comprendre, pour les sentir, il faut du talent, de la générosité et de la bonté. Rien de plus facile que d'avoir de l'esprit et une certaine pénétration maligne aux dépens de la bienveillance, de la justice et de la raison. Un vieux poète français disait

spirituellement d'un de ses amis qui croyait se grandir en rabaissant le reste des hommes :

S'il n'avait mal parlé des autres,
On n'eût jamais parlé de lui.

Une tête vaste, une ame large, sont toujours capables d'indulgence. « J'ai connu intimement (dit un homme (1) de beaucoup d'esprit) les plus grands génies de ces derniers tems, ils ne péchaient que par excès de bienveillance. Toujours armés d'excellentes raisons pour pallier les défauts et les vices, ils exagéraient plutôt qu'ils ne dépréciaient le mérite d'autrui. *Burke, Johnson, Fox, Pitt, Canning, Walter Scott*, accordaient du talent aux médiocrités mêmes. Votre malveillant satirique, votre homme qui n'ouvre la bouche que pour ravaler ses semblables, votre analyste subtil des imperfections de ses voisins est presque toujours un pauvre personnage, aussi venimeux et aussi faux quand il flatte que quand il dénigre. Mon enfant (continue l'écrivain admirable et peu connu auquel nous empruntons ce passage), ne t'arme jamais de ce dédain et de ce travers. Ne te mêle pas à ceux qui ont du mépris pour tout, excepté pour le vice impudent et pour le succès bien ou mal acheté. Ils sont à plaindre. Crois-moi, Fénélon, qui pardonnait sans cesse, a été plus heureux que Gàcon le satirique. Le bon évêque Berkeley n'eût pas échangé sa vie contre la vie brillante, misérable, acrimonieuse, ambitieuse, de ce misérable docteur Swift, qui mourut sans tête après avoir vécu sans cœur ! »

Ce défaut, qui a pour cause ordinaire l'étroite et stérile nature de la pensée et de l'ame, n'était pas naturel

(1) *Th. Sharp's Essays.*

à Sir Egerton. Une fièvre de vanité rentrée, un mécontentement âcre, un souvenir amer des désappointemens qu'il a subis et qu'il s'exagère, le portèrent à entrer dans le pessimisme, à ne voir au monde qu'un amas de douleurs et de peines, à noircir tous ses tableaux, à rembrunir tous ses portraits, à ne rien admirer, à ne rien estimer, à ne rien respecter. Il est vrai que, dans le cours de sa vie, plusieurs circonstances fâcheuses ont concouru à aigrir son caractère; mais ces malheurs ne sont rien, comparés à ceux du Tasse, du Dante, de Machiavel et de beaucoup d'hommes de génie qui ont vaincu la fortune, qui l'ont étreinte corps à corps, et qui ont puisé de nouvelles forces dans leur longue et persévérante lutte.

Sir Egerton était né avec du génie; mais son caractère manquait de nerf, et son irritabilité extrême ne faisait qu'accroître sa faiblesse. C'est encore là une des maladies écloses de notre civilisation; un caractère inquiet qui court au-devant du malheur au lieu de l'attendre de pied ferme; qui se nourrit de regrets; qui se fatigue à inventer de nouvelles ressources pour la gloire et le bonheur; et qui oublie la leçon contenue dans cet admirable vers de Voltaire :

> ... On doit être heureux sans trop penser à l'être.

Nous appliquerons encore à M. Brydges un passage d'un écrivain que nous venons de citer plus haut, et dont toutes les pages sont empreintes de la philosophie la plus pratique et la plus profonde : « Si vous n'êtes pas heureux d'une manière, tâchez de l'être d'une autre; une disposition facile, une bonne santé et un bon caractère sont à peu près tout ce qu'il faut pour cela. J'ai vu bien des gens courir après le bonheur comme ce provincial qui courait après son chapeau qu'il avait sur la tête. Si

les petites misères de la vie sont insupportables comme ces insectes invisibles qui pénètrent dans les pores de la peau, le vrai secret du bonheur est de ne pas se laisser harasser par des bagatelles, et de cultiver avec soin toutes les petites jouissances, toutes les parcelles de bonheur que Dieu a semées sur notre vie. Hélas! les grandes joies, le bonheur dans l'acception gigantesque de ce mot ne nous appartiennent guère. C'est à force de s'élancer vers un idéal immense et de mépriser la somme de plaisir qui est à vous, que tant de personnes tombent dans l'abattement et le désespoir. »

Faute d'avoir mis en usage cette simple philosophie, Sir Egerton a été un des hommes les plus malheureux de notre tems. Il avait deux ambitions, celle du rang et celle de la gloire littéraire. L'une n'a été satisfaite qu'à demi; il n'a rien fait pour assurer l'autre. Né dans l'ancien château de Wootton, près de Cantorbéry, en 1772, il reçut de son père une fortune considérable; sa mère était une Edgerton, nom célèbre et antique. La mort de quelques parens lui assura les domaines des Brydges. Il fut élevé à Cambridge et tout semblait lui promettre une existence éclatante. Dans un ouvrage plein de talent et d'égoïsme, il a rendu compte de ses premières sensations et de la manière dont se sont développés les germes de cette anxiété, de cette aptitude au malheur qui ont persécuté et torturé toute sa vie.

« Mon premier accès de misantropie, dit-il, date de mon entrée au collége. Quelle douleur, quelle amertume de sortir des bras d'une mère pour tomber sous la férule d'un vieux professeur et sous les coups de camarades grossiers! Jusqu'à l'âge de quinze ans, je cachai profondément ces sentimens et ces idées qui devaient, je le crai-

gnais du moins, m'exposer au ridicule; mais un violent désir de gloire et de distinction couvait au fond de mon être. J'étais le plus malheureux des enfans; le souvenir de ce que je quittais assombrissait encore mon nouvel horizon. J'avais vécu sous le ciel libre, en plein air, à travers les fleurs et le gazon, sans rivaux, sans tyran et sans esclaves. Maintenant le plafond de la salle pesait sur moi; le souvenir de la veille m'inspirait du dégoût, le jour présent m'était à charge, et je voyais le lendemain avec terreur. Tout ce qui se rapportait à ma famille, à mon vieux manoir, à mon parc, se teignait dans mon imagination de couleurs empruntées au paradis. Quand revenaient les vacances avec le jour de Noël, ma joie était si convulsive, mes éclats de rire étaient si violens, que mes parens étaient alarmés; et quelle souffrance quand il fallait retourner à Maidstone, et m'asseoir au milieu de ces enfans despotes qui pliaient sous un despote plus puissant qu'eux!

» Souvent mon père parlait de son ancêtre le lord chancelier Egerton et de ces fameux Brydgewater-Egerton, dans les veines desquels le sang de presque toutes les races royales coulait depuis des siècles. Il me racontait aussi les faits et gestes du chancelier Hardwicke, parent de sa femme; leurs portraits étaient suspendus dans le parloir. Avec quelle attention je considérais ces hommes vêtus de leurs longues robes parlementaires, et dont le grave regard, la physionomie solennelle, semblaient veiller sur mes jeunes ans! Je cherchais à déchiffrer les symboles héraldiques sculptés sur la bordure des cadres, les armes des *Gibbons* écartelés de la croix Saint-André d'York. Ces détails produisirent sur ma pensée l'impression la plus vive. Dans mon âge mûr, j'ai continué mes études héraldiques, que je regarde comme bien plus essentielles

à l'histoire qu'on ne le pense communément et qui m'ont dirigé dans l'édition que j'ai donnée de la *Pairie de Collins* (1). »

A côté de ce respect pour le rang, se plaçait une haute et vive ambition littéraire. Le premier ouvrage qui l'éveilla, manquait de génie et de goût : c'était la *Biographie britannique*, compilation sèche et stérile, à laquelle le dictionnaire de Bayle a servi de modèle. « J'avais neuf ans quand je l'ouvris pour la première fois. Tous ces romans réels, tous ces détails de vie privée, si intéressans et si mal racontés, s'emparaient de mon esprit. Dès que je rentrais à la maison, je saisissais un des vieux volumes placés sur l'appui de la croisée; et quand la neige tombait, quand l'orage soufflait, quel bonheur de rester chez mon père, d'approcher de la cheminée le vaste fauteuil de notre aïeul, et de placer sur mes genoux l'in-folio gigantesque! Quiconque m'interrompait dans cette lecture était fort mal reçu. Je joignais à la *Biographie britannique* la lecture des poèmes latins de Buchanan et de Milton : je les lisais sur le bord des routes, sur la margelle des puits, au pied des chênes, au milieu des champs, sur les arbres et dans mon lit. De quatorze à quinze ans, ce rêve d'ambition littéraire me berça, me transporta, me nourrit et m'absorba tout entier. »

On pense bien que ces idées de grandeur héréditaire et de distinction personnelle ne l'abandonnèrent pas à Cambridge. Mais au lieu de suivre le cours ordinaire des études, en honneur dans ce collége célèbre par les mathématiciens qui sont sortis de ses classes, Egerton se livra aux travaux le moins en harmonie avec ce genre d'études. Telle est l'organisation universitaire de Cambridge,

(1) *Collin's Peerage.*

que l'on ne peut y espérer aucune distinction, si l'on néglige les sciences exactes. L'*Alma Mater* paya de ses dédains le dédain que son élève lui témoignait. Ce premier faux pas dans la carrière en entraîna beaucoup d'autres. Aussi, dans ses Mémoires, Sir Egerton ne laisse-t-il pas échapper une seule occasion de dénigrer Cambridge, ses professeurs, ses lauriers et ses prétentions. Il y a dans les paroles suivantes un mélange de vérité et d'erreur que le lecteur saura discerner et apprécier :

« Quelle erreur de croire que les honneurs universitaires soient des gages de talent pour l'avenir ! Sur deux mille neuf cents noms qui, de 1680 à 1830, ont brillé dans les listes des concours à Cambridge, à peine deux ou trois se sont distingués dans leur vieillesse ou leur âge mûr. Grey et Wordsworth étaient des écoliers très-obscurs : on se moquait même de Grey. Il est vrai que ce dernier était un petit homme assez bizarre, vieilli dans le célibat, plein de manies, de mollesse, et souvent ridicule. L'habitude et l'insuffisance de son revenu l'enchaînaient à Cambridge. J'ai connu là d'autres hommes singuliers, qui ne pouvaient renoncer à cette vie de couvent et de solitude : un docteur Plumpplure, qui passait sa vie à écrire des calembourgs sur des cartes ; Farmer, le commentateur de Shakspeare, étendu par terre sur un tapis, au milieu de ses livres et heureux de son érudite indolence ; le fameux Porson, dont le seul talent consistait dans une mémoire facile et capace ; petit homme vain, pétulant, arrogant, dominateur et trivial (1). Quelle est cette gloire factice qu'il a conquise par des annotations et des commentaires, des dissertations et des corrections de texte grec ?

(1) Dans le 18[e] Numéro de la 2[e] série, nous avons donné, sous le titre de l'*Érudit au bal*, un portrait fort spirituel de ce savant philologue.

Pourquoi lui a-t-on fait un piédestal dont ses prétentions et la bizarrerie de sa vie privée ont exhaussé la hauteur? »

Voici ce que nous répondrons à Sir Egerton. Il y a souvent plus de puissance intellectuelle dans une œuvre qui ne semble qu'obscure et érudite que dans telle œuvre d'apparat. Porson était une tête forte qui avait appliqué son énergie à l'érudition. Selon nous, la meilleure preuve de l'étendue de l'esprit et de la capacité intellectuelle, c'est la sphère plus ou moins vaste de nos sympathies. Quiconque ne comprend la supériorité que dans une seule carrière, quand même il serait très-habile dans sa spécialité bornée, n'en serait pas moins une intelligence fort étroite. Les deux facultés de l'invention et de la compréhension lui ont été refusées. Injuste envers Porson, Sir Egerton porte aux nues ce malheureux Chatterton, qui avait du génie sans doute, mais dont l'ame était en proie à la maladie que nous avons signalée plus haut, à l'ambition la plus ardente, la plus vague, la plus impatiente. Au surplus, les réflexions de Sir Egerton à ce sujet sont aussi profondes qu'éloquentes.

« Lorsque Walpole, par sa négligence et son dédain, poussa au suicide le pauvre jeune provincial qui venait lui dire : *Je suis homme de génie*; lorsqu'il le confondit avec cette tourbe d'aventuriers besogneux et impudens qui arrivent à Londres tous les jours, dans l'espoir de gagner le gros lot à la loterie de la fortune, il ressemblait à la masse des hommes, à tout ce public insouciant et méprisant, incapable d'observation vraie et attentive. En général, nous prenons nos opinions comme elles viennent; nous recevons nos impressions du premier venu et surtout nos impressions défavorables. Tout ce qui nous absorbe, ce sont nos petits intérêts, nos petites passions; le reste nous embarrasse peu. Chatterton était pauvre,

fier; on parlait de son orgueil et de son imprudence. Walpole le laissa mourir de faim. »

Désappointé à Cambridge, Sir Egerton fit ses études d'avocat; métier difficile, laborieux, épineux, qui ne donne d'argent et de gloire qu'après de pénibles veilles et une longue persévérance. Le dégoût le prit; il se retira dans son château de Hampshire, écrivit à traits de plume quelques poésies assez bien accueillies et un roman intitulé *Marie de Clifford*, qui eut du succès, et qui méritait ce succès par la vigueur des situations et l'énergie des caractères. Ce roman fut écrit en deux mois, et l'auteur regarde cet exploit comme extraordinaire. Il ne se souvient pas que le *Tancrède* de Voltaire fut achevé en huit jours; le *Guy Mannering* de Walter Scott, en un mois; le *Rasselas* de Johnson, en six soirées; la *Fête d'Alexandre* par Dryden, en un jour; et les *Commères de Windsor*, en quinze jours!

« A peine *Marie de Clifford*, que les journaux et le public traitèrent fort bien, eut-elle reçu leurs éloges, je redevins topographe, héraldiste, généalogiste, bibliographe, tout ce que je n'aurais pas dû être. Ces travaux inutiles desséchèrent ma pensée et perdirent un tems précieux. Que n'ai-je marché d'un pas ferme, assuré, constant, dans une seule route? Pourquoi ensevelir une imagination ardente sous les décombres de l'art héraldique, sous les cendres de l'érudition? Je laissai la flamme intérieure de ma pensée s'obscurcir et se consumer; cette confiance en soi sans laquelle rien n'est possible s'éteignit peu à peu, mon énergie fut entravée, de lourdes chaînes pesèrent sur mon esprit indépendant. Plus je sentais ma force, plus je m'irritais de la voir ignorée; les imbécilles qui planaient sur ma tête, qui montaient sur mes épaules, m'excédaient et m'attristaient. J'avais besoin d'encoura-

gement, et personne ne m'encourageait; peut-être aussi imaginais-je que le public avait pour moi plus d'indifférence qu'il n'en avait réellement. Je me tourmentais de cette pensée et j'étais profondément malheureux.

» Combien d'hommes doués de facultés distinguées se sont laissé amortir et annuler par ce défaut d'encouragement! Collins, qui n'a fait qu'une ode dans sa vie, mais qui était un de nos plus grands poètes, eût produit des ouvrages remarquables si sa timidité eût trouvé des appuis. Il est bien rare qu'on ait le courage de marcher droit à son but sans que personne vous donne la main, vous aide, vous secoure dans l'occasion, vous console de vos chutes, et vous fasse entrevoir une perspective de succès. Quiconque n'attend pas de récompense travaille faiblement et mollement; il n'abandonne pas son entreprise, mais il la continue avec dégoût, avec un désespoir secret. L'homme de talent que l'on encourage développe souvent des facultés inattendues; l'homme de génie abandonné tombe dans l'imbécillité et le désespoir. Dans le cours de ma vie, obscurcie par tant de nuages, combien de fois n'ai-je pas envié le sort du fat ou du niais que la renommée emportait sur ses ailes et plaçait au pinacle de la gloire! Comment cet homme ne se croirait-il pas le roi de la terre! lui, l'objet d'un engouement et d'une flatterie universelle; lui, si admiré, si fêté, sans qu'il ait rien fait pour cela; lui qui s'élève, voltige et tournoie insolemment dans les airs qu'il envahit? Le vulgaire lève les yeux et s'ébahit : tant que la bouffée de vent dure, l'essor continue; mais bientôt le vent tourne, le héros tombe, le grand homme s'évanouit, et le public s'étonne des ruines informes, des débris honteux qui jonchent le sol. Était-ce la peine de s'élever si haut pour retomber si bas? Les hommes de génie eux-mêmes, quand la vogue s'empare

d'eux, sont victimes de la vogue; on lit moins aujourd'hui Byron que Walter Scott. La gloire de Byron a été improvisée, celle de Scott a été lente. Comme Burke, comme Milton, comme Dryden, sa pensée a toujours été en s'améliorant. Cette espèce d'éducation de l'intelligence ne s'arrête jamais, chez les hommes puissans, que sur les limites de la dernière vieillesse. Ils grandissent à mesure qu'ils avancent; les chefs-d'œuvre de nos plus grands écrivains datent de leur dernier âge; au contraire, les hommes qui n'ont qu'une espèce de chaleur passagère et dont l'inspiration tient plus aux sens et à la vigueur de la jeunesse qu'à la maturité de la réflexion, brillent quelque tems pour disparaître ensuite; l'avenir n'est pas à eux. »

Le frère aîné de Sir Egerton mourut : il devint possesseur de magnifiques domaines dans le comté de Kent. Collecteur d'antiquités, amateur de vieux livres, auteur, polygraphe, antiquaire, poète, imprimeur même, il fit établir dans le vieux prieuré de Lee des presses à son usage. Il ne s'en servit que pour imprimer ses propres œuvres; malheureusement, au milieu de ce harem intellectuel qu'il s'était créé, il oubliait à la fois le soin de sa gloire et celui de sa fortune. Plongé dans une espèce de sybaritisme de la pensée, il fermait les yeux sur les embarras de sa position. A son opulence succédait une situation de fortune embarrassée; ses intendans le rançonnaient; de vieilles réclamations pécuniaires, grossies par des hommes de loi, acquirent de l'importance. Écoutons Sir Egerton rendre compte de la manière dont sa fortune considérable fondit et se consuma entre ses mains.

« Harassé de la vigilance qu'exigent les affaires pécuniaires, je m'en remis aux soins de plusieurs comptables que j'instituai à cet effet. Ces gens-là reçoivent volontiers et

paient difficilement. Tout comptable est tenté par sa position même de tirer parti des sommes dont il a le maniement, et un homme habile qui sait établir son compte, l'arrange absolument comme il veut. Rien n'est plus flexible et plus patient que les chiffres; ils se placent admirablement bien en colonnes complaisantes, qui disent précisément tout ce que l'on veut. La plus urgente nécessité peut seule m'engager à examiner un compte ; les subalternes ne sont pas lents à découvrir cette répugnance : pas à pas, d'escroquerie en escroquerie, en brouillant tous les calculs, les compliquant à dessein et à loisir, ils marchent à la ruine de leur maître. La tâche de mettre à jour cet actif et ce passif si obscurs devient de plus en plus difficile. Comment celui qui n'ose pas revoir ses comptes du mois examinerait-il ceux d'une année ?

» Que j'étais heureux et malheureux dans mon manoir de Kent! Combien ces paysages verdoyans, ces belles perspectives, cette solitude, ce repos, ces livres, ces recherches savantes plaisaient à ma pensée et à mon ame ! Mes occupations agricoles achevaient de compléter cette félicité rurale, érudite et poétique. Malheureusement mes expériences me coûtaient beaucoup ; mes intendans me volaient; l'argent sortait de mes caisses et n'y rentrait jamais. Je me trouvai bientôt enlacé, malgré ma fortune, dans les serres de l'huissier et du créancier, de l'avocat et de l'avoué. Une seule négligence, un seul oubli, un mois d'incurie, entraînèrent des conséquences incalculables. Les sommes les plus faibles, s'accumulant, se grossissant, se multipliant, augmentèrent le capital de la dette. De toutes les calamités humaines, les embarras pécuniaires sont les plus graves. En vain avais-je du loisir pour un grand ouvrage : ma puissance intellectuelle se trouvait minée sourdement par ce flot amer de petits en-

nuis et de misères secondaires qui ne me laissaient aucune trêve. Aux embarras d'argent venaient se joindre tous les outrages, toutes les douleurs, tous les cris, toutes les persécutions qui accablent le débiteur et s'attachent à ses pas, comme autant de furies. Il vaut mieux avoir tué son père que de devoir deux guinées. Parricide, vous échapperez peut-être à la loi : débiteur insolvable, vous serez plus odieux que le plus vil des brigands.

» Puis viennent l'oubli des parens, le dédain des amis, leurs panégyriques menteurs, leurs condoléances qui laissent entrevoir votre culpabilité et leur grandeur d'ame ; puis vient le mépris de cette masse d'hommes sans entrailles, sans pensée et sans cœur, pour qui le dénigrement est une jouissance, la seule qui leur reste ; et qui ne voulant apercevoir que le mauvais côté des choses humaines, vivant d'amertume comme certaines abeilles vivent de poison, confondent volontairement les torts de la négligence avec ceux qui émanent du vice, et font du voleur enrichi un seigneur respectable, du poète et de l'artiste peu soigneux de sa dépense et de sa recette, un misérable et un escroc. Enfin, dans cette liste de fléaux qui résultent de la position que j'ai essayé de peindre, il faut placer ce bataillon de harpies humaines, qui ne prennent part au mouvement de la société que pour s'engraisser de ses misérables débris, pour qui le naufrage des imprudens ou des fous est un revenu habituel ; huissiers, avocats, gens d'affaires, hommes d'argent ; race implacable et immonde, à laquelle est due la plus grande partie de la démoralisation sociale. Dans la fièvre continuelle à laquelle j'étais livré, je ne laissais pas d'entreprendre et d'achever des travaux littéraires : mais toute puissance d'originalité, toute énergie de pensée languissaient en moi. Pour échapper au sentiment de ma situation,

aux anxiétés qui m'accablaient, je compulsais de vieux manuscrits, je transcrivais les chroniques. Ces laborieux travaux occupaient mon tems sans me satisfaire. L'humble sentier dans lequel je marchais humiliait mon orgueil, me ravalait à mes propres yeux; et cependant j'étais incapable d'entrer dans une route plus difficile et plus vaste qui eût demandé toute la concentration de ma pensée. Il est vrai que, dans ces compilations, ces traductions, ces essais, on reconnaissait aisément la main de l'homme qui pouvait, qui devait faire mieux. Confiez le plus humble travail à une intelligence puissante; vous reconnaîtrez bientôt l'ongle du lion. Jamais la patience laborieuse de l'érudit sans pensées n'arrivera là.

» Un de mes malheurs était de vivre au milieu d'une population semi-rustique et semi-prétentieuse qui ne me comprenait pas et que je détestais. J'étais en hostilité permanente avec tous les *squires* ou petits seigneurs des environs. J'avais des droits que je faisais valoir (et que je n'abandonne pas) à la baronnie de Chandos; j'étais auteur, et ils abhorraient les livres. Dans mon roman d'*Arthur Fitz-Albini*, je n'avais pas ménagé les gentilshommes campagnards. Sots qu'ils étaient, ils avaient fait eux-mêmes l'application de mes plus grotesques peintures. Irritable, sensitif, interprétant avec une susceptibilité extrême la parole, le geste et le regard, je ne tardai pas à leur déplaire; d'ailleurs nous n'avions rien de commun. Je ne connaissais rien aux termes et aux usages de la chasse : un cerf-dix-cors, un renard hors d'âge, une chasse au clocher, ne m'intéressaient nullement. Je ne savais pas discuter les mérites d'un cheval de race et d'un cheval de labour; je n'étais pas plus fort à la chasse que le verre à la main; un bon mot, un trait d'esprit, s'ils m'eussent échappé, n'auraient été compris de personne;

une idée politique, une observation morale, auraient glissé sur ces esprits comme l'eau sur du marbre : il fallait bien se garder d'apprécier les hommes ou les choses si l'on ne voulait être en butte à quelque raillerie grossière, lourde, nonchalante, mais inexorable. Il y a peu d'intellectualité chez ces gros *gentlemen*, si riches, qui tiennent entre leurs mains le sort des royaumes constitutionnels; leur seule ressource est de choisir parmi eux un homme qui leur soit supérieur, et de se laisser guider par lui. Dans le comté de Kent toutes ces médiocrités marchaient de niveau avec un ensemble désespérant.

» Enfin nous parvînmes à nous haïr mutuellement et cordialement les uns et les autres. Un de mes voisins entrait dans mon château, ces pyramides de livres poudreux qu'il apercevait dans mon cabinet lui faisaient mal au cœur. Ce chaos de volumes gothiques lui inspirait une répugnance qui allait jusqu'au dégoût. Il avait l'air de me dire : « Que faites-vous là? quelle triste vie! Oh! rendez-moi mon cheval! l'air libre, vingt fossés et vingt haies à franchir, un renard à poursuivre, et, au retour, un bon repas, du vin en abondance, et de joyeux convives. » Pour eux, cet homme si pâle, aux yeux hagards, consumé de veilles, et qui dérangeait ses affaires en se livrant à l'étude, n'était qu'un pauvre homme qui manquait de sens commun. Le sentiment de ma déconsidération achevait de m'humilier, et je devenais auprès de mes voisins plus humble, plus timide et plus malheureux que jamais. La formation d'un camp auprès de mon manoir, ma nomination au Parlement, interrompirent le cours de cette existence à la fois monotone et inquiète. J'avoue que je n'eus aucun succès comme orateur : mon irritabilité nerveuse s'est toujours opposée à ce que je produisisse aucun effet dans les assemblées délibérantes.

» Les grands orateurs sont rares; en cela, comme en beaucoup d'autres choses, l'audace est un des principaux élémens du succès. J'ai vu Canning bégayer le commencement de ses discours; Castlereagh rester embarrassé, incertain et timide depuis l'exorde jusqu'à la péroraison; Vansittart murmurer ses phrases, que l'on avait peine à entendre à deux pas de lui; Grattan prononcer avec énergie et prétention des niaiseries pompeuses; Whitbread donner l'emphase des mots pour la force des idées, l'écume de l'éloquence pour l'éloquence; Georges Ponsonby parler en épigrammes et hacher son discours en sentences brèves, souvent laconiques, sans nouveauté et sans trait; Charles Grant imiter Canning, et nous inonder des fleurs d'une déclamation académique; Frédéric Robinson nous amuser de ses railleries d'homme du monde, ainsi que Tierney, qui avait toujours l'air de se moquer du Parlement et de lui-même; Huskisson enfin, misérable orateur, à la prononciation triviale, aux gestes gauches, à l'attitude vulgaire. Il est difficile de décrire le style et les habitudes oratoires de Sir Francis Burdett. Au milieu d'une solennité grave, monotone, quelquefois un peu ennuyeuse, il s'élevait, se ranimait, et se rapprochait même de la véritable éloquence. Stephen, qui ne manquait pas de talent, le gâtait par une prononciation si vulgaire, qu'on ne pouvait l'écouter sans dégoût; Wilberforce, avec sa voix aiguë, criarde, sa prononciation lente, et son ton nasal de prédicateur, exprimait des pensées hors de ligne, et échappait toujours aux tristes sentiers du lieu commun; mais on se fatiguait bientôt de sa lamentation misantropique et élégiaque. Mackintosh, homme disert, mais trop affecté, trop érudit, trop étudié, produisait peu d'effet. Quand on veut faire de l'impression sur des hommes d'affaire et des gens d'état, rien n'est plus fatal que l'af-

fectation et le pédantisme. La philosophie et le patriotisme de Romilly s'élevaient trop haut pour être compris d'une réunion d'hommes aussi disparate. Plunkett, excellent avocat, dont les paroles et les pensées avaient toujours du mordant et de l'énergie, ne savait pas prononcer un discours. Être parfaitement maître de soi, c'est le premier de tous les talens qu'un orateur parlementaire doive acquérir. Il ne faut s'étonner de rien et marcher droit à son but en bravant toutes les interruptions et toutes les menaces. L'homme trop sensible ou trop timide s'effraiera des sons de sa propre voix : eût-il les meilleures choses du monde à dire, il ne frappera aucune intelligence. La moitié du pouvoir de Mirabeau consistait dans sa voix tonnante, dans son sang-froid et dans son effronterie.

« Il y a, dit François Bacon, une espèce de bois dont » on fait ces navires qui bravent tous les orages, et une » autre espèce dont on fait des instrumens de ménage et » des solives pour les maisons. C'est ainsi que, parmi les » caractères humains, les uns sont destinés à affronter » les tourmentes publiques, les autres à une vie paisible » et sédentaire. » Ne vous engagez pas dans la voie turbulente et périlleuse de la politique, si vous ne vous sentez une certaine dureté d'ame, une profonde indifférence pour l'intérêt d'autrui, et surtout le courage de soutenir tous les affronts et tous les outrages sans pâlir. Entre Canning et Castlereagh, se trouvait un homme aussi habile, aussi remarquable qu'eux, et dont la vie a jeté beaucoup moins d'éclat, lord Liverpool. Sa douceur, sa patience ont cédé à la vivacité impérieuse de Canning et à la rhétorique étourdissante de cet homme beaucoup moins sage que lui. Il ne savait pas résister et tenir tête; sa pensée était trop flexible, trop ductible, trop complai-

sante. Quant à lord Castlereagh, qui savait moins, qui avait moins d'expérience des choses et des hommes, dont le coup-d'œil était moins calme, il avait un immense avantage, la décision; il savait admirablement *vouloir*. A tort ou à raison il l'emportait par l'audace; il forçait les positions que lord Liverpool n'aurait pas osé attaquer. La timidité de lord Liverpool lui donnait un air froid, réservé, incertain, qui déplaisait et désorientait; tandis que Castlereagh, avec sa franchise apparente, son air de témérité et de confiance, et Canning, avec sa familiarité spirituelle, exerçaient une haute et involontaire séduction. Pitt, que j'ai vu si souvent à la chasse, le menton en l'air, traversant au grand galop les plaines et les bois, manquait absolument d'imagination. Autour de lui, se groupaient un certain nombre d'esprits astucieux, de politiques madrés, de vieux diplomates, serviles instrumens de son habileté, et qui pliaient, comme l'ont fait d'ailleurs tous ses contemporains, sous l'ascendant de son génie. »

On voit combien il y a de nerf, d'observation et de vivacité dans ces esquisses; on voit aussi combien le désappointement de lord Egerton a influé sur ses opinions. Lorsqu'il faisait imprimer à ses frais je ne sais quelles chroniques inédites, comment espérait-il atteindre la gloire de lord Byron et de Walter Scott? Malheureux de ne pas voir arriver cette réputation à laquelle il aspirait, il fut frappé d'une seconde blessure qui ne lui fut pas moins sensible. La vieille baronnie de Chandos lui appartenait, à ce qu'il pensait du moins; peut-être le titre qu'il réclamait était-il fondé en équité, mais les preuves légales lui manquaient. La Chambre des Pairs, constituée en tribunal, ne crut pas devoir sanctionner la réclamation de Sir Egerton, les avocats et les juges convinrent tous que

les formalités nécessaires à l'admission du nouveau pair n'avaient pas été remplies.

Ce procès, qui dura long-tems, le pénétra d'amertume. Il maudit la terre natale, et secouant, comme le prophète, la poudre de ses sandales, il dit adieu à l'Angleterre, au comté de Kent, aux chasseurs forcenés dont le voisinage l'avait lassé, aux lords qui refusaient de l'admettre dans leur sein, aux membres de la Chambre des Communes dont la réputation éclipsait la sienne, et aux gens de lettres qui le dépassaient en renommée. Ses *Mémoires*, publiés à diverses époques, par fragmens, par saccades, et avec une irrégularité qui peint bien l'inquiétude et la fièvre constante de ce malheureux homme de talent, renferment plus d'un portrait littéraire. L'indulgence, on le croira aisément, n'était pas la muse de Sir Egerton. La célèbre miss *Seward,* une de ces étoiles passagères qui s'évanouissent comme les vapeurs brûlantes de l'été sans laisser trace dans le ciel; *Cumberland*, que la variété de ses prétentions et de ses efforts rendit quelque tems célèbre, et qui ne méritait de l'être que comme auteur de quelques bonnes comédies; génie de second ordre en toutes choses, mais sachant aider sa médiocrité de mille flatteries pour les médiocrités qui l'entouraient; le cordonnier *Robert Bloomfield,* gâté par les encouragemens maladroits qui le portèrent à quitter son échoppe et à entreprendre le métier, j'allais dire le trafic poétique, sont, pour Sir Egerton, des sujets d'analyse juste, sévère et piquante.

« Il y a, dit Sir Egerton, quelques souvenirs qui font honneur au public anglais, et qui prouvent que ses préjugés, la vogue, le caprice ne décident pas toujours de ses jugemens. En 1820, j'étais à Londres, où mes nou-

velles fonctions parlementaires m'avaient amené. Deux livres furent annoncés en même tems : l'un intitulé *le Portugal*, par lord Nugent; l'autre intitulé *Childe Harold*. Byron était méprisé, détesté; on le regardait comme dénué de talent littéraire. Les *Heures de loisir* (1), dans lesquelles j'avais découvert tant de traces de supériorité, n'avaient obtenu aucun succès; lord Nugent brillait dans une sphère très-élevée : on avait foi à son génie.

» Cependant, à peine les boutiques des libraires de Bond-Street eurent-elles étalé leur affiche; à peine les stances de *Childe-Harold* eurent-elles été parcourues par quelques lecteurs, l'impulsion fut donnée. Cette gloire colossale fut l'affaire d'un jour, d'une heure, d'un moment. Les matières inflammables étaient là; voici l'étincelle : l'explosion a lieu. A midi, personne ne comprenait Byron. Avant le soir, son nom rayonnait d'une flamme qui durera toujours. Purifié lui-même, exalté, amélioré par son triomphe, il en recueillit les fruits, il redoubla d'efforts. En Grèce, en Italie, en Suisse, il continua son œuvre; et si cette gloire si intense eut des périodes de repos et d'obscurité, de quelle splendeur ne se couronna-t-elle pas par intervalles! « Les sentimens exprimés par » Byron ont trop d'énergie, a-t-on dit quelquefois, pour » ne pas être faux. Son génie sent le mélodrame. » Non ; ces sentimens ardens, violens, extraordinaires, étaient vrais par rapport à lui. Non, non, leur répondrai-je avec force, avec mépris; on ne feint pas de telles souffrances, on ne parodie pas de telles pensées. Capricieux, mais sincère, quand il écrivait, il répudiait souvent ses idées de la veille. Et qui prétendra que l'irrégularité, la véhémence et l'inconstance détruisent tout mérite chez notre pauvre espèce humaine?

(1) *Hours of Idleness.*

» Peut-être avais-je reçu en naissant des facultés qui auraient dû éveiller l'attention publique et servir de mobile aux sentimens de mes contemporains. Mais la nature m'a refusé cette stabilité, cette énergie sans laquelle on n'accomplit pas de grands ouvrages. Il faut, pour atteindre un but, travailler progressivement et sans interruption, non par saillies et par caprice, mais d'ensemble et avec suite. L'homme trop timide ou trop capricieux ne retrouve d'énergie que lorsqu'une impulsion momentanée l'arrache à cette paresse que nous aimons tous. Ainsi se passèrent au moins quarante années de ma vie; point de conceptions hautes, point de grand ouvrage commencé et exécuté par moi. Il est vrai qu'à un tel dessein il faut sacrifier ses espérances de fortune et d'avenir : le libraire, ce marchand de la pensée qu'il imprime, ne livrera jamais son capital à une spéculation qui ne fera qu'éclairer l'humanité. Un de mes regrets est de n'avoir pas employé à des œuvres plus utiles la presse que j'avais fait établir dans le prieuré de Lee. »

Florence, Rome, Naples, Paris et Genève ont tour à tour vu ce singulier misantrope, si inoffensif pour les autres et si malheureux personnellement, établir dans leur sein ses pénates fugitifs et errans. Partout il a recueilli de vieux livres, déchiffré de vieux manuscrits, sacrifié l'énergie variée d'un style pittoresque à la composition de mille pamphlets dont on ne se souviendra pas. A force de susceptibilité, d'amour-propre et d'inconstance, il a dilapidé son talent. Il a aujourd'hui soixante-treize ans et peu de réputation, grâce à la manière étrange dont il a morcelé l'emploi de ses facultés. Peu d'écrivains sont plus instruits. Il a écrit quelques-unes des belles pages de notre époque; des pages qui, pour la vivacité de l'impression et la netteté du coloris, rappellent les *Confes-*

sions de J.-J. Rousseau. Il habite aujourd'hui Genève, et voici comment il dépeint sa situation :

« Je suis assis à la fenêtre de mon petit domaine genevois; et de là, les yeux fixés sur la nappe majestueuse du lac, je brave et j'oublie tour à tour un monde dont la jalousie, la calomnie et la haine m'agitaient autrefois, et dont je n'ai pas eu la force de triompher. Que m'importent aujourd'hui ces passions mauvaises! Je suis vieux maintenant; leurs chars aux roues bruyantes sillonnent la route et ne m'atteignent pas. Je vois leur poussière, j'entends leur bruit; ma tranquillité n'est pas troublée. J'ai pour amis et pour société les grands poètes des anciens âges, les plus tendres et les plus consolans des moralistes; tous ceux qui comme moi ont fui le monde, qui comme moi ont souffert de ses injustices, me font entendre leur voix bienveillante : que me manque-t-il donc? Tout n'est-il pas à la merci de notre imagination? N'est-ce pas notre pensée qui moule notre bonheur? Eh bien! malgré tant de désappointemens, malgré tout ce que j'ai désiré sans l'obtenir, tout ce que j'ai souffert sans être plaint; malgré tant de regrets et de soucis, je sens qu'il y a des jouissances, et pour la vieillesse, et pour la retraite, et pour l'abandon. Que la calomnie fasse entendre au dehors ses clameurs bruyantes : je ne l'entendrai pas; mais j'écrirai sur les portes de ma retraite ce vers de Thompson :

O fortune coquette, ce que tu m'accordes, je l'accepte;
Ce que tu me refuses, je le méprise.

Sir Egerton, dissipateur d'une belle fortune, et maudissant le monde après avoir ruiné son bien-être par des imprudences, ne vous rappelle-t-il pas le Timon d'Athènes que Shakspeare a si admirablement peint? Pour nous,

jetons un regard douloureux sur cette capacité rare, dont son possesseur a fait si mauvais usage; esprit cultivé, bon grammairien, sachant plusieurs langues, écrivain non seulement facile, mais piquant et ingénieux, Sir Egerton pourrait remplir dans sa vieillesse le rôle que Bayle s'est approprié autrefois avec tant de courage et de succès. Cette manière qui prête à une perpétuelle divagation, qui admet tout, depuis l'éloquence jusqu'à l'épigramme, convient aux hommes paresseux, dont la pensée incertaine flotte au gré de leurs caprices. Ce serait pour les dernières années de cet homme remarquable, long-tems bourreau de son propre génie, et maintenant armé d'une triste et longue expérience, une occupation profitable à sa gloire autant qu'utile à la postérité.

(*Quarterly Review.*)

Scènes Irlandaises.

LES ORANGISTES (1).

L'année 1829 fut une époque de trouble pour la province d'Ulster en Irlande. On sait combien de fermens orageux se combattent, tantôt sourdement, tantôt violemment au sein de cette contrée malheureuse, semi-protestante, semi-catholique. Tout s'agitait; les partisans de la maison d'Orange avaient résolu de soulever le drapeau protestant, et de faire éclater leurs sentimens avec énergie.

Notre but n'est pas politique. Ce récit ne s'étendra qu'aux choses qui nous sont parfaitement connues, et nous n'y ferons paraître que les personnes qui ont particulièrement fixé notre attention; ainsi nous abandonnons à la sagacité d'historiens plus éclairés le droit de décider de quels principes partaient ces dissensions et à quel parti, des orangistes ou de leurs adversaires, appartenait le bon

(1) Note du Tr. On aurait tort de regarder comme une simple fiction romanesque les pages que nous empruntons à l'une des meilleures revues anglaises, et qui donnent non seulement le récit exact d'un événement historique, mais le tableau très-fidèle des ressorts mis en mouvement par les révoltés catholiques de l'Irlande, de la tergiversation et de la timidité vacillante du gouvernement, et des résultats malheureux de cette situation. Tous les faits contenus dans ce récit ont été consignés dans les journaux; l'auteur en révèle les secrets mobiles. On verra en parcourant ces pages quelle puissance a dû conquérir O'Connell sur une population ainsi disposée, et combien la position des protestans en Irlande doit être embarrassante et fausse.

droit qui légitimait ces démonstrations hostiles ; qu'il nous suffise de rappeler que l'alarme avait été jetée dans le parti orangiste, et que le double mouvement populaire offrait la certitude d'un prochain danger.

Il avait été décidé que l'anniversaire de la bataille de Boyne serait célébré avec plus de solennité que de coutume. On pensait que l'appareil militaire qui devait donner de l'éclat à cette fête prêterait un nouveau ressort à l'élan de l'enthousiasme protestant, et serait un sujet de terreur pour ses ennemis. Les airs guerriers et patriotiques, la détonation des armes à feu que l'on feignait d'essayer pour donner cours au besoin de mouvement dont chacun paraissait alors dominé, prouvaient assez que pour les habitans de Connerinck la nuit du 12 juillet n'avait point été une nuit de repos. Quand les premiers rayons du soleil vinrent éclairer cette scène d'effervescence, combien peu se trouvèrent en état de le saluer avec ce calme de la pensée et de l'ame qui ne s'accorde point avec l'émotion des guerres civiles! Les mots inarticulés, les sons confus qui semblaient s'échapper par bouffées, avec les exhalaisons d'une odeur forte et spiritueuse par une porte ou une croisée entr'ouvertes, n'indiquaient que trop que l'ardeur des discussions n'avait point été tempérée par des boissons rafraîchissantes, et que la verve âpre du whisky avait secondé la verve non moins violente de la controverse politique et religieuse.

Cette nuit-là, la maison de Peter avait réuni un grand nombre d'orangistes. Tous ne s'étaient pas retirés après la clôture des discussions, et si quelques-uns de ces fermes soutiens de la cause protestante étaient allés chercher l'oubli de leurs craintes dans le sommeil, bon nombre y restaient encore, captivés par l'éloquence de

l'hôte et par la saveur d'un punch distribué avec profusion.

Peter Fairclough avait acquis une réputation bien méritée de courage et de loyauté. Quoiqu'il eût vu plus de soixante étés, il paraissait n'avoir rien perdu de l'activité de sa première jeunesse. Dans toutes les conditions, sa démarche fière, son port noble, auraient attiré l'attention, presque le respect. Je ne sais quelle idée secrète faisait pressentir à son aspect que, dans un état de trouble et de révolution, cet homme devait s'élever et remplir un rôle important. Sa taille n'excédait pas la taille moyenne, mais la régularité de ses proportions lui donnait un caractère de gravité et de fermeté; son front était découvert, des boucles de cheveux légèrement grisonnans ornaient la partie antérieure de sa tête. En voyant l'aune dont il faisait usage (Peter Fairclough était fabricant de toiles damassées), on était vivement frappé du contraste qui existait entre son air et sa profession. Dans la soirée que je décris, ce personnage tenait le haut bout d'une table qu'entouraient de jeunes étourdis; son langage était celui d'un homme qui sait qu'aucune de ses paroles ne sera perdue pour son auditoire; il usait de prudence, sachant bien que la haute idée que l'on avait de sa bravoure éloignerait toutes les imputations malveillantes qu'aurait pu exciter le calme de son discours.

« Ah! mes enfans, leur disait-il, rien n'est préférable à la paix! Que ne vous est-il donné d'avoir vu tout ce que l'âge et les événemens m'ont mis à même de connaître, vous redouteriez de nouveaux troubles. J'étais à Wracker, à Killyman, quand les papistes ont combattu à nos côtés. J'étais à Diamond quand ils vinrent nous attaquer; perfidie infâme, après la grâce que nous leur accordâmes! ils voulurent nous surprendre par trahison. Combien de

fois ne les ai-je pas vus se rallier pour essuyer de nouvelles défaites ! Eh bien, enfans, le meilleur fruit que nous retirions de la victoire, c'était la paix. Rappelez-vous un jour les paroles de Peter Fairclough et vous rendrez justice à leur sagesse.

— Pour l'amour de Dieu, Peter, s'écria un convive, comment ces jeunes gens pourront-ils jamais devenir vieux comme vous, s'ils ne domptent ces furieux dévorés de la rage de nous massacrer ? Je ne suis pas aussi jeune qu'eux, mais je connais le fond de leur pensée: si nous ne nous disposons pas à la guerre, nous la verrons tomber sur nous pour notre destruction.

— Oui, Peter, reprit un autre, donnez un peu d'attention à l'avis de James Gafing, il me paraît sage; et Haulon et Lenoir qu'ont-ils dit à ma mère et à moi pardessus la haie, quand nous vînmes à notre nouvelle maison en mars dernier : « Oui, vous êtes tranquilles aujourd'hui, mais un repos triste et sanglant vous est réservé. »

— Et n'ont-ils pas affiché sur la porte de l'église qu'ils avaient soif d'une nuit de vengeance? reprit un troisième.

— Tout cela est bien vrai, dit Peter, Dieu nous garde! Si vous n'êtes prêts à les recevoir, qu'il prenne en pitié celui qui manquerait de cœur dans cette circonstance ! Mais, enfans, ils sont devenus forts et entreprenans, depuis quelques années. Ce fut précisément à l'époque où je venais d'obtenir mon congé que nous fûmes assaillis par eux. Il fallait voir comme ils s'enfuirent à la rencontre de cinquante des nôtres qui épiaient leurs démarches ! et quelles armes nous secondèrent si merveilleusement !... Aujourd'hui, il vous faut des épées, des baïonnettes; alors de bons fouets furent toute notre mousqueterie. A notre approche, aux cris d'enthousiasme qui témoignaient de notre ardent dévouement à la bonne

vieille cause protestante, ils se hâtèrent de nous tourner les talons, et nous nous mîmes à leur poursuite en mêlant au claquement de nos fouets les bruyans éclats de notre gaîté; nous ne cessâmes ce jeu qu'après que nos bras en furent lassés. Mais en vérité, mes enfans, ce n'est plus aujourd'hui une simple raillerie, un autre esprit les anime; ils jurent que s'ils sont victorieux, ils ne laisseront pas un seul protestant sur la terre. J'opine toujours pour la paix, mes enfans! Faites attention à ce que je vais vous dire : « Ayons la paix dans nos cœurs, marchons en paix, ne molestons personne; mais au premier signal d'outrage de leur part, voilà ce que je jure: » et à ces mots, la vigueur de son poing fit retentir la table; « voilà ce que je jure : Peter Fairclough ne paraîtra pas le dernier à la vengeance. Voulez-vous répondre à mon serment! » s'écria-t-il en se levant et étendant son bras!

« Paix au pacifique! mais si nous sommes inquiétés, harcelés, guerre! guerre jusqu'à l'extinction des rebelles qui l'auront provoquée! »

Les orangistes n'étaient pas les seuls qui veillassent pendant cette nuit. Non loin du cabaret de Fairclough, au pied d'une petite tourelle formant l'angle d'un jardin qu'une haie séparait de la route, l'œil pouvait découvrir le mouvement de deux personnes se courbant dans l'attitude de la génuflexion. Si nous prêtions l'oreille à la conversation qu'elles eurent en s'éloignant, nous saurions ce qui leur avait fait choisir un pareil oratoire.

« Voilà donc, Michel, ce qu'ils ont laissé au culte de la vraie foi! Ce lieu saint est devenu l'objet de leur dédain, s'il ne l'est de leur raillerie : et où cependant trouver un sujet de dévotion plus digne que ce tabernacle qu'ils osent mépriser ?

— Où trouver un lieu plus convenable pour la sainte

méditation ? Je n'ai jamais aussi vivement senti l'immensité de la religion que quand je m'agenouille devant cet humble édifice, au milieu du silence des nuits. Alors ce tabernacle du seigneur se revêt à ma pensée d'une gloire solennelle. Mais dans l'aveuglement qui égare ces pauvres créatures, ne devons-nous pas leur savoir gré de laisser debout les maisons du Seigneur ?

— Michel ! cher Michel ! votre perversité m'afflige : pourquoi vous rendre si ingénieux à trouver des sujets d'éloges chez les ennemis de votre Dieu ? Quand l'arche d'alliance était parmi les Philistins, croyez-vous qu'ils eussent le pouvoir de la détruire et qu'ils en étaient moins maudits parce qu'ils ne pouvaient pas profaner ce qui est saint ? »

En parlant ainsi, on les vit s'approcher d'une petite chaumière peu distante de la taverne où nous avons laissé, au milieu de si bruyantes discussions, des convives de principes opposés. La tranquillité la plus complète régnait autour de la chaumière, et son intérieur paraissait livré à la plus profonde obscurité. Les aboiemens aigus d'un petit chien percèrent seuls le silence : mais un gémissement d'impatience témoigna que cet animal avait reconnu les deux étrangers. L'un d'eux frappa plusieurs coups avant d'être admis. Le plus âgé ayant dit quelques mots d'une voix si basse que Michel ne put les entendre, la porte tourna lentement sur ses gonds, et ils entrèrent dans cette sombre demeure que, quelques instans auparavant, on aurait pu croire abandonnée. Des sons vagues et confus s'élevèrent et parurent répondre à une question adressée à quelqu'un qu'on ne pouvait distinguer. La porte extérieure ayant été soigneusement fermée, une autre s'ouvrit, et laissa voir des lumières et une table autour de laquelle trois hommes étaient assis et paraissaient engagés

dans une vive discussion. La présence d'un homme qui sortait de l'obscurité de la première pièce et qui s'était arrêté devant eux, suspendit cette conversation. Un instant après, les nouveaux venus prirent part à la conférence qu'ils avaient interrompue.

C'était la première fois que Michel, le plus jeune des deux, était introduit dans une société que son guide paraissait bien connaître :

« Je vous amène ce jeune homme pour lequel j'ai déjà répondu. Il est digne de prendre part à la cause que nous soutenons.

— Nous bénissons Dieu et ses saints, répliqua celui à qui ces mots étaient plus particulièrement adressés; ils ont fait sortir plus d'un champion de cette terre malheureuse. Notre jeune ami se montrera, je l'espère, obéissant et fidèle; les martyrs sont une noble armée; nos ennemis eux-mêmes le savent. Mais le jour approche où notre cause sera victorieuse, et le sang qui crie depuis long-tems sera vengé. Heureux et honorés seront ceux qui verront de leurs propres yeux cette divine fin; plus favorisée encore sera la bande sacrée destinée à rétablir l'église et le pays! On nous assure solennellement que vous êtes digne de partager cette grande entreprise. Si vous vous présentez dans la plus complète abnégation de tout ce qui vous touche, de votre fortune et même de votre jugement pour vous livrer à notre sainte cause, que votre bouche en prononce l'engagement sacré.

— J'ai attendu et veillé dans le jeûne et les prières. J'ai mortifié mon corps et interrogé mon cœur. Je sens mon indignité, et mon ardent désir soutiendra mes forces. Je me voue à la défense de la vraie religion.

— Entrez, alors, et venez partager la glorieuse défense de votre pays et de votre religion. »

A ces mots, un rideau se leva et l'on aperçut un autel entouré de cierges ; un cercueil était placé sur le devant, un velours noir orné d'une croix d'or le couvrait. Alors les cierges furent allumés, et l'orateur continua :

« Entrez, et devant cet autel où Dieu est présent, jurez d'être fidèle ! »

Ils entrèrent et le rideau retomba. Quelques sons confus parvinrent aux personnes qui étaient restées en dehors. En sortant de cette retraite, la figure de Michel était couverte d'une pâleur mortelle, son regard était troublé, il répondait aux questions qui lui étaient adressées sur sa conduite des jours précédens, quand on se hâta d'imposer silence et de faire disparaître les lumières. Des pas lointains et précipités se faisaient entendre au dehors. Bientôt un faible coup retentit à la porte extérieure, et l'introducteur de nos deux étrangers ne tarda pas à paraître, accompagnant la servante de Peter Fairclough. La prudence avait fait éteindre toutes les lumières, la porte était soigneusement fermée, et quoique le mystère présidât au dialogue qui s'établit à l'entrée de la servante, il fut encore facile de distinguer les sons qu'elle articulait à voix basse.

« Monsieur James ! monsieur James ! il y aura des troubles et de la mauvaise besogne demain. Voici la troisième année que je vois la loge s'assembler dans notre auberge, et je n'ai jamais entendu des mots semblables à ceux que Peter a prononcés cette nuit.

— Mais quels sont donc ces mots, Marie ? Sans doute ils doivent être des sujets d'alarmes ; s'ils ont pu vous décider à venir, à une pareille heure, chez un homme seul comme moi.

— Oh ! monsieur James, vous savez bien que je n'y participe en rien. Je suis venu vous trouver, parce qu'il n'y a personne comme vous, dans le pays, pour soutenir les

pauvres catholiques irlandais; vous m'avez dit de toujours vous avertir du danger, et maintenant il est venu.

— Vous ne me dites cependant rien, Marie; voyez, le tems se passe; j'ai travaillé si tard que je suis pressé d'aller prendre du repos. Ainsi, hâtez-vous de m'apprendre ce que vous savez. Qu'a-t-il dit, Peter?

— Il a dit, et ils sont tous convenus qu'ils ne feraient de mal ni aux hommes, ni aux femmes, ni aux enfans.

— Il n'y a rien de bien terrible dans cela, Marie.

— Mais ce n'est pas tout, ne me troublez pas. Ils ont dit qu'ils iraient tranquillement leur chemin, comme ils l'on fait depuis qu'ils sont ici, et qu'ils n'insulteraient personne, si personne ne les insultait; qu'ils ne demandaient qu'à vivre tranquilles chez eux; mais que si on cherchait à les molester... ah! voilà le mot... je vous l'ai entendu dire une fois... il ne resterait pas dans toute la paroisse une maison catholique debout si le feu peut brûler, ou un homme vivant si les baïonnettes et les belles balles peuvent tuer.

— Sont-ce là leurs paroles, Marie?

— Plus terribles encore, si je pouvais me les rappeler: ils ont dit que Cromwell et Guillaume n'avaient fait que la moitié de l'ouvrage, et qu'il ne serait jamais achevé tant qu'ils ne feraient pas disparaître tous ceux de votre croyance de la surface de la terre, avec une seule tombe et un nom catholique dessus pour dire comment ils ont été vaincus. Ah! monsieur James, pour l'amour de Dieu et des pauvres ames qui sont en danger, arrêtez le mal avant qu'il soit trop tard. Dites aux vôtres de rester tranquilles, de ne pas troubler leur procession.

— Bonne Marie, soyez en paix et hâtez-vous de retourner chez vous: si vous entendez quelque chose de plus, faites-le-moi savoir. »

Ils se séparèrent, la porte fut refermée, et la lumière reparut de nouveau dans la chambre. La conversation ayant été entendue de tout le monde, cette visite n'avait besoin d'aucune explication.

Michel attendait avec une vive impatience, car il espérait que tout ce qu'il venait d'entendre pourrait altérer ses résolutions prises et le délivrer de la mission dont il était chargé. Son espoir fut trompé : les révélations de Marie ne firent qu'accélérer le départ. Son guide lui rappela à voix basse et en peu de mots le lieu où il devait être impatiemment attendu. Celui qui les avait introduits fut appelé ; il tira le rideau et ouvrit une porte. Après avoir descendu quelques marches, ils se trouvèrent dans une chambre à coucher ; le guide y déposa sa lumière, et après avoir recommandé Michel aux soins de ses compagnons, il s'éloigna.

En vain Michel voulut-il se soustraire à l'agitation de son ame en l'absorbant dans la prière : il n'était plus maître de ses pensées. Debout et subissant la violence qui l'entraînait : « Quoi ! s'écria-t-il, cela serait-il juste ? des malheureux, dont le crime est l'ignorance, veulent marcher en procession sous les auspices des vains et futiles symboles qu'ils révèrent. Ils déclarent leurs intentions pacifiques ; pourquoi nous armer contre eux ? pourquoi notre sang crie-t-il vengeance ? Donner la mort à ces malheureux dans leur état d'aveuglement et de péché ; cette pensée est affreuse !

— Trop affreuse pour vous, Michel ; chassez-la, couchez-vous et dormez : le jour vous offrira des réflexions moins décourageantes. Ce n'est pas à nous à mettre en doute ce que nous devons faire. N'est-il pas certain que si le laboureur se détournait de ses travaux pour sauver chaque insecte que le soc de sa charrue rencontre, ce

champ qui donne la plus belle moisson ne serait pas encore ensemencé au tems de la récolte? Ayez confiance, la sagesse conduit notre entreprise. Exécutez l'ordre qui vous est donné; bientôt un poste plus agréable vous sera confié. »

Les premières démarches de la mission de Michel et de ses compagnons s'étaient opérées cette nuit-là même, favorisées par la clarté que répandait un ciel étoilé. Au point du jour, ils étaient assis sur le sommet d'une montagne, d'où la vue pouvait s'étendre sur un pays bien cultivé. Ce spectacle ranima les pensées de Michel. En face de la nature, il se représenta avec plus d'horreur sa mission, qui lui semblait dirigée par l'égarement des passions. Son compagnon chercha à le calmer, et lui conseilla plus de prudence devant les conjurés. « Avez-vous remarqué, lui dit-il, ce vieillard placé près de la porte? Quand vous faisiez entendre des paroles de paix, avez-vous vu sa figure sombre et immobile; il respirait à peine, comme si toutes ses forces étaient concentrées dans son cœur et sa vie suspendue à vos paroles. Il penchait la tête d'un air morne, comme accablé par la conviction de sa faiblesse; et ses passions se réveillant tout-à-coup plus terribles, il étendait ses bras, tordait ses mains convulsivement serrées, et son œil éteint roulait dans son orbite comme par un effort désespéré pour revoir la lumière...

— J'ai vu cette figure atroce, et d'autres dont les contorsions de rage apparaissaient plus horribles en cherchant à se perdre dans l'obscurité. Vous le dirai-je? ces visions infernales m'ont poursuivi tant que notre marche s'est prolongée dans les ténèbres. Grâce à l'air pur et frais du matin, je suis délivré de ces visions pénibles. Je respire librement, mais que Dieu veuille que ce jour soit

pur de toute cette aventure sinistre! Voici le soir, et notre garde sera bientôt terminée.

— Je n'ose me flatter d'une pareille espérance : quoiqu'il n'y ait point de combat, et que les infidèles, dans leur marche, aient évité notre pauvre temple, nos conquérans pourraient bien revenir et trouver ce qu'ils méritent. »

Leur attente ne fut pas long-tems mise à l'épreuve. Ils entendirent un bruit semblable, par sa régularité, à celui que produit une troupe en marche; puis le roulement d'un tambour leur parut assez distinct; enfin l'accompagnement du clairon ne leur permit plus de douter. C'étaient les airs trop connus, qui rappelaient aux descendans des vaincus les triomphes de Londonderry et de la Boyne. Tout-à-coup ils cessèrent, et le plus profond silence leur succéda.

« Ils ne sont pas loin, Michel; passons derrière ce bouquet d'arbres, nous les verrons sans en être aperçus. »

Ils atteignirent ce point d'observation. C'était un endroit élevé d'où l'on découvrait la vallée dans ses deux directions. Ils purent juger alors de la cause qui avait occasioné ce silence. Un drapeau orangiste flottait au vent, entouré d'une vingtaine d'hommes armés de mousquets. Ils avaient atteint un petit pont jeté sur un ruisseau qui traversait la vallée. La direction de leur marche semblait tenir en alerte un groupe d'hommes formant une garde à l'humble demeure du Christ. Il y avait un contraste frappant entre ces deux troupes. D'un côté, les orangistes, proprement équipés, portant pour la plupart des habits bleus et des bas de même couleur, et décorés d'écharpes et de collets brodés, formaient dans leur petit nombre un rempart épais à leur bannière. Du côté opposé, ondoyait la multitude des catholiques, dans l'appareil de vêtemens gros-

siers, sans autre marque de distinction que des rameaux verts à leur chapeau.

Un homme seul se détacha du parti orangiste, et prit la direction du pont, qui était restée libre jusqu'alors. Du côté des catholiques, un autre envoyé s'avança à sa rencontre. Le calme de la soirée, et le silence momentané qui se prolongeait par l'attention des deux partis, permirent à Michel et à son compagnon d'entendre les paroles des deux délégués. L'orangiste demandait pour les siens un libre passage au-delà de la chapelle, et sollicitait comme sûreté que les catholiques se tinssent à distance de la chapelle, qui se trouvait dans la direction de leur route. L'envoyé des catholiques assura que la troupe orangiste pouvait passer, mais que les siens n'abandonneraient pas un poste qui était nécessaire à la protection de la chapelle.

Soit curiosité ou tout autre motif, ces pourparlers firent approcher quelques curieux des deux partis. Il était évident que les orangistes devenaient plus circonspects; ils le prouvèrent en rétrogradant sur leur troupe, qui prit position dans la prairie. Cependant la conférence des deux envoyés se prolongeait toujours. Michel paraissait y attacher le plus profond intérêt.

« Regardez, lui dit son compagnon, regardez le vieil aveugle, avec quelle précipitation il s'efforce d'avancer.

— Quel peut être son dessein?

— Voyez! il s'arrête; il est sur le pont. Quel est donc son dessein?

— Oui, quel peut donc être son dessein? répéta Michel en voyant le vieillard rejeter le lourd vêtement qui semblait l'embarrasser. Dieu! c'en est fait; il a saisi l'orangiste! »

L'aveugle, dirigé par les voix des deux hommes dont la conversation était l'objet d'une si vive attention pour Michel, n'avait fait qu'un bond, dès que la proximité de sa proie lui avait paru certaine ; et luttant avec l'orangiste qu'il étreignait de ses bras décharnés, il tentait vainement de lui faire abandonner son fusil et de le précipiter par-dessus le pont. Cet acte était accompagnée d'horribles vociférations : il appelait les siens à son aide. Dans la lutte, l'arme fit feu et le vieillard tomba. Aussitôt après, un coup parti de la montagne atteignit un des curieux qui avait suivi leur compagnon sur le pont.

Un cri de triomphe s'élève des rangs catholiques. Leur masse se précipite rapidement. L'issue d'un combat si inégal peut-elle être douteuse? « Ils attendent la mort ! » s'écrie Michel, dont l'œil inquiet contemple le petit détachement orangiste, inébranlable sur le terrain qu'il a choisi ; et déjà la troupe des catholiques est prête à les atteindre.

Voudraient-ils résister? pensa-t-il. Un mouvement subit dans les rangs orangistes parut répondre à sa pensée. Leurs baïonnettes se croisèrent. A cet aspect, les catholiques s'arrètèrent ; mais les derniers se pressant sur les premiers, il leur fallut suivre cette impulsion. Alors, pressés par cette violence, les protestans se virent dans la nécessité de lâcher quelques coups de feu. Le bruit de cette détonation se prolongea dans la montagne, et porta la terreur dans l'ame de cette multitude, si empressée, il n'y a qu'un instant, d'en venir aux mains. Elle ne put y répondre que par ses gémissemens et ses cris de détresse ; puis elle abandonna en toute hâte le pont. Deux orangistes emportèrent le corps de leur camarade blessé : celui du vieillard y resta gisant. En moins d'une minute, les fuyards

se rallièrent, et voulurent tenter une nouvelle attaque; ils furent reçus comme la première fois, essuyant le feu des orangistes, qui le soutinrent par plusieurs décharges en marchant à leurs ennemis, jusqu'à ce que la terreur leur eût enfin fait chercher un refuge sur le sommet des montagnes.

. . . .

« Rappelez-vous votre serment, rappelez-vous les ordres auxquels vous avez juré d'obéir ! »

Michel avait été entraîné vers le lieu du combat, mais il s'arrêta subitement à ces mots que son compagnon prononça en lui saisissant vivement le bras.

« Peut-être existent-ils encore, dit-il d'une voix précipitée; ne pourrions-nous pas prier avec les mourans?

— Rappelez-vous votre serment ! » telle fut la seule réponse qu'il reçut; et il se sentit violemment entraîné par son compagnon qui, par des mots entrecoupés, paraissait répondre à l'expression douloureuse du regard de Michel, toujours attaché sur le champ du combat. « Laissez la mort se débattre avec ses victimes... les saints absoudront les mourans... il faut agir... il faut agir... »

Ils arrivèrent dans un endroit reculé du bois : là, un chariot d'une construction bizarre, mais commune en Irlande, paraissait mystérieusement dérobé aux regards sous l'épaisseur du feuillage; un cheval vigoureux, dont la couleur d'ébène se confondait avec l'ombre de la forêt, y fut attelé; en peu de minutes les montagnes qui bordaient le champ de bataille étaient restées bien loin derrière eux.

La nuit était avancée et profonde, quand ils se sentirent rouler au milieu de rues désertes. L'épaisseur des ténèbres ne leur permettait pas de distinguer la maison vers la-

quelle ils se dirigeaient; quelques pâles et solitaires lumières auxquelles, à pareille heure, s'attache toujours la pensée des souffrances dont elles sont les témoins, rendaient encore plus triste la marche de nos voyageurs. Enfin, après avoir passé sous une longue voûte, ils firent un signal auquel on répondit aussitôt. Une porte dérobée s'ouvrit, et quelques mots furent échangés à voix basse avec la personne invisible qui les introduisait. Michel resta seul dans l'obscurité, tandis que son compagnon pénétrait dans l'intérieur de l'habitation. Quelques instans après, Michel sentit la main d'un inconnu saisir la sienne, et l'entraîner à travers un long et étroit corridor. Deux portes s'ouvrirent et se fermèrent, une troisième s'ouvrit encore, et notre héros se trouva dans une chambre éclairée et en présence des trois personnes auxquelles il avait été présenté la nuit précédente.

« Jeune homme, lui dit celui qui l'avait introduit, vous avez bien agi. Nous avons eu connaissance de vos scrupules dans l'accomplissement d'un devoir difficile; nous savons aussi qu'ils n'ont pas abattu votre zèle. Nous vous pardonnons cette faiblesse naturelle à l'homme : nous sommes satisfaits de votre conduite dans cette tâche importante, parce que vous avez obéi aveuglément, et fait le sacrifice de sentimens bien naturels : nous sommes disposés à les apaiser par des explications qui feront taire d'indignes scrupules, fruit d'une éducation faible et mal dirigée. Notre cause demande une entière soumission; mais les preuves de fidélité ne resteront jamais sans récompense. Parlez librement, parlez comme à des amis, à des pères. Votre conscience n'était-elle pas troublée lors que vous remplissiez votre mission? »

Michel s'aperçut que son compagnon n'était pas dans

la chambre : une secrète terreur s'empara de lui quand il se vit seul en face du supérieur auquel il allait répondre. Cependant il ne déguisa point la violence qu'il se faisait pour se résoudre à remplir le devoir qu'on lui imposait.

« J'ai vu, disait-il, verser le sang des hommes, et dans quel but? Je suis déchiré par l'horrible pensée que la mort qui a frappé aujourd'hui dans le péché ces malheureux les a précipités dans le feu éternel. Ils la doivent peut-être à vos exhortations. C'est une pensée affreuse!..... Ne serait-elle pas plus horrible si le nombre des victimes était plus grand, et voilà où doivent conduire toutes vos menées. »

En vain voulut-on convaincre Michel de la loyauté et de la justice de ces moyens pour faire triompher une cause sainte, et résister aux spoliations de l'Angleterre.

« Mais, reprit-il, abandonnons pour un moment toute réflexion sur le but. Est-il juste d'exciter le peuple au mépris des lois et à des actions qui exposent la vie de nos frères? Ne devons-nous pas obéissance au gouvernement? et saint Paul n'a-t-il pas dit : « Que chacun soit le sujet d'un pouvoir supérieur? »

« Dans un moment plus opportun, je vous expliquerai les sentimens de plusieurs docteurs catholiques sur ce sujet important; aujourd'hui je vous rappellerai simplement comment l'Écriture s'explique : saint Paul ajoute à sa recommandation : « Soumettez-vous à la nécessité pour » l'amour de votre conscience. » Personne ne doit donc obéir à un monarque qui n'a pas le droit de commander.

— Puis-je humblement vous demander de plus grandes explications sur ce sujet?

— Les droits de l'Angleterre reposent sur le don fait par le pape Adrien, don qui stipule expressément que la

religion de notre pays sera conservée. Cette clause ayant été violée, le don est nul. Si Adrien a eu le droit de donner le royaume, son successeur a celui de le retirer, ainsi dans la bulle de Paul III, et dans plusieurs autres, notre terre est séparée de l'hérétique Angleterre, et rendue à sa propre juridiction.

— Mais les conquêtes n'assurent-elles pas l'autorité et même le droit, et n'est-il pas convenu que les siècles légitiment et cimentent une usurpation injuste?

— Ce principe ne peut s'appliquer ici : rappelez-vous que l'Irlande n'a jamais acquiescé à une prétention si injuste, pas même tandis que les garnisons danoises couvraient nos terres, ni pendant les longues misères qui suivirent la conquête des Normands. Elle a toujours été en guerre avec les usurpateurs ; guerre non pas toujours ouverte, mais conduite sourdement par les moyens que la Providence laissait à nos pères et à nous. Nous sommes innocens, jeune homme, nous sommes innocens devant Dieu et les hommes! »

Ce discours auquel Michel avait accordé, sinon son approbation, au moins un silence de soumission, cessa quand parut dans la chambre son ancien compagnon ; il portait des papiers dans sa main et réclamait un entretien secret : ce fut pour notre héros le signal qui lui enjoignait de se retirer. Après son départ, on examina soigneusement les rapports que l'on avait fait insérer dans les journaux. Il n'eût pas été prudent de soumettre à l'ingénuité et à la noble franchise du jeune homme les moyens iniques qui faisaient tourner au profit de la cause ses propres crimes ; le lecteur ne trouvera pas cette précaution superflue, quand il aura parcouru le récit des événemens dont nous l'avons déjà entretenu, tel que l'offrait une

feuille de province ; récit qui trouva immédiatement un écho dans tous les journaux de la capitale.

TERRIBLES NOUVELLES.

ATROCITÉS DES ORANGISTES.

« Notre cœur est déchiré par le souvenir de l'horrible carnage que nous avons à raconter. Nous ne savons que trop que ce récit attirera sur nous la vengeance des oppresseurs de cette malheureuse contrée : quoi qu'il en soit, c'est notre devoir de l'exposer à la noble, mais hélas ! impuissante indignation de nos compatriotes. Jamais outrage plus infernal n'a souillé les annales de la Nouvelle-Zélande ou les annales plus abominables du despotisme en Irlande. Nous frissonnons en racontant ce lugubre événement.

» Hier 12 juillet, une troupe composée de plusieurs centaines d'orangistes a dirigé sa marche vers la petite chapelle de... Là ils ont attaché leur drapeau impie, et au son des tambours et des fifres, dans les plus frénétiques contorsions, ils se sont formés en cercle autour de l'édifice saint en poussant d'affreux hurlemens. Ils espéraient que les murs crouleraient à ces blasphèmes ; voyant que le miracle de Jéricho ne se réalisait pas à leur invocation, ils commencèrent un plus brutal assaut. Les portes cédèrent sous la hache et le marteau, et la maison de Dieu resta livrée au pillage et à la dévastation. Quelques habitans, auxquels l'âge et les infirmités n'avaient pas permis de fuir, bravant toute crainte de la mort, mais terrifiés par cet horrible sacrilége, se précipitèrent dans la chapelle ; les larmes et les prières étaient leurs armes. Ils supplièrent les brigands d'épargner l'humble temple où ils priaient même pour leurs ennemis. Pourrait-on le croire ? Sourds

à la voix de la pitié, sourds à leurs supplications, guidés par l'esprit des ténèbres, et avec un rire satanique, ils massacrèrent ces victimes dignes de leur courage : quatorze corps restèrent étendus sur les degrés de la chapelle. Les assassins s'éloignaient dans la joie de leur iniquité; mais une scène plus digne de leur caractère allait encore signaler leur passage. Un pauvre aveugle catholique, dont la vie était sans reproche, traversait le pont; un de ces misérables coucha en joue son jeune guide et l'étendit mort. Tandis que ce malheureux vieillard cherchait son chemin dans l'obscurité, sa caducité était un objet de raillerie, un point de mire pour l'adresse de ces brigands; il tomba percé de sept balles.

» Notre émotion est trop vive pour en dire davantage! Le sang demande vengeance; et nous dirons à nos maîtres, même sous les grilles et les verrous : Ces massacres ne resteront pas impunis! »

Voilà comme la perfide adresse des conjurés trouvait matière à son éloquence. La scène que nous avons décrite plus haut fut une source féconde de calomnies. L'administration, trompée par ses agens, crut devoir prendre des mesures contre les orangistes; c'est ce qui peut expliquer la cruauté barbare avec laquelle ils se virent traités en Irlande.

Cependant le gouvernement ne tarda pas à concevoir des craintes très-vives. Son système ne lui paraissait plus aussi parfait qu'il l'avait imaginé, et il sentit la nécessité de nouvelles mesures, quand il apprit les émigrations nombreuses qui avaient lieu parmi les protestans amis de l'ordre. On dut craindre alors une fusion entre les orangistes et leurs adversaires; et il était trop facile de prévoir dans de telles circonstances si cette jonction avait lieu, tout ce qu'on avait à redouter. Il fut donc ré-

solu qu'une enquête serait faite par les magistrats et les agens confidentiels du gouvernement.

La petite ville de..... se vit tout-à-coup élevée à une importance historique par les dispositions qui furent prises pour procéder à cette enquête. Comme on pouvait s'attendre à des actes de violence, un appareil militaire capable d'en imposer vint offrir un spectacle nouveau, et fournit le sujet de mille conjectures aux politiques de la petite ville.

L'heure de l'interrogatoire était arrivée. Le palais et la cour qui l'entourait étaient remplis par les habitans de la ville et des cantons voisins. De tems en tems un magistrat apparaissait, traversant cette foule curieuse, qui ne s'ouvrait qu'avec peine pour livrer passage, malgré les injonctions des huissiers et des gens de police.

Bientôt le signal fut donné, et l'audience s'ouvrit. Après les préliminaires d'usage, l'interrogatoire commença. A mesure que l'on avançait, la vérité se développait. Il y eut certainement des dépositions contradictoires, mais tous les hommes impartiaux furent persuadés que les orangistes n'étaient pas les agresseurs. La physionomie de leurs adversaires était visiblement altérée. Les témoins qu'ils avaient fait paraître se contredirent dans leurs réponses, et les preuves contre eux furent incontestables. Ils allaient protester contre la clôture de la cour, sous prétexte qu'ils ne s'étaient pas défendus et qu'ils avaient d'autres témoins à faire entendre, et les magistrats allaient se retirer pour délibérer, quand une personne qui s'était constamment tenue à la fenêtre, paraissant plus occupée de ce qui se passait dans la rue que de la cour ou de l'enquête, adressa quelques mots à voix basse à un des accusés.

« Nous avons ici, je crois, dit un magistrat, préci-

sément l'homme qu'il nous faut. Nous avons craint qu'il ne s'échappât, si un ordre était donné pour l'arrêter; mais il vient se livrer lui-même : quoique l'affaire qui nous occupe ne soit qu'une instruction préalable, nous espérons que la police ne nous refusera pas son assistance pour arrêter un homme qui se trouve dans la foule. »

Cette demande fut accordée; le nom de la personne que l'on voulait arrêter fut communiqué à la police. Un instant après, Peter Fairclough, placé entre deux gardes et suivi d'une populace furieuse qui se pressait sur son passage, fut placé sur le banc des accusés.

« Doucement, doucement, croyez-vous que je veuille m'échapper? (Ceci s'adressait aux gardes.) Puis saluant les magistrats d'un air moitié familier, moitié respectueux : Eh bien! messieurs, que voulez-vous?

On procéda à son interrogatoire avec toutes les formalités d'usage, et sans hésiter, sans rien cacher, il fit le détail des diverses circonstances relatives à la procession, sans omettre ce qui s'était passé chez lui, sans nier la part qu'il avait prise dans cette fatale affaire. Il fut ensuite interpellé par un homme très-connu par son libéralisme, mais il ne se laissa déconcerter par aucune question captieuse. Quelques-unes de ses réponses peuvent donner une idée de sa bonne foi et de sa présence d'esprit.

Le magistrat. « Vous avouez donc que vous avez projeté cette procession dont l'effet était de troubler la paix du pays?

— Non, son but était de la conserver.

— Pensiez-vous que cet étalage de drapeaux et d'armes, que cette musique, qui ajoutait à l'exaltation du peuple, étaient des moyens de conserver la paix?

— J'ai vu des drapeaux, des fusils, des trompettes dans les rues de cette ville. Je ne pense pas que ce soit

comme signal de guerre que vous en ayez produit le spectacle ? »

Un murmure comprimé troubla le profond silence de la cour ; lemagistrat, croyant y voir une marque d'assentiment, témoigna de la mauvaise humeur.

« Ne vous laissez pas troubler par ces questions, Peter, » murmura tout bas un de ses amis.

Après une courte pause, le magistrat reprit en ces termes :

« Voulez-vous avoir la bonté, pour éclairer la cour, de nous dire quel but vous vous proposiez en vous mettant à la tête de cette procession ?

— De faire ce que font nos ennemis, et de montrer notre fidélité au roi et l'union qui règne entre nous.

— Ne pensez-vous pas que la meilleure preuve de fidélité soit l'obéissance au gouvernement ?

— Il est bien difficile de savoir ce que le gouvernement exige de nous.

— Cependant ses volontés ont été bien clairement exprimées.

— Il y a tant de variations dans les moyens qu'il emploie, que des gens comme nous ne peuvent y rien comprendre.

— Mais ne savez-vous pas que la proclamation vous défend les rassemblemens ?

— La proclamation ? Est-ce le grand papier imprimé que nous avons empêché les polissons de couvrir de boue ?

Le magistrat ne daigna pas lui répondre. D'autres voix s'élevèrent, et Peter obtint ce qu'il désirait : un moment de réflexion.

« J'ignore si nous vous avons offensé, mais nous n'avons agi que par ignorance : et nous étions loin de nous

douter que nous nous rendions coupables en suivant l'exemple du gouvernement lui-même. »

La physionomie de Peter, en prononçant ces mots, parut rapidement changée et l'on put y lire l'expres sion d'une mordante ironie. Mais son juge, oubliant le calme de sa dignité, lui ordonna d'expliquer son idée.

Nous avons su dans le tems, reprit Peter, qu'il y avait eu des rassemblemens dans plusieurs endroits, et même à Dublin ; que les plus grands hommes du pays donnaient la main à ceux qui étaient compris dans la proclamation : nous ne pouvions pas penser qu'ils manquaient à la loi. Nous avons cru qu'il était bien de les imiter.

— Ne craigniez-vous pas d'être attaqués pendant votre procession?

— Nous avons pensé que, si nous avions peur de nous promener, le tems viendrait bien vite où nous aurions à craindre d'être assommés dans nos lits.

— Ne pouvez-vous donc pas compter sur la protection du gouvernement?

— On dit que, dans les provinces de l'Irlande où notre parti ne se montre pas, la protection du gouvernement est d'un secours très-équivoque. »

Le juge d'instruction éprouva encore un nouvel embarras, et pensa qu'il était plus prudent de suspendre son interrogatoire. Cependant il crut qu'il ne devait pas l'interrompre brusquement, et qu'il serait convenable de terminer par quelques questions de pure formalité. Peter vit son avantage et en profita.

« Combien de tems le feu a-t-il duré sur le pont?

— Jusqu'à la déroute.

— Quelle déroute?

— La déroute des rebelles.

— Ce n'est point ainsi que vous devez appeler vos compatriotes.

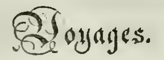
— Votre père les appelle toujours ainsi; j'ai même ouï dire que Votre Honneur se sert de mots semblables.

— Nous devons employer un autre langage maintenant.

— Je souhaiterais qu'ils méritassent un autre titre. »

L'interrogatoire se termina, et les orangistes furent acquittés à la majorité d'une voix. Un rapport fut fait au gouvernement. On décida en même tems, dans plusieurs conférences secrètes, que l'on devait prendre en considération les circonstances atténuantes; qu'il était connu que les hommes avaient plus de peine à renoncer à leurs habitudes qu'à acquiescer à des lois nouvelles; que la célébration de l'anniversaire de la bataille de la Boyne avait presque acquis le caractère d'une cérémonie religieuse. D'autres avis très-sages furent émis dans ces conférences; mais un changement qui eu lieu au château dissipa toutes ces dispositions, et l'on résolut d'employer de nouveaux moyens. L'interrogatoire avait prouvé qu'on ne devait pas avoir recours à des mesures publiques et rigoureuses, mais que les catholiques pouvaient être gagnés par quelques concessions secrètes. Aussi, l'instruction eut-elle lieu aux dépens du gouvernement; acquittés, les orangistes furent condamnés aux frais, tandis qu'on laissa en liberté plusieurs de leurs assaillans, condamnés à la prison : aucune prise de corps ne fut mise à exécution contre eux. Cette injustice occasiona de nombreuses émigrations. Les protestans dégoûtés se retirèrent avec leurs familles au Canada; les catholiques romains et les Ribbonmen leur succédèrent.

(*Blackwood's Magazine.*)



EXCURSION DANS LES CONTRÉES SEPTENTRIONALES DE L'EUROPE.

Cette grande loi de balancement, d'après laquelle les peuples du nord et du midi se renvoient tour à tour la lumière, n'a point changé de nos jours. Le Septentrion, qui, dans toutes les époques, a été le dernier venu de la civilisation, semble destiné éternellement à perfectionner cette civilisation même, à lui donner plus d'intensité et de pouvoir, à augmenter la masse des rayons qui l'ont frappée et à les rejeter plus tard sur le midi stationnaire, berceau dans lequel ce mouvement s'est formé, mais sans atteindre une plus haute perfection.

Ce phénomène paraît équivaloir à une nécessité. On le retrouve partout : sur une grande et sur une petite échelle, il domine l'histoire ancienne comme l'histoire moderne. Le premier éclair part de l'Inde, peut-être de la Chine, traverse l'Assyrie, la Phénicie, la Judée, la Perse, longe les côtes de l'Asie-Mineure, frappe la Grèce de son étincelle, et voyageant toujours vers le nord, pénètre enfin jusqu'à l'Ausonie. Remarquez que les dernières contrées qu'il atteint, recevant une civilisation déjà élaborée par d'autres peuples, une lumière déjà agrandie et riche des rayons qu'elle a recueillis sur sa route, des arts qui ont toujours été en se perfectionnant, et une science qui s'est grossie par le progrès du tems, conservent l'avantage le plus prononcé sur les premières régions civilisatrices. Ainsi va la lumière, du midi au nord, toujours se frayant

une voie plus large, un lit plus vaste, ne perdant pas un seul de ses flots, mais les augmentant et les accumulant sans cesse à mesure qu'elle reçoit en tribut les divers perfectionnemens de l'esprit humain.

Dans les tems modernes, même observation : Rome, Byzance, civilisées par la Grèce, civilisent la Gaule, la Bretagne, la Germanie, et jusqu'aux îles du nord, enveloppées de ténèbres cimmériennes. Dans ses détails même, l'histoire géographique de la civilisation est soumise à cette loi supérieure. L'éclat de l'Espagne sous les Arabes, celui des Provençaux dans le moyen-âge, ont donné l'éveil et le signal à tout ce que la vie européenne a de poétique et de brillant. La Belgique, la Gaule centrale, étaient barbares auprès de ces contrées; l'Angleterre l'était bien plus encore. Les années se sont écoulées; le nord et le midi ont changé de rôle. Le premier a si bien profité des enseignemens du second, qu'il l'a dépassé en tout. C'est au Nord qu'appartient maintenant l'industrie dans ses développemens les plus ingénieux, les plus extraordinaires; il s'est emparé même des arts qu'il est parvenu à cultiver avec plus de science et d'énergie que le Midi, si ce n'est avec autant d'inspiration et de grâces. La musique appartient à l'Allemagne; et la sculpture a trouvé jusqu'en Danemarck, tout au fond de l'Europe civilisée, l'artiste le plus célèbre de ce tems, Thorwaldsen. La Scandinavie et la Finlande opposaient à la civilisation, par leur seule position géographique, par la rigueur de leur climat, par l'âpreté de la nature dans ces terres glaciales, un obstacle qui semblait invincible. Eh bien! la Suède, le Danemarck, l'Islande, la Norwège, sont plus avancés dans la civilisation que certains cantons de l'Espagne et de l'Italie. Un gouvernement plus modéré, plus rationnel, les régit; l'intelligence y est plus éclairée, plus

compréhensive, plus puissante ; les données populaires y sont plus justes et plus morales. La civilisation y a donné plus de fruits utiles, malgré la rudesse du sol, la sauvage et antique âpreté des mœurs, l'aspect désolé de ces mers glacées, et la longue ceinture de rocs et de granits aigus et gigantesques qui hérissent toutes les plages. Dans le mouvement révolutionnaire des peuples, ces nations ont marché lentement, sagement, d'un pied ferme et vigoureux. Elles se sont abstenues de renverser des trônes et de détruire des empires. Plusieurs voyageurs modernes les ont visitées ; nous leur emprunterons quelques tableaux curieux, quelques faits intéressans, dignes d'attirer l'attention de cette Europe méridionale, qui croit faire des progrès si actifs, et qui prend son agitation pour des conquêtes.

La plus singulière des nations du nord, et peut-être la moins avancée de toutes, c'est la Russie, avec sa demi-civilisation fausse : la Russie, qui, sous une écorce de politesse et d'élégance, cache encore un fond de mœurs et d'idées sauvages. Le duc de Saint-Simon disait de Pierre-le-Grand : « C'est un homme grand, bien fait, plein d'élégance et de dignité, parlant bien, ayant de très-bonnes manières, mais, au fond de tout cela, le Russe se laisse sentir. » On peut appliquer les paroles de Saint-Simon à cette nation étrange, dont les mœurs septentrionales se colorent d'un reflet vif de l'Orient, et dont les habitudes moscovites ont reçu, de la main tyrannique de Pierre Ier, un vernis de civilisation européenne. Le caractère du nord n'est pas tranché dans les mœurs de ce peuple : ce qui y domine, c'est la souplesse et la flexibilité slaves ; c'est cette aptitude à tout reproduire, à tout imiter, à s'emparer avec aisance des caractères constitutifs d'une nationalité étrangère ; c'est cette faculté plas-

tique qui distingue toutes les races slavonnes. En Russie, l'imitation de la civilisation européenne est quelquefois fort curieuse : c'est un mélange d'idées qui ne peuvent émaner que d'une sociabilité avancée et de spectacles bizarres qui appartiennent évidemment à l'ancienne barbarie. A Moscou, dit un voyageur moderne, se trouve une espèce de Palais-Royal, qu'il décrit de la manière suivante.

« La porte sacrée du Kremlin conduit à une place nommée *la belle place*. Tout un côté se trouve occupé par une espèce de bazar, où l'on débite de la bijouterie, de l'horlogerie, des vivres, des habits, de la lingerie, à peu près comme au Palais-Royal à Paris. Des objets très-coûteux se trouvent déposés dans des stalles mal décorées, dont la grossièreté contraste avec le prix et l'éclat des marchandises. Voilà pour la civilisation. A la porte de ces boutiques brillantes d'or et d'argent, mais mal tenues, sont postés des individus à longues barbes, singulièrement malpropres, qui accablaient l'étranger d'insupportables politesses, et qui, avec de grandes salutations, prennent celui-ci par la main, celui-là par le coude, un troisième par la basque de son habit, et ne l'abandonnaient pas qu'il n'ait ou quitté le bazar, ou fait son entrée dans une des boutiques.

» Toutes ces barbes horribles de saleté, toutes ces robes traînantes et immondes, tout ce patois prononcé avec véhémence et obstination, me fatiguèrent à un point qu'il est difficile d'exprimer. Comme j'essayais d'échapper à ces messieurs, attroupés devant la boutique d'un marchand d'habits, je passai près d'une taverne où l'on boit le *quass*, espèce d'eau-de-vie de grains. Là étaient stationnés trois jeunes gens revêtus de la livrée la plus étrange : d'une veste violette, retenue par une ceinture jaune qui leur serrait

la taille, et de larges pantalons bleus enfoncés dans leurs bottes. A ce costume se joignait une épaisse chevelure blonde, qui leur tombait au milieu du dos, et dont les mouvemens suivaient toutes leurs évolutions. A chaque salut qu'ils faisaient (et ils en faisaient au moins trois par minute), ils avaient soin de baisser la tête, de manière à ce que toute cette crinière revînt en avant et voilât leur visage: après quoi, avec une adresse toute particulière, et sans porter la main à leurs cheveux, ils redressaient la tête, et faisaient retomber sur leur dos ce déluge de cheveux blonds. »

Dans toutes les contrées de la Russie, on peut faire la même remarque; c'est toujours une légère couche de civilisation par-dessus une vieille barbarie. Il est vrai que cette dernière est déguisée par une souplesse et une flexibilité dont nous avons parlé déjà. D'autres contrées moins brillantes en apparence ont peut-être fait plus de progrès réels dans la sociabilité que cette Russie, avec ses immenses régions désertes et quelques points civilisés au milieu de la barbarie universelle. La Suède, par exemple, jouit actuellement d'un degré de prospérité qu'on ne pouvait guère attendre de sa nature âpre et rude. Un sol qui ne se compose que de vastes blocs de granit, avec une légère couche de terre végétale, et dont ces blocs, entrecoupés de mers intérieures ou de grands lacs, forment tout le paysage; un pays triste, à peu près oublié de l'Europe, s'élève, quant au bien-être, au-dessus des pays de l'Europe méridionale. C'est à l'état moral de sa population plutôt qu'à son commerce et à son industrie, qu'il faut attribuer cette somme de bonheur que tous les voyageurs récens ont trouvée en Suède. L'industrie manufacturière y donne peu de produits; le mouvement commercial y est faible. Mais le ressort moral n'y est pas brisé;

mais il y a encore là, croyance, confiance, hospitalité; le peuple s'est perfectionné sans se corrompre : il ne se laisse pas séduire par ces insatiables et immenses désirs, par cette soif de liberté fausse et mensongère, par ce besoin d'ambition et d'honneurs, par ces folles et décevantes théories, qui promettent aux autres nations un bonheur impossible et les dégoûtent de leur situation.

C'est chose charmante pour le voyageur que la politesse des classes inférieures en Suède : politesse qui n'ôte rien ni à l'énergie du caractère, ni à la force des décisions, ni à l'indépendance morale. Quand revient le printems des régions boréales, lorsque ce gazon d'un vert violet, le gazon fin et délié du nord, tapisse les coteaux et les prairies de la Suède, le voyageur voit accourir à chaque barrière, dans les routes tapissées de sable fin qu'il parcourt, une foule de petits enfans aux cheveux blonds, au teint rose, qui lui ouvrent la barrière en riant, et qui, en recevant leur petite gratification, témoignent leur reconnaissance par les mots les plus doux et les plus gracieux. Comparez donc ces petits enfans aux enfans difformes, décrépits, insolens et blasés, qui peuplent les rues de nos grandes villes. Une empreinte de vice et de débauche héréditaire marque leurs fronts flétris; ils sont vieux sans avoir été enfans : on les retrouve devant les tribunaux, dans les troubles populaires, partout, dès qu'il y a violence, vol, fureur ou émeute.

Ces mœurs qui sont restées champêtres, tout en se civilisant, sont charmantes, et réalisent les fictions idylliques des poètes. Dans toutes les auberges et toutes les chaumières, le plafond est composé de planches de sapin odorant. On y mêle des fleurs; et cet usage, consacré par les Sagas, ne s'est pas même éteint dans les villes. Des maisons bien bâties, presque toutes peintes, tenues avec

une régularité et une propreté parfaites, flattent l'œil du voyageur ; il est vrai que de fréquens incendies font acheter un peu cher cet avantage. A l'intérieur, il y a communément peu de luxe, mais un certain air de fraîcheur qui approche de la coquetterie. Par une singulière habitude, dont on ignore l'origine, les lits suédois sont extrêmement étroits ; ce ne sont guère que des canapés, ou, si l'on veut, des cercueils, qui n'offrent que l'espace précisément nécessaire au dormeur. « Je ne sais, dit naïvement un voyageur anglais, comment font les Suédois et les Suédoises qui se marient, et j'ai eu souvent envie de les questionner à ce sujet, tant l'étroite dimension de ces lits m'a surpris et occupé. Je suppose que les ménages se sont organisés autrement, et que le lit nuptial ne ressemble pas à ces petits cercueils de trois pieds de large sur six de long que les Suédois appellent des lits. »

Le contraste règne en Suède : les routes, tracées à travers tous les accidens du terrain, toujours sablées avec soin, toujours entretenues comme des allées de jardins anglais, découvrent dans leurs sinuosités des tableaux qui changent sans cesse. Partout des surprises agréables : ici, des masses de roc qui surplombent et qui donnent au paysage l'aspect d'une création de Salvator Rosa. Plus loin, une vallée qui s'entr'ouvre, et à travers laquelle l'œil, pénétrant au loin, découvre plusieurs milles couverts d'un tapis de gazon velouté ; ici, une arcade de feuilles vertes et de branches serrées qui vous plongent dans de profondes ténèbres. Vous avancez en gravissant une montagne dont l'escarpement sablonneux vous reporte au midi de l'Europe ; puis vous retombez dans quelque vallon ombreux et mélancolique, au fond duquel repose la nappe verdoyante d'un lac entouré de végétation septentrionale et éclairé de cette lumière argentée que répand le soleil du

nord. Ainsi les régions mêmes que l'on pourrait croire déshéritées par la nature ont aussi leur beauté, leur éclat et leur charme.

Souvent de petites maisonnettes fort élégantes sont entassées les unes sur les autres comme les cellules d'une ruche; une barrière de couleur rouge ou verte environne ce groupe ou cette île, dont la situation et les édifices, entassés comme les fruits d'une grappe, offrent au voyageur un aspect singulier. Dans quelques contrées de la Suède, on peint les maisons en rouge; dans d'autres, on a soin de les poser au sommet des rochers. Entrez dans ces cabanes, vous y trouvez toujours une grande recherche de propreté, mais aucun luxe: un vieillard aux longs cheveux blancs et à la mine vénérable, fumant une longue pipe qui exhale des nuages odoriférans; et de petits enfans, les plus jolis du monde, qui vous prennent la main et vous la baisent dès que vous entrez. Un des signes distinctifs de ces peuples du nord, c'est le calme parfait des habitudes et des mœurs. Si c'est un dimanche, vous voyez la route couverte d'hommes vêtus de grandes redingotes bleues avec du linge très-blanc, et accompagnés de leurs femmes, qui vont à l'église. Rien de violent, rien d'étourdi dans les gestes et les manières des uns et des autres. Leur gravité semble leur inspirer même un cachet d'élégance et de distinction : rien ne se rapproche plus des bonnes manières que l'air posé, calme et naturel. Dans les tavernes, la même tranquillité règne; deux cents paysans s'assemblent quelquefois sans qu'il soit possible que les passans devinent leur présence, et sans que le moindre tumulte ait lieu. Si par hasard ils s'enivrent, c'est toujours avec la même solennité; admirables dans l'art de boire, ces messieurs s'en acquittent avec la majesté de sénateurs qui délibèrent sur la destinée d'un état. Vous

les voyez debout, la cruche de bière à la main, se livrant à une ivresse grave, sérieuse, et qui ressemble infiniment plus à un travail qu'à un amusement. Comme ils n'aiment pas à perdre leur équilibre, et surtout cette apparence de raison sévère hors de laquelle ils n'imaginent pas de dignité possible : quand ils se sentent tout-à-fait enivrés, ils se réunissent par groupes, se soutenant les uns les autres, buvant toujours, et opposant aux progrès de leur délire bachique la masse conjurée de leur poids et de leur corps.

L'excellent entretien des routes rend les voyages faciles et peu dispendieux. De jolis petits chevaux, d'une race particulière, pleins de feu et de forme élégante, vous emportent avec la rapidité de l'éclair, franchissent les montagnes les plus escarpées, et souvent descendent sans qu'il faille enrayer. Rarement le fouet les touche; un dialecte particulier aux conducteurs suédois, et qui consiste dans une espèce de claquement des lèvres, suivi d'un bruissement semblable à celui de la lettre *r*, suffit pour les lancer au galop. Les plus petits de ces animaux, que l'on nomme Hélandais, parce qu'ils sont originaires de l'île d'Héland, n'ont pas plus de quatre pieds de haut; ils ressemblent plutôt à des chiens ayant forme de cheval qu'à des coursiers ordinaires. J'ai vu de charmantes calèches d'enfant traînées par ces petits chevaux de Lilliput, qui, presque tous, ont le poil alezan foncé. Ordinairement on fait partir d'avance un courrier qu'on nomme *færbnd*, et qui est chargé de commander les chevaux sur la route. Il remet entre les mains du maître de poste un billet imprimé et signé du voyageur, sur lequel se trouve rapportés ses titres, son nom, sa destination, et le nombre de chevaux qu'il demande. On est ainsi obligé de se tracer d'avance un itinéraire dont on ne peut plus se départir. Les billets

imprimés sont ensuite relatés sur des registres qui servent de documens à la police, qui envoie des inspecteurs sur toutes les grandes routes, quand il s'agit de poursuites judiciaires. Il est vrai que les Suédois trouvent moyen de s'exempter de cette condition un peu tyrannique, et préfèrent attendre les chevaux ou les prendre tels qu'ils sont à l'espèce de servitude que le voyageur ignorant ou étranger s'impose à lui-même. Toute la partie administrative du gouvernement suédois a été puissamment servie par le nouveau roi Bernadotte ou Charles-Jean. Sans rien changer à cette situation agreste, à cette probité héréditaire et à cette simplicité de mœurs qu'il avait rencontrées dans le pays sur lequel il venait régner, il s'est étudié à perfectionner tous les ressorts matériels de la fortune et de la prospérité publique. Ce n'est pas un roi révolutionnaire, mais un roi améliorateur, ce qui vaut beaucoup mieux.

Agé de soixante-dix ans aujourd'hui, Bernadotte (car nous nous plaisons à lui donner ce titre qui n'est pas le moins glorieux pour lui) a conservé la vigueur de l'âge mûr. C'était réellement une organisation puissante faite pour commander aux hommes ; son œil d'aigle juxta-posé auprès d'un nez saillant et recourbé, offrant une ressemblance plus bizarre encore avec cet oiseau de proie et de triomphe, n'a pas perdu l'étincelle ardente qui l'animait. Une forêt de cheveux noirs que l'âge ne veut pas blanchir, tombe sur ses épaules, et l'on chercherait en vain le sillon d'une ride sur ce front haut qui semble fait pour la couronne. Sans avoir poussé la familiarité populaire jusqu'à ce degré de bonhomie que les Français semblent exiger, il est aimé généralement ; on l'aborde sans peine : les témoignages d'affection que lui donnent les Suédois ne consistent pas en acclamations bruyantes dont la vivacité

égale souvent l'inconstance. Des figures heureuses et riantes se montrent sur son passage; il parle peu, mais son laconisme énergique et cordial plaît à la nation. Destinée vraiment singulière que celle d'un homme né au midi de la France et jeté par les révolutions sur un trône scandinave. Au lieu de l'activité violente et fébrile à laquelle les Français sont accoutumés, il a fallu que cet homme à tête forte se pliât au calme imperturbable et à la simplicité énergique du pays qui se soumettait à sa loi.

La contrée la plus curieuse à observer de toute la Suède, c'est la Dalécarlie, pays sauvage où peu de voyageurs pénètrent et que les Suédois eux-mêmes connaissent mal. Un caractère franc, hardi, énergique, une force athlétique, un grand respect pour la loi et le magistrat, respect qui n'est mêlé d'aucune servilité, distinguent le Dalécarlien. Lorsqu'un gouverneur passe, tous les habitans des villages qui connaissent les endroits qu'il doit traverser la nuit, ont soin d'éclairer sa route avec des torches allumées. Cependant leur esprit d'indépendance est extrême. Ils sont industrieux, et la plupart des villages de la Dalécarlie possèdent quelque genre d'industrie qui est propre à chacun d'eux. Ainsi, les paysans de Mora et d'Ornoes fabriquent de jolies pendules; ceux d'Hemora sont célèbres pour leurs ustensiles de fer; ceux d'Elfdal exportent d'excellens peignes à tisser. Quoiqu'une population trop abondante occupe un espace de terrain aride qui souvent se refuse à donner les produits nécessaires, l'économie laborieuse de ce peuple et sa frugalité le soutiennent au milieu des rigueurs de la nature. Aucun paysan dalécarlien n'a recours au cordonnier, au tailleur ou au maçon. Chacun fabrique de ses mains tout ce qui lui est nécessaire : et cependant quand la saison est mau-

vaise, quand arrivent les jours de disette, le paysan est forcé de pétrir et de broyer l'écorce d'arbre à laquelle il mêle un peu de farine et qui compose son pain. On cite des preuves d'hospitalité charmantes et qui n'appartiennent qu'aux peuples primitifs. Un Dalécarlien qui sort de sa cabane pour aller aux champs, pose sur une tablette placée en dehors de la porte la clef de son garde-manger, afin que le voyageur puisse pendant l'absence du maître trouver les alimens qui lui sont nécessaires.

Ce peuple singulier se distingue par une physionomie spéciale, par un costume brillant et bizarre qui n'a pas changé depuis cinq siècles, et par un attachement aux vieilles mœurs qui ne se retrouve dans aucun pays d'Europe. On parle encore le vieux scandinave, la langue des *Runes*. Il y a beaucoup de paroisses où le commerce des deux sexes est entièrement libre ; ainsi dans le village de Mora les jeunes gens et les jeunes filles se rassemblent deux fois par semaine dans une grange, sans que les parens assistent à ces soirées. Des morceaux de sapin résineux éclairent le salon rustique ; les jeunes filles tricotent et tissent pendant que les jeunes gens causent, et la réunion se prolonge très-avant dans la nuit. On assure que les ménages dalécarliens sont excellens et que cette liberté des mœurs en protége la pureté. En 1715, les habitans d'une des parties les plus sauvages et les plus stériles de la Dalécarlie, de la paroisse d'Elfdal, ont découvert une source, non de richesse, mais d'aisance. Les pauvres gens que leurs nuits froides, leur sol pauvre, leurs rochers sans terres végétales exposaient si souvent à la famine et qui dépouillaient leurs arbres d'écorces pour nourrir leurs femmes et leurs enfans, ont enfin trouvé une mine de porphyre dont les produits magnifiques sont exportés dans toute l'Europe et mériteraient d'obtenir

une circulation plus étendue. Les laiteries, les pharmacies, les fabriques d'horloges et de pendules devraient employer plus fréquemment cette matière dont la dureté résiste aux acides, tandis que le marbre se laisse corroder non seulement par le vinaigre, mais par le lait. Les pilons des pharmaciens, leurs mortiers, les dessus de tables et de cheminées, gagneraient beaucoup à ce que l'on fît usage de cette pierre si brillante à l'œil, si belle par son poli et ses vives arêtes, si forte contre l'action du tems et contre les matières qui l'attaquent.

Les crimes contre la vie des hommes sont presque inconnus en Suède, et la vue d'une paire de pistolets, instrumens que presque tous les voyageurs d'Europe regarderaient comme indispensables, porteraient la terreur dans un village. Cependant le Suédois est naturellement brave; il est poli quoique rustique; il s'étonne beaucoup des manières anglaises qui depuis environ cinquante ans se sont empreintes, comme on sait, de morgue, de froideur et de dureté. Un voyageur anglais qui entre dans un lieu public sans se découvrir est regardé comme une espèce d'animal farouche qui n'est point fait pour la société. La lenteur naturelle des Suédois s'accommode très-bien de cette grave politesse et de ce sang-froid qui ne les quitte jamais. La douceur des jurons et des malédictions en usage parmi le peuple contraste étrangement avec l'énergie et l'impureté des malédictions dont les autres peuples sont prodigues. A mesure que l'on avance vers le midi, l'impureté, la colère, le cynisme marquent ces expressions d'un sceau de violence et de fureur souvent révoltantes. Un Anglais appelle le feu du ciel sur vos yeux, sur vos jambes, sur votre corps, sur votre ame. Un Italien vous interpelle en termes de débauche mêlés d'impiété. Le plus gros juron qu'un Suédois puisse pro-

noncer, c'est *tusandjeftar* (*mille diables*). Des ménages paisibles, un grand amour de la vie de famille, peu de fêtes bruyantes, peu de galanterie, des rapports sociaux qui n'ont pas cette activité, cet éclat, cette étourderie de l'ancienne France, ni cette ostentation, cette étiquette pompeuse, et cette vaniteuse prétention de l'Angleterre; tels sont les signes spéciaux d'une civilisation très-paisible et qui, si elle n'est pas agitée par le génie dramatique des passions, offre du moins beaucoup de chances pour le bien-être et le bonheur.

Cette froideur de mœurs et de tempérament influe sur l'existence des femmes, qui est toute bizarre en Suède. Dans le peuple, les rapports des deux sexes sont considérés comme n'ayant rien de coupable et d'inconvenant. Les jolies Suédoises qui peuplent les campagnes, sont d'une facilité de mœurs qui fait croire au voyageur frivole qu'il est venu visiter le peuple le plus corrompu de la terre. Les femmes, dès leur jeunesse, sont employées comme facteurs de postes, commissionnaires, postillons, garçons de café et garçons de bains. Vous arrivez à minuit à un relais; une jeune personne blonde, de la plus jolie figure, très-légèrement vêtue et qui a rattaché son jupon à la hâte, vient se placer à vos côtés dans la voiture, prend les rênes, dirige les chevaux, et s'enfonce avec vous dans les forêts les plus solitaires. A Stockholm, un dandy anglais demanda un bain qui fut préparé sous ses yeux par une de ces vierges du nord. D'une part, la beauté extrême et la fraîcheur de la jeune fille, d'une autre, la parfaite indifférence qu'elle témoigna devant lui, étaient pour le voyageur des énigmes indéchiffrables, et quand il sonna pour demander le linge de son bain, et que tous les soins dont un homme se charge ordinairement lui furent offerts et prodigués avec la même non-

chalance, notre Anglais ne pouvait pas revenir de sa surprise. Grâce à ces habitudes originales et au peu d'importance que les jeunes filles attachent à leurs faveurs, on n'a pas vu encore s'établir à Stockholm une de ces maisons où les étrangers et les matelots vont acheter des plaisirs faciles, trop payés souvent par leur santé.

Dans la bourgeoisie et dans les classes supérieures, la licence n'existe pas, et la galanterie est extrêmement rare; une grande réserve et une douceur constante caractérisent les femmes de la Suède. Ce sont elles qui, parmi les femmes du nord, possèdent le plus d'attraits et de grâces. Sveltes et gracieuses, elles n'ont rien de ces formes massives et épaisses que l'on trouve souvent dans les contrées septentrionales. Leur taille est mince, leur chevelure magnifique et blonde, leur teint éclatant, et leur tournure d'une élégance qui rappelle celle des Polonaises. Ajoutons que les femmes du peuple dont nous avons décrit tout à l'heure l'insouciance parfaite quant aux lois de la chasteté, sont en général plus jolies encore que les dames et les bourgeoises. Le philosophe ne peut s'empêcher d'observer cet étrange et double résultat d'un même principe. Les Suédoises de la haute classe n'étant sollicitées par aucune passion vive, par aucune séduction puissante, conservent une pureté de mœurs parfaite; et les Suédoises d'un rang inférieur, grâce à la même indifférence, ne s'enchaînent à aucun attachement impérieux, et ne subissant pas la loi d'émotions ardentes, se livrent avec une facilité sans conséquence et une complaisance presque toujours si désintéressée qu'elle ressemblerait presque à de la charité. Cependant les servantes d'auberge, dont la propreté, la coquetterie, l'élégance même étonnent tous ceux qui visitent Stockholm pour la première fois, n'ont pas de gages; il est défendu par l'usage de laisser quelque

chose en payant la carte; et Dieu sait quels revenus fournissent à l'élégante parure qui les distingue!

L'art gastronomique, sans avoir atteint en Suède une haute perfection, y est du moins très-honoré, comme dans la plupart des pays du nord. Avant de se mettre à table, on va chercher sur un petit buffet couvert de nappes blanches un petit repas préparatoire composé de hors-d'œuvres, d'anchois, de radis, de caviar, préface toujours accompagnée de quelques verres de cognac et de rum. Le dîner est disposé d'une manière qui semblera fort originale à nos compatriotes. Le potage, qui se compose tout simplement d'eau chaude dans laquelle la viande a bouilli, occupe, non le commencement, mais le milieu du festin; on y voit nager des feuilles de fenouil et des raisins de Corinthe; ensuite défile une longue liste de mets qui tous sont accommodés au sucre. On met du sucre dans le potage, dans la bière, dans la salade; on le mêle au poivre, au vinaigre, aux sauces les plus épicées; enfin l'Européen méridional, qui voit au milieu de la table ce sucrier en permanence et dans lequel on puise éternellement, regrette, je vous assure, de tout son cœur les dîners de Paris et de Londres. Les Suédois nous offrent, il est vrai, comme compensation, un nombre incroyable de repas. Leur vie semble partagée en stations gastronomiques. A votre réveil, vous trouvez sur votre lit une petite table qui supporte du café, du beurre et du pain. A onze heures, on déjeune avec des tartines de beurre, du jambon, du poisson salé et de l'eau-de-vie. On dîne à deux heures. A quatre heures, on sert du café. A six heures, vient le goûter, espèce de collation légère; enfin, à neuf heures, on soupe, et presque toujours le mets principal de ce dernier repas est un mélange de lait, de bière et de sirop, qui ne ressemble à rien de ce qui se mange ou se boit dans

nos contrées. L'habitude des toasts s'est conservée en Suède dans sa simplicité patriarcale. Toutes les fois qu'un convié boit à votre santé, il est absolument nécessaire que vous vidiez votre coupe, *pottle-deep*, jusqu'au fond. Aussi, comme disait le jeune Hamlet : « Supposez que vingt convives renouvellent la même politesse, à moins d'être très-exercé à cet usage, vous vous trouverez d'autant plus embarrassé que les verres des Suédois sont larges et profonds. » Souvent, dans les classes bourgeoises, on pratique l'ancienne coutume qui ordonne à chaque convive de baiser la main de la dame placée près de lui. La consommation de viande qui se fait à Stockholm est proportionnellement beaucoup plus forte que celle qui a lieu dans les régions moins septentrionales.

Cet immense rocher gratinique peuplé originairement par la race finnoise et civilisée ensuite par les races germaniques ; la Suède, si féconde et déchirée par tant de guerres intestines, est parvenue cependant à un degré de prospérité remarquable ; les mendians y sont très-rares : c'est un des pays d'Europe où la population des villes est proportionnellement la moins forte. Sur trois millions d'habitans, il n'y en a que trois cent mille qui habitent les villes. Peut-être un voyageur trouverait-il dans ce fait unique l'explication naturelle d'un bien-être qui semble accuser d'impuissance notre brillante civilisation.

En Suède, point de paupérisme organisé comme en Angleterre ; point de mendicité dominatrice, exigeante et dévastatrice : la population, qui se multiplie beaucoup moins rapidement que dans les pays chauds, parvient, presque toujours sans maladie, à un âge très-avancé ; là, comme dans tout le reste de l'Europe, le nombre des naissances illégitimes s'accroît d'année en année : c'est l'unique point de vue sous lequel on puisse dire que notre

civilisation a jeté sur ces contrées boréales son influence démoralisatrice.

Le climat, sévère et doux à la fois, protégé par les chaînes, les remparts et les contreforts des montagnes qui environnent la Suède, ne se fait pas remarquer par cette puissance de vie et de végétation qui appartient au midi, mais par une serénité presque constante, par une atmosphère pure que le tonnerre n'altère presque jamais, par la présence du soleil qui donne seize ou dix-huit heures de jour à l'agriculteur. L'hiver, qui commence au mois de décembre et qui se montre rigoureux dès ses premières atteintes, se prolonge jusqu'au commencement d'avril; quelquefois même jusqu'en mai et juin. A peine le premier souffle du printems a-t-il brisé l'écorce de glace dont la terre est couverte, la végétation reparaît tout-à-coup : c'est la rapidité d'un changement à vue. Long-tems comprimées, les eaux s'élancent, bondissent, la sève jaillit de la branche des arbres et se transforme en feuilles, puis en fleurs. Un bel automne, remarquable par les teintes profondes et bizarres du paysage et de l'horizon, succède à un été rapide, mais très-chaud. Quand l'hiver revient, une industrie qui n'a rien négligé pour en adoucir la rigueur protège le citadin et le paysan contre les morsures du froid. Dans nos régions tempérées nous ne prenons que très-peu de précautions contre les inconvéniens du printems et de l'hiver. Une maison suédoise est disposée de manière à braver le froid le plus intense : toutes les fenêtres ferment hermétiquement, les portes joignent comme le couvercle d'une boîte soigneusement fabriquée; de longs tuyaux, embrassant tous les étages et toutes les murailles des appartemens, répandent dans l'intérieur une chaleur continue; les planchers sont rembourrés de mousse, et souvent les fenêtres y sont doubles. On a re-

marqué que la température de la Suède était devenue beaucoup plus variable depuis une dizaine d'années.

Ces observations ne sont d'ailleurs applicables qu'à la partie tempérée de la Suède, celle qui se trouve en-deçà du fleuve d'Allelfvren; au-delà de cette rivière, c'est-à-dire au nord, sont situées les six provinces malheureuses et déshéritées de la nature dont les habitans sont souvent obligés de récolter leurs grains encore verts, de peur que la gelée ne détruise leur subsistance. En avançant vers le nord, vous voyez décroître peu à peu la végétation, les légumes, le chanvre, le lin, le tabac, les arbres fruitiers mourir les uns après les autres de latitude en latitude; les arbres en général se couvrir d'une écorce beaucoup plus épaisse, et leur aubier devenir plus compacte. Au Cap-Nord, la terre est d'une désespérante stérilité : à peine quelques herbes poussent-elles sur les roches pelées. La pomme de terre et le chou, végétaux robustes, trouvent à peine l'aliment nécessaire à leur végétation. A 1 degré E. du Cap-Nord, se trouve la singulière forteresse de Wardhus, le plus septentrional de tous les postes militaires connus. Les trente Norwégiens qui l'occupent ne voient pas le soleil se coucher du 21 mai au 21 juin : cette journée, d'un mois entier, est compensée par une nuit de deux mois et demi, qui commence vers le 15 novembre et finit avec le mois de janvier. Il est vrai que de tems en tems les lueurs boréales font flamboyer à l'horizon leurs drapeaux rouges et sanglans, et remplacent ainsi les clartés bienfaisantes du soleil.

Nous avons déjà dit que ces voyages étaient faciles et rapides dans toutes les régions du nord; car l'exploration des cantons les moins favorisés de la nature offre peu d'obstacles au voyageur. En Finlande même, vous êtes étonné de voir un petit enfant de onze à douze ans diriger

les petits chevaux du pays à travers des routes qui seraient dangereuses, si leur entretien n'était pas vraiment admirable. La voiture bondit et roule de vallée en vallée, de montagne en montagne, de roc en roc, à travers mille sinuosités de paysage; de nombreux ponts de bois tressaillent sous sa rapide course, et les trois chevaux de front écoutent avec obéissance la voix de leur jeune guide. Grâce à cette facilité de voyager, et à l'hospitalité antique des peuples du nord, nous avons d'excellentes descriptions modernes de la Suède, de la Norwège, du Danemark et de l'Islande.

A côté de mines riches et très-bien exploitées, près d'une agriculture qui triomphe d'un sol rebelle et d'un ciel austère, vous êtes surpris de trouver, surtout en Suède, une industrie presque dans l'enfance, des relations commerciales beaucoup plus bornées que la prospérité intérieure du pays ne le ferait espérer; une navigation beaucoup plus entendue et plus florissante, mais dont l'accroissement augmenterait considérablement, si le commerce et l'industrie du pays prenaient cet essor qui lui manque. Le soldat et le matelot suédois sont excellens: le marin est sobre, infatigable, discipliné, calme, économe, intrépide; les flots orageux qui battent les côtes sur lesquelles est placée l'habitation de ses pères ont, depuis sa naissance, frappé son oreille et ses regards de leur murmure et de leur aspect. Naturellement belliqueux, le Suédois se rappelle avec orgueil les guerres de Gustave-Adolphe et de Charles XII. On connaît cette étrange répartition des troupes dans des cantonnemens agricoles, répartition que la Russie a cherché à imiter, mais sans y réussir complétement. L'*indelta* de la Suède (tel est le nom de ce système à la fois agricole et guerrier) est une double et admirable pépinière de soldats et de laboureurs.

Sous beaucoup de rapports, et spécialement sous celui de la moralité, de l'industrie, du courage, le Danemark et la Norwège se rapprochent de la Suède : en Danemark, surtout, l'éducation populaire a fait d'immenses progrès, et l'on a trouvé moyen (chose admirable!) de conserver au peuple que l'on civilisait la simplicité naïve et forte de ses mœurs. Ce problème n'a pas été résolu en Angleterre ni en France. S'il faut en croire nos voyageurs, la Norwège n'a pas encore atteint le même degré de civilisation; la nature, il est vrai, par ses rigueurs et ses bizarreries, oppose à cette dernière des obstacles difficiles à surmonter. Rien de plus curieux que le récit d'un voyage fait récemment par un de nos compatriotes, de Christiania à Drontheim : il faut, pour accomplir cette route, traverser successivement une multitude de *fiords* ou lacs intérieurs environnés de précipices.

Avant de quitter Christiania, dit-il, nous achetâmes, au prix de 6 liv. st. (150 fr.) la pièce, deux petites *carrioles*, fort légères et fort élégantes, et qui, dans le pays même, ont conservé leur désignation française : *carriole;* il nous fallut ensuite louer une chaloupe, dans laquelle nous embarquâmes nos voitures; cinq hommes, auxquels nous donnâmes quelques schellings, s'engagèrent à nous faire traverser le Sogne-Fiord. La chaloupe était d'une forme bizarre, mais agréable; la poupe et la proue se ressemblaient exactement, formaient une pointe aiguë et s'élevaient de plusieurs pieds au-dessus de l'eau; les rames étaient très-larges et plates; le gouvernail avançait beaucoup dans l'intérieur de la chaloupe, de manière à gêner les passagers. Nous partîmes; nos hommes, remarquables par leur carrure et leur vigueur athlétiques, plongèrent d'un bras robuste les avirons dans les eaux du *fiord*. Au bout d'une ou deux heures, ils s'arrêtèrent en face d'une

grotte où ils débarquèrent. Des provisions dont ils s'étaient munis composèrent leur repas.

Un *fiord* est un bras de mer intérieur qui, se glissant à travers les rochers, pénètre dans leurs anfractuosités, remplit un bassin irrégulier et ne s'arrête que là où il rencontre un obstacle insurmontable. Il est difficile de donner une idée de la variété du spectacle qu'offre la traversée d'un *fiord* : les collines qui vous entourent s'élèvent peu à peu, se changent en roches escarpées, et bientôt élèvent de tous côtés des remparts gigantesques et à pic, d'où tombent de nombreuses cascades. Tout-à-coup les murailles se retrécissent, vous pressent, vous enferment ; leur ombre vous couvre ; elle cache tout à vos yeux, excepté un point du ciel et l'eau que la chaloupe sillonne. Quelquefois elles surplombent ; vous passez sous une voûte obscure d'où s'échappent, en battant des ailes, des milliers d'oiseaux. Cette diversité de points de vue et de situations est presque infinie : il y a des momens où vous voguez entre deux rives élevées et droites comme un canal ; puis ce lit étroit s'élargit : voici un lac immense, une étendue d'eau bleue, paisible et pure comme le lac de Genève ; vous découvrez au loin un passage obscur dans lequel vous vous engagez ; et, à peine sorti des flots du lac, vous longez une nouvelle muraille de 5,400 pieds d'élévation.

Le plaisir de cette pittoresque traversée aurait été pour nous beaucoup plus vif et mieux senti, si l'ardeur intense du soleil, réverbérée par les granits et par la nappe d'eau, n'était tombée sur nous d'à-plomb. Pas un souffle de vent, pas une ride sur l'eau : cette chaleur était intolérable, et nous levions les yeux avec douleur, presque avec désespoir, vers les cimes glacées des montagnes, vers la neige

séculaire entassée sur le front des montagnes, dont la fraîcheur n'arrivait pas jusqu'à nous.

La population rare qui habite les rocs dont les *fiords* sont entourés, mène une vie sauvage et bizarre comme le paysage que nous venons de décrire; les hommes portent des jaquettes courtes, des pantalons larges et de petites culottes rouges, fort semblables à celle des Grecs modernes. A une ceinture de cuir est attaché un grand couteau, instrument indispensable qui sert à plus d'un usage. Butler, dans son *Hudibrias*, se moque beaucoup de son héros qui, dit-il, se servait de la même arme pour couper son fromage, pour fendre un ennemi et équarrir du bois.

Le paysan norwégien sait varier bien davantage l'utilité et l'emploi du couteau; c'est avec ce seul outil qu'il fabrique des chaises, des harnais, des essieux et des roues. Son service de table, ses vases, ses malles, sont faits au couteau. Comme il ne peut trouver nulle part les objets dont il a besoin, il est, nouveau Robinson, forcé d'exercer toutes les industries, ou plutôt de les créer à son profit. Comme le paysan dalécarlien, il est à la fois charpentier, forgeron, tisserand, cordier, tailleur, bottier, ébéniste, menuisier, carrossier. Je ne crois pas que tous ses produits attestent une industrie très-avancée, mais la plupart sont solides, et quelques-uns sont même ornés de sculptures en bois qu'un artiste ne dédaignerait point. Certains paysans norwégiens, dans les loisirs de leur solitude et de leur vie sauvage, ont poussé très-loin l'art de tailler le bois; ce ne sont plus des ouvriers, ce sont des artistes.

Un jour que Christian V visitait Drontheim, un jeune pâtre qui se trouvait sur son passage prit un morceau de bois et un couteau, et improvisa un buste du prince, grossier sans doute, mais tellement ressemblant, que tout le

monde le reconnut; aujourd'hui même on le conserve dans le musée royal, comme objet d'art et de curiosité.

Drontheim, que certains voyageurs et géographes veulent déshériter de son nom pour l'appeler *Trunyem*, *Tronyem*, *Trondhjem*, ou même *Drondhjem*, est une ville singulière, peu connue, rustique dans ses mœurs et dont la plus remarquable curiosité est une cathédrale gothique, qui date du onzième siècle; mais une grande partie a été successivement détruite par les nombreux incendies qui ont désolé la ville. Le jour où je la visitais on y chantait la messe en musique, et on la chantait fort mal. Immédiatement après la messe, un petit prêtre rond et joufflu monta en chaire. Les hommes étaient à droite et les femmes à gauche. Il improvisa un sermon qui dura près d'une heure et qui attestait une grande facilité d'élocution. Pendant tout le tems consacré au débit de son discours, il eut soin de tenir les yeux fermés et la tête immobile.

Dans cette ville septentrionale, située au 63e degré de latitude nord, je fus étonné de trouver un hôpital, une maison de travail, une bibliothèque publique, un musée, une école publique et plusieurs écoles d'après la méthode de Lancaster. Il n'y a pas de maison, quelque pauvre qu'elle soit, qui n'ait une Bible et un psautier. Les crimes y sont peu connus, et ce qui pourra paraître plus étrange, l'étude de la langue anglaise y est très-répandue. Nos journaux sont lus à Drontheim, et ses habitans attachent le plus vif intérêt aux débats de notre Parlement.

(*Quarterly Review.*)

—

Statistique.

DES COMMUNICATIONS INTÉRIEURES

AUX ÉTATS-UNIS (1).

Tandis que dans la vieille Europe les projets d'amélioration les plus importans et les plus utiles languissent au milieu de débats interminables et se lèguent de génération en génération, la jeune Amérique, qui compte les années comme nous comptons les siècles, réalise à son profit toutes les belles découvertes; et, sagement avare d'un tems précieux, elle se hâte d'exécuter tandis que nous réfléchissons. L'utilité des canaux et des chemins de fer est in-

(1) Note de l'Éd. C'est au bel ouvrage de M. le major Poussin, sur les *Travaux d'améliorations intérieures projetés ou exécutés aux États-Unis,* que nous avons emprunté les principaux élémens de cet article. Il nous était impossible de recourir à de meilleures sources, car c'est le major Poussin qui a levé tous les plans des travaux importans qui ont été entrepris dans l'Amérique du Nord durant ces dernières années. Dans quelques mois les revues américaines publieront l'analyse de cet important ouvrage; et fidèles à notre titre, nous nous serions empressés de la reproduire, mais nous aimons mieux devancer la presse américaine et être les premiers à payer à notre compatriote le juste tribut d'hommages qu'il mérite pour des travaux exécutés avec tant de précision et dont il rend compte avec autant de lucidité que de modestie. D'après l'analyse succincte que nous offrons ici, on verra que cet ouvrage mérite d'être consulté par tous ceux qui s'occupent d'une manière spéciale des grands travaux d'utilité publique.

contestable ; ce sont eux qui rapprochent les distances par la rapidité du transport, et qui établissent des communications entre des pays que la nature semblait vouloir tenir toujours isolés. Cependant la réalisation de ces travaux est lente et difficile en Europe ; même dans les états où l'on sait en apprécier les avantages, une réserve, une timidité inexplicables arrêtent encore leur propagation ; et les gouvernemens eux-mêmes considèrent presque avec indifférence ces utiles améliorations qui doivent décupler leur force. En effet, en même tems qu'elles favorisent les rapports commerciaux, qu'elles augmentent la valeur de tous les produits, elles donnent aux gouvernemens le moyen de faire exécuter leurs ordres avec promptitude, de concentrer leurs forces, ou de les porter rapidement d'un point sur un autre. Ainsi, par cet heureux accord, chaque partie concourt à l'effet général, et chaque élément prête à l'autre un secours indispensable. Ce ne sera donc pas chose inutile que de jeter un coup-d'œil rapide sur les grands travaux qui, pendant les vingt dernières années, ont été entrepris aux États-Unis pour créer un système de communications intérieures entre les différentes parties de l'Union. C'est d'ailleurs un bel exemple à proposer aux sociétés de l'ancien continent que ce déploiement de toutes les activités physiques et intellectuelles dirigées avec tant d'accord et d'intelligence vers un but d'utilité générale, à une époque où elles dépensent toutes ces facultés en luttes et en querelles si contraires à leurs véritables intérêts. Elles puiseront en outre d'utiles enseignemens dans les procédés à la fois simples et ingénieux qu'emploient le gouvernement fédéral et les états, pour se procurer les ressources nécessaires à l'exécution de ces grandes entreprises.

Au nombre des travaux d'art qu'exigeaient les inté-

rêts politiques ou commerciaux de l'Union, il en est dont le gouvernement a dû prendre à sa charge la conduite et les frais. Tels sont ceux des fortifications permanentes qui avaient pour but de couvrir et de défendre les ports, de les assurer à la marine militaire, de priver l'ennemi de toutes les positions d'où, protégé par une force navale supérieure, il pourrait tenir la frontière en alarme, enfin de défendre les points accessibles, et de garantir les dépôts maritimes.

Pour les travaux de communications intérieures, où l'intérêt du gouvernement se trouve uni aux intérêts particuliers, il en abandonne l'initiative à ceux des états qui doivent y trouver le plus d'avantages, en se réservant toutefois la faculté d'imprimer à ces travaux l'ensemble et la direction que réclame le bien-être général. Il a créé pour cet effet une commission qui est spécialement chargée de relier autant que possible ces diverses entreprises. En même tems qu'il donne cette utile direction aux opérations isolées, le gouvernement fédéral leur fournit des secours matériels et leur fait des cessions de terres ou des avances de fonds; ces avances sont souvent converties en actions dont il devient propriétaire, et qui lui donnent le droit d'avoir dans les conseils voix délibérative et influente. C'est d'après ces principes que le trésor a contribué pour beaucoup à l'exécution du *canal de Dismall-Swamp* qui unit la Virginie à la Caroline du nord; à celle du *canal de la Chesapeake à l'Ohio*, qui part de Washington pour se terminer à Pittsbourg; enfin à celle du *canal de la Chesapeake à la Delaware*.

A son instigation, plusieurs états ont adopté pour l'exécution de leurs travaux publics une marche très-judicieuse. Ils ont créé un fonds nommé *fonds des améliorations intérieures*, qui est administré par un comité

choisi dans la législature. Ce comité, d'accord avec l'ingénieur de l'état, répartit les fonds de la manière la plus favorable à l'achèvement des travaux entrepris. C'est ainsi que l'état seul de Pennsylvanie, qui a aujourd'hui une population de 1,348,233 ames, et une superficie de 35,796 milles carrés, a déjà dépensé, dans un intervalle de quarante ans, jusqu'à l'année 1833, la somme de 195,000,000 fr. en travaux de communications de toutes espèces. Cet état possédera dans peu de tems près de 702 milles de canaux et de chemins de fer terminés, sans y comprendre les nombreux travaux particuliers exécutés aux frais des habitans de chaque district.

Quant aux études des canaux ou des chemins de fer projetés par des compagnies particulières, elles sont presque toutes conduites par des officiers de l'armée qui jouissent pour cela d'un traitement spécial.

De tous les états du globe, il n'en était aucun qui, plus que la république des États-Unis, réclamât un système de communications bien entendu. Son territoire occupe tout l'espace compris entre les 70° et 127° de long. occidentale et les 25° et 32° de latit. boréale; 1,160 milles (386 lieues) séparent la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, de Washington, la ville fédérale de l'Union. Comment des ordres pressés, des avis importans parviendraient-ils d'un de ces points à l'autre avec la promptitude qu'exige l'unité du service, si l'art ne suppléait aux ressources naturelles? Les côtes de l'Atlantique, depuis l'embouchure du St-John jusqu'à la Nouvelle-Écosse, bien que déchirées et dentelées par une multitude d'accidens du sol, n'offrent presque nulle part une navigation sûre et un mouillage commode. Cet inconvénient rend le cabotage d'une extrême difficulté. Un seul moyen s'offrait pour y remédier; c'était d'établir une navigation directe

entre les principales baies que la nature a creusées sur le littoral américain, et d'affranchir ainsi les navigateurs de l'obligation de doubler les caps qui en forment l'entrée, et les écueils qui en défendent les approches.

D'un autre côté, si l'on jette les yeux sur la carte des États-Unis, on s'aperçoit qu'une grande chaîne de montagnes, les Alleghanys, les traverse dans toute leur étendue, et les partage en deux grandes divisions : l'une de l'est, l'autre de l'ouest. L'Amérique de l'est ou Atlantique possède de très-grands avantages que n'a pas l'Amérique de l'ouest, tant à cause de la priorité de sa colonisation, du voisinage de l'Océan, que de sa position commerciale. De son côté, le pays de l'ouest est richement partagé sous plusieurs rapports. Le sol y est d'une grande fertilité; et la douceur de son climat ainsi que l'étendue de son territoire le rendent essentiellement agricole. Réunir ces deux grandes divisions par des communications artificielles, c'était donc un objet de la plus haute importance.

Ce sont ces causes générales qui ont fait naître deux systèmes principaux de communications artificielles : l'un ayant pour but de faciliter et d'abréger les transports sur toute l'étendue du littoral; l'autre, de créer des rapports entre les divisions de l'est et de l'ouest, et d'établir un échange réciproque de leurs produits. Pour distinguer ces deux systèmes, nous donnerons au premier le nom de *littoral*, et au second celui de *transalléghanien*. A cette classification nous ajouterons une troisième division, qui, sous le titre de *système local,* comprendra tous les travaux faits par chacun des états ou par des compagnies particulières, dans un but local, qui ne se rattache à aucun de ces deux grands systèmes. Nous n'indiquerons ici que les voies les plus importantes; notre nomenclature sans cela serait immense; car dans ce moment les États-Unis

comptent plus de 1,000 lieues de canaux et près de 300 lieues de chemins en fer.

SYSTÈME TRANSALLÉGHANIEN.

CANAUX.

I. *Canal d'Érié ou de New-York.* — Il établit une communication directe entre les grands lacs du Canada et de l'Hudson. On le divise en trois sections : celle de l'est, du milieu et de l'ouest.

La section de l'est part de l'Hudson, près Albany, et s'étend jusqu'à Utica sur la Mohawk, 6 milles au-dessous de l'Oriskany-Creek; elle a un développement de 103 milles (36 lieues).

La section du milieu comprend le grand niveau de Rome, qui a 49 milles de long, et s'étend d'Utica, où finit la section de l'est, jusqu'à Montézuma, sur la Seneca, au débouché du lac Cayaga : elle a un développement de 96 milles.

La section de l'ouest commence sur la rivière Seneca et se termine au lac Érié, près de Buffalo, sur un développement de près de 167 milles. Cette section présente des travaux d'art remarquables, entre autres l'embanquement, de 400 mètres de longueur, sur lequel il franchit la vallée de l'Irondequot. Cette navigation artificielle, suspendue pour ainsi dire dans les airs, produit l'effet le plus pittoresque, et excite une vive admiration, tant à cause de la hardiesse de sa construction, que par l'heureux contraste qu'il établit dans l'ensemble du paysage.

Le canal d'Érié est à la fois l'une des plus anciennes et des plus importantes voies de communication des États-Unis. Le plan en fut conçu en 1792, neuf ans après la guerre de l'indépendance, alors que l'ouest et le nord de

l'état de New-York n'était encore qu'une immense forêt ; mais ce fut seulement en 1808 qu'on s'occupa des moyens de le réaliser. La législature, en nommant un comité chargé d'élaborer le projet, vota une somme de 3,000 fr. pour la levée des premiers plans. En 1810, les fonds alloués pour les travaux d'exploration étaient épuisés ; mais M. Gedde, placé à la tête du comité, n'en continua pas moins les opérations à ses risques et périls.

En 1811, sur les rapports du comité, la construction du canal fut résolue. On fut long-tems indécis pour savoir si elle serait livrée à une compagnie ou si l'état s'en chargerait lui-même : des considérations importantes firent prévaloir ce dernier parti.

Il restait à examiner quelles étaient les sommes que l'état pouvait affecter à une entreprise évaluée d'abord à 29,000,000 fr., et qui définitivement en a absorbé près de 38. On avait d'abord songé à prélever une taxe annuelle de 2,000,000 fr. sur les propriétés territoriales, soit 10 p. °/₀ de leur valeur ; mais cette proposition ayant éprouvé une vive opposition, la législature décida que l'entreprise serait entièrement exécutée aux frais de l'état. Elle crut toutefois devoir invoquer l'appui du gouvernement fédéral ; mais elle n'obtint qu'une concession de terres qui, en raison de son peu d'importance, ne pouvait avoir quelque prix qu'après l'entier achèvement du canal.

La législature, une fois fixée sur le principe, résolut de ne pas ajourner l'exécution d'un projet aussi important. Dans sa session de 1816, elle rendit une première loi qui réglait les mesures d'exécution préparatoire, et leur affectait une somme de 108,000 fr. Le 17 avril 1817, parut une loi définitive qui nommait une commission chargée de la conduite des travaux, et l'autorisait à for-

mer, au nom des habitans de l'état, un emprunt de 2,000,000 fr. par an, au taux de 6 p. °/₀, remboursable par portions en 1837 et 1845. La même loi décrétait pour le même objet une taxe extraordinaire sur le sel, sur les bateaux à vapeur et sur les loteries.

Le 4 juillet 1817, les premiers travaux furent commencés. Pour s'assurer de la bonne exécution d'une si grande entreprise on l'adjugea par fraction de deux cents à cinq cents mètres. Cette division avait pour but d'empêcher que les travaux ne fussent monopolisés par quelques capitalistes aux dépens des petits entrepreneurs et de l'ouvrage lui-même.

En 1819, toute la section du milieu était terminée; et cette année-là même, une loi fixa le tarif du péage à 8 c. par tonneau et par mille pour les produits agricoles, et à 16 c. par tonneau et par mille pour les produits manufacturés. Dès la première année de la mise à exécution de ce tarif, le montant des sommes perçues pour la partie finie s'éleva à 30,860 fr.

En 1821, les sections de l'est et de l'ouest avancèrent simultanément. La navigation fut ouverte de Schenectady sur la section de l'est jusqu'à la terminaison ouest de la partie du milieu. Cette année, le revenu s'éleva à 24,665 fr.

En 1822, plus de 116 milles furent livrés à la navigation; et le revenu qui en provint monta net à 327,363 fr.

En 1823, plus de 160 milles se trouvèrent terminés et rapportèrent 829,796 fr.

En 1824, le revenu sur 280 milles achevés fut de 1,680,200 fr.

En 1825, le canal fut livré à la navigation sur toute son étendue, et il donna pour revenu 5,000,000 fr. Au moment où nous écrivons, nous avons la certitude que les pro-

duits bruts du grand canal d'Erié sont de	10,153,413 fr.
A déduire les frais d'entretien et d'administration.	4,007,835
Ainsi le revenu net est de.	6,145,578

La dette contractée par l'état pour couvrir les frais de construction s'était élevée en 1824 à 41,734,000 fr. En 1833, elle était réduite à 29,932,813 fr.; et les commissaires chargés de l'administration des fonds avaient entre leurs mains une somme de 14,106,063 fr., provenant de différentes sources, qui, appliquée à l'extinction de la dette originelle, réduisait celle-ci à 15,826,750 fr. D'après ce calcul, si le revenu du canal se maintient à un taux égal dans les trois prochaines années, la totalité de la dette se trouvera éteinte neuf ans avant l'époque fixée par la législature.

II. *Canal Champlain.* — Il s'étend du grand canal d'Erié, qu'il quitte à 8 milles d'Albany, jusqu'à Whitehall, sur un affluent du lac Champlain, en passant par Waterford, Sandy-Hill et Fortann. Sa longueur est de 63 milles 1/2; son point culminant, de 92 pieds 1/2. Ce canal, par le moyen du Sorel qui débouche dans le Saint-Laurent, établit une communication entre New-York et Québec, et par conséquent entre l'Hudson et le lac Erié. Les frais de sa construction se sont élevés à 13,048,037 fr. En 1824, les péages ont produit 250,500 fr.

III. *Canal de la Chesapeake à l'Ohio.* — Ce canal, qui unit l'Ohio à l'Atlantique, est partagé en trois grandes divisions : de l'est, du centre et de l'ouest.

La division de l'est commence dans le district de Colombia, près la ville de Washington, capitale de l'Union. Elle s'étend jusqu'à Cumberland, à l'embouchure de la

rivière Savage, tributaire de la Potomac. Elle a un développement de 186 milles.

La division du centre comprend le point de partage des eaux, et s'étend de Cumberland jusqu'à l'embouchure de la rivière Casselman dans le Youghagany, à l'ouest des Alléghanys. Elle a un développement de 70 milles. Cette division traverse la chaîne des Alléghanys, au moyen d'un souterrain creusé à 257 mètres au-dessous du sommet de la montagne, sur une longueur de 5 milles. Ce souterrain est entièrement revêtu en briques : il a 6 mètres 70 centimètres de largeur et 7 mètres 16 centimètres de hauteur depuis le fond jusqu'à la voûte.

La division de l'ouest commence à un quart de mille au-dessous du confluent de la rivière Casselman et du Youghagany, et se termine à Pittsbourg sur l'Ohio. Son développement est de 85 milles 1/4.

Lorsqu'on entreprit ce canal, les devis de construction s'élevèrent à 121,275,000 fr. Cette dépense avait quelque chose d'effrayant; mais les avantages qui devaient en résulter ne permettaient pas d'hésiter à en faire le sacrifice. La valeur des terres placées, soit sur la ligne que le canal parcourt, soit dans les états auxquels il sert de débouché, doit, dans un espace de dix ans, augmenter de 12, de 20, et dans quelques endroits de 50 p. °/₀. On évalue cette amélioration territoriale à 200,000,000 fr. Dans cette même période, l'accroissement du produit des transports intérieurs, du commerce, des douanes, etc., procurera un bénéfice de 242,000,000 fr. D'après ces calculs, basés sur des données raisonnables, en supposant que le canal ne produisît lui-même aucun revenu, et que les péages ne servissent qu'à couvrir les dépenses d'entretien et d'administration, il produirait encore au bout de six années une somme égale à trois fois et 3/5es la dépense

totale de sa construction. D'après les parties terminées de cette grande entreprise, qui fut commencée en 1827, on peut être assuré qu'elle réalisera les espérances que les hommes de l'art en ont conçues.

IV. *Canal de Pennsylvanie.* — On comprend sous ce nom une ligne immense de navigation artificielle de 676 milles de longueur. Elle commence à Middletown sur la Susquehanna, continue le long de son affluent Juniata, se prolonge jusqu'au pied des monts Alléghanys, franchit cette chaîne et va joindre l'Ohio. Voici ses principales branches.

Traverse division (*section transversale*). Elle commence à Colombia sur la Susquehanna, et aboutit à Pittsbourg, longeant en partie la Juniata, et passant par Millerstown, Mexico, Lewistown, Hutingson et Johnston. Sa longueur est de 322 milles. Le point culminant du canal à Frankistown est de 910 pieds. Le point culminant du chemin de fer qui fait partie de cette ligne, est de 1,381 pieds. La hauteur totale est donc de 2,291 pieds.

Middle division (*section moyenne*). Elle commence à Duncan's-Island, et aboutit à Téoga, en passant par Liverpool, Northumberland, Danville, Blonnburry et Towanda. Sa longueur est de 204 milles. Le point culminant est de 423 pieds.

West division (*section occidentale*). Elle commence à Northumberland, sur la Susquehanna occidentale, passe par Milton, Pennsboro, Williams-Port, et aboutit à Dunstown. Sa longueur est de 70 milles ; son point culminant est de 109 pieds.

Eastern division (*section orientale*). Elle commence à Bristol sur la Delaware, passe par Yardleyville, New-Hope, Monroë et aboutit à Easton, aux ouvrages hy-

drauliques construits par la compagnie de la Lehigh. Sa longueur est de 168 milles.

CHEMINS DE FER.

I. *Chemin du Mohawk à l'Hudson.* — Sur la ligne que parcourt le grand canal d'Erié, le trajet d'Albany à Schenectady, qui n'est que de 24 milles, a nécessité 27 écluses. Ce chemin de fer a pour objet d'affranchir le commerce des lenteurs occasionées par le passage de ces écluses. Son développement est de 15 milles 1/2, par conséquent de 8 milles 1/2 de moins que le canal qui suit la vallée de Mohawk. Son point culminant au-dessus de l'Hudson est de 102 mètres.

Il se compose de rails plates assises sur des blocs en pin de Norwège. Il n'a encore reçu qu'une voie, quoiqu'il soit destiné à en avoir deux. Les frais se sont élevés à 3,500,000 fr. Une machine locomotive, sortant des ateliers de West-Point, le parcourt avec une charge de 8 tonneaux (8,115 kil.); sa vitesse moyenne est de 15 milles à l'heure.

II. *Chemin de Boston à Albany.* — Il passe par Newton, Worcester, Leicester, Springfields par le mont Washington, où se trouve son point culminant, à 1,480 pieds, ensuite par Dalton dans la vallée de l'Housatonie, par Castletown et Greenbush sur l'Hudson, vis-à-vis Albany. Sa longueur est de 200 milles, dont 160 jusqu'aux frontières de l'état de New-York, et 40 de là à Albany.

III. *Chemin de Philadelphie à Colombia*, sur la Susquehanna, où il joint le canal de Pennsylvanie. Il passe par Downingstown, Lancaster, Mount-pleasant. Sa longueur est de 80 milles, et son point culminant de 599 pieds.

IV. *Chemin de Baltimore à l'Ohio.* — C'est le plus

long de tous les travaux de ce genre qu'on ait encore exécutés sur le globe. Il est à double voie et s'étend sur plus de 250 milles (83 lieues). Il part de Baltimore, et passant par *Points-of-rocks*, se dirige vers Wheeling, sur l'Ohio. Un embranchement doit le mettre en communication avec Washington. Malheureusement la jalousie d'une compagnie rivale a fait suspendre les travaux de ce chemin qui aurait établi une communication directe et facile avec les contrées situées au-delà des Alleghanys. Il n'y a aujourd'hui que 30 lieues d'achevées.

SYSTÈME LITTORAL.

CANAUX.

I. *Canal du Mississipi au lac Pontchartrain.* — Ce canal forme le premier chaînon de la ligne de communication qui, suivant les bords du golfe du Mexique, doit traverser l'isthme de Floride, et s'étendre jusqu'à la baie du cap Cod. Il part d'un bassin placé au centre de la Nouvelle-Orléans, et débouche sur la rive nord-ouest du lac Pontchartrain. Sa longueur est de 9,289 mètres et sa profondeur régulière de 12 mètres.

II. *Canal Chesapeake-Albemarle.*—Il joint le James aux lagunes d'Albemarle. Une partie appartient à la Virginie, et l'autre à la Caroline du nord. Il commence à Deep-Creek, petite ville florissante, qui lui doit son existence; traverse le Dismal-Swamp, et aboutit aux Joyce's-Creek, branche du Pasquotank, qui appartient au Dismal-Sound. La longueur de ce canal est de 23 milles; son point culminant est de 16 pieds 1/2.

III. *Canal Delaware et Chesapeake.*—Ce beau canal, l'un des plus importans de l'Union, quoique d'un parcours peu étendu, puisqu'il n'a que 14 milles, établit un

point de communication entre les baies de Chesapeake et de Delaware. Il a 8 pieds de profondeur, 60 de largeur à la superficie et 36 au fond; il porte des vaisseaux de trois cents tonneaux : sa construction a coûté plus de deux millions de dollars. Il commence à Delaware-City, sur la Delaware, jolie petite ville, bâtie en 1827, à quatre milles au-dessous de Newcastle, et aboutit sur la Chesapeake en suivant une partie du cours de l'Elk.

IV. *Canal de la Delaware au Rariton.* — Il commence à Bordentown, dans le Couvick's-Creek, tributaire de la Delaware, traverse successivement l'Assunpick et le Millstown; redescendant ensuite à l'est vers la rivière South, il débouche sur la rive droite du Rariton. Ce canal, qui ouvre une nouvelle communication entre Philadelphie et New-York, permet de se rendre de l'une à l'autre de ces deux villes en vingt-quatre heures. C'est en 1831 qu'il a été commencé.

V. *Canal de New-Haven.* — Il forme la partie principale de la grande voie hydraulique destinée à réunir le Long-Island-Sound avec le lac Memphremagog, dans le Vermont et le Bas-Canada. Le canal principal, de New-Haven aux chutes de la rivière Blanche (*White river*), a 205 milles de longueur. Son point culminant est de 499 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique. Le canal de Farmington, qui va de Northampton dans le Massachussets à New-Haven, en fait partie.

VI. *Canal à travers l'isthme du cap Cod.* — Il termine la ligne de communication parallèle à l'Océan, et permet aux bâtimens côtiers de passer de la baie de Nantucket à celle du cap Cod, sans doubler le cap de ce nom. Il commence au hâvre de Back-River dans la baie de Buzzard, et aboutit dans la baie de Barnstable, à un mille

au nord de l'embouchure de la rivière de Sousset. Sa longueur est d'environ trois lieues.

CHEMINS DE FER.

I. *Chemin de Philadelphie à Trenton,* ville très-importante à cause de sa navigation à voiles sur la Delaware. La distance de Philadelphie à Trenton, par ce chemin de fer, est de 27 milles seulement, tandis que par la navigation de la Delaware elle est de 40 milles. Il ne faut maintenant qu'une heure pour aller de l'une à l'autre de ces deux villes.

Pour obtenir dans la construction de ce chemin un résultat plus prompt et plus économique, on s'est borné provisoirement à asseoir des rails en fer sur des supports en bois. Les dépenses de cette construction se sont élevées à 2,000,000 fr. Les produits du péage peuvent s'évaluer ainsi :

Transport de la malle..................	57,940	
Id. de marchandises et de voyageurs.....	371,186	429,126
Achat de machines.........................	16,260	
Frais de transport........................	39,566	
Id. d'administration....................	27,100	
Intérêt du capital à 6 °/₀................	130,080	213,006
Net............		216,120

Ce qui donne un intérêt de 10 p. °/₀ pour le capital engagé.

II. *Chemin de New-Brunswick à New-York.* — Ce chemin n'est qu'une suite du précédent avec lequel il communique par un embranchement de Trenton à Brunswick. Il a 30 milles de développement, et deux courbures seulement, qui n'ont pas moins de 204 mètres de rayon;

le reste est en ligne droite : on peut le parcourir en une heure et demie. Les frais de construction de ce chemin se sont élevés à 4,000,000 fr. Les produit bruts sont, par an, de. . . . . 838,085 fr.
Les frais d'entretien et d'administration s'élèvent à 193,168

Reste net. 644,917

Ce qui représente l'intérêt du capital à 16 p. %.

III. *Chemin de Boston à Providence.* — Il passe par Roxbury, Dedham et Foxborn ; sa longueur est de 43 milles : son point culminant est de 381 pieds 1/2.

IV. *Chemin de Camden à Amboy.* — La première de ces villes est vis-à-vis de Philadelphie, et l'autre près de New-York. Le chemin qui les unit traverse en ligne droite le New-Jersey : on franchit cette distance en moins de cinq heures, tandis que par l'ancienne voie il fallait plus de dix heures.

Ce chemin est desservi en ce moment par des chevaux et par trois machines locomotives, dont l'une peut remorquer un convoi de voyageurs à raison de 25 milles par heure. On a observé que dans les courbures elle n'éprouvait aucune diminution dans sa vitesse, et que son action était alors de 40 milles à l'heure. On se propose de placer bientôt sur cette route deux machines locomotives, qui remplaceront entièrement la force animale.

Les frais de construction se sont élevés, tout compris, à 8,000,000 fr.

V. *Chemin de Newcastle,* en Delaware, *à Frenchtown.* — Il est en concurrence avec le superbe canal Delaware-Chesapeake : sa longueur est de 16 milles.

SYSTÈME LOCAL.

CANAUX.

Nous ne comprendrons dans cette nomenclature que les travaux les plus importans.

I. *Canal de Baltimore.* — Il part de cette ville, et aboutit à Colombia, sur la Susquehanna : il a 60 milles de longueur.

II. *Canal du Roanoke.* — Il commence à Welden, village situé au pied des chutes du Roanoke, et finit à Salem, sur ce même fleuve, en passant par Whitby, Abbeyville et Monroë : sa longueur est de 244 milles.

III. *Canal de Junction.* — Il joint le Staunton ou Roanoke avec l'Appomatox : sa longueur est de 44 milles.

IV. *Canal de Eutaw,* dit aussi *canal de Santee.* — Il joint la Santee avec le port de Charlestown, dans la Caroline du Sud. Il part d'Eutaw, sur la Santee, et forme la jonction de ce fleuve avec le Cooper, qui se décharge dans le port de Charlestown : sa longueur est de 21 milles.

V. *Canal de Blackstone*, dans le Massachussets et le Rhode-Island. Il a 45 milles de longueur, et met en communication les deux villes de Worcester et de Providence.

VI. *Canal Hudson et Delaware.* — Il joint ces deux fleuves en passant par Kinston, Monbacus, etc. : sa longueur totale est de 65 milles 1/2, et son point culminant de 535 pieds. A Carpenter's-Point, où il aboutit, il rencontre le canal Lackawaxen, qui lui sert de prolongement. Ce dernier va de Carpenter's-Point à Honesdale, où se trouve un chemin de fer qui mène à Carbondale dans la Pennsylvanie. La longueur de ce canal depuis Carpenter's-Point jusqu'à Honesdale est de 53 milles : son point culminant est de 816 pieds.

VII. *Canal Morris.*—Ce canal, entrepris dans des vues d'intérêt commercial, a mis en communication la Delaware avec la Passaie, et par conséquent avec l'Hudson. Son objet est d'approvisionner la ville de New-York de charbons de terre, et la ville manufacturière de Patterson, des matériaux bruts importés par le port de New-York. Il traverse en outre les districts de l'état de New-Jersey, les plus riches en mines de fer et de cuivre.

Le canal Morris commence sur la rive gauche de la Delaware, vis-à-vis d'Easton, en Pennsylvanie. Son point de partage est au lac Hopatkung, et il débouche dans l'Hudson au-dessous du village d'Aquacknock. De là à New-York, la navigation est à voiles. La longueur totale de son parcours est de 90 milles et demi (32 lieues 1/2), et la hauteur des pentes et contre-pentes comprises dans cet espace est de 501 mètres. S'il eût fallu franchir cette élévation au moyen d'écluses seulement, on eût été obligé d'en établir deux cent cinq, nombre très-considérable, et beaucoup plus grand que sur aucun autre canal. On a donc adopté pour sa construction un système composé d'écluses et de plans inclinés, d'après les procédés employés en Angleterre sur le canal de Bridgewater, et en France sur celui du Creuzot. Pour faire franchir aux bateaux les plans inclinés, on se sert de sas mobiles de 50 pieds de longueur sur 3 de profondeur et 9 de largeur. Ils sont placés sur une plate-forme triangulaire montée sur 8 roulettes, qui les tient toujours dans une position horizontale. Chaque sas, contenant 45 tonneaux d'eau, peut peser, avec la plate-forme, 60 tonneaux ou 6,094 kilog. Les chariots sont munis de deux câbles en fer qui se roulent autour de treuils placés, tant en amont qu'en aval du plan incliné.

Ce canal a été livré au public en 1831. Les frais de sa

construction se sont élevés à 4,387,700 fr. : la première année de navigation a produit près de 50,000 fr.

VIII. *Canal du Schuilkill.* — Il réunit Philadelphie à Port-Carbon, en passant par Norristown, Reading, Hambourg, Potville, etc. : sa longueur est de 112 milles, et son point culminant de 620 pieds.

IX. *Le grand canal d'Ohio.* — Il traverse du nord au sud l'état de ce nom. Il commence à Cleveland à l'embouchure du Cayahoga dans le lac Érié, et aboutit à Portsmouth, au confluent du Secoto avec l'Ohio, en passant par Chillicothe, Circleville, Hebron, Salem, New-Philadelphia et Bolivar. Ce magnifique ouvrage met en communication les grands lacs du Canada avec le Mississipi; ainsi, un vaisseau qui partirait de Québec sur le Saint-Laurent, pourrait aller à la Nouvelle-Orléans ou à New-York sans quitter le continent. La longueur de ce canal est de 307 milles (102 lieues). Son point culminant est élevé de 499 pieds au-dessus de l'Ohio à Portsmouth, de 305 au-dessus du lac Érié, et de 973 au-dessus de l'Atlantique.

X. *Canal de Middlesex.* — Il unit la rivière de Merrimack à la rade de Boston, près Charlestown, où se trouve un des grands chantiers de la marine militaire de l'Union. Ce canal est le premier qu'on ait creusé aux États-Unis. Sa construction date de 1789, époque où l'Union commençait à peine à se remettre d'une guerre longue et ruineuse. Frappée des avantages que devait offrir au commerce de Boston l'exploitation des belles forêts et des riches carrières de granit renfermées dans les montagnes du Hampshire, une Compagnie entreprit à ses frais d'ouvrir ce moyen de transport. Les principaux articles dont il facilite l'écoulement sont : les bois à brûler, les bois de construction, la potasse, le seigle, la pierre de taille, etc.

Pendant un an, il a passé sur le canal 55,800 stères de bois à brûler. La quantité de bois de construction qui descend en radeau est encore plus considérable.

La valeur des terres placées sur les bords du canal, jusqu'à une distance de six milles, a augmenté d'un tiers, tandis que dans l'intérieur elle est restée stationnaire. Avant son ouverture, le bois était sans valeur dans l'état de New-Hampshire; aujourd'hui le prix moyen de ce combustible est de 7 fr. 25 le stère. Sur cet article seulement, l'état a réalisé un bénéfice de 27 millions de fr.

Les frais de construction du canal, qui avaient été évalués d'abord à 2,500,000 francs, se sont élevés à 3,132,760 francs. Livré au public en 1804, il rapportait, en 1808, 37,940 francs; et, en 1816, son revenu s'éleva à 172,600 francs. Pendant la guerre de 1812, il rendit de grands services, en facilitant les approvisionnemens de Boston : c'est par cette voie que furent transportés les bois qui servirent aux réparations de l'une des plus anciennes frégates de l'Union, *la Constitution*, ainsi qu'à la construction d'un vaisseau de 74 canons, *l'Indépendance*.

XI. *Canal de Miami.* — Il ouvre une nouvelle communication entre le lac Érié et l'Ohio, au moyen du Maumée, affluent de ce lac; et du Miami, affluent de l'Ohio : son point culminant est de 175 pieds au-dessus de l'Ohio.

XII. *Canal d'Oswego*, dans le New-York. — Il commence à Salina, et aboutit à Oswego sur le lac Ontario, en établissant une communication entre le grand canal Érié et le lac Ontario. Ce canal est très-important, puisque la navigation entre ces deux lacs est interrompue par la fameuse cataracte du Niagara : sa longueur est de 38 milles.

XIII. *Canal de Seneca*, dans le New-York. — Il a 20

milles de long, et met en communication les deux lacs Seneca et Cayaga avec le grand canal d'Érié.

XIV. *Canal de l'Union.*—Il commence au Schulkill, 3 milles au-dessous de Reading, et finit à Middletown, sur la Susquehanna, en passant par Bernville, Lebanon et Hummelstown. Il a 80 milles de long : son point culminant est de 311 pieds.

XV. *Canal du Lehigh.* — Il commence à Laston, à l'embouchure du Lehigh, et communique à Mauch-Chunk, avec le chemin de fer qui conduit aux mines de houille. Il passe par Bethléem, Allentown et Lehightown : sa longueur est de 47 milles, et son point culminant de 364 pieds.

CHEMINS DE FER.

I. *Chemin de Charlestown à Hambourg* sur la Savannah dans la Caroline-Sud, vis-à-vis d'Augusta dans la Géorgie. Il passe par Orangeburg, et a une longueur de 135 milles (45 lieues). On doit le prolonger jusqu'à la rivière Tennessée.

II. *Chemin de Patterson à New-York.* —Ce chemin, long de 16 milles 1/4, est remarquable par son exécution. Il traverse des marais considérables, et franchit deux rivières sur des viaducs d'un beau travail.

Il est destiné à être servi par des machines locomotives ; il n'a encore qu'une voie, mais on a l'intention d'y en établir deux. Comme sur une grande partie des chemins de fer des États-Unis, ici on a alternativement employé le bois et le fer. Les dépenses ont été estimées à 1,958,343 fr. Les produits bruts s'élèvent en ce moment à . . . . 340,132 fr.
Les frais d'entretien et d'administration à 83,034

Produit net 257,098

Ce qui donne 11 p. % d'intérêt sur le capital.

III. *Chemin de Baltimore à la Susquehanna.* — Il est destiné à faire affluer sur Baltimore les produits de la fertile vallée de la Susquehanna. Son débouché sur la Susquehanna est près de la ville d'York, et sa longueur est de 170 milles. Un embranchement, partant de Baltimore, est dirigé vers Philadelphie sur une longueur de 118 milles; un autre communique de Baltimore à la ville fédérale; on parcourt ce dernier en deux heures. A l'aide des communications que nous venons d'indiquer, on peut se rendre de Washington à Philadelphie en neuf heures; et comme il n'en faut que six pour aller de cette ville à New-York, quinze heures suffisent à une voiture à vapeur pour franchir le trajet de New-York à Washington !

En résumé, voilà comment se composent les divers systèmes de routes et de canaux qui concourent à imprimer aujourd'hui tant d'activité à toutes les branches de l'industrie et du commerce des États-Unis. Nous avons omis dans cette longue nomenclature la grande route nationale qui de Washington doit se diriger sur les points principaux de l'Union et centraliser pour ainsi dire les vingt-quatre républiques fédérales. Cette route n'est encore qu'en projet; et, tant à cause de son importance politique que des dépenses considérables que sa construction doit occasioner, le gouvernement, avant de la faire exécuter, ne saurait trop en peser les inconvéniens et les avantages afin de ne froisser aucun intérêt et de ne blesser aucune susceptibilité.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Nouvelle Théorie de la Combustion. — Dans l'une des dernières séances de l'Académie des Sciences de Londres, le docteur Williams a lu sur ce sujet un mémoire fort intéressant, dont voici le résumé : Ce savant recommandable, après avoir démontré que le phénomène de la combustion est toujours le produit d'une action chimique plus ou moins intense, en distingue les différens degrés. Il a d'abord comparé les corps simples dont la combustion se fait avec le plus de perfection, et est descendu ensuite insensiblement jusqu'à ceux chez lesquels elle s'opère avec le moins de facilité. On connaissait, avant la nouvelle théorie du docteur Williams, quels étaient les deux termes les plus éloignés dans l'échelle de combustion. On savait que d'un côté ce sont les corps qui brûlent en dégageant une plus grande quantité de calorique, comme la plupart des gaz inflammables, et les corps solides chauffés jusqu'à la chaleur rouge ; et que, de l'autre, ce sont les substances qui dégagent le moins de calorique pendant la combustion, comme le phosphore quand il brûle à la température ordinaire, ou comme le soufre quand on le fait fondre à petit feu ; mais la théorie du docteur Williams nous a appris qu'au-dessous de ce dernier degré de combustion, il en existe un autre dont la découverte jette le plus grand

jour sur une foule de phénomènes jusqu'ici inexplicables. Voici comment le docteur a procédé à l'expérience qui lui a fourni ce résultat important.

Il se renferma dans un appartement où il avait ménagé une obscurité profonde; il mit dans un globe de fer plusieurs matières combustibles, telles que de la cire, de l'huile, du blanc de baleine, du suif, etc. Après avoir fait chauffer le globe pendant quelque tems, il aperçut au-dessus de la tubulure qui le surmontait une petite flamme. Il examina la nature de cette flamme, reconnut qu'elle était entièrement distincte de celle qui est produite par la combustion ordinaire, et remarqua en outre que cette lumière n'était pas non plus une phosphorescence du suif, comme on avait bien voulu le dire quand on avait comparé cette dernière substance au *spath-fluor* et à plusieurs autres minéraux. Car, si cette flamme n'eût été qu'une phosphorescence du suif, elle n'aurait pas augmenté d'intensité lorsqu'il la mettait en contact avec l'oxigène, et elle ne se serait pas éteinte lorsqu'il la plongeait dans l'acide carbonique. D'après cela, il est évident que cette flamme est d'une nature particulière.

Cette flamme doit donc être considérée comme le lien qui unit entre elles la combustion et la putréfaction. A l'aide de cette découverte, l'on peut facilement expliquer les phénomènes si ordinaires des combustions spontanées de la laine fortement imprégnée de suint, du chanvre huilé, du coton, du charbon, du foin humide, de la tourbe, du lin. Dans ces cas, il se fait absorption d'oxigène, la putréfaction commence, la fermentation progresse jusqu'à élever la température à 300 degrés. Alors la flamme découverte par le docteur Williams se montre, et la combustion ordinaire commence. On explique de la même manière le phénomène de la combustion humaine spontanée. Dans ce cas, ce

sont les chairs qui, en se dissolvant, élèvent la température du corps et donnent d'abord naissance à la petite flamme que le docteur Williams a observée.

Nouvelle espèce de chiens reconnue dans l'Inde. — C'est au colonel Sykes que l'histoire naturelle doit la découverte d'une nouvelle espèce de chiens sauvages que l'on trouve dans les contrées occidentales de l'Inde, et que l'on avait confondue jusqu'à présent avec les autres chiens qui, vivant éloignés de la compagnie de l'homme, étaient repassés à l'état sauvage primitif. C'était sur les bords de la Bhima qu'en chassant un jour avec quelques habitans des bourgades voisines, on apporta au colonel un animal qu'un des chasseurs venait de tuer, et auquel les indigènes donnaient le nom de *Colsun*. La bête était encore chaude : on l'ouvrit, et l'on trouva dans son estomac la chair encore palpitante du gibier dont elle venait de se repaître. Sa longueur, depuis la tête jusqu'à la queue, était de vingt-six pouces, et sa hauteur de seize. Sa queue, assez touffue, rouge à la base et noire au bout, avait onze pouces. Son corps était tout rouge depuis le nez jusqu'à la queue, mais il prenait une teinte moins vive sous la gorge, sur la poitrine, sous le ventre, et entre les jambes de devant. Son poil était soyeux, court et sans boucles. Ce qu'il y avait de plus remarquable chez cet animal, c'était l'extrême petitesse de la tête, qui n'avait que trois pouces et demi de long, la conformation de ses cuisses, de ses pieds et de ses orteils, et la longueur prodigieuse de son cou. Ses pieds de devant avaient cinq orteils, et leur articulation était analogue à celle du chacal; ses oreilles étaient larges, droites, et rondes à la base; ses pupilles étaient rouges, ses prunelles brunes, et ses traits exprimaient la férocité.

Après avoir préparé sa peau, on reconnut qu'elle avait les mêmes propriétés que celle du daim. Ces données suffirent au colonel Sykes pour penser que cet animal n'avait aucune identité avec ceux dont les naturalistes nous ont donné la description dans leurs ouvrages, qu'il n'a aucune analogie ni avec le dhole, ni avec le chien sauvage de Ceylan, ni avec le chien sauvage d'Afrique, ni avec le dingo de la Nouvelle-Hollande, ni enfin avec le chacal, et qu'il forme à lui seul une espèce particulière et bien distincte. Le colsun habite les bords de la Bhima-Shankar et les côtes méridionales de Mahratta; on le trouve en assez grande quantité dans les montagnes du Kitour, dans le district de Balaghat, dans celui de Hydernbad, dans les pays boisés d'Ellur et de Rajama-Hendri, dans le territoire de Ganjam, et sur les côtes orientales du Coromandel. Il ressemble un peu au renard, et a comme lui la même manière d'attaquer, et le même penchant à voler. Il va toujours en troupe, se cache dans les montagnes, se précipite, avec ses compagnons, sur les bêtes qu'il rencontre, et même sur des tigres, dont il vient quelquéfois à bout lorsqu'il est secondé par le nombre. Le colsun ne s'apprivoise pas : quelle que soit la douceur avec laquelle on le traite, il conserve toujours sa férocité naturelle.

Sciences Médicales.

De la revaccination et de ses effets. — Les nombreux exemples de variole observés depuis quelques années chez des sujets vaccinés ont vivement attiré l'attention des hommes de l'art, et même de plusieurs gouvernemens de l'Europe. Soit que, dans les premières années qui suivirent la découverte de la vaccine, les immenses résultats

obtenus par cette bienfaisante découverte fissent négliger quelques cas où elle n'avait pas eu son effet ordinaire, soit que les cas d'insuccès de la vaccine ne se soient offerts réellement à l'observation que depuis un petit nombre d'années, il n'en est pas moins certain que l'examen de cette question offre l'un des problèmes les plus importans que l'on puisse agiter en ce moment pour le bonheur et l'avenir de l'espèce humaine. En effet, en admettant, ce qui paraît probable, que les cas d'insuccès de la vaccine soient plus communs de nos jours qu'au commencement du siècle, il se présente plusieurs manières d'expliquer ce fait et qui toutes peuvent amener à des résultats pratiques d'une grande importance. Si nous admettons avec les uns que le vaccin a perdu parmi nous une partie de sa force et de son énergie, et que cette maladie artificielle, dépouillée comme plusieurs autres maladies de son intensité, n'aurait plus la même efficacité pour protéger contre la variole, il est évident que dans ce cas il faudra remonter à la première source du vaccin, et, s'il est possible, le renouveler à des époques assez rapprochées; mais cette hypothèse est sans valeur du moment que l'on a reconnu que les phénomènes présentés par ceux qui ont été vaccinés dès la première année de l'invention ne diffèrent nullement de ceux que l'on observe chez les individus vaccinés de nos jours. Si au contraire nous admettons que le vaccin a conservé la même efficacité qu'autrefois, mais que cette efficacité va en diminuant chez chaque individu à mesure qu'il avance en âge, et que celui qui a été vacciné à l'âge de six mois, d'un an ou de deux ans, a perdu, après qu'il a dépassé l'âge de la puberté, une partie de l'action protectrice du vaccin, il est évident que l'on devra chercher pour les adultes, c'est-à-dire pour ceux qui après

avoir été vaccinés pendant leur enfance auront dépassé l'âge de vingt et de vingt-un ans, un nouveau moyen protecteur, et que l'on devra examiner si la vaccine peut être reproduite chez ces sujets, et si cette seconde vaccine aurait pour effet de préserver l'adulte de la variole, comme il paraît que celle pratiquée pendant l'enfance le fait jusqu'à un certain âge.

Tel est le motif qui a fait pratiquer la revaccination depuis quelque tems en Angleterre, en France et en Allemagne ; mais c'est surtout dans cette dernière contrée que les faits les plus importans ont été recueillis. Deux des grandes puissances qui partagent l'Allemagne ont profité des circonstances favorables qu'elles trouvent dans le nombre et la discipline de leurs armées, pour établir une série d'expériences propres à mettre hors de doute la question de la revaccination, sans exposer à aucun danger, soit la santé des troupes, soit la sécurité des populations au milieu desquelles elles résidaient. Les premières expériences paraissent avoir été tentées en 1829, et les premiers résultats furent de nature à en réclamer la continuation sur un plan plus vaste. En 1831, 1832, 1833, la revaccination a été pratiquée sur un grand nombre de régimens ; elle continue encore à l'être chaque jour et produit les plus heureux résultats.

Avant 1829, tous les nouveaux soldats du Wurtemberg qui n'avaient pas eu la variole ou qui n'avaient point été vaccinés dans leur enfance, étaient tous vaccinés à leur entrée au service. Une épidémie de variole qui régna à Stuttgard en 1829 porta le ministre de la guerre à prescrire : « Que dorénavant tous les conscrits qui ne présenteraient pas des cicatrices indubitables de variole ou de vaccin seraient vaccinés. » La variole, ayant de nouveau éclaté en 1832 dans les garnisons d'Ulm, et au commen-

cement de 1833 dans celle de Louisbourg, une autre ordonnance, datée du 7 février 1833, prescrivit de revacciner indistinctement tous les jeunes soldats, sans examiner s'ils offraient ou n'offraient pas de cicatrices; un peu plus tard, de nouveaux ordres furent donnés pour revacciner tous les hommes qui faisaient partie de la garnison de Louisbourg et d'Ulm, quelle que fût leur ancienneté dans l'armée; car ces deux villes étaient celles où l'épidémie variolique faisait le plus de ravages; en même tems le docteur Heim de Louisbourg était chargé par le gouvernement de surveiller la revaccination de toute l'armée du Wurtemberg.

Ce savant professeur vient de présenter au collége des médecins de Londres le résultat des observations qu'il a été à même de faire jusqu'à ce moment; elles offrent trop d'intérêt pour que nous n'en reproduisions pas ici une partie. Dans un tableau où il a résumé les résultats de la revaccination des recrues du Wurtemberg, de 1829 à 1833, inclusivement, nous trouvons que l'opération a été pratiquée sur 4,802 hommes avec les effets suivans:

Avec succès complet........................	1,208 hommes
Avec un succès incomplet....................	956
Avec succès, mais sans renseignemens positifs...	914
Sans succès................................	1,724
	4,802

Si nous déduisons de ce nombre total (4,802) les 914 cas où les renseignemens n'ont pas été assez positifs pour qu'ils fussent rangés parmi les succès complets, nous trouverons que la proportion est, pour ceux où la revaccination a complétement réussi, de 30 p. %; de 24 p. % pour ceux chez lesquels elle n'a eu qu'un succès partiel, et enfin de 46 p. % chez ceux où elle a été sans effet. Ces

résultats répondent à l'allégation des médecins qui, après avoir pratiqué une ou deux revaccinations, affirment positivement que cette opération, lorsqu'elle est renouvelée, reste toujours sans succès.

Il ressort aussi pour nous du même tableau, que l'existence des cicatrices de la vaccine ou de la variole à laquelle jusqu'ici on attachait une si grande importance, est presque indifférente, au moins chez les sujets qui ont dépassé l'âge de 20 à 21 ans.

	Cicatrices normales.	Cicatrices imparfaites.	Absence de cicatrices.	Cicatrices de variole.
Revaccination avec succès complet.	664	259	281	4
Avec succès incomplet.........	572	71	1	2
Sans succès..................	957	500	259	8

Il est évident, d'après ce tableau, que la présence des escarres qui attestent le succès d'une première vaccine n'a point empêché la réussite d'une seconde opération chez plus de la moitié de ceux où elle a réussi de la manière la plus heureuse, tandis que sur les 1,724 individus sur qui elle n'a produit aucun effet, et chez lesquels on devait s'attendre à trouver des cicatrices parfaites, 500 n'en présentaient que d'imparfaites et 259 n'en avaient pas du tout.

Le docteur Heim conclut de ce fait et de quelques autres analogues que l'inspection des cicatrices laissées par la première opération ne mérite aucun intérêt, et que l'on ne peut rien induire de la présence ou de l'absence de ces cicatrices pour la susceptibilité de l'individu à contracter la vaccine une seconde fois.

Le fait le plus important auquel le docteur Heim fasse allusion dans son mémoire, c'est sans contredit l'effet qu'eut immédiatement sur l'épidémie variolique qui ravageait à cette époque les villes de Louisbourg et d'Ulm le soin que

mirent les autorités de ces deux villes à étendre les bienfaits de la revaccination. Cette opération, pratiquée en peu de semaines sur tous les soldats sans exception qui formaient les garnisons de ces deux villes, fit disparaître immédiatement la variole parmi eux.

Un autre fait, que signale le docteur Heim, et qui ne l'avait point encore été, au moins avec l'appui d'un aussi grand nombre d'expériences, c'est la différence qu'offrent les résultats, suivant que le vaccin est pris sur les bras d'un enfant ou emprunté à celui d'un adulte. Depuis long-tems on savait que l'opération était pratiquée avec plus de succès chez les enfans quand on employait du vaccin fourni par des enfans du même âge ; les expériences du docteur Heim le portent à admettre qu'elle réussit également beaucoup mieux chez les adultes quand elle est pratiquée avec du vaccin pris sur un sujet adulte.

« Dans le premier régiment de cavalerie, dit-il, nous essayâmes, mais en vain, un très-grand nombre de fois de pratiquer la revaccination avec du vaccin récent et de bonne nature pris sur des enfans. Enfin ayant réussi chez un soldat chez lequel quinze pustules présentèrent les caractères les plus certains, nous pûmes avec la lymphe prise sur lui communiquer la vaccine à tous ceux chez qui elle avait échoué lorsque nous n'employions que du vaccin d'enfant. Même chez les individus des classes élevées de la société, qui se trouvaient dans les circonstances les plus favorables au succès, il nous est arrivé fréquemment de ne pouvoir réussir avec le vaccin pris sur des enfans, tandis que nous obtenions un succès presque constant avec le vaccin d'un adulte. »

On est généralement prévenu en Angleterre et en Allemagne contre l'emploi du vaccin des adultes, malgré les résultats observés par le docteur Heim, qui attri-

bue les succès qu'il dit avoir obtenus à l'emploi de cette espèce de vaccin. « Cette prévention, dit-il, est d'autant plus frappante qu'elle ne repose sur aucune raison même spécieuse, et qu'elle n'est appuyée d'aucun fait. Au contraire, j'ai vu des cas où le vaccin pris sur des personnes vaccinées pour la seconde fois, a produit une belle vaccine chez des enfans qui l'étaient pour la première. Bien plus, il y a quelques cas où des enfans que j'avais vaccinés plusieurs fois avec du vaccin d'enfant sans pouvoir réussir, ont présenté de très-beaux boutons-vaccin après l'avoir été avec du vaccin pris sur un adulte. »

Littérature.

Femmes Poètes de la Chine. — Au catalogue déjà assez considérable des femmes à qui le ciel a accordé les dons de l'inspiration et de la poésie, ajoutons le nom de quelques poètes de ce sexe que l'Orient possède, et qu'un de nos compatriotes vient de révéler à l'Europe en nous envoyant une collection très-curieuse de pièces fugitives, composées par des dames du Céleste Empire. Il est inutile de dire qu'aucune de ces poésies ne se distingue ni par la force des pensées ni par l'énergie de l'expression; car la femme en Chine, rabaissée à ses propres yeux, ose à peine communiquer tout ce qu'elle éprouve. C'est un esclave qui, comme Ésope, ne saurait parler qu'en couvrant ses sentimens du voile de l'apologue, ou en les déguisant sous des formes douces et aimables.

Sur cent femmes chinoises dont nous avons les œuvres, car le titre de ce recueil annonce qu'il est le résultat de la collaboration de cent femmes, on n'en trouve pas une seule qui se soit écartée de la règle que nous venons d'in-

diquer. Jamais leur bouche n'a proféré une parole d'indignation, jamais leur plume n'a tracé un seul mot d'aigreur, jamais aucun de leurs chants n'a été dicté par la vengeance. Tendres et naïves, elles font avec candeur l'aveu de leur amour; aimantes et aimées, elles ne respirent que la volupté; abandonnées, elles pleurent; trahies, méprisées, elles pleurent encore!

On ne trouve dans ce recueil que des poésies écrites dans le genre anacréontique; c'est un hymne à l'amour, une épître érotique; vous retournez la page et vous lisez un quatrain, une épigramme, dont l'amour fait le sujet; voici une élégie, mais ce n'est encore que le récit des malheurs de l'amour. Tous ces morceaux en général sont écrits avec goût et délicatesse; les images en sont vives, les figures brillantes, les expressions pittoresques; mais, malgré la fraîcheur du coloris, il y règne presque toujours une certaine teinte larmoyante dont on ne peut se rendre compte. Les chants de réjouissance même sont empreints de je ne sais quelles expressions de tristesse et de mélancolie qui contrastent avec le sujet du poème : on dirait que ces femmes éprouvent un pressentiment de malheur, et qu'elles n'osent s'abandonner tout entières à la joie. A quoi cela tient-il? est-ce à leur position sociale, à l'influence du climat, aux mœurs du pays, à l'éducation? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question qui nous mènerait trop loin; d'ailleurs les fragmens que nous allons rapporter feront mieux connaître l'esprit et le caractère de ces femmes que les plus longs commentaires.

Chou-scheuh-ching est la première inscrite. On lui attribue plusieurs ouvrages fort remarquables, entre autres, une collection de petits poèmes à laquelle elle a donné le nom de *Peines du Cœur*. Chou-scheuh-ching était jeune, sensible et passionnée; elle éprouva tous les

malheurs auxquels peut être exposée une femme : d'abord elle ne fut pas aimée; puis, comme Sapho, elle fut trahie; enfin, délaissée. Le cœur navré, les yeux mouillés de larmes, elle chanta ses malheurs. Une des élégies les plus célèbres qu'elle ait composées, c'est celle qu'elle a écrit sur la fête des *Lanternes*. Nous n'en rapporterons que deux stances :

Il y a un an, je m'en souviens, c'était à pareil jour, la lune éclairait le ciel, et les lampes brillaient sur la terre ; la nuit était fraîche et pure, et mon cœur innocent ne connaissait pas l'amour.

Comme alors, aujourd'hui ces lampes brillent; la lune éclaire l'horizon, et des pleurs coulent de mes yeux; aujourd'hui j'ai le malheur d'aimer, et personne, hélas! ne répond à ma flamme!

Kae-yen était une des femmes du harem de l'empereur Yen-tsung. Souvent, à l'exemple de ses compagnes, elle écrivait quelques vers sur une feuille d'arbre, et confiait aux vents les secrets de son cœur; mais un jour qu'elle était occupée, dans les salles magnifiques de sa prison, à coudre des habits destinés aux soldats qui gardaient les frontières, elle glissa dans la poche d'un de ces vêtemens les stances que l'on va lire :

O toi! que j'aime sans te connaître, lorsque tu veilleras au milieu d'une nuit glacée, quand tu reposeras sur ton arme tes bras victorieux, songe qu'une femme a cousu pour toi ces vêtemens!

Que ce travail est doux! qu'il est facile! que je voudrais encore y consacrer d'autres instans! Vois cette étoffe, ces points, ces coutures, c'est l'ouvrage de l'amour.

Mais qui sait si tu répondras à l'affection que j'ai pour toi, être inconnu? Qui sait si tu n'as pas déjà choisi ta compa-

gne? Ah! s'il en était ainsi, je mourrais, car j'ai besoin de croire que je suis aimée!

Le soldat à qui les habits préparés par la jeune-Kae-yen échurent en partage, montra ces vers à son officier; cette aventure passa ensuite de bouche en bouche, et après avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie militaire, elle parvint jusqu'à l'empereur. Aussitôt des ordres sévères furent donnés : on fit des recherches minutieuses dans le harem, et l'on ne tarda pas à en découvrir l'auteur; la malheureuse Kae-yen fut condamnée à mort. Cependant au moment où la sentence allait être exécutée, je ne sais quel sentiment de pitié s'empara du cœur de Yen-tsung; il pardonna à une épouse ingrate et infidèle, et la maria au soldat heureux que la fortune avait servi. « Le voilà, lui dit-il en souriant, celui que tu as tant désiré : on ne dira pas de toi que tes espérances ont été déçues. »

Jin-she n'était pas encore mariée, et déjà elle confiait à la brise légère ses inspirations poétiques; Hou-ke-tou, mandarin lettré, aperçut sur ses pas une feuille de bambou sur laquelle des caractères étaient tracés avec une extrême élégance; c'étaient les stances suivantes :

Viens, mon ami, essuyer les larmes qui coulent de mes yeux; daigne me consoler : abandonne tes palais dorés, viens auprès de moi apprendre ce que peut l'amour sur ton cœur.

Non, je ne confierai pas ma douleur au papier, je ne la graverai pas sur la pierre, mais j'emprunterai à l'automne une des feuilles qu'elle détache des arbres touffus, et je la livrerai au souffle des zéphirs.

Allez, zéphirs, poussez de vos douces haleines cette feuille légère vers celui pour lequel je soupire : qu'il la lise, qu'il m'aime, et son amour m'arrachera des bras de la mort.

Mais, que dis-je? ne sera-t-il pas sourd à ma voix? ne

saura-t-il pas se soustraire à la puissance de l'amour? Ah! insensée que je suis, peut-être celui qui retrouvera cette feuille si chère ne me connaîtra jamais!

Le jeune Hou-ke-tou fut le mortel heureux qui découvrit ce trésor et le conserva précieusement; il lisait et récitait souvent les stances qui y étaient consignées. Cependant le tems du mariage arriva; et Hou-ke-tou, sans doute par un effet du hasard, choisit Jin-she pour son épouse. Rien jusque-là ne lui avait révélé qu'elle était auteur de cette pièce de vers. Un jour que Hou-ke-tou, selon son habitude, répétait ces stances devant sa femme: « Attends, attends, lui dit Jin-she en l'embrassant, c'est moi qui en suis l'auteur; » et elle récita aussitôt en entier l'ode que l'on vient de lire. Les poésies de Jin-she sont gracieuses, les vers en sont faciles et coulans. On n'y remarque point, comme chez ses rivales, ce luxe de métaphores, ces expressions exagérées qu'on trouve si souvent dans les poésies orientales. Les ouvrages de cette femme sont très-estimés en Chine: on les a tous recueillis dans le *Pih-mei-She-Yung* (le Livre des Cent Femmes.)

Sou-houy était la femme d'un officier appelé Tou-taou, qui avait été banni de l'empire pour délits politiques. Tou-taou se réfugia dans les déserts de Shamo, où il passa trois ans. Sou-houy, active et persévérante, avait fait auprès de l'empereur plusieurs démarches pour obtenir le rappel de son mari, mais toujours sans succès. Un seul moyen lui restait. Connaissant le goût de l'empereur pour les tissus de soie, elle en travailla un de ses propres mains, et y broda en diverses couleurs plus de deux cents caractères. L'empereur, à qui elle l'adressa, fut touché de cette attention, accepta le cadeau, et rappela le mari.

Sou-houy n'a pas écrit d'autres vers que ceux qu'elle envoyait à Tou-taou pendant son exil. Ces épîtres sont un modèle de grâce, de naïveté touchante : c'est le laisser-aller de l'épouse dans les bras de son mari ; ce sont les tendres épanchemens d'une amante éloignée de son amant, ce sont les paroles de consolation d'une amie bienveillante.

Oh! que je pleurais quand tu partis pour l'exil, mon bien-aimé! D'ici je suivais tes pas, d'ici je franchis avec toi les montagnes bleues, d'ici je traversais les rivières et foulais aux pieds le sable des déserts.

Muette, agonisante, je voulus crier, et ma voix expira sur mes lèvres; tu ne pus pas m'entendre lorsque je te disais: « Ne m'oublie pas, mon bien-aimé, ne m'oublie pas! »

Un tems immense s'est écoulé depuis ton départ, et je ne sais si tu vis encore! La couche, témoin de notre amour, est froide et glacée. Les kioskes que tu as élevés, les terrasses que tu as bâties restent solitaires; les salons magnifiques où tu reposais sont couverts de poussière.

Depuis notre dernier adieu, je n'ai plus d'espérance; tout me paraît triste sans toi. Oh! quand me sera-t-il permis de te revoir, mon bien-aimé? Je voudrais être le nuage qui couvre le sommet de la montagne ou le pâle rayon de la lune qui se réfléchit sur la mer;

Car le nuage te couvre de son ombre, et, de son trône d'azur, la lune éclaire tes pas. Pourquoi faut-il que les êtres qui sont indifférens pour toi jouissent de ta présence? et pourquoi, moi qui t'aime tant, suis-je obligée d'envier leur bonheur?

Encore, si au-delà de ces tristes rochers il y avait un cœur qui prît pitié de ton infortune; encore, si une main bienfaisante semait sur le chemin de ta vie quelques plaisirs!... Mais, vœux superflus!... je ne suis pas exaucée, et mes souhaits s'évanouissent comme un songe.

L'herbe croît dans tes jardins et je soupire dans la solitude. Ton palais est désert, ton luth est suspendu; on n'entend plus dans la vallée les sons harmonieux de ta voix; partout le plus profond silence. Ah! quand reviendras-tu nous redonner la vie?

Les montagnes qui s'élèvent dans les airs, les fleuves qui roulent leurs eaux tranquilles, séparent nos ames fidèles; et moi, pendant le jour, appuyée sur une branche de saule, je pense à toi, je pleure; et la nuit, étendue sur ma couche glacée, je pense à toi et je pleure encore!

Voici le troisième printems que je vois les oiseaux revenir de leur exil, et toi, tu ne parais pas! Mon cœur se brise de douleur. C'en est assez, mes larmes trempent le papier auquel je confie mes peines.

Oh! souviens-toi de mon amour; celle qui t'aimait t'aime encore; elle ne vit que pour toi. Peut-être que le ciel, fatigué de nos malheurs, touchera le cœur du prince, peut-être que bientôt il te rendra à mes caresses.

Mei-fe fut la favorite de l'empereur Ming-tang. On remarque dans ses compositions de la délicatesse et de la finesse d'esprit. Mei-fe n'eut pas toujours le bonheur de plaire à son souverain : elle fut répudiée; mais en la renvoyant, Ming-tang voulut lui donner une marque de bienveillance : il lui fit cadeau d'un collier de perles; Mei-fe le refusa, et répondit à l'empereur par ce quatrain :

« Ne voyez-vous pas comme je suis affligée, comme je » me désole? Vous qui savez que je ne veux que votre amour, » pourquoi m'offrez-vous des perles? »

Si c'est là une épigramme, comme le prétendent les Chinois, il faut convenir que leur muse est encore bien timide; s'ils lisaient Martial et quelques-uns de nos poètes modernes, peut-être ne porteraient-ils pas le même

jugement que nous émettons sur leur manière de comprendre l'épigramme.

Le nom de *Fung-seang-lin* rappelle de grandes infortunes. Cette femme fut reine et chérie de l'empereur; mais à l'époque de la conquête de la Chine par les Tâtares, du trône elle passa dans un cachot. Fùt, l'un des conquérans de la Chine, la fit prisonnière, et elle tâchait d'adoucir les rigueurs de la captivité en cultivant la musique et la poésie. Un jour qu'en présence de son maître elle jouait de la *pépa* (espèce de lyre), une des cordes vint à se rompre; elle profita de cette occasion pour improviser le quatrain suivant :

Je chantais, ô grand roi! et cependant j'étais triste, car je pensais à mon époux chéri. Vous, qui cherchez à savoir quel est l'état de mon cœur, regardez la corde de ma lyre.

C'est encore là une épigramme selon les Chinois lettrés. Quoi qu'il en soit, l'empereur Fùt, touché des malheurs de Fung-seang-lin, la rendit à son mari. Nous terminerons là notre examen. Il serait beaucoup trop long de citer tous les noms qui composent cette pléiade littéraire. Les emprunts que nous avons faits à cette curieuse production suffiront pour en donner une idée assez exacte : tel a été notre but.

Politique.-Stratégie.

De l'invasion et de la défense de l'Inde (1). — Maintenant que nos possessions de l'Inde ont pris une grande

(1) Note du Tr. Depuis que l'Inde est devenue pour ainsi dire la possession immédiate de la Grande-Bretagne, on s'occupe vivement en Angleterre de tout ce qui peut éclairer la situation actuelle et l'avenir de cette contrée. La question qui est traitée ici a été le sujet des

extension, la crainte de nous les voir enlever par une invasion étrangère a plus d'une fois préoccupé les publicistes et les hommes d'état; aussi les opinions se sont-elles divisées sur la question de savoir si l'entreprise était praticable ou non. Le plus grand nombre, il est vrai, s'est d'abord prononcé contre la probabilité du succès; mais depuis que le capitaine Burnes est de retour de son voyage dans les pays situés entre l'Inde et la mer Caspienne, depuis qu'il a annoncé que de ce côté l'invasion de l'Inde serait facilitée par l'Oxus, les inquiétudes de ceux qui croient à la possibilité d'une invasion se sont beaucoup accrues.

Que l'Inde puisse être envahie avec succès, c'est un fait prouvé par l'histoire. Elle l'a été, et la conquête en a été faite quatre fois dans les huit derniers siècles. Mais il ne faut pas conclure de là que ce soit une entreprise facile; la frontière de terre a près de deux mille milles d'étendue (plus de huit cents lieues). Elle en a plus de douze cents depuis les montagnes de Tipperah, près du golfe de Bengale, jusqu'aux rives de la Sutledge, et plus de sept cents de cette rivière à la bouche orientale de l'Indus. Il est évident que si une frontière de cette étendue ne pouvait être défendue que par des moyens artificiels ou des combinaisons politiques, tous les trésors du monde seraient insuffisans. Mais la chaîne de l'Himalaya protége la partie nord-est de cette frontière contre toute espèce d'invasion. Les habitans des montagnes peuvent bien en descendre et dévaster une petite portion des vastes plaines qui s'étendent le long de leur base, mais ils ne sont pas

plus graves études; et depuis plusieurs années des officiers anglais sont chargés de la levée des plans et de la rédaction des mémoires stratégiques sur l'Inde et sur les frontières. Nous en offrons ici le résumé. Voyez dans le 16e Numéro (avril 1834) notre curieux article sur l'Avenir Politique et Commercial de l'Inde.

assez nombreux pour en faire la conquête; nulle armée ne pourra jamais pénétrer dans l'Inde en franchissant l'Himalaya. Les défilés sont si élevés, si peu praticables, que même de simples voyageurs ne peuvent les traverser sans courir de grands dangers; une armée nombreuse ne pourrait même pas s'en approcher, car les terres stériles et presque désertes qui, sur le grand plateau de l'Asie, bordent la partie nord-est de l'Himalaya dans toute sa longueur, ne lui fourniraient aucune espèce de ressources. Ainsi l'Inde se trouve efficacement défendue par la nature contre une invasion étrangère, dans la partie la plus étendue de sa frontière continentale.

Celle du nord-ouest n'est pas tout-à-fait aussi bien défendue. Un vaste désert, appelé par les Rajpouts *Maroust-Hali* (région de la mort), s'étend de l'embouchure orientale de l'Indus et des marais salés de la rivière de Runn, presque jusqu'aux bords de la Sutledge, dans toute la longueur de la frontière. Sa largeur moyenne, de l'ouest à l'est, est de plus de trois cents milles (124 lieues de 200 toises), et il opposerait seul de très-grands obstacles à une armée d'invasion qui tenterait de le traverser. La partie du désert qui tient au vallon étroit où coule l'Indus, est presque entièrement sablonneuse et déserte, et ressemble jusqu'à un certain point au Sahara d'Afrique. Quelques parties de terres très-peu étendues et à peine habitables s'y rencontrent, mais éloignées de cinquante milles au moins les unes des autres; elles ne peuvent se procurer de l'eau qu'en creusant des puits de 350 à 700 pieds (100 à 200 mètres) de profondeur. Si le Maroust-Hali était partout le même, nulle armée ne pourrait y pénétrer; mais vers l'est, les portions cultivables et habitées sont plus fréquentes et plus étendues, et l'on peut s'y procurer de l'eau en creusant des puits de

soixante-dix jusqu'à trois cents pieds (21 à 91 mètres) de profondeur seulement. Une armée aguerrie, endurcie aux fatigues de la guerre et conduite par un général d'un génie supérieur, pourrait peut-être, à force de courage et de privations, franchir ces plaines arides; mais elle rencontrerait ensuite un nouvel obstacle qu'elle ne parviendrait pas à surmonter. Le désert se trouve séparé des terres fertiles de l'Inde par une chaîne non interrompue de rochers appelés les *Aravulli*, dont l'élévation n'est pas très-considérable à la vérité (1,500 pieds); mais du côté de l'ouest ces rochers sont si escarpés, qu'il serait de toute impossibilité d'y ouvrir des chemins praticables pour les voitures, et, par conséquent, d'y faire marcher une armée munie d'artillerie. Nous sommes donc bien convaincus que le Maroust-Hali et les Aravulli forment de ce côté de l'Inde une barrière capable de défier tous les efforts d'un conquérant.

Si les rochers qui composent la chaîne des Aravulli se prolongeaient sur toute la longueur des limites orientales du désert, l'Inde serait aussi difficile à attaquer par le nord-ouest que par le nord-est; mais ils se terminent vers le sud à une distance d'environ cent milles de la rivière de Runn et vers le nord à Rewary, à cinquante milles à peu près au sud-est de Delhi.

Deux routes seulement restent donc ouvertes à une armée d'invasion : l'une au sud, entre l'extrémité sud-ouest des Aravulli et la Runn; l'autre au nord, entre l'extrémité nord-est de cette même chaîne de rochers et les montagnes de l'Himalaya. De ces deux routes, celle du sud peut être considérée comme entièrement impraticable pour une armée d'invasion, arrivant par le désert; car la partie sud du Maroust-Hali, le long de la Runn, ressemble exactement, dans toute son étendue, à la portion

qui entoure la vallée de l'Indus. Un désert de cette superficie (300 milles) ne pourrait pas être franchi, même par une armée composée de soldats les plus intrépides et les mieux aguerris.

L'invasion de l'Inde ne peut donc avoir lieu que par la partie située au nord-ouest de Delhi, et qui s'étend entre les fleuves de la Jumna et de Sutledge, jusqu'au pied de l'Himalaya. Toute cette contrée peut avec raison être regardée comme appartenant au désert, car le pays entre Bhutnair et Samanah, et presque jusqu'aux rives de la Sutledge à Lodhiana, n'est guère supérieur en fertilité et en population à cette partie du Maroust-Hali qui s'étend le long de la vallée de l'Indus. Mais, à l'est de la route qui conduit de Samanah à Lodhiana, et en remontant jusqu'aux premières montagnes de la chaîne de l'Himalaya, il devient graduellement meilleur, parce que les terres sablonneuses se trouvent arrosées par l'eau des sources qui viennent de l'Himalaya. On dit que cette contrée était autrefois beaucoup plus productive et plus peuplée, parce qu'on y avait construit des canaux d'irrigation qui y conduisaient les eaux de la Jumna, mais que ces canaux ayant été négligés pendant les longs troubles dont l'Inde fut le théâtre, et qui durèrent presque un siècle entier, se sont insensiblement dégradés. Les sables du désert, poussés par les vents d'ouest, s'amoncelèrent successivement sur les terres cultivées, et les changèrent en steppes. Aussi les Anglais peuvent avec raison se réjouir de ce que la nature, qui, en rendant stérile une petite partie de leurs possessions, a considérablement ajouté aux difficultés qu'aurait à surmonter une armée qui voudrait envahir l'Inde. Car, bien qu'il ne fût pas absolument impossible de lui faire traverser ce district sablonneux, on peut concevoir combien elle aurait d'obstacles à vaincre dans l'état de désolation

où se trouve aujourd'hui ce pays, qui ne produit qu'à peine de quoi faire vivre misérablement le petit nombre de ses habitans, accoutumés depuis leur naissance à tous les genres de privation. L'idée de traverser un pareil pays avec une armée considérable et de l'y nourrir pendant une marche de dix ou douze jours ferait naître de sérieuses réflexions dans l'esprit du chef le plus déterminé.

La seule partie par laquelle une armée d'invasion pourrait pénétrer dans l'Inde est très-resserrée : elle s'étend depuis la Sutledge jusqu'à la Jumna, entre la chaîne la plus basse des monts Himalaya et une ligne tirée de Lodhiana à Rewary par Samanah et Hansi. On peut donc soutenir avec beaucoup de raison qu'il n'existe pas de pays plus facile à défendre que l'Inde, puisque les immenses ressources qu'elle offre peuvent être exclusivement employées à la défense d'une étendue d'environ cent milles en longueur sur soixante-dix à quatre-vingts milles en largeur, sans que sur les autres points on ait à craindre de la part de l'ennemi des mouvemens de diversion.

On demandera peut-être quels moyens présente l'état actuel de l'art militaire pour rendre impraticable à une armée d'invasion le passage de cet isthme étroit. A cela nous répondrons que le cours entier de la Sutledge peut être fortifié depuis le point où cette rivière sort de la chaîne de l'Himalaya jusqu'à Lodhiana, et qu'il peut l'être avec avantage, car la Sutledge n'est guéable en aucun endroit, même pendant la saison la plus sèche, et ses bords sont en partie très-escarpés. Il est vrai qu'une ligne aussi longue doit nécessairement offrir quelques points faibles, dont un général habile et entreprenant pourrait tirer avantage. D'ailleurs il ne serait pas facile de faire subsister une forte armée d'observation dans un

pays désert, éloigné d'environ cent cinquante milles (50 lieues) de la partie fertile du *Doab*, qui seule pourrait fournir les approvisionnemens nécessaires; cette difficulté serait favorable à l'armée d'invasion, qui, arrivant par la contrée située entre le Beya et la Sutledge, lui fournirait beaucoup plus de ressources pour sa subsistance que le pays situé entre la Sutledge et la Jumna n'en fournirait à l'armée d'observation.

Notre but principal devrait donc être de forcer l'armée d'invasion à s'arrêter entre la Sutledge et la Jumna, et à l'y contenir pendant un tems assez long pour l'affaiblir et en mettre la plus grande partie hors de combat, de sorte que, sans livrer bataille, elle se trouvât contrainte de battre en retraite. Ce résultat ne pourrait être obtenu qu'en faisant construire une place de guerre très-forte et très-considérable sur les bords du Caggar ou Serewasti, au nord-ouest de Kurnoul. Cette forteresse n'étant pas à une très-grande distance de la route ordinaire qui conduit du Punjaub à Delhi, paralyserait les opérations de l'ennemi, et finirait par l'obliger à la retraite. Si, comme nous l'avons supposé, la forteresse était assez considérable pour recevoir une garnison de 20 à 30,000 hommes, l'ennemi serait forcé de laisser derrière lui au moins 50,000 hommes pour en former le siége ou le blocus; et dans le cas très-probable d'une longue résistance de la forteresse, il serait bientôt réduit à quitter l'Inde sans avoir livré bataille et avec une armée ruinée. Si, pour éviter un si honteux désastre, il préférait occuper les défilés de Sirmon et de Gharwal, il serait obligé de détacher de son armée des corps si considérables, qu'en supposant que cette armée fût de 200,000 hommes au passage de la Sutledge, il n'en pourrait pas peut-être mettre 100,000 en bataille le jour où, arrivé aux portes de Delhi, il ren-

contrerait notre armée. Nous venons de supposer que l'armée d'invasion serait de 200,000 combattans. Mais quiconque connait, même superficiellement, les pays situés à l'ouest et au nord de l'Indus, doit être convaincu qu'il serait à peu près impossible d'y faire marcher une armée de cette importance. Peut-être, dans le cas où l'ennemi réussirait à faire déclarer en sa faveur les habitans du Punjaub, parviendrait-il à se renforcer d'une cinquantaine de mille hommes. Alors seulement il pourrait se montrer devant Delhi, mais encore avec une armée moitié moins forte que nous n'avons supposé.

Un général qui, par le succès non interrompu de ses entreprises militaires, aurait inspiré à ses soldats une confiance sans bornes, pourrait hardiment tourner la forteresse, et se porter dans les plaines de la Jumna et du Gange pour y livrer bataille. Alors la forteresse serait sans utilité actuelle; mais les entreprises d'un génie supérieur sont en dehors de toute prévision. Un Timur, un Gengis feraient franchir à leur armée les hauteurs de l'*Hindu-Coush*, plus élevées que le Saint-Bernard; mais, fort heureusement pour la race humaine, de semblables génies n'apparaissent qu'à de rares intervalles.

Voyages.

Dispositions intérieures des maisons en Turquie. — Lorsque vous parcourrez la Turquie, ne vous attendez pas à y jouir comme en Occident de l'aspect d'une belle façade; vous n'y verrez pas une maison seule qui justifie au dehors l'idée que vous vous êtes faite du luxe oriental. Jamais un homme opulent, qui vit sous la loi du Pro-

phète, fût-il élevé à la dignité de grand-visir, n'a décoré l'extérieur du palais qu'il habite, et jamais à Constantinople aucun architecte n'a songé à déployer les ressources de son art pour embellir l'extérieur de la demeure d'un simple particulier.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, dit le Coran, que le serviteur fidèle ne recherche pas l'élévation, la grandeur, la beauté de l'édifice, ni les richesses de l'architecture, ni les ornemens de la peinture et de la sculpture. Les productions des beaux-arts ne sont réservées qu'aux temples, aux mosquées, aux hôpitaux et aux monumens publics. O croyans, vous ne bâtirez vos habitations avec du ciment et de la pierre que jusqu'au premier étage; que le dedans comme le dehors soit d'une extrême simplicité; qu'on n'y voie ni ciselure, ni dorure; qu'on n'y étale point d'ouvrage créé par le pinceau; que tout ornement en soit banni. »

Le précepte est excellent, sans doute, et l'ange Gabriel eut raison de le dicter au Prophète; mais Dieu sait, et les riches mahométans savent aussi s'il n'a pas ses infracteurs.

Voulez-vous avoir une idée complète de la maison d'un mahométan : figurez-vous à l'extérieur un pan de muraille absolument nu ; çà et là, semées au hasard, quelques petites fenêtres grillées, comme on en voit dans les pays catholiques aux couvens de femmes ; et puis au-dessus de la porte un *shah-nishin* lugubre, espèce de balcon entièrement recouvert de treillages en fer. Ne cherchez pas un signe distinctif qui puisse au besoin vous faire reconnaître la maison que vous examinez, vous ne verrez sur la porte ni armoiries, ni inscriptions, pas même de numéro. Le rez-de-chaussée est bâti en pierre et en brique, mais, par respect pour le Coran, le haut de la maison depuis le premier étage est en bois, ce qui explique les nombreux

incendies dont les villes turques sont si souvent le théâtre. Le plus léger accident, un *tandour* renversé, l'étincelle qui s'échappe d'une pipe, suffisent pour réduire tout un quartier de Constantinople en cendres. Quoi qu'il en soit, malgré le Prophète et le Coran, l'intérieur de l'habitation d'une personne aisée ne répond pas à la simplicité de la façade, ni à la sombre structure de la porte d'entrée. L'homme riche, qui, dans l'Occident ne craint point d'étaler son opulence, se cache au contraire, en Turquie, quand il veut jouir de ses trésors; pour ne pas éveiller l'œil jaloux du despote qui gouverne, il se soustrait à ses yeux en élevant un mur impénétrable.

La cour intérieure est vaste, spacieuse et pavée en marbre très-recherché. Si le tems est beau, on la couvre en entier de tapis précieux; tout autour règnent des terrasses, des parterres émaillés de fleurs et de magnifiques galeries soutenues par d'élégantes colonnelles. Chaque arceau, chaque travée est enrichie d'arabesques capricieux. Au milieu de l'enceinte, s'élève sur des piliers de marbre la fontaine qui fournit l'eau pour les ablutions; quelques arbres hauts et touffus l'ombragent de leurs larges feuilles. Plus que partout ailleurs, l'eau en Turquie est une des nécessités indispensables pour les habitans; car il faut de l'eau pour se laver avant et après la prière, il faut de l'eau pour se purifier des péchés que l'on vient de commettre, il faut enfin de l'eau pour boire, puisque la loi défend les liqueurs fermentées. Aussi les gens riches multiplient-ils les fontaines et les jets d'eau; ils ne croiraient pas avoir embelli leur maison de campagne si, à côté de chaque kioske, ils n'élevaient une fontaine dont les eaux se perdent ensuite dans les carrés du jardin. Il n'y a pas, en Turquie, une seule maison aisée où l'on ne trouve une fontaine; l'enfant de Mahomet, quel qu'il

soit, a droit de s'y laver : refuser de l'eau à un croyant, ce serait encourir toute la sévérité des lois.

Le rez-de-chaussée n'est ordinairement occupé que par les esclaves, les domestiques et les officiers de la maison. Un grand escalier de bois conduit au *divankhané*; vous voici dans un long corridor qui mène aux appartemens des hommes et qui se prolonge sur trois des côtés de la cour. A chaque angle s'élèvent des kioskes richement ornés, couverts d'arabesques, de guirlandes, de fruits, de fleurs, de paysages. C'est dans ces élégans pavillons qu'attendent, la pipe à la bouche, les officiers de service ou les personnes qui demandent audience. Le corps du bâtiment est divisé en deux parties : l'une sert au maître, à ses enfans, aux domestiques, aux étrangers qui viennent le voir : c'est le *Salem-lit*; l'autre destinée aux femmes, et accessible à lui seul, prison consacrée par la religion à l'esclavage de ses compagnes : c'est le *Harem*. Dans le Salem-lit, les appartemens sont spacieux, mais peu élevés; vous n'y trouvez d'autres meubles que des sofas et des tapis. Les murailles n'y sont peintes que d'une seule couleur, sur le haut de la porte est gravé en lettres d'or un passage du Coran, et tout autour les noms sacrés de Dieu et du Prophète.

De belles tapisseries, des tableaux précieux, des gravures rares, n'ornent jamais la demeure d'un Osmanli; dans les appartemens vous n'apercevez pas une seule chaise, et les glaces y sont très-peu prodiguées; mais aussi partout vous retrouvez le long et monotone divan qui sert à des usages si divers. Le divan vous prête son appui pendant le repas; il soutient votre tête pesante et paresseuse, lorsque, couché sur le tapis, vous vous laissez aller à un doux repos, et la nuit c'est encore le divan qui vous sert de lit. Alors on l'entoure de franges, on le pare des étoffes les plus précieuses,

on le revêt des plus riches tapis. C'est dans la salle du divan qu'on déploie les rideaux les plus somptueux, que l'on décore les fenêtres avec le plus de soin, que l'on obtient l'obscurité la plus profonde ou le jour le plus éclatant; c'est là qu'en été, on ménage les courans d'air les plus agréables, le frais le plus délicieux. Les lambris jouent aussi un grand rôle dans la demeure des Osmanlis. Ils en ornent leurs plus beaux appartemens. J'ai vu des lambris qui avaient coûté des sommes considérables; ils étaient d'une richesse, d'une supériorité de travail que rien ne peut égaler. J'en ai vu un, entre autres, d'une exécution si parfaite qu'il représentait en mosaïque, et avec la délicatesse du pinceau le plus exercé, des arabesques et des dessins d'un goût exquis. Je ne sais si nos artistes les plus habiles arriveront jamais à ce degré de perfection; je doute que jamais un Européen parvienne à combiner avec autant de bonheur les diverses couleurs dont on peint en Turquie les corbeilles de fleurs et les bouquets.

Je ne parlerai pas des riches tapis dont on fait, en Orient, un si grand usage. On les connaît assez à Londres, et ce serait peine inutile que d'en donner une description. Les Turcs font en général peu de cas de ceux que l'on fabrique à Smyrne, dans l'Asie-Mineure, à Salonique, quoiqu'ils soient très-recherchés en Europe et aux États-Unis. Ils préfèrent les tapis de Perse, de Syrie et d'Égypte, qu'ils trouvent d'une qualité supérieure et mieux travaillés.

Tels sont les principaux traits qui peuvent donner une idée des maisons particulières, dans les contrées musulmanes, où tout le monde est obligé de bâtir de la même manière. Là le Grec, l'Arménien et le Juif sont soumis sous ce rapport à la loi du Prophète; le chrétien bâtit sa maison selon la règle du Coran, car on ne lui ferait

pas grâce de l'amende s'il s'avisait de la transgresser. Le *mimar-agha*, à qui est confiée la surveillance des constructions à Constantinople, est un homme pieux et sévère qui n'entend point raillerie; aussi je ne conseillerai jamais à un Européen établi en Turquie de se mettre en opposition avec la loi bizarre de Mahomet, et surtout avec son fils bien-aimé, l'intendant des architectes de la capitale et de tout l'empire.

Economie Sociale.

Influence du travail sur la santé des enfans occupés dans les manufactures. — L'un des premiers effets de l'usage des machines étant de demander plus d'attention que de force, on dut prévoir, dès le commencement de leur emploi, qu'une partie du travail pourrait être exécutée par les femmes et les enfans. La plupart de ceux qui étaient restés jusqu'alors sans ouvrage furent ainsi employés, lorsque le travail, qui autrefois se faisait séparément dans les hameaux, eut été absorbé par les machines. Ce changement fut au commencement un bienfait pour ceux qui en profitèrent les premiers. Les gages de la mère et des enfans, réunis à ceux du père, les mirent à même de se procurer une meilleure alimentation, et de se mieux vêtir qu'ils n'auraient pu le faire sous l'ancien système.

Cependant, les choses ne restèrent pas long-tems dans cet état. De nouveaux compétiteurs vinrent partager le profit des premiers, et la réduction des gages fut la conséquence nécessaire de cette concurrence; car l'augmentation des travaux ne marchait pas de pair avec l'accroissement du nombre des ouvriers. Il y avait cependant une limite au-dessous de laquelle on ne pouvait plus abaisser les gages; alors, on augmenta graduellement la longueur

de la journée du travail. Ce ne fut pas tout encore; le travail accablant, comme il l'était déjà, le devint encore plus par l'inégalité de sa distribution.

Lorsque la chute de Napoléon eut ouvert au commerce et à la fabrication de nouvelles voies, le bas prix était la première condition de succès; alors, de toutes parts, on demanda des enfans pour exécuter les travaux les moins pénibles, et les parens, tentés par le profit qu'ils devaient en obtenir, ne craignirent pas de soumettre leurs enfans à cette espèce de servitude. Ainsi, des enfans à un âge où l'on ne permet pas à ceux des classes moyennes et supérieures de la société de travèrser la rue sans être accompagnés, étaient tenus pendant trente et trente-six heures sans interruption à un travail monotone et fatigant. Cet état de choses éveilla la sollicitude des philantropes; et à force de plaintes, de suppliques et de pétitions, ils sont parvenus à attirer l'attention du gouvernement sur ces malheureux petits êtres. Ce fut en 1832 que la Chambre des Communes chargea une commission prise dans son sein d'examiner la condition de ces jeunes travailleurs et le fondement des plaintes qu'elle provoquait. Voici quel a été le résultat de cette enquête.

La durée du travail exigée chaque jour n'est pas la même en Écosse et en Angleterre. Dans le premier de ces deux pays, elle est ordinairement de douze heures à douze heures et demie par jour; en Angleterre, elle varie de onze à quatorze heures. L'âge auquel les ouvriers sont admis à travailler varie de sept ans et au-dessus; le plus souvent, cependant, ils ne sont pas admis au-dessous de dix ans. A cet âge, ils reçoivent de deux à trois schellings par semaine (2 fr. 50 c. à 3 fr. 75 c.); de dix à quinze ans, les filles reçoivent communément de cinq à cinq schellings et demi (6 fr. 25 c. à 5 fr. 75 c.). Les

heures de travail supplémentaires sont payées sur le pied d'un peu moins d'un penny par heure (10 c.). Une petite somme est retenue chaque semaine sur ces gages pour payer les frais de maladie; une autre retenue, qui s'élève à deux ou trois pences, est faite aussi chaque semaine par le directeur jusqu'à la fin de l'engagement; l'ouvrier n'a pas le droit d'en réclamer le paiement, s'il abandonne l'ouvrage de lui-même, ou s'il est renvoyé pour une cause quelconque. Il y a en outre des amendes extrêmement fortes pour le moindre retard dans les heures de travail.

Mais c'est surtout dans les petites manufactures que les enfans sont le plus maltraités. Dans celles, au contraire, qui sont établies sur une large base, et qui ont été récemment élevées, ils y sont traités avec plus d'égards et d'humanité; les différens sexes n'y sont pas confondus, et les enfans n'y sont pas punis par des châtimens corporels, comme cela a lieu trop souvent dans les anciennes manufactures.

Les effets d'un travail aussi prématuré, et tous les inconvéniens physiques et moraux qu'il entraîne, ne peuvent qu'être extrêmement funestes à la santé des enfans. Sous ce rapport, il y a une grande différence entre les manufactures qui se trouvent à la campagne et celles qui sont établies dans de grandes villes, ce qui dépend en partie de l'influence de l'air et de la nourriture. Dans les premières, la ventilation des ateliers est mieux établie, et la nourriture est plus saine et plus abondante.

Le catalogue des affections locales et constitutionnelles qui attaquent spécialement les sujets occupés depuis leur enfance dans ces établissemens est formidable. Il paraît cependant qu'on avait exagéré l'influence de ces circonstances sur le développement du tissu osseux, et spécialement sur la taille, que les examinateurs ont trouvée

plus rarement déformée qu'ils n'avaient lieu de s'y attendre; mais les maladies des pieds, les gonflemens des jambes, surtout chez les femmes, les ulcères variqueux, les maladies des yeux, font une large compensation par leur fréquence; l'impureté de l'atmosphère, la haute température des salles, l'humidité nécessaire pour la préparation des tissus, entretiennent, surtout chez les jeunes filles, un enrouement et une toux qui se terminent fréquemment par l'asthme ou la phthisie : cette dernière maladie spécialement y est si fréquente, qu'il est permis de se demander si ce n'est pas plutôt à cause du grand nombre des établissemens de ce genre que la phthisie est, au rapport de beaucoup de médecins, plus fréquente en Angleterre qu'en France, qu'à cause de la différence de climat et de température. Quoi qu'il en soit de cette question qui ne pourra être éclaircie que par des recherches statistiques très-étendues, il n'en ressort pas moins du rapport fait par la commission qu'on a lieu d'espérer une amélioration réelle dans la santé des ouvriers, quand les anciennes manufactures, où ces maux se perpétuent sans cesse, auront fait place à des établissemens distribués d'après les règles d'une hygiène bien entendue, et quand la législation aura mis un obstacle à la cupidité de ceux qui ne craignent pas de préparer le plus triste avenir aux générations futures.

Les mesures que le dernier bill vient d'ordonner sont loin encore de répondre à l'espoir qu'avaient fait concevoir les immenses recherches entreprises par la commission; cependant on doit les regarder comme d'une grande utilité, et comme un acheminement à une réforme plus complète. Voici quelles sont les mesures qu'il prescrit : Les enfans au-dessous de l'âge de neuf ans ne pourront, sous aucun prétexte, être admis à travailler dans les ma-

nufactures; et, jusqu'à dix-huit ans, nul d'entre eux ne pourra être employé à un travail de nuit, c'est-à-dire depuis huit heures et demie du soir jusqu'à cinq heures et demie du matin. Pour les enfans de neuf ans à treize, la durée du travail n'excédera pas huit heures par jour et quarante-huit heures par semaine. Pour ceux depuis treize ans jusqu'à dix-huit, elle ne pourra dépasser douze heures ou soixante-neuf heures par semaine. L'âge de l'enfant sera certifié par un médecin, et quatre inspecteurs seront chargés de surveiller l'exécution des clauses de ce bill. Tous les enfans, depuis l'âge de neuf ans jusqu'à treize, seront en outre tenus d'aller, pendant deux heures au moins chaque mois, dans une école, qui sera laissée au choix des parens ou du gardien; et chaque mois ils devront apporter aux inspecteurs un certificat du maître d'école, constatant leur assiduité.

ERRATUM. Page 31, ligne 10, au lieu de *réclusion*, lisez : *séclusion*.

REVUE

BRITANNIQUE.

PROGRÈS ET DÉVELOPPEMENS

DE LA

PHILOSOPHIE ET DES SCIENCES MÉTAPHYSIQUES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XIX[e] SIÈCLE.

RÉVOLUTION MÉTAPHYSIQUE ANNONCÉE PAR BACON. — GASSENDI. — LOCKE. — ÉCOLE SENSUALISTE. — CONDILLAC. — VOLNEY. — BROUSSAIS. — CABANIS. — ÉCOLE ALLEMANDE. — LEIBNITZ. — WOLF. — KANT. — SCHELLING. — HEGEL. — ÉCOLE ÉCOSSAISE. — HUME. — REID. — BROWN. — DUGALD STEWART. — ÉCOLE FRANÇAISE. — DE BONALD. — DE MAISTRE. — D'ECKSTEIN. — BALLANCHE. — COUSIN. — JOUFFROY. — TENDANCE GÉNÉRALE DES SCIENCES MÉTAPHYSIQUES EN EUROPE.

« Les doctrines des philosophes, a-t-on dit quelque part, » ne sont que l'écho des idées vagues qui circulent dans » la masse populaire. Le peuple a un instinct confus qui » lui fait ou deviner certaines vérités, ou se lancer dans » telle ou telle carrière. N'attendez pas de lui qu'il for- » mule nettement sa pensée, qu'il établisse par une ana- » lyse bien systématique ses prémisses et ses conséquences :

» il ne vous dira pas : « Je suis sensualiste ou matérialiste ; » » mais il se livrera aux plaisirs des sens, ou il fera sa » prière : car le peuple réduit tout en actions, il n'a pas » le tems de penser. C'est aux philosophes qu'il faut de- » mander l'explication de l'idée populaire. Ils sont, ajoute- » t-on, les chefs spirituels et les truchemans ou inter- » prètes des masses. »

Ainsi ont parlé quelques penseurs qui aiment à se rendre un compte algébrique des choses humaines et qui ne font pas entrer dans leur analyse les passions, les singularités et la variété presque infinie qui caractérisent notre espèce. Il est faux de soutenir qu'il n'y ait absolument qu'une pensée populaire dans une époque. Sans doute, une certaine doctrine domine et fait la loi aux autres : celle-là se trouve momentanément en rapport, soit avec les intérêts sociaux de l'époque, soit avec ses désirs. Mais à côté de cette doctrine, combien d'autres systèmes représentent d'autres idées ! Combien de philosophes isolés empruntent leurs théories, soit à l'étranger, soit au passé, soit au pressentiment de l'avenir !

Si, comme le suppose l'argumentation que nous venons de rapporter, la masse du public se composait d'électeurs dont les philosophes seraient les élus, il y aurait unité dans les vues des philosophes qui composeraient la majorité ! Il n'en est pas ainsi : tantôt vous voyez surgir, du sein d'une civilisation sensuelle, des théoriciens mystiques; tantôt des philosophes matérialistes se faire jour, au milieu d'une civilisation superstitieuse et spiritualiste. Comment expliquez-vous, par exemple, la présence de l'illuminé Saint-Martin et le développement de ses doctrines, au milieu de la révolution française, lorsque le cours général des esprits entraînait la France vers le culte physique de la matière ? Voilà un homme seul, de

son parti, général et armée tout à la fois, qui se livre à la théosophie mystique !

Aujourd'hui que le règne des forces physiques paraît assuré, que tout s'agenouille devant l'industrialisme, il y a, en France même, dans le berceau des doctrines matérielles, une réaction évidente vers les doctrines mystiques. N'essayez donc pas de tracer la carte géographique des opinions humaines avec une régularité de géomètre, avec une exactitude de mathématicien. Elles vont, elles viennent, elles flottent, elles se mêlent, elles se confondent, elles luttent, elles se modifient l'une par l'autre. Apprécier leur mouvement, c'est œuvre de grande finesse et de haute pénétration. Sous un courant général d'opinions, il y a mille contre-courans secrets, des flux et des reflux ; les uns qui viennent du passé, les autres qui vont à l'avenir. Voici une société chrétienne et septentrionale : vous ne vous douteriez pas que dans son sein se trouvent encore des restes de doctrines gnostiques et orientales, par exemple, les francs-maçons ; des philosophes qui tendent au matérialisme, par exemple Gassendi ; d'autres qui remontent jusqu'au panthéisme des tems anciens, par exemple, Spinosa. On ne doit donc pas dire que l'opinion générale du peuple prend une forme constante dans les écrits des philosophes. Tantôt en avant, tantôt en arrière, souvent isolés, souvent inconnus, les théoriciens ne sont pas seulement les porte-voix d'une civilisation. Quelquefois ils embouchent la trompette qui annonce les grands changemens ; quelquefois aussi leur voix faible n'est entendue que d'un petit nombre de mystiques.

On doit tenir compte aussi des influences que les peuples exercent les uns sur les autres. La doctrine de Descartes influe sur Leibnitz, dont la *Théodicée* vient réagir en France sur les idées philosophiques. La pen-

sée de Hobbes tombe sur quelques esprits spéculatifs qui la modifient ; et celle de Locke, pénétrant jusqu'à Voltaire et Jean-Jacques, se transformant avec Condillac, descend, à travers les troubles de la révolution française, jusqu'au consulat et à l'empire, où elle trouve des apôtres, des prédicateurs et des prosélytes. Elle repasse ensuite le détroit, frappe les intelligences analytiques de quelques professeurs écossais qui s'en emparent, mais pour l'altérer, la changer et la ramener, non plus aux idées de Locke lui-même, mais à un demi-spiritualisme que l'Allemagne élabore à son tour, et qui revient en France et à l'Angleterre tout chargé des modifications et des altérations qu'on lui a fait subir.

Il y a une question difficile à résoudre, subtile, délicate et que l'on a rarement débattue. Il s'agit de savoir si les philosophes doivent à leur époque le germe de leurs pensées, ou si leur époque marche sous le commandement de ses chefs. Lorsque Kant a renouvelé la philosophie moderne en Allemagne, était-il l'expression d'une pensée publique, ou donnait-il, le premier, l'impulsion et le mouvement à la croyance de ses contemporains? Lorsque Voltaire détruisait la foi catholique, pour la remplacer par un déisme vague dont lui-même ne se rendait pas compte, était-il poussé par son siècle, ou poussait-il son siècle? L'un et l'autre, selon nous. Il y a toujours des circonstances extérieures qui influent sur le philosophe, quelque puissance d'abstraction que vous supposiez à son intelligence. Fils de son époque sous ce rapport, puisqu'il a été formé par elle, il redevient son père, puisqu'il influe sur elle à son tour ; c'est une action et une réaction inévitable : un double mouvement que l'on observe dans la vie de tous les propagateurs de doctrines. Hume est sorti d'une époque où le protestantisme, c'est-à-dire

l'examen, avait conquis le pouvoir et fait naître le doute; il fut le philosophe du doute. Rousseau, fils de la même époque, recevant les mêmes influences, n'a pas voulu s'en tenir au doute que son ame passionnée repoussait : il a essayé de créer un spiritualisme fondé sur le culte de la nature. Ces hommes éminens qui puisaient leurs théories à la même source, les transformaient avant de les propager. Mus par le passé, ils devenaient mobiles de l'avenir; ils exerçaient une action toute différente de l'action à laquelle ils obéissaient; de même que deux corps ronds et solides, qui viennent à se rencontrer, se chassent l'un l'autre, sans que la direction suivie par le second des deux corps soit précisément celle du premier.

Dans l'histoire des sciences morales et métaphysiques, il y a difficulté immense à s'orienter, à savoir comment les doctrines se sont enfantées l'une l'autre; toujours enchaînées par un lien secret, toujours se commandant mutuellement et toujours diverses. Le catholicisme, avec sa spiritualité élevée, donne naissance à la scolastique, c'est-à-dire à une classification rigoureuse et matérielle; cette scolastique, toute chrétienne encore, amène peu à peu le doute, si opposé à l'autorité catholique; le protestantisme, d'abord chrétien jusqu'au fanatisme, suscite une philosophie rationnelle qui, de degrés en degrés, est arrivée à la négation du christianisme; enfin, c'est une filiation d'idées et de principes singulièrement subtils, curieuse à observer, mais qui, par la finesse de ses détails et l'imperceptible mouvement de sa génération, trompe souvent l'œil le plus attentif.

Sur les limites de ce que nous appelons vaguement moyen-âge, à la fin de l'époque féodale, au commencement de l'époque nouvelle, c'est-à-dire au berceau de la réforme, la tête la plus philosophique, le flambeau placé

aux premières bornes de la carrière, l'homme sous la loi intellectuelle duquel nous vivons encore, après avoir suivi son commandement pendant un siècle et demi, c'est *Bacon.* Sa grande pensée, sa pensée féconde, est contemporaine et sœur de la pensée de Luther. A *Luther l'examen*, à *Bacon l'expérience.* Qu'est-ce que l'expérience, si ce n'est la fille de l'examen? Pendant que Luther réclamait hautement le droit de contrôler l'autorité de la cour romaine, et d'examiner ses décisions, Bacon faisait l'application positive et scientifique du même principe. La philosophie de Bacon n'est qu'un protestantisme contre la foi aveugle et absolue portée dans la sphère de la science. Pour bien comprendre ce que l'on doit à ce grand homme, il faut savoir où en étaient, avant lui, la science et la philosophie.

Tout ce qui se meut en Europe aujourd'hui, toutes les révolutions d'idées qui ont eu lieu depuis le seizième siècle; toutes nos découvertes accomplies, toutes celles que nous espérons; tous nos principes politiques et industriels, à quelle base les rapporter? Quel est le ressort qui fait tout agir? Quel est le critérium commun auquel tout se rapporte? l'*analyse.* Avant Bacon, elle n'existait pas; on ne procédait avant lui que par empirisme et abstraction; après avoir posé des théories idéales, on en tirait toutes les conséquences avec une dialectique inexorable. On était absurde en conscience, absurde comme l'est toujours la logique sévère qui part d'un principe faux: tel était l'état de la science en astronomie, en physique, en chimie, en géologie, en psychologie. La méthode était mauvaise en elle-même: une hypothèse servait toujours de point de départ; soit que la théologie, le préjugé ou le nom sacré d'Aristote protégeassent cette hypothèse, on l'acceptait sans y regarder. Ce fut Bacon qui le premier

dit : *Expérimentez* et *analysez !* Ce fut lui qui le premier replaça sur sa base la pyramide que l'on avait essayé de faire tenir sur sa pointe. Il ne fut pas le fondateur d'une secte, mais il forgea de ses mains puissantes, et il livra au monde l'instrument de la philosophie nouvelle. Jamais intelligence ne saisit plus d'objets éloignés, ne les classa plus nettement, n'innova plus audacieusement dans les limites que le bon sens et la raison lui prescrivaient. Il ne faisait pas de découvertes, mais il enseignait comment les découvertes devaient se faire. Les savans de son époque, Hervey, par exemple, se moquaient de lui comme d'un homme qui ne se livrait pas à une science exclusive ; et Hume lui-même, dans une de ses boutades sceptiques, s'est écrié : *Bacon ne vaut pas Galilée, qui nous a enseigné que la terre tourne.* Mais Galilée, ce grand esprit, n'a fait qu'une application partielle de la théorie générale posée par Bacon. Ce dernier (comme l'a dit un poète de mauvais goût et de grand génie, Cowley) « c'est le Moïse de la nouvelle terre promise. Il est là qui, du haut de sa puissante intelligence, contemple à la fois le désert qu'il nous a fait quitter, et les plaines fécondes qu'il nous montre du doigt (1). »

Bacon n'était pas seulement un mathématicien. Comme Shakspeare, c'était un esprit universel. Au lieu de peindre les hommes comme le poète, il dogmatisait pour les instruire et pour leur montrer une route de perfectibilité. Mêlé aux affaires civiles et politiques de son tems, aux intérêts, aux passions, aux intrigues, au milieu desquels il se montra si faible, hélas! si malheureux et si coupable, il ne s'était pas renfermé dans le cercle des idées spéculatives. Il connaissait les hommes, et les connaissait par leurs vices

(1) Ode de Cowley à la Société royale.

que lui-même partageait. Aussi son génie fut-il comme un grand flambeau allumé au milieu de toutes les idées et de toutes les choses humaines : depuis la théorie du ménage jusqu'à la théologie, il n'y a rien qu'il n'ait éclairé, non par des analyses partielles, non par des recherches de détails, mais par l'établissement hardi et nouveau de cet unique principe, de ce mot rayonnant de clarté : l'expérience.

Suivons sa trace dans la seule carrière de la métaphysique : à peine ses admirables ouvrages eurent-ils paru, tous les esprits furent frappés. On leur rendit le double hommage d'une admiration sincère, et d'une opposition véhémente. Il fut, comme Walter Raleigh, accusé d'athéisme auprès de la reine Élisabeth, qui regardait toute espèce d'audace comme nuisible et contraire à son pouvoir. Les esprits les plus élevés, Ben-Johnson, sir Kenelm Digby, prirent sa défense. La phrase de Ben-Johnson sur Bacon est remarquable par sa précision et sa profondeur : « Il a, dit le poète, découvert à nos yeux tous les défauts et tous les écueils de la science. »

Les étrangers ajoutèrent le poids de leurs éloges à ceux de ses compatriotes ; on aurait dit que tous les regards se dessillaient à la fois sous ces vives clartés. Ce fut le *maître* que l'on reconnut de toutes parts. Le pénétrant Gassendi l'appelait, avec raison, le réformateur moderne, l'auteur d'une héroïque entreprise.

On réimprimait en Hollande et en Allemagne ses œuvres traduites en latin, et accompagnées de louanges qui, pour tout autre écrivain, eussent été hyperboliques. Grotius le nommait son maître. En 1666, long-tems avant la publication de l'Encyclopédie, le Journal des Savans, dans un article rédigé par l'abbé Gallois, lui rendait hommage comme au grand promoteur de la science moderne. Des-

cartes fut guidé dans sa route par la *méthode vérulamienne*, comme il l'avoue dans une lettre écrite de Londres au père Mersenne, en 1633. Thomas, dans son *Éloge de Descartes*, a donc eu tort de prétendre que ce dernier n'avait jamais lu Bacon. D'analyse en analyse, de Descartes à Malebranche, de Malebranche à Hobbes, de ce dernier à Locke, je n'aperçois qu'une chaine brillante de penseurs, qui ont tous allumé leurs flambeaux à la lumière de Bacon. C'est ce qu'a très-bien senti et fait comprendre d'Alembert, esprit sec et dénué d'étendue, mais subtil et quelquefois sagace.

Il a rattaché toute la philosophie moderne à Bacon, premier anneau de l'école actuelle; il a placé *l'Encyclopédie du dix-huitième siècle* sous son patronage; il a eu raison. Ces théories expérimentalistes étaient la conséquence rigoureuse, mais non la seule conséquence des idées de Bacon.

Gassendi, sous Louis XIV; Locke, après Gassendi; après Gassendi, Condillac; ont marché dans la voie de la métaphysique expérimentale, sans s'astreindre, il est vrai, à toute la théorie de Bacon. Comme ils ont influé immédiatement sur la philosophie au dix-neuvième siècle, examinons un peu d'où venaient leurs doctrines, et vers quel but elles se dirigeaient. Abandonnant l'empirisme condamné et détruit par Bacon, ils revenaient tous à l'expérience qu'il avait recommandée. Ils répudiaient tous la foi aveugle; ils s'en tenaient à la méthode vérulamienne. Quel usage en faisaient-ils? quels résultats leur donnait-elle? et qu'avons-nous fait de ces résultats?

Les doctrines de Gassendi, toutes pratiques, toutes rationnelles, relevaient de Bacon et furent adoptées par Molière et Chapelle, par Bernier et par la fameuse Ninon. Locke appartenait à une génération toute saturée des opi-

nions de Gassendi, dont sa doctrine n'est qu'une déduction. Sa grande maxime, c'est que la raison doit être en tout notre juge et notre guide. Il ne prétend pas précisément, comme Gassendi, que toutes les idées dérivent des sens, mais il établit deux sources : celle de la sensation et celle de la réflexion. Certaines idées, dit-il, nous viennent des objets extérieurs; et notre propre esprit nous en fournit d'autres. On voit combien les sectateurs modernes de Locke s'éloignent du véritable système de leur maître; puisque, au lieu d'attribuer comme eux toutes les idées à la sensation, Locke déclare évidemment et hautement que la réflexion est, à elle seule, mère d'une classe d'idées qui ne nous vient pas des objets extérieurs.

Ce qui a fait confondre Locke avec les écrivains sensualistes, c'est l'acharnement avec lequel il combat les idées innées. Dédaignant la sagesse des tems anciens, tournant en raillerie le respect idolâtre de ses prédécesseurs pour les écrivains grecs ou romains; insensible à l'éloquence et à la poésie; trop logicien peut-être, il a beaucoup influé sous tous les rapports sur le siècle qu'il a suivi. A son exemple, on a fait table rase; on n'a voulu consulter que la raison individuelle; Rousseau, on le sait, lui a emprunté toute la théorie de son *Émile*. A son exemple, on s'est abstenu de s'élancer dans les régions spirituelles; on s'est renfermé dans le cercle des possibles et du monde visible. Bientôt même on a dépassé le chef d'école. Il se contentait d'ordonner la modération et de se taire sur ce qu'il ne pouvait comprendre. On a déclaré que ce que l'on ne comprenait pas n'existait pas. Il s'était contenté de faire dominer l'analyse rigide et d'étudier la sensation. « Locke, dit Voltaire, est un moulin à raisonnemens. » En effet, il n'y avait que cela chez lui; mais ses élèves, en le continuant, déifièrent le raisonnement que

Locke avait seulement employé. Nous verrons bientôt Condillac et Diderot faire dévier de sa route la théorie de Locke, et lui prêter des sentimens et des idées qu'il n'a jamais eus.

On ne peut nier que Locke n'ait appliqué à la partie pour ainsi dire matérielle de nos sensations, de nos sentimens et de nos idées, avec une admirable netteté, l'instrument d'analyse et d'expérience jeté au milieu du monde philosophique par Bacon. Bayle s'en empara aussi, mais pour la critique seulement, et pour la critique la plus sceptique. Précurseur de Hume; esprit à la fois piquant et grave, voyant en toutes choses l'affirmation et la négation, la théorie et l'objection, l'assertion et la difficulté, le pour et le contre, il se plut à railler l'histoire. Berkeley et Hume furent encore de plus intrépides douteurs. Locke avait dit que l'on ne peut être absolument sûr de rien, si ce n'est de ce qui est absolument prouvé; Hume, prodigue de dialectique, se mit à soutenir qu'il n'était sûr de rien, pas même de lui; et ses théories étaient si bien dans le courant général des idées, le besoin d'analyse que Bacon avait fait naître s'était si bien développé dans la masse publique, que sur les théâtres même de France, le seul homme de l'époque qui fût doué d'une sagacité et d'une verve aristophaniques, Beaumarchais soutenait précisément les mêmes doctrines. « O bizarre suite d'événemens, s'écrie Figaro! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que *ma* gaîté me l'a permis : encore je dis *ma* gaîté, sans savoir si elle est à *moi* plus que le reste, ni même qui est ce *moi* dont je m'occupe. » Ce n'est plus certainement la théorie de Locke; mais c'est déjà

celle de Hume. Et comment ces paroles d'un valet de théâtre eussent-elles été écoutées et souffertes par le public, si le public n'avait non seulement compris, mais possédé d'avance la doctrine qu'elles expriment!

Locke, élevé parmi les dissidens anglais, partisan du libre examen, ami de Guillaume III, homme du monde et homme d'action, ne prétendait pas tout détruire. Il avait des vues d'organisation et de stabilisation. Hume, au contraire, était essentiellement destructeur : il doutait du génie de Shakspeare et de la vertu de Hampden ; il ne voyait pas de raison pour croire ou ne pas croire, ou plutôt il voyait autant de raison d'une part que de l'autre. Pessimiste universel, ce qu'il apercevait avant tout, c'étaient les difficultés, les obstacles, les objections, les négations. Une telle théorie ne peut pas être féconde ; pour être conséquent avec lui-même, un tel penseur, n'étant pas sûr de sa pensée, devrait s'abstenir d'en avoir une.

Il n'en était pas ainsi des théories de Locke, fécondes même dans leurs erreurs. Telle était la largeur du plan que ce philosophe avait embrassé, que parmi ses élèves on vit se ranger à la fois des sceptiques, des idéalistes et des matérialistes. Au premier rang de ces derniers se trouve Condillac, dont la théorie n'est réellement que l'organisation d'une partie des doctrines de Locke. A force de généraliser et de simplifier, Condillac est devenu très-populaire : il est vrai que sa simplicité est pauvre, et que sa netteté est minutieuse; il a de la méthode sans profondeur, et de la patience sans fécondité. Une fois qu'il a établi que la pensée n'est qu'une sensation transformée, il s'arrête là, il ne pénètre pas plus loin, et il traite constamment l'homme pensant et sensible comme une machine organisée. Son admirable industrie dialectique fit prévaloir le sensualisme qu'il prétendait emprunter à

Locke, et qui remontait à Gassendi. L'organisme fut sa seule étude : réduisant l'homme à la sensation, lui donnant pour but moral la matière; pour objet de culte son corps, sa conservation, ses jouissances personnelles, l'étude de l'univers comme instrument de bien-être : il matérialisait tout, ne voyait de moralité que dans les actions conformes à l'utilité de chacun et de tous, d'immoralité que dans celles qui l'attaquent. Pourquoi s'élever jusqu'à la connaissance des choses invisibles? pourquoi courir après l'idéal? Tout cela est hors de nous, hors de notre sphère pratique : l'expérience et le raisonnement ne nous en apprennent rien. Que chacun se circonscrive donc, disent les partisans de ce système, dans son utilité bien entendue; que le gouvernement soit utile dans le sens physique et matériel; que la morale le soit aussi sous le même rapport : que la poésie et les arts concourent à notre utilité en faisant plaisir à quelqu'un de nos sens. Qu'est-ce que la conscience? qu'est-ce que l'ame, qu'est-ce que l'idéal? que sont les idées morales? Rien. Poètes, chantez les idées sensibles, matérielles, le monde visible, et n'allez pas plus loin.

Ce système malheureux s'accordait admirablement avec un tems égoïste, fatigué de révolutions, où toutes les notions religieuses étaient ébranlées, où l'apathie et l'indolence succédaient au grand mouvement des troubles civils. L'industrialisme, emploi habile et animé des forces physiques pour l'accroissement de la richesse et du bien-être matériel, en fut la conséquence nécessaire. De là aussi, dans la vie privée, égoïsme profond : dans les arts, défaut d'inspiration, emploi des couleurs les plus matérielles et des images les plus palpables. C'était le résultat nécessaire de l'homme-machine de Condillac, adopté comme base de toute la philosophie française.

Cabanis fut le naturaliste et l'observateur physiologique qui soutint cette école, M. Destutt de Tracy en fut le métaphysicien, et Volney le moraliste. Plus les sectateurs de Condillac s'enfonçaient dans sa théorie et lui demandaient ses résultats, plus ils en découvraient le tuf et l'imperfection fondamentale. D'après ces philosophes, qui s'accordent à regarder l'homme comme une machine dont chaque sensation se transforme en pensée, il n'y aurait au monde que l'utile; hors de là, rien de beau, rien d'honorable, rien de grand : tout se réduirait à la conservation personnelle. L'économie, un ordre étroit, un bien-être tout matériel : voilà le but de la vie. Garat a professé la même doctrine avec élégance, avec le bon sens un peu mesquin, mais net, qui caractérise toute cette école.

Attaquée vivement par M[me] de Staël, qui s'était imbue, dans la société de quelques philosophes allemands, des doctrines idéalistes, cette théorie de la sensation a retrouvé récemment un avocat ardent : c'est un médecin fameux, le docteur Broussais. Il nie l'esprit, et ne sait pas, dit-il, le secret du *moi;* il ne voit l'homme que dans la réunion des forces physiques. Il détruit en nous toute vie morale, nos affections, nos idées, nos volontés; et il dit hautement que la liberté, la sensibilité, l'intelligence, sont des propriétés du corps. Quant à la faculté de percevoir, il la désigne, d'une manière bien vague, par le mot de *perception intracranienne*, ce qui ne signifie absolument rien, sinon que l'organe par lequel nous pensons se trouve situé dans l'intérieur de notre cerveau.

Si ce mouvement du sensualisme, de la philosophie fondée sur la matière et sur son triomphe était celui qui correspondait le mieux et s'harmoniait de la manière la plus intime avec la société française, avec les découvertes des sciences, avec l'industrie en progrès, la société renfermait

d'autres élémens qui se manifestaient par d'autres doctrines. Contre la philosophie sensualiste s'élevèrent de trois côtés des adversaires redoutables : en Allemagne, on donna une impulsion nouvelle à la métaphysique; en Écosse, on retravailla le système de Locke, en l'appuyant sur de nouvelles bases; en France, les ennemis du matérialisme rédigèrent leurs opinions, les réduisirent en corps de doctrines, et sans réussir à ébranler la foi publique et la croyance générale dans la toute-puissance de la matière, ils produisirent une certaine impression sur les esprits et sur les ames. Ces trois influences confondues; celle de l'Allemagne dont M[me] de Staël a propagé éloquemment les systèmes; celle des philosophes écossais analysés et reproduits par les professeurs français; enfin celle des théologiens et des idéalistes de la restauration, se sont pour ainsi dire mêlées dans un courant commun qui compose la philosophie générale de l'Europe. Aujourd'hui, grâce à l'étude de tant de systèmes différens, et aux longues recherches dont chacun d'eux a été l'objet, le génie européen penche vers l'éclectisme. On ne s'astreint plus aux doctrines d'aucun maître, on ne reçoit plus aucune loi absolue. Il est vrai que beaucoup d'idées sont confuses, peu arrêtées, peu précises : on flotte entre le kantisme et les théories de Locke, on revient de Reid à Malebranche, et de Malebranche à Spinosa. Jamais la liberté des opinions n'a enfanté plus de nuances. Tâchons d'étudier ces diverses ramifications de la pensée philosophique à notre époque, et de classer les écoles kantienne, écossaise, théologique et mystique, qui sont aujourd'hui même en réaction et en hostilité contre le sensualisme.

Depuis long-tems l'Allemagne était sous la loi métaphysique de Leibnitz, dont le disciple Wolf enseignait comme lui, mais avec une lourdeur mathématique vrai-

ment insupportable, les dogmes de l'harmonie préétablie. Kant, par sa *Critique de la raison pure,* vint faire une révolution philosophique. Les sensualistes de France, dépassant la limite tracée par Locke, attribuaient tout à la matière ; les partisans de Leibnitz s'attachaient à démontrer la spiritualité et l'activité de l'ame. Kant voulut tracer les limites qui séparent, dans l'homme, la faculté matérielle de la faculté intelligente ; il reconnut que la faculté sensitive n'est pas l'entendement, qu'une différence essentielle sépare l'une de l'autre, et que pour tracer avec exactitude la carte de leurs limites respectives, il faut s'élever jusqu'à une critique supérieure, jusqu'à une raison plus pure et plus haute. Kant eut surtout le mérite de l'originalité, quand il énuméra toutes les idées générales qui ne procèdent pas de l'expérience, mais de l'entendement pur. Il prouva que, lorsque les objets nous frappent, nous avons en nous le moyen de les apprécier quant à leur *qualité,* à leur *quantité,* à leur *relation* et à leur *mode.* Si l'instrument qui juge n'était pas dans notre esprit, s'il ne possédait pas d'avance l'idée de *quantité,* de *qualité,* de *mode,* comment pourrait-il arriver à la perception des nombres et des objets?

Kant résout aussi avec une extrême subtilité la vieille difficulté du libre arbitre et de la nécessité des choses ; il assujétit l'ordre physique à la loi de causalité, au destin ; il avoue que le monde et ses phénomènes sont régis par une loi d'enchaînement inévitable ; mais il ajoute que l'ame de l'homme est affranchie de cette nécessité. Il dit que chacune des déterminations de l'ame produit un effet nouveau, sans que l'on doive nécessairement expliquer, par les antécédens, cette détermination et son résultat. Pour lui, le tems et l'espace ne sont que les formes que prennent les idées de l'homme ; mais ces formes ne l'em-

prisonnent pas, ne lui imposent aucune loi. Il pense par leur intermédiaire, mais il n'est pas leur captif; ainsi la liberté de l'intelligence et de l'ame humaine se conserve, au milieu de l'ordre universel et fatal de la nature.

Comment n'aurait-elle pas produit d'impression, cette philosophie qui engageait la raison à s'étudier elle-même et à s'approfondir avec un nouveau soin; qui se présentait avec une liaison et un enchaînement admirables; qui faisait sentir le besoin de donner à nos connaissances un fondement incontestable, à l'expérience des lois précises, à toutes les sectes un moyen de s'épurer et de prendre place dans le vaste Panthéon des doctrines métaphysiques? Il y avait dans le système de Kant un peu de toutes les anciennes théories : mais ce n'était pas de l'éclectisme. L'auteur prétendait fonder une théorie neuve, indépendante, hostile aux autres sectes, et poser son autel sur les ruines de tous les autels philosophiques.

Au système de Kant, dont nous ne soulevons pas ici toute l'obscurité mystérieuse, se rattachent une haute moralité et un théisme transcendental. C'est un étrange et audacieux essai pour faire comprendre la co-existence des pensées, des systèmes et des opinions les plus divergens; pour réconcilier le scepticisme et la certitude, le doute de Hume et les susceptibilités innées de Leibnitz, le sens commun de Reid et l'égoïsme de Berkeley. Les ennemis de Kant ont imputé à crime à leur grand adversaire cette diversité des théories qui viennent se donner rendez-vous dans son système comme dans un centre. Reproche injuste : à Kant, et à lui seul, appartiennent non seulement la méthode qui a réuni ces dogmes, mais la merveilleuse subtilité qui a forgé leurs anneaux de jonction.

De l'école de Kant jaillirent plusieurs écoles : celle de

Fichte qui a divinisé le *moi*, celle de Schelling qui, à ce culte du *moi*, joint un mysticisme exalté et transcendental; enfin celle de Hegel, qui a fait une application si hardie des doctrines de Schelling à l'histoire du monde.

Mme de Staël et M. Cousin répandirent en France l'admiration et l'étude des philosophes allemands que nous venons de citer. Pendant que ce mouvement avait lieu, protégé et enflammé par l'éloquence rapide de ces deux apôtres, le catholicisme suscitait une autre philosophie, dont le centre était en France et sur laquelle nous devons donner quelques développemens. Érudit, homme d'esprit, métaphysicien, âpre dans ses satires, rigoureux dans sa condamnation du siècle et des hommes; admettant comme justes et nécessaires, comme punitions de la méchanceté naturelle à l'homme, les tortures, les souffrances, les maladies, les fléaux, le bourreau; passionné pour ce dernier personnage, parce que c'est, dit-il, l'*exécuteur de l'expiation divine, celui qui nous renvoie à notre juge naturel*; M. de Maistre s'est fait le chef d'une philosophie qui n'a pas eu de sectateurs, mais qui, grâce à la haute éloquence et à la brillante énergie dont il a fait preuve, est venue étonner toutes les imaginations. C'est une philosophie sans cœur, sans pitié pour les misères humaines; la terre est une prison de forçats, Dieu est le grand bourreau. *Vivons*, c'est-à-dire *souffrons*, pour jouir et pour renaître un jour.

Cette affreuse religion qui adore l'échafaud, qui consacre le ministre des vengeances sanglantes, devait effrayer et non gagner les cœurs; celle de M. de La Mennais, moins meurtrière mais aussi audacieuse, n'était guère plus consolante. Il s'appuyait, lui, sur le doute que Hume avait fait prévaloir, et employait cette arme pour démontrer aux philosophes l'incertitude de leur philosophie.

Après avoir prouvé que tout est sans contrôle et sans possibilité d'examen ; que l'on n'est sûr de rien ; que l'on n'arrive à aucune connaissance fixe ; que nos sens, notre raison, notre sentiment, nous trompent, M. de La Mennais s'écrie : qu'il faut s'en tenir à l'autorité; qu'il faut s'abaisser et s'agenouiller devant elle; qu'il faut se soumettre et se taire; qu'il faut croire aveuglément. On a vu dans ces derniers tems combien M. de La Mennais était infidèle à sa propre doctrine : à moins que, pour justifier sa révolte contre l'église et contre le pape, il ne soutienne que sa *Théorie de l'autorité* ne l'a pas trouvé infidèle ; que son républicanisme en est la conséquence; et qu'enfin aujourd'hui (opinion assez plausible) *l'autorité, c'est le peuple.*

Plaçons à côté de ces athlètes du catholicisme et du pouvoir absolu le célèbre M. de Bonald, théoricien brillant, grand écrivain, quoi qu'on en ait dit, souvent éloquent, mais dur, inflexible, dénué de souplesse, de grâce et d'élégance. M. de Bonald ramène tout à la Bible, à l'unité primitive, le monde n'étant pour lui qu'une grande famille dirigée par un despote qui est Dieu ; chaque nation, une famille dirigée par un despote roi; et chaque famille, un petit peuple soumis au pouvoir absolu de son chef. N'étudiez pas votre ame, ne descendez pas dans votre conscience, dit M. de Bonald : cette étude est un éblouissement dangereux, un rêve. Au moment où Dieu a créé l'homme, il lui a donné un langage primitif, dans lequel étaient renfermées toutes les idées, toutes les connaissances. Les Écritures sont la traduction fidèle et sacrée de cette langue primitive ; brûlez toutes les bibliothèques et conservez les Écritures ; ayez la foi et rien de plus, le monde marchera de lui-même. Dieu est absolu dans sa puissance, le roi absolu dans l'état, le père absolu dans sa famille.

Le médiateur entre l'homme et Dieu, c'est Jésus; le médiateur entre l'homme et les enfans, c'est la femme. Ainsi se réduit à peu de chose toute la théorie de l'humanité.

Sceptique et catholique, M. de La Mennais donnait la prépondérance à l'autorité, aux masses; misantrope et amer, M. de Maistre déifiait le bourreau; despote patriarcal, M. de Bonald exaltait l'absolutisme. A côté d'eux, mais en dehors de leur cercle, se sont placés plusieurs écrivains français qui se sont isolés par leur originalité. Tel est M. Ballanche: sa pensée spéciale, c'est le développement graduel et successif que prend l'esprit humain. Toute la vie de ce philosophe a été consacrée à suivre et à indiquer les évolutions de la pensée à travers l'histoire. Il se plonge dans les tems anciens, il se pénètre de leur esprit : homme de sentiment autant que d'érudition, il demande à chacune des phases de l'humanité le secret de son génie et l'hymne qui y correspond. Si l'énergie de la pensée et de la science (qui seule aurait pu venir à bout d'une si vaste théorie) manque à M. Ballanche; s'il n'a rendu son système ni assez précis, ni assez populaire, ni assez complet; si les formes poétiques qu'il emprunte sont plutôt un inconvénient qu'un avantage, parce qu'elles offrent au public des oracles delphiques et que le métaphysicien y trouve des ornemens inutiles, du moins doit-on rendre justice à l'élévation de sa pensée et à l'éloquence de son langage. Personne n'a décrit avec plus de charme la perfectibilité progressive de l'humanité, ni prêté une plus brillante vraisemblance à la chimère d'un âge d'or à venir. Peu d'écrivains ont su comme lui allier la grâce à la profondeur.

Il serait injuste de ne pas classer ici un savant qui,

né en Danemarck, mais devenu français par ses ouvrages, a tenté de construire en faveur du catholicisme un vaste édifice d'érudition, de mysticisme et de poésie : M. le baron d'Eckstein.

Mal comprise et peu sentie en France, soit que la manière discursive et heurtée de l'auteur, ou que la nouveauté des points de vue, aient découragé les adeptes, la méthode métaphysique du baron d'Eckstein est plutôt historique et savante qu'abstraite et systématique. Pour lui, tout est dans la tradition; cette tradition il la cherche partout, dans les langues, dans l'histoire, dans les faits, dans les systèmes, dans la poésie, dans la littérature, dans la politique même. Il croit retrouver épars çà et là les fragmens détachés d'un catholicisme primitif. Il adore chacune de ces manifestations comme croyant, il les chante comme poète. Toutes les révolutions subies par la société ne sont à ses yeux que l'expression de certains dogmes religieux, qui en s'altérant ont jeté la société dans de mauvaises voies, et qui, en s'épurant, l'ont ramenée au bien. C'est l'histoire du dogme dans ses variations, dans ses combats, dans sa diffusion qui domine toutes les idées de M. d'Eckstein. Malheureusement, *le Catholique* n'a offert jusqu'ici que la pierre d'attente de ce grand système : on ne sait comment remplir les immenses lacunes qui s'y trouvent. Mais il serait injuste de refuser à l'auteur le mouvement, l'ardeur de la pensée, une activité presque ambitieuse et conquérante, un flot d'idées et de style qui bouillonnent, non sans danger quelquefois pour la clarté et la justesse.

Cette dernière école est précisément celle qui, s'écartant le plus des idées en vogue, et surtout de la morale égoïste de notre tems, obtint le moins de succès. Ni M. de La Mennais, ni M. de Bonald, ni M. de Maistre,

n'ont eu de véritables prosélytes ; du moins Kant et Schelling offraient un aliment à l'orgueil de l'esprit humain, ils ouvraient une voie aux recherches et à la curiosité de notre esprit. Sous ce rapport M. Ballanche et M. d'Eckstein se rapprochaient d'eux. Mais en général tous les écrivains catholiques écrasaient la raison humaine sous l'autorité de la foi; aussi la propagation du kantisme fut-elle bien plus rapide en Europe que celle des systèmes catholiques que nous avons analysés plus haut.

Pendant que ce mouvement d'idées avait lieu sur le continent, il se formait en Écosse un noyau de penseurs qui, tout en s'attachant aux principes de Locke, creusèrent davantage sa doctrine, attaquèrent de front le scepticisme de Hume et créèrent la théorie de la conscience. Le premier de ces philosophes fut Reid. Reid et ses successeurs ont expliqué et corrigé ceux des principes de Locke dont les conséquences avaient été outrées par Condillac. Ils s'occupèrent aussi de réparer, si l'on peut parler ainsi, les brèches faites à la philosophie par la théorie sceptique de Hume. Ils ramenèrent tout à la conscience et ils étudièrent avec une admirable patience la partie psychologique de l'humanité. L'homme qui a le mieux résumé la doctrine écossaise, c'est Dugald Stewart, ce professeur de Glasgow qui, par son éloquence persuasive et la netteté abondante de ses idées, se rapprochait de Platon. Comme Reid son maître, il fit une protestation énergique contre le scepticisme en faveur du sens commun; ce fut grâce à lui et à l'éloquente expression que M. Royer-Collard prêta au système écossais, que ce dernier se répandit et domina bientôt en France. M. Jouffroy joignit ses efforts à ceux de M. Royer-Collard.

On voit quel a été le mouvement des théories et des idées

en Europe, depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Expérimentalisme venu d'Angleterre, transmis par Locke, élaboré par Condillac; matérialisme coïncidant avec la révolution française; spiritualisme catholique destiné à combattre les doctrines sensuelles; nouvelle élaboration de la théorie de Locke par les Écossais; transmission de ces systèmes écossais en France; enfin propagation du kantisme. Si nous ramenons à son expression la plus simple cette histoire de la variation de la philosophie, nous trouverons qu'après s'être insurgés contre la foi aveugle, les hommes sont arrivés à ne plus croire qu'à leur corps; que des opposans ont essayé de raviver la foi par l'autorité, par le système, par l'érudition; qu'enfin de plus habiles ont cherché dans la conscience humaine la preuve d'une existence morale d'une part, d'une existence matérielle et sensitive de l'autre; que, pour terminer ce grand tableau du mouvement philosophique contemporain, les Allemands, ayant Kant à leur tête, ont formulé dogmatiquement les limites et la place qu'il faut assigner au scepticisme et à la certitude, au sensualisme et à l'idéalisme, au libre arbitre et à la destinée. Entre la théorie modeste, presque timide, des philosophes écossais, et l'immense, le laborieux édifice construit par Kant avec tant de symétrie, il y a une ressemblance extrême, mais qui échappe aux observateurs superficiels. Comme d'ailleurs chez Kant tout est plus classé, plus systématique, plus complet, plus hardi, il ne faut pas s'étonner que les professeurs du continent aient repoussé la philosophie écossaise, pour embrasser la morale et brillante doctrine allemande, et que même leur vol se soit élancé au-delà des théories de Kant, pour planer dans les hauteurs inconnues de Fichter et de Schelling.

On voit combien la France est éloignée de cette théo-

rie de l'intérêt qu'Helvétius et Cabanis avaient fondée sur le système de Condillac. En Angleterre même, les systèmes allemands ont commencé à se faire jour. On arrive à la compréhension de Hegel et de sa doctrine. Si d'un côté l'industrialisme continue à jeter au loin ses rameaux et ses racines, il se fait dans les esprits une révolution qui ne peut manquer de rétablir l'équilibre, et de corriger ce qu'il y a d'étroit, d'abstrait et d'égoïste dans la théorie de l'utilité. Si nous embrassions dans cet article tout ce qui a rapport au mouvement des esprits, nous ferions entrer en ligne de compte les systèmes de l'industrialisme, relatifs aux finances, à la distribution des capitaux, à l'exploitation de la terre, à l'organisation des impôts : science importante, nouvelle, qui n'est qu'une déduction nécessaire du matérialisme moderne, et qui se rattache à la théorie de l'utilité.

Peut-être s'étonnera-t-on de trouver ici parmi les métaphysiciens célèbres un homme qui, toute sa vie, a dédaigné la métaphysique proprement dite : Jérémie Bentham. Nous ne parlons de lui que comme de l'un des penseurs extraordinaires dont l'action s'est fait le plus puissamment sentir depuis le commencement du siècle. Il a imprimé un mouvement immense, ou plutôt il a senti que le mouvement du siècle marchait dans une certaine direction, et cette direction a été celle de son génie. Dans sa théorie de l'utilité, au lieu de chercher des raisonnemens abstraits et des preuves syllogistiques, il ne s'occupe que d'applications positives. La législation, les devoirs du peuple et des princes, les limites et le but des révolutions, tels sont les sujets que Bentham a traités. On ne peut pas dire qu'à proprement parler Bentham se soit occupé de systèmes métaphysiques. Son cercle a été celui de l'application positive, et c'est en effet vers ce

but que se dirigent la plupart des efforts et des tentatives. Il s'est élevé jusqu'à la morale universelle et privée ; mais quant aux ressorts secrets de l'intelligence et de l'ame, jamais il ne les a étudiés ni approfondis (1).

Mais, pour nous renfermer dans la sphère métaphysique, nous devons, après avoir passé en revue les spiritualistes, les sensualistes et les Allemands que nous pourrions appeler transcendentaux, analyser une école moins définie et moins distincte, résultat naturel de tant d'efforts contraires, école qui n'a pas de drapeau bien fixe et bien assuré, dont le principal caractère consiste dans la liberté de choisir, de recueillir avec discrétion la vérité qu'elle trouve dans chaque doctrine et de la séparer de l'erreur. C'est une philosophie critique et libre, où chacun peut apporter sa pensée et son individualité, et qui s'est nommée éclectique, faute de trouver un autre nom. Elle constitue le vrai penchant de l'époque qui commence. Tous les esprits distingués ne cherchent plus qu'à s'élever à une hauteur d'où ils puissent planer sur un très-grand nombre d'objets pour les soumettre ensuite à leur examen et construire, de tous ces systèmes, leur système propre.

Les uns, comme M. de Kératry, penchent vers le spiritualisme et même vers l'illuminisme. Plein d'émotion et de véhémence, M. de Kératry est tombé dans quelques contradictions. Tout en soutenant l'essence spirituelle de l'ame, il s'est rapproché de la théorie épicurienne et utilitaire. Il n'a vu le beau que dans l'utile, et le bien que dans le plaisir, compris, il est vrai, d'une manière généreuse. Nous sommes d'un avis différent : se dévouer aux hommes, c'est sacrifier son plaisir au leur :

(1) Voyez le remarquable ouvrage publié sous le titre de *Déontologie*, par M. Bowring, exécuteur testamentaire de Jérémie Bentham, et traduit en français par M. Benjamin Laroche.

c'est la vertu. A côté de l'utilité proprement dite, en dehors de cette utilité, se trouve le beau, qui ne donne ni richesse, ni profit, ni emploi industriel, ce qui plaît seulement.

Il nous serait facile de nommer ici, parmi les Anglais, les Allemands et les Français, plusieurs écrivains éclectiques dont les noms ne sont pas sans honneur : Bonstetten, Ancillon, Droz, Brown, Paley, Jacobi ; les uns inclinant davantage vers la théorie matérielle de Condillac, les autres suspendus entre les systèmes opposés : quelques-uns, comme M. de Gérando, suivant le cours et la variation des opinions et des idées, et s'affranchissant des théories anciennes à mesure que le siècle s'en dépouille et les rejette. Mais comme ces penseurs n'ont eu rien de profondément tranché ; qu'ils n'ont, pas plus que l'éloquent M. de Laromiguière et quelques-uns des professeurs actuels de nos universités, produit une vive, forte et intense impression sur les théories ; comme leurs modifications n'ont pas amené de révolution notable, nous passerons rapidement sur cette partie de notre travail, et nous nous arrêterons particulièrement sur MM. Royer-Collard, Cousin et Jouffroy qui se sont emparés, dans ces derniers tems, de l'éclectisme français.

A M. Royer-Collard appartient l'honneur d'avoir le premier marché de front contre les doctrines sensualistes et contre le scepticisme de Hume. Sa parole est grave comme sa pensée. Il y avait une si haute et si belle moralité dans son discours ; c'était un homme dont la conviction avait quelque chose de si évident et de si intime ; il paraissait si éloigné des intrigues mondaines et des intérêts subalternes, que du premier moment il conquit une influence incontestée sur la jeunesse de son pays. On avait besoin d'un guide qui montrât la route vers des régions plus

pures que celles où nous renfermait la doctrine de Condillac. Il fallait que la pureté morale et intellectuelle de ce guide rassurât le public. Ne voir dans le monde que des sensations et des corps, paraissait fatigant; on demandait autre chose; M. Royer-Collard le donna. Son commentaire de Reid eut le plus grand succès. Par une très-singulière et très-nouvelle circonstance, sa chaire de philosophie devint presqu'une tribune politique. M. Royer-Collard a quelque chose de Pascal; il raisonne si vigoureusement que ses démonstrations ressemblent à de la passion. Tel est le bonheur de ses axiomes sur la philosophie générale ou sur les hommes de son tems, qu'une fois la médaille frappée, elle circule à travers le peuple, et tout le monde s'en sert comme d'un bien commun. Hume et Condillac, Berkeley et Cabanis, furent tour à tour attaqués. M. Royer-Collard s'arma contre tout ce système, détruisant à la fois le spiritualisme sceptique qui prétend que rien n'est, et le matérialisme qui conduit en morale au plus grossier égoïsme. A ce double combat se rattache le triomphe de M. Royer-Collard, et le mouvement moral qu'il imprima lui fera éternellement honneur.

Un jeune homme lui succéda. M. Cousin, plus jeune, nécessairement plus enthousiaste, doué d'une éloquence active, variée, poétique, continua l'œuvre. Ce qui prouve bien que M. Cousin est tout-à-fait de son tems, c'est son éloignement pour le dogmatisme. Après avoir suivi la grande trace de M. Royer-Collard, c'est-à-dire approfondi, étendu les idées écossaises, il ne construisit pas de système complet. Il ne dogmatisa pas, il resta dans les voies de la critique historique. Il se plut à voir défiler devant lui tous les systèmes, à les passer en revue, sans en marquer un seul du sceau particulier de son approbation sans réserve. Commentateur de Proclus, de Platon; rapporteur géné-

ral de toutes les idées, il se plut à soulever et remuer dans tous les sens le terrain de l'ancienne métaphysique. Il a forcé son siècle à comprendre le cartésianisme et le platonisme; il a fait entrevoir à quelques esprits que tous les systèmes ont un point de vérité et un point de mensonge, et que, pour atteindre à l'immense réalité, il suffit de connaître les points par où tous ces systèmes se touchent, mais non s'anéantissent.

Arriver à l'éclectisme par l'histoire, tel est le but de M. Cousin; il commence par expliquer les écoles avant de les concilier; il prouve ensuite qu'elles ne s'excluent pas, et que chacune d'elles n'a précisément qu'un tort et qu'une folie, cette prétention même d'être exclusive. Pour accomplir un tel dessein, ne faut-il pas plus d'une existence d'homme? pour faire passer dans le sens commun du public l'intelligence complète de chaque théorie, quel tems et quels efforts sont nécessaires! Chaque philosophe érige en image complète de la vérité sa propre théorie, qui n'en est qu'une image incomplète. Il prétend contenir en soi l'absolue vérité, qui ne se trouve pas dans un seul côté de la pensée, mais dans tous les côtés à la fois. M. Cousin arrivera-t-il, ce flambeau à la main, à creuser toutes les mines de la philosophie? Cette obligation qu'il s'est proposée de publier tous les systèmes et de les commenter avant de les examiner et de les classer, ne ressemble-t-elle pas un peu au procédé de celui qui, pour arriver à la solution du système du monde, entreprendrait un voyage d'exploration dans toutes ses parties, montant sur toutes les hauteurs, gravissant toutes les cimes, plongeant dans toutes les grottes, attaquant toutes les profondeurs au risque de s'y perdre? Sa pensée est grande et peut-être est-elle la seule vraiment philosophique. Il croit que chaque système a eu tort de développer exclu-

sivement un seul ordre de phénomènes; que ces phénomènes sont réels, que leur domination unique est seule fausse; qu'il faut savoir trouver le point d'union et d'accord de tous les systèmes incomplets pour arriver à un système complet. Il est resté historique, il n'est pas devenu dogmatiste. La grande conciliation des sectes et des dogmes qu'il avait promise n'est pas arrivée à terme : soit que sa pensée n'ait pu se défaire du pli et de l'habitude observatrice qu'elle avait acquise ; soit que, fidèle à sa méthode, il ne croie pas possible d'arriver à la consommation de son œuvre par une autre route, le monde attend encore aujourd'hui le dernier mot de ce grand écrivain, de ce grand orateur. Comme il a établi en principe que tous les systèmes sont vrais par un côté, et que, par conséquent, pour les comprendre chacun dans leur sphère, il faut les étudier isolément, se transformer afin de les comprendre, s'assimiler à leurs doctrines, rien n'est plus souple et plus élastique que cette manière de procéder. Elle permet tout, et sans être infidèle un seul instant à son système, le professeur embrassera tous les systèmes tour à tour. Aujourd'hui M. Cousin en est à la philosophie de Schelling; on ne peut lui faire aucun reproche, c'était chose prévue et nécessaire. Un nouveau philosophe apparaîtrait, avec un mysticisme plus raffiné et plus étrange, M. Cousin l'étudierait de même, et paraîtrait s'associer de cœur et d'ame à la nouvelle doctrine.

M. Cousin est bien d'accord avec son tems, qui ne s'arrête à rien et qui critique tout ; tems éminemment observateur, qui s'amuse à considérer toutes choses, sans croire profondément à aucune d'entre elles. Pendant que Walter Scott transformait le roman et y jetait la curiosité au lieu de la passion, M. Cousin admettait dans la philosophie le même principe de curiosité. Ne reconnaîtrez-vous

jamais, ô philosophes! que chaque siècle et chaque époque ont leurs phases bien marquées, dépendant moins des génies spéciaux qui paraissent les dominer, que d'une nécessité préexistante, et qui détermine la nuance de toutes les pensées, les directions de tous les travaux, pendant un certain espace de tems? On parle beaucoup d'éclectisme; c'est un mot grec qui tient très-bien sa place dans le discours. S'il fallait en croire les disciples de tel ou tel philosophe, celui-là aurait créé l'éclectisme. Mais jetez les yeux autour de vous, le siècle tout entier n'est-il pas éclectique? Ne l'est-il pas d'une manière nécessaire et voulue? Le sentiment le plus commun, et peut-être le plus vif dans tous les esprits, n'est-il pas celui d'une curiosité observatrice? Qui oserait maintenant formuler des dogmes exclusifs, après avoir vu crouler tant de dogmes? Les saint-simoniens l'ont tenté : le résultat qu'ils ont obtenu est-il encourageant? Lorsque des poètes, en Angleterre et en France, placent à la tête de leurs œuvres de hautaines et dogmatiques proclamations, dans lesquelles ils prescrivent les nouvelles lois auxquelles le drame et le poème épique doivent se soumettre, ne voit-on pas que l'orgueil même et la violence qui caractérisent leur langage attestent la conscience de leur faiblesse et le peu de prise réelle qu'ils ont sur le public. On a raillé M. Cousin parce que, laissant apercevoir au loin un point de repos pour toutes les théories, il ne s'est pas dirigé vers ce but lointain, et n'y a fait parvenir aucun de ses élèves. L'absolu qu'il promettait et qu'on espérait ne se présente pas, mais le connaîtra-t-on jamais? Et est-ce à votre époque confuse qu'il appartient de le comprendre et de le saisir?

Un esprit moins ardent, moins passionné, aussi éloquent peut-être que M. Cousin, a fait beaucoup d'impres-

sion sur la jeune France de cette dernière époque ; c'est M. Jouffroy. Son point de départ, c'est la théorie de M. Royer-Collard, puis celle de M. Cousin. Et lui aussi, il a réhabilité la conscience ; et lui aussi, il a fait de l'éclectisme philosophique. Il a essayé d'embrasser le plus de vérités possible. Toujours dominé par la méthode d'observation qui n'a pas cessé de régner depuis le chancelier Bacon, il a voulu faire à chaque système sa part de réalité. Son style est grave et doux ; avec moins de mouvement que M. Cousin, et une énergie moins axiomatique que M. Royer-Collard, il n'a peut-être pas exercé moins d'action réelle que l'un et l'autre.

M. Jouffroy est l'analyste exact de cette nouvelle école ; il l'a suivie dans son mouvement : il ne s'en est pas tenu aux développemens de l'école écossaise. Il a passé, par un mouvement presque insensible et inaperçu, sous les bannières d'une école plus avancée et plus complète. Il a combattu de face les physiologistes modernes et leurs prétentions à tout asservir aux lois de la matière. Une grande clarté philosophique appartient spécialement à M. Jouffroy. Comme M. Cousin, il aime à se placer dans un point de vue large ; il attend que ses expériences soient assez nombreuses pour jeter de la clarté sur l'ensemble des idées et des faits. Il aime à consulter les phénomènes de l'ame et de la pensée, comme M. Cousin veut surtout approfondir les systèmes et creuser les théories de ses prédécesseurs.

Quel est donc le mouvement général des opinions métaphysiques en Europe ? Il varie selon les latitudes et les pays ? Il semble que l'Allemagne, depuis Hegel, ait touché le dernier point, atteint la dernière cime des théories transcendentales. Elle est en réaction contre le mysticisme. Il n'est pas rare de trouver, parmi les jeunes gens qui fréquentent les universités, une tendance nou-

velle au sensualisme et au panthéisme. En France, au contraire, la réaction contre les idées matérielles est très-forte chez les penseurs, et l'on pourrait citer plus d'un esprit distingué qui se perd et s'égare dans un mysticisme sans fin et sans rivage. En Angleterre, comme l'a observé M. Bulwer, l'habitude pratique des affaires s'oppose au développement de la science métaphysique. Notre pays, si riche en penseurs de premier ordre, et qui par l'indépendance de ses mœurs favorise les méditations de quelques esprits d'élite, n'offre d'autre ressource aux esprits vulgaires que le lieu commun. Ceux-là se parquent tout simplement, et pour leur vie entière, dans un petit cercle d'idées admises et dont ils ne se départent pas.

Si nous consultons la tendance générale, nous verrons que chacun des systèmes a empiété sur le système opposé; que leurs rayons se sont pénétrés mutuellement; qu'il n'y a plus guerre à mort entre les philosophes de la sensation et les philosophes de l'intelligence: mais que l'on cherche de toutes parts à concilier l'intelligence et la sensation. Et pourquoi cela ne serait-il pas dans la théorie, puisque cela est dans la nature? Le grand problème de cette alliance est-il accessible au génie de l'homme? Nous l'ignorons. Mais la masse du public, cette masse toujours inspirée et à laquelle un secret instinct fait entrevoir la vérité, commence à être de l'avis de Montaigne qui disait : *Nous ne sommes ni tout ame, ni tout corps; et il n'en faut pas faire à deux*. Les axiomes les plus généralement admis, ceux qui servent de guide à la philosophie, sont à la fois contraires au matérialisme extrême et au spiritualisme qui nie la matière. L'*observation* est reconnue comme l'unique instrument utile que l'on puisse employer, même dans la science psychologique. On admet aussi le pouvoir de la conscience; et le système de Hume, fondé sur la

prétendue impossibilité où nous sommes de savoir que nous existons, est tout-à-fait décrédité. Le *sens intime* est admis sans contestation. Je ne prétends pas que ce soient là des dogmes dont personne ne s'écarte, mais je dis qu'ils sont entrés dans la pensée commune, et que, sans se rendre un compte bien exact de ses propres opinions, le public a foi, mais une foi confuse aux principes que nous venons de résumer. Le grand caractère de l'époque, c'est de ne rien exclure; et si quelques sectes, quelques religions se trouvent menacées ou frappées de mort, elles ne doivent s'en prendre qu'à elles-mêmes; c'est qu'elles n'ont pas été assez catholiques dans le vrai sens de ce mot, c'est qu'elles se sont montrées trop violentes, trop dures, trop attachées à leurs petites idées, c'est qu'elles n'ont pas su comprendre l'humanité sous toutes ses faces. Comme elles possédaient une certaine portion de vérité, tant que cette portion dominait, ces sectes, ces théories ont eu leur pouvoir; mais une fois cette époque de triomphe passée, comme la vérité fractionnaire ne correspondait qu'avec une fraction de la vie et de l'intelligence humaine, elles sont tombées : ce qui devait être. Maintenant il n'y a plus de pouvoir et d'avenir que pour la vérité tout entière, que pour ce qui embrasse l'humanité sous toutes ses faces.

(*Philosophical Transactions.*)



DE L'ART DRAMATIQUE

CHEZ LES HINDOUS (1).

Je ne m'étonne pas que l'étude de la littérature hindoustanique et sanscrite ait inspiré à quelques hommes distingués un enthousiasme ardent, passionné, exclusif. Non seulement cette étude est difficile et nouvelle; mais à peine a-t-on pénétré dans sa profondeur, on rencontre partout l'immensité, l'infini; tems, espace, avenir,

(1) Note du Tr. Les critiques aperçoivent trop rarement l'objet de leurs recherches et de leurs études sous un point de vue philosophique. Dans l'article ci-joint, dû au célèbre professeur Wilson, on trouvera une analyse lucide de l'art dramatique chez les Hindous. La manière dont l'auteur nous associe à la composition poétique d'un peuple si éloigné de nos mœurs, la clarté et la profondeur de ses observations, l'intérêt vif jeté sur une matière purement littéraire, nous semblent dignes de tout éloge. Les lecteurs les moins versés dans la connaissance des idiômes orientaux pourront se faire une idée exacte de l'art dramatique sanscrit; et les savans eux-mêmes, qui trop souvent s'en tiennent au matériel de leurs recherches, auront quelque profit à tirer des lumineuses théories si bien exposées par Wilson. Dans la première livraison de la *Revue Britannique*, nous avons consacré un article spécial à l'appréciation du talent remarquable de ce savant orientaliste; et dans le 18me Numéro de la 2me série, on trouvera un article fort curieux sur la poésie hindoustanique et sanscrite dont celui-ci peut être considéré comme la suite et le complément.

passé, tout est illimité; point de borne à l'imagination, nulle pierre milliaire pour l'histoire. La chronologie hindoustanique ne mesure le tems que par milliers d'années : science, superstition, poésie, tout se perd au milieu d'un horizon dans lequel la vue s'égare sans trouver de barrière. Les Orientaux n'ont que des rêves, mais sublimes; ils cherchent les attributs de celui qui habite l'éternité, ils essaient de s'en emparer et de les rendre visibles dans l'art. C'est une fantasmagorie que l'édifice de leur littérature, c'est un somnambulisme éternel, c'est un songe immense; mais il trouve sa source dans la réalité, il développe ce sentiment de l'infini qui est inné dans le cœur de l'homme. Souvent une naïveté profonde, la vérité pure et chaste éclosent du sein de ces nuages mystiques; souvent la figure radieuse de la vérité apparaît sous les mille replis du symbole, comme le soleil déchire les draperies entassées des nuages.

A la clarté du bon sens européen, toutes ces vieilles chimères de l'Asie ont disparu; mais ce bon sens, fruit des âges accumulés, résultat de leur lent travail, dernière expression de leurs nombreux efforts, a eu pour berceau la poésie grande, nuageuse, flottante des tems primitifs. Ce que l'on appelait autrefois science, est devenu aujourd'hui mensonge et folie; mais ce que nous appelons science aujourd'hui était contenu en germe dans cette science fausse et mensongère. Ces rêves asiatiques, flottant autrefois sur tout l'horizon civilisé qu'ils dominaient, sont retombés en pluie fécondante et ont fertilisé l'intelligence grecque. Aujourd'hui leur prisme est brisé; les Hindous ne sont plus à la tête de la civilisation du monde; on ne les voit pas planer, comme avant Pythagore, sur les destinées présentes et futures de l'humanité. La main du tems, la patience du savoir européen ont déchiré ce tissu

brillant : ce sont quelques professeurs allemands, quelques jeunes Anglais, honorablement exilés dans les Indes pour y faire fortune ou y mourir, qui s'arment de la persévérance nécessaire pour pénétrer dans des régions inconnues, et pour contempler un paysage, des acteurs, des détails qui n'ont de rapports avec rien de ce que le monde européen nous offre.

A la tête de ces hommes laborieux, auxquels le sentiment de la poésie n'est pas toujours enlevé par l'aride longueur de leurs travaux préparatoires, se trouvent Frédéric Schlegel, Bopp, William Jones et le professeur Horace Hayman Wilson, secrétaire de la Société Asiatique du Bengale, aujourd'hui professeur de sanscrit à l'université d'Oxford. Ce dernier a fait connaître à l'Europe l'existence d'une littérature sanscrite, souvent inspirée, presque toujours remarquable par la pureté et par l'élégance. Dans ce nouveau monde, dans cette sphère que les lecteurs d'Horace et d'Aristote étaient loin de soupçonner, c'est sans doute la superstition qui règne, mais adoucie par l'imagination; mais ne se révélant que sous ses plus douces et plus aimables formes; exaltée, suave, brillante, visionnaire, mais pure, mais pacifique, mais vaporeuse et cherchant, non à fonder sur des monceaux de corps humains la stabilité des croyances, mais à se revêtir d'une forme gracieuse, saisissante et pleine de séduction.

La plus belle poésie hindoustanique ne remonte pas plus haut que l'ère chrétienne.

Déjà William Jones, intelligence facile, pénétrante, laborieuse et vive, nous avait appris que la nation hindoustanique avait son drame national. *Sacountala,* esquisse dramatique élégiaque, dont la beauté touchante rivalise avec les pastorales du Tasse, avec les scènes simples de Sophocle, fut une révélation inattendue. Sur ses

traces marcha le professeur Taylor de Bombay, qui, par la publication et la traduction d'un ouvrage curieux intitulé : *Lever de la Lune intellectuelle*, prouva que ce drame métaphysique, connu dans le moyen-âge et inventé par les scolastiques, était déjà familier aux Indiens. Le *Prabodha Chandrodhaya* est en effet l'analogue des vieilles moralités françaises et anglaises, où, au lever du rideau, on voit dame Raison assise sur son trône, argumentant contre l'Ignorance et berçant l'ame humaine que le Père Éternel vient d'envelopper de ses langes.

Un ouvrage d'un ordre supérieur, *Malati et Madhava,* fut ensuite analysé par M. Colebrooke, qui subordonna la partie littéraire à la partie philologique de son travail, et qui s'occupa surtout de retrouver les règles perdues de la prosodie sanscrite et prakrite. Ainsi que *Sacountala,* cette dernière pièce se classe parmi celles qui, inspirées par des rites religieux, se meuvent dans une sphère pastorale; œuvres qui tiennent de l'hymne et de l'idylle, du *Pastor fido* et d'*Athalie.* Tous les autres genres de poésie dramatique hindoue nous étaient inconnus : le professeur Hayman Wilson est venu nous découvrir ces trésors; grâces à lui, nous pouvons juger aussi nettement du drame indien que du drame anglais au seizième siècle.

Dans l'Inde, comme en Grèce, le mythe et la poésie sont frère et sœur. L'inspiration dramatique de Bhavabouti et de Kalidasa jaillit, comme celle de Sophocle, des hauteurs de la pensée religieuse. Comme en Grèce, ce sont les événemens de la tradition héroïque, les amours, les guerres, les rivalités, les fureurs, les exploits des demi-dieux, dont le poète s'empare et qu'il exploite dans son drame; comme en Grèce aussi, le drame n'est pas un amusement profane, mais une chose sacrée, une partie intégrante du rite pieux.

Ce n'était pas tous les jours, comme parmi nous, dans vingt salles enfumées, à la lueur de quelques quinquets, avec des costumes souillés et flétris par un long usage, au milieu des haleines confondues d'un millier de personnes émues et palpitantes, que les représentations avaient lieu ; mais dans les grandes fêtes, une ou deux fois par année, quand il s'agissait de consacrer un temple, de célébrer un anniversaire, une conquête, la prise d'une ville, la naissance d'un prince. De tous les points du royaume, le peuple accourait pour être témoin de la représentation solennelle. C'était sur les grandes places, dans les cours intérieures des palais, à la face du ciel, à la clarté du jour, au milieu de populations curieuses et pénétrées de respect, que l'on jouait les pièces dont nous venons de parler. Les rois prêtaient leurs chars, leurs armes, leurs satellites, leurs habits, pour figurer dans ces circonstances extraordinaires. Parmi toutes les nations, d'ailleurs, la même chose a eu lieu ; et l'on se souvient en Europe du tems où la célébration des mystères chrétiens durait cinq ou six jours, et se faisait avec grande pompe.

Qu'une poésie lyrique, majestueuse, profonde, ait dicté de pareilles compositions, c'est ce qui n'a rien de surprenant ; mais que la théorie de ce drame ait été raffinée, subtilisée, réduite à une variété infinie de classifications métaphysiques par l'ingénieuse recherche des critiques ; que toutes les inventions de la rhétorique européenne, dues aux arguties des casuistes, s'effacent auprès des subtilités brahmaniques, inventées par les Aristotes du Dékan, voilà ce que les critiques de France et d'Angleterre ne s'expliqueront assurément pas. Rien n'est plus vrai, toutefois. Les Grecs avaient établi des distinctions assez subtiles. Celles des Hindous descendent jusqu'à d'in-

croyables raffinemens, jusqu'aux nuances les plus délicates, et l'on ne verra pas sans surprise dans quelle toile d'araignée ces Marivaux de l'esthétique s'amusent à peser leurs grains de sable impalpables et leurs infiniment petits.

Selon le critique sanscrit, toute représentation scénique a pour but d'instruire en amusant. C'était partir d'une base incontestable et d'un point de vue très-vrai; mais avant d'atteindre ce but, nous aurons plus d'un circuit à faire, plus d'un détour à suivre dans la route intellectuelle. Comme le musicien emploie ses tons musicaux et le peintre les nuances distribuées sur sa palette, l'auteur dramatique tient à sa disposition un certain nombre d'élémens, d'émotions et de ressorts, que le critique subdivise très-scientifiquement en deux classes : les *Bhavas* et les *Rasas*.

Les bhavas sont certaines conditions de l'esprit et du corps qui entraînent certains changemens dans l'organisation et dans la pensée d'un personnage. Ce sont, à proprement parler, des modifications intellectuelles et physiques, qui communiquent aux spectateurs l'émotion éprouvée par le personnage qui les subit. Quand cette modification est habituelle et permanente, elle altère complétement l'homme, elle devient une partie de sa vie, un penchant, un goût, une nécessité, elle se change en rasas. Il y a des circonstances où les rasas et les bhavas se confondent, mais en général, le bhavas n'est qu'un accident de la vie morale et physique; le rasas est une passion.

C'est, direz-vous, une subdivision et une analyse assez ingénieusement fabriquées; mais nous ne voyons pas quel rapport exact se trouve entre tout ce travail métaphysique et le drame. Que l'on attende un peu; le critique hindou n'a pas encore achevé son tissu de fil de soie, son réseau aérien. Le bhavas peut être durable; il peut être

transitoire. Le *sathaije bhava*, ou l'émotion qui se perpétue et se prolonge, compte neuf espèces. Le *vyabhihari bhava* en a trente-trois. Ces émotions passagères, ces touches du clavier dramatique, ces nuances de la gamme des couleurs employées par le poète, sont : l'ivresse — le bégaiement — la précipitation — la conclusion — l'abattement — la maladie — la possession démoniaque — l'excès du plaisir — la faim — la soif — la distraction — la concentration de l'esprit — l'envie de dormir — l'incertitude d'agir — et enfin (ce qui est bien conforme au génie indien, le dernier de ces accidens passagers, c'est la mort.) Je n'entre pas dans le détail des nombreuses sous-divisions qui établissent de nouvelles classes au sein de cette seconde classe des bhavas. Car il y en a d'accessoires, (*vibhavas*), de préliminaires (*anoubhavas*) et même d'éloignés (*satouikabhavas*). Si quelque Pondit s'avisait de lire ce que j'écris maintenant, son mépris pour mon ignorance serait grand, et la confusion dans laquelle je viens de laisser mes trente-trois émotions de classes différentes serait un sujet de dérision pour lui.

Les rasas ont nécessairement quelque chose de plus tranché. Ce sont la joie, l'amour, la fureur, la tendresse, l'héroïsme, la simplicité, l'étonnement, le dégoût. De chacune de ces passions il était permis à l'auteur dramatique de tirer un drame, à l'exception du dégoût, qui, grâce à Dieu, n'a pas servi de texte à la verve des dramaturges hindous. Dieu sait quel beau spectacle aurait offert une tragédie fondée « sur le sentiment qu'inspirent les objets repoussans, les odeurs désagréables, les mauvaises saveurs et les paroles injurieuses. » Telle est la définition du dégoût donnée par le critique indigène. Il est vrai que l'on a consacré des scènes à l'expression de ce sentiment ; tel est entre autres un dialogue du Veni Sankara ;

deux démons, se rencontrant dans le ciel, s'accablent de malédictions, d'injures et d'opprobre.

Le génie symbolique de l'Inde a représenté chacune de ces impressions sous une nuance spéciale et comme vouée à une divinité particulière. L'amour, consacré à Vichnou (1), est d'un bleu foncé; la gaité est blanche et c'est Rama qui préside à ses élans; la tendresse est rose et appartient à Roudra; la fureur est rouge et appartient à Sakra; l'héroïsme, gris, à Varouna; la terreur, noire, à Yama; le dégoût, bleu pâle, à Mahakala; l'étonnement, jaune, à Brahma. La tranquillité n'a pas de dieu. Ce qui est étrange, c'est que l'émotion qui préside à chacune des pièces hindoues, se rapportant à une couleur spéciale et flottant pour ainsi dire en guise de symbole sur l'ouvrage entier, est comparée à un petit drapeau, à une banderole, de sorte que le drame intitulé *Malati et Madhava* se pavoise de la banderole bleu foncé, consacrée à l'amour (singara); tandis que le drame de *Vira Cheritra* est sous l'invocation de l'héroïsme, et l'*Outtara Rama Cheritra,* portant son drapeau rose ou bannière de la tendresse, est voué au dieu Roudra. Ces trois ouvrages sont de Bhavabouti, ce qui prouve que les délicates subdivisions que nous venons de détailler sont plus que des théories, et se trouvent réduites en pratique par le talent des poètes eux-mêmes.

Après avoir classifié les émotions de leur drame, les Indiens ont soumis à la même préparation anatomique, pour ainsi dire, leurs héroïnes et leurs héros. Toutes les espèces d'hommes, depuis le mendiant jusqu'au roi; tous les démons et tous les dieux dans leurs subdivisions infi-

(1) L'auteur anglais de cet article attribue à Vichnou la couleur noire. C'est sans doute une erreur. La nuance bleu foncé de la fleur du lotus a toujours été assignée à ce dieu.

nies viennent prendre place au milieu du drame indien; seulement on exige que leur rang soit bien gardé, que chaque composition scénique ait son héros en harmonie avec ses nuances et son plan : dieu, demi-dieu, héros sublime dans les grandes tragédies; mortel vertueux, homme élu par le ciel, dans quelques compositions intermédiaires empruntées à l'histoire, à la fable ou même à l'inspiration de l'auteur. « Il y a, dit gravement le critique sanscrit, quarante-huit manières d'être un héros, et si l'on considère ces quarante-huit divisions sous les différens aspects que fournissent l'immortalité, la vie limitée, ou l'origine céleste, on en trouvera cent quarante-quatre. Les héroïnes sont à peu près sur la même ligne : nymphes célestes, fiancées des demi-dieux, femmes de saints ou saintes femmes (deux classes que les critiques distinguent avec beaucoup de soin), comme si la femme d'un saint devait toujours ressembler à celle de Socrate, et une sainte femme avoir un démon pour mari. Muses qui chantent dans le ciel, divinités qui président aux forêts et aux ombres, ces personnages du sexe faible ont la permission de faire partie du drame de première classe. Dans les pièces de pure fiction, la courtisane et les princesses sont introduites; et dans les drames d'intrigue, on voit toutes les habitantes du harem lutter de jalousie, de beauté, de grâce et d'élégance.

Vous savez comment les casuistes anciens ont divisé et subdivisé les attributs de Dieu. Les théologiens de la critique hindoue n'ont été ni moins subtils, ni moins sagaces, ni moins recherchés dans leur dissection. Voici l'analyse complète de l'héroïne, telle que le poète sanscrit la comprend. Il lui faut vingt *anankaras*, ni plus, ni moins. Les anankaras sont les prestiges et les séductions des femmes. Elles en possèdent vingt, comme je vous

l'ai dit. Dans le nombre de ces charmes, que les Hindous énumèrent avec tant d'exactitude, ils s'accordent avec nous autres Européens pour mettre en ligne de compte : 1° la beauté ; 2° la jeunesse ; 3° l'éclat ; 4° l'humeur égale ; 5° la fidélité. Une *nagika* ou héroïne doit posséder tout cela, mais en outre les poètes sanscrits lui demandent certaines délicatesses d'émotion ou de coquetterie que nous n'avons pas pensé jusqu'ici à faire entrer dans nos codes de littérature. Il faut que tour à tour elle exprime *bhava,* le premier mouvement d'une ame qui s'éveille et qui cherche l'amour ; *hava,* l'accroissement de l'émotion, le frisson, la pâleur, la rougeur subite ; — *héla,* l'élan d'un cœur qui se livre à son maître ; — *lila,* la gaîté demi-moqueuse qui parodie les gestes d'un amant, ses démarches et ses protestations ; — *vilada,* l'expression du désir qui se trahit dans le regard, dans le tremblement de la voix, dans l'agitation des gestes ; — *vichitti,* l'oubli du monde, la distraction, la rêverie causée par la passion ; — *vibrahma,* la négligence de soi-même, l'incohérence des actions, l'oubli de tout et surtout de la parure ; — *kiliakinchitam,* l'incertitude, l'agitation, le mélange de la colère et de la tendresse, du dépit et de la joie ; — *mottaytan,* l'expression silencieuse d'un amour partagé et payé de retour ; — *kouttamitan,* l'affectation de repousser les caresses de celui que l'on aime ; — *vikrita,* la modestie et la pudeur qui dissimulent et cachent au fond de l'ame les désirs les plus ardens ; — Enfin, *lolitan,* le dernier terme et le but définitif de ce grand roman, plus détaillé que la carte de Tendre et qui ne fait pas moins d'honneur que lui aux métaphysiciens de l'amour indien. Lolitan, c'est le triomphe, l'épanouissement de l'ame et des sens, le moment heureux où l'on se pare du bonheur que l'on donne et que l'on reçoit, où

l'on ajoute à ses ornemens pour être plus aimé, pour plaire davantage, pour perpétuer et augmenter l'enivrement que soi-même l'on reçoit.

Telle est l'héroïne. Si vous l'avez admirée, entourée de ses vingt anankaras ou manières d'être aimable, le héros n'a pas moins à faire pour répondre aux exigences des Le Batteux et des La Harpe de l'Hindoustan. Il faut qu'il ait d'abord son ami ou son confident comme l'héroïne a sa compagne et sa confidente, ordinairement sa sœur de lait. Autour du héros se groupent ses courtisans, ses officiers, ses ministres et ses serviteurs. Autour de l'héroïne, ses dames d'honneur et ses amies. Le héros a nécessairement un antagoniste et un rival. On trouve dans beaucoup de drames, mais ce n'est pas chose nécessaire et convenue, des religieuses indiennes, les unes hypocrites, les autres ridicules, quelques-unes aussi instruites que vertueuses. Tartufes, Richelieux, ou Sullys femelles. Il y a un rôle admirable dans *Malati et Madhava* : celui d'une vieille prêtresse qui sauve un empire par sa raison.

Voici, parmi tant de singularités, une singularité plus grande encore. De tous les peuples connus, la nation hindoustanique est la seule dont le drame soit polyglotte. Ses principaux personnages s'expriment, non dans l'idiôme vulgaire, mais dans la langue savante. Associé à toutes les idées religieuses, morales et poétiques, ce drame, fils de l'épopée sanscrite, attribue à ses héros le langage des brahmanes qui n'a jamais été celui du peuple; instrument riche et musical. L'héroïne se sert du prakrit pur, dialecte plus efféminé et plus doux, qui a le même rapport avec le sanscrit que la langue italienne avec la langue latine. Ses femmes et ses amies parlent une langue encore plus vulgaire dont la racine est le prakrit. Les

marchands, les personnages subalternes ont enfin à leur disposition une espèce de patois qui, s'il fallait en croire les autorités les plus sévères, se subdiviserait encore selon les professions qu'ils exercent. Dans la réalité, toutes ces nuances se réduisent à trois ou quatre, et c'est bien assez encore; quelle anomalie en effet pour nous, habitués à nos drames monochordes, qu'une pièce de théâtre dont tous les acteurs ont un idiôme différent!

Il nous semble qu'aucun des commentateurs, pas même M. Wilson, n'a compris et expliqué le mystère de cette bizarrerie. Elle nous paraît avoir pour cause l'esprit de caste, essentiellement indien. D'après ce génie qui enfermait chaque condition et chaque race dans des limites infranchissables, le soudra ne devait pas comprendre ce que disait le brahmane, ni le tchandala maudit s'associer à la conversation du soudra. Que l'on imagine donc quelle devait être une représentation, où les spectateurs ne comprenaient absolument que les discours prêtés aux personnages de leur propre classe; le reste de la pièce étant pour eux une pantomime dont ils déchiffraient le sens d'après les données qu'ils trouvaient dans certaines scènes. Ce n'étaient que les brahmanes, seuls maîtres du langage scientifique, et familiers avec le langage vulgaire, qui possédaient la clef de toute la composition dramatique.

A côté du héros et de l'héroïne se trouvent deux autres personnages obligés: l'un d'eux est le *vita* qui rappelle avec des nuances plus douces et plus agréables le parasite des pièces grecques; c'est l'homme de bonne compagnie qui sait chanter, rire et boire, le Champcenetz et le Chapelle de ce pays-là. Il pince de la guitare, il s'acquitte assez bien de la roulade; son métier est de n'en pas avoir et de s'attacher aux gens riches qu'il amuse et qui le nourrissent.

Il n'est pas méprisable ; il sait prêter je ne sais quelle dignité légère et gracieuse à sa servitude.

Le *vidoushaka* est une autre création hindoustanique, placée entre le *gracioso* des Espagnols et le *clown* des Anglais ; espèce de Sancho Pança, débitant de petits proverbes ridicules, et s'accommodant fort bien du ridicule, pourvu que son estomac, son seul dieu, n'en souffre pas : Mercure commode et complaisant des amours qui cherchent son appui, voué au culte des sens, mais très-souvent bon homme, ami fidèle et sur lequel on peut se fier. Il est surtout admirable au milieu des grandes scènes tragiques. Selon lui, toutes ces explosions de sentiment retardent l'heure du dîner (ce qui est un grand mal) ; elles nuisent à l'état normal de l'estomac en exposant des mets délicieux à s'altérer : le vidoushaka ne connaît pas de calamité plus épouvantable. Toute pièce sanscrite a son prélude ; non comme chez Euripide et Plaute, un monologue invraisemblable et peu naturel ; mais un dialogue dont l'invention est à la fois simple et excellente. Le directeur entre en scène avec un acteur ou une actrice ; il nous met au courant de ce qui va se passer ; il vous introduit dans la pensée du poète : c'est une préface en règle. Vous savez quels seront les acteurs, sur quelles bases historiques le drame repose, quel est l'auteur de l'ouvrage et quels sont les incidens de l'avant-scène. Quant à moi, je trouve cette méthode beaucoup plus sage que la mode européenne. Voyez combien il faut qu'un écrivain prenne de soins, à quelles tortures il est obligé de soumettre son esprit, dans quelles invraisemblances il se jette pour détailler les événemens antérieurs au cours de l'action ! Dans notre vie telle qu'elle est, les préliminaires sont inutiles ; on ne va pas follement recommencer

toute son histoire passée et la détailler longuement, comme font la plupart des personnages que Sophocle, Euripide et leurs imitateurs Racine, Corneille et Voltaire ont fait servir à leurs expositions. Au contraire, grâce au prologue hindoustanique, tout se développe avec netteté. Le tableau complet de ce qu'il vous faut savoir, pour entrer *medias in res*, vous a été déroulé par le chef du théâtre lui-même, et vous n'avez plus qu'à permettre au drame de marcher.

A cette introduction que nos poètes anglais anciens, et entre autres Shakspeare, employaient d'une manière très-habile, succède une courte prière, invocation que l'on ne supprime jamais : le caractère du drame hindou est éminemment religieux. La pièce commence alors ; elle se divise en scènes et en actes comme les nôtres. Les actes ou *ankas* peuvent être au nombre de dix. La plupart des pièces hindoues en ont cinq ou six. Les entrées et les sorties s'opèrent comme parmi nous, à une seule exception près : des deux côtés de la scène se trouvent placés deux introducteurs étrangers au drame et qui n'ont d'autres fonctions à remplir que d'annoncer au spectateur les nouveaux personnages introduits sur la scène. Ces espèces de chambellans dramatiques, témoins de la naïveté singulière qui a présidé à ces compositions, nous étonneraient fort ; ils nous rappellent cette peinture hollandaise qui représentait un homme faisant danser un ours. Le peintre modeste, ne voulant point que l'on se trompât sur la ressemblance de ses personnages, avait inscrit sous chacun d'eux les mots suivans : « Ceci est l'ours ; ceci est l'homme. »

Auprès de cette simplicité presque grossière, vous trouvez des traits d'habileté réfléchie qui vous surprennent. Jamais l'action d'un acte n'empiète sur celle d'un autre ; tous les événemens se dessinent bien ; tous les caractères sont

fidèles à leur premier développement. L'ouvrage ne s'arrête pas pour recommencer, et ne recommence pas pour s'arrêter, comme on le voit dans tant de tragédies européennes. Enfin, les Hindous ont comme les Romains leur *valete et plaudite*. Une courte prière, prononcée par le personnage principal, termine l'œuvre, dont les derniers mots expriment le vœu de l'acteur pour la prospérité et le bonheur de tous ceux qui l'écoutent.

On voit ce qu'il y avait de grand, de poétique et de noble dans cette représentation religieuse, populaire, consacrée à des époques de réjouissances publiques et à de grandes solennités nationales. Il y avait une sainteté, une vénération attachée au sanscrit, langue principale des héros mis en jeu par ces drames. On les jouait dans la saison spécialement consacrée à la divinité sous l'invocation de laquelle le poète s'était placé. On n'allait pas chercher au spectacle une excitation momentanée, un remède contre l'ennui des longues soirées ou contre la fatigue des affaires; on ne voyait pas la même affiche reproduire cent fois le titre de la même pièce : chaque drame n'avait qu'une représentation. Dans ce jour solennel, on accourait de toutes parts pour assister à de grandes et amusantes leçons. Tout le monde était pénétré de foi, de religion, d'un sentiment de respect héréditaire pour ces cérémonies religieuses; et ce qu'il y avait d'inintelligible pour le peuple dans une partie du drame ne faisait peut-être qu'ajouter une nuance plus solennelle encore au respect pieux et craintif que tous les spectateurs apportaient avec eux.

Il a été facile de remarquer jusqu'ici les nombreuses analogies qui existent entre le drame hindou et le drame grec. Ce dernier est renfermé tout entier dans le drame sanscrit, plus vaste, plus subtil, moins réglé, plus fécond, soumis à un art moins savant, et cependant dominé par une

philosophie plus métaphysique. Le chœur et les danses des tragédies grecques se retrouvent tout entiers dans les drames sanscrits, comme parties constitutives et non accessoires, comme intimement mêlés à l'essence et au fond de la composition. A côté du *natya*, ou pantomime accompagnée de langage, se placent, selon les critiques du pays, le *nritya*, ou pantomime simple, et le *nritta*, ou l'art de la danse, que Siva, d'après les mêmes écrivains, semi-religieux et semi-littéraires, a subdivisés en deux nouvelles espèces, le *tandara* et le *lasya*.

Rapportons encore quelques-unes des opinions de ces critiques, elles donneront une idée de la civilisation intellectuelle à laquelle nous consacrons cette étude. Comme il s'agit dans un drame de donner un corps et une forme aux passions, aux goûts, aux caractères, aux sentimens, le critique indien comprend toutes les compositions de ce genre, tout ce qui constitue le *drame*, sous une seule désignation : « C'est, dit-il, l'*art de la forme*, *roupaka*, du mot *roupa*, forme. Nous les divisons, ajoute-t-il, en dix classes : celles qui ne reproduisent que des formes incomplètes ou inférieures, se nomment *ouparoupakas* et se divisent en dix-huit espèces, que l'on ne nous demandera pas de décrire et d'analyser exactement. Le *nataka* est le drame par excellence; en général sacré ou historique, quoique les auteurs anciens ne se soient pas astreints à cette règle, que les critiques modernes considèrent comme de première nécessité. Dans tous les pays l'austérité prétendue des formes littéraires s'est accrue, non en proportion du mérite réel des écrivains, mais au contraire en raison de la décadence générale de l'intelligence. Que le texte du nataka soit fictif, historique ou mythologique, le héros doit être d'un rang élevé ou divin; une seule passion

d'une nature noble doit planer sur l'ensemble. On veut que le plan soit simple, les incidens vraisemblables et bien enchaînés, la suite des effets et des causes judicieusement indiquées. « Il faut surtout, dit un critique (l'auteur du *Sahitya Derpana*), que le dénouement germe du sein de la narration, comme la plante naît de la semence qui la produit. » La diction du nataka sera claire, élégante et ornée ; il aura au moins cinq actes et dix tout au plus. L'unité d'action lui est recommandée. L'unité de lieu n'est pas même indiquée; il est probable que, comme dans tous les théâtres primitifs, l'auteur et le directeur abandonnaient à l'imagination du public cet immense domaine, occupé maintenant si glorieusement parmi nous, mais au détriment de l'art, par le machiniste et le costumier. L'unité de tems est abandonnée au bon plaisir du poète. Souvent, comme dans les pièces espagnoles, un acte est une journée; quelquefois aussi un espace de dix ou quinze ans s'écoule dans les entr'actes. Si le drame hindou touche à la sévérité hellénique par certains points; s'il se rapproche, quant à la solennité des sujets, quant à la gravité religieuse, de la tragédie d'Euripide et de Sophocle, il touche aussi, par son élasticité singulière, au drame romantique proprement dit. Sa conception première a quelque chose de la comédie libre, facile, immense, inventée par les poètes espagnols, mise en œuvre si brillamment par les poètes anglais du seizième siècle.

Pourquoi appliquer aux pièces de Shakspeare et à celles de Calderon les titres de tragédie et de comédie qui n'avaient de sens que chez les Grecs, et chez les Romains leurs imitateurs. Ils avaient divisé la vie humaine en deux parts : l'une, sérieuse et terrible ; l'autre, comique, ridicule et légère. Notre monde si mêlé, si varié, si bizarre, dont pas

une action tragique n'est dénuée de son côté ridicule et puérile, dont toutes les faiblesses et toutes les petitesses peuvent être considérées sous un point de vue sérieux; ce monde multiple, infini, aux couleurs changeantes, aux formes de protée, cachant l'or sous la bure et le deuil sous la gaîté, s'était décomposé dans le creuset de ces grands chimistes de l'intelligence, les sophistes et les poètes grecs. Hindous, Espagnols, Anglais du moyen-âge l'ont au contraire admis dans toute son étendue et tel qu'il est. Voici la trame de la destinée humaine : un fil d'or et un fil d'airain, tout ce qu'il y a de plus grand et tout ce qu'il y a de plus vil : force et faiblesse; l'homme enfin; un ver de terre et un fragment de l'ame divine. Ce jeu de la fortune, du hasard, des passions et des caractères, les Espagnols l'ont reproduit avec bien plus de verve, de facilité et de grâce que les autres nations; les Anglais, avec une studieuse et sublime observation des variétés du caractère humain. Chez les Hindous, ce que l'on remarque le plus et ce qui est en harmonie avec la douceur des mœurs et le penchant élégiaque, pastoral, rêveur de ce peuple, c'est le besoin d'adoucir toutes les nuances trop fortes, et de représenter les chances de la vie comme une espèce de fantasmagorie immense, à peine digne d'occuper un moment le sage.

Ce que les Européens appellent l'effet tragique, est en horreur parmi les Indiens; les situations qui serrent le cœur, arrachent des larmes, font trembler et frémir nos parterres et concourent puissamment à la réputation d'un écrivain, seraient regardées comme des attentats au bon goût et à l'humanité par un poète dramatique des bords du Gange. Il ne veut point infliger un tel supplice à ses semblables et à lui-même; non seulement il n'ensanglante pas la scène, mais si le cours des événemens

exige qu'il tue un de ses acteurs, une loi rigoureuse lui défend d'annoncer cette mort au public, qui est obligé de la deviner. D'après ce même principe, on bannit du théâtre tout ce qui excite des sentimens d'horreur et de haine, l'imprécation lancée sur un ennemi, le défi au combat, la dégradation, la prise et le sac des villes, la peste et les grandes calamités nationales. Dans une sphère d'idées inférieures, la Muse dramatique de ces contrées n'est pas soumise à de moins dures injonctions. Il est défendu à ses personnages de mordre, d'égratigner, de manger, de dormir, de se baigner, de donner ou de recevoir des baisers, de s'oindre de parfums, sans compter quelques autres injonctions singulières que nos lecteurs nous permettront de passer sous silence. La décence, comme on le voit dans le système hindou, s'étend non seulement aux actions extérieures et aux paroles, mais à cette pudeur de l'ame, à cette fleur de sensibilité délicate que nos écrivains respectent si peu lorsqu'ils ramassent, pour en infecter la scène des pays les plus civilisés du globe, tous les immondices de nos charniers, toute la boue de nos carrefours.

Si les représentations étaient rares, la longueur des drames établissait au moins une sorte de compensation en faveur du public. Les *Brigands* et le *Don Carlos* de Schiller, les deux plus longues pièces que je connaisse, ne sont rien auprès des pièces indiennes; le *Mrichakati* vaut trois tragédies d'Eschyle. Quoi qu'en dise William Jones, il n'est pas probable que les auteurs dramatiques de l'Inde soient très-nombreux, et nous ne pouvons nous empêcher de penser, avec M. Wilson, que si les *ouparoupakas* ou drames secondaires étaient en grand nombre, les *roupakas*, ou drames de premier ordre, se réduisent à une soixantaine d'ouvrages tout au plus. Les

dialogues bouffons ou grotesques, improvisés par les bateleurs hindous qui parcourent la Péninsule, nous offrent le vestige assez reconnaissable des ouvrages de second ordre, dont, sans doute, le tems aura détruit une grande quantité ; dans sa course il épargne peu les œuvres médiocres.

On n'attribue que trois pièces de théâtre à chacun des deux grands maîtres qui dominent le drame hindou, *Bhavabouti* et *Kalidasa*. Il y a quelque chose du caractère poétique d'Eschyle chez Bhavabouti. Brahmane de naissance et d'une race illustre, ses contemporains le nommèrent *Srikantha* (celui dans le gosier duquel l'éloquence réside). Élevé au milieu des éternelles forêts et des montagnes sublimes de Goudouaira, il semble qu'il ait puisé au milieu de ces spectacles majestueux le talent, peu commun dans sa patrie, de décrire, non les beautés de détail, mais les magnificences et l'immensité de la nature. C'est le calice d'une fleur, c'est le gazon qui éclot, c'est le nuage balancé doucement et coloré d'une teinte mystérieuse, que ses compatriotes et ses rivaux aiment à peindre dans leurs poèmes : lui, ce sont les éléphans en marche, c'est la forêt qui tremble sous leurs pas, c'est le tonnerre dans les nuées, ce sont tous les bruits, tous les aspects, toutes les passions sublimes. Les princes de l'Hindoustan le protégèrent. Ses trois drames sont *Malati et Madhava*, *Vrittara-Rama-Cheritra* et *Vira-Cheritra*, trois épopées dialoguées, trois histoires d'héroïsme et d'amour. Kalidasa se fait remarquer au contraire par la douceur, l'harmonie, la grâce métaphorique et élégiaque de son style. Le *Sacountala* de ce poète, dont les vers rappellent singulièrement ceux du Tasse dans son *Aminta*, est trop connu du public pour que nous nous en occupions. Donnons plutôt l'analyse de son *Vikrama et Ourvasi* (le Héros et la Nymphe), espèce de drame nommé *trotaka*, et appar-

tenant à la seconde classe des ouparoupakas. C'est un véritable opéra moderne. Comme toutes les pièces hindoues, il est écrit en vers irréguliers, dont les rhythmes s'abaissent, s'étendent, s'élèvent, changent de forme et de son, pour suivre la variété des sentimens que l'auteur veut exprimer. On ne peut imaginer rien de plus musical, de plus majestueux et de plus tendre tour à tour, rien de plus souple dans ses évolutions, que ce mélange de tous les mètres, depuis le vers de quatre syllabes jusqu'à celui qui ne renferme pas moins de cent quatre-vingt-dix-neuf syllabes.

LE HÉROS ET LA NYMPHE.

ACTE I.

Lieu de la scène. — Les pics élevés de l'Himalaya. Pendant le prélude ou l'introduction, des cris se sont fait entendre au milieu des airs :

Aidez-nous, secourez-nous ! Si dans ces régions éthérées un ami peut nous sauver, qu'il vienne, qu'il nous défende !

Les acteurs de l'introduction expliquent aux spectateurs que ces clameurs sont celles de plusieurs nymphes célestes, exposées à la poursuite d'un ennemi terrible. La première scène commence après la prière, et l'on voit s'élancer, au milieu des nuages, l'armée fugitive de ces nymphes du ciel qui continuent à remplir les airs de leurs cris de détresse. Bientôt après, Pourouravas, roi de race illustre (descendant du soleil et de la lune), entre en scène monté sur son char, que dirige un habile conducteur.

POUROURAVAS.

Suspendez vos cris ; voyez, c'est un ami qui vous parle : c'est Pourouravas! Je viens de quitter la sphère du soleil aux longs

regards, aux regards brûlans. Disposez de moi, dites-moi ce que vous craignez.

LA NYMPHE REMBHA.

Un démon nous poursuit!

POUROURAVAS.

Quel est le but de son audace?

LA NYMPHE MENAKA.

Grand roi, vous allez l'apprendre. Nous venions de quitter l'assemblée des dieux, réunis dans le palais de feu de Kouvera. La première d'entre nous s'avançait, Ourvasi la gracieuse, de tous les ornemens du ciel l'ornement le plus brillant, la nymphe dont les charmes ont déjoué les stratagèmes d'Indra et fait pâlir la beauté de Sri. Tout-à-coup s'éleva sur notre route le monarque altier de la Cité d'Or, Kesi, qui s'élança, saisit la nymphe qui se débattait en vain contre son vainqueur, et l'emporta loin de nous!

Pourouravas donne ordre au conducteur de son char de glisser comme un éclair à travers les nues et de le diriger au-dessus des montagnes, à la poursuite du ravisseur. Les nymphes l'attendent sur le pic de neige, et sont impatientes de son retour; la pensée est moins rapide que le vol du monarque; il ramène Ourvasi évanouie et soutenue par Chitralekha, sa compagne.

POUROURAVAS.

Que vos alarmes cessent. Pourquoi les nourrir encore lorsque leur cause est éteinte? Que ces belles paupières s'ouvrent enfin! La triste nuit cesse : le lotus doit ouvrir sa fleur.

CHITRALEKHA.

Hélas! ses soupirs seuls prouvent qu'elle est vivante.

POUROURAVAS.

Faible comme la fleur dont la pluie accablait la beauté, ce

cœur timide sera long-tems avant de se relever, avant de renaître. Voyez comme l'écharpe, qui couvre son sein, est inhabile à en dissimuler les mouvemens rapides et craintifs.

CHITRALEKHA.

Renaissez, ô mon amie! c'est une faiblesse qui convient mal à une nymphe du ciel. Éveillez-vous, amie de mon ame; vos ennemis sont forcés de fuir.

OURVASI, revenant à elle-même.

Indra, c'est toi qui m'as sauvée!

CHITRALEKHA.

Non; mais un héros non moins grand: Pourouravas, le prince sacré.

OURVASI, après avoir regardé quelque tems Pourouravas.

O Démon que j'ai maudit, je te rends grâces!

Le roi et la nymphe sont frappés du même trait. Nous ne répétons pas les tirades poétiques du héros amoureux, ni celles de la nymphe « qui dit que les paroles du héros tombent dans son ame comme des gouttes de miel. » Pourouravas lui rappelle que ses nymphes l'attendent sur le sommet du pic neigeux.

Scène III. — Les nymphes qui voient revenir leur compagne, arrachée au péril qui la menaçait, commencent un chœur de joie tout-à-fait dans le style du chœur grec, et dont la beauté lyrique est très-remarquable. Au milieu de cette scène de félicitation générale, un bruit de chars se fait entendre comme un tonnerre; une vive lueur se joue sur le front neigeux des montagnes. On voit entrer Chitraratha, roi des Gandharvas, qui remplit les fonctions de musicien et de chanteur à la cour de Siva, d'Indra et de Kouvera. Chargé par Indra d'enlever la nymphe au démon Kesi, il a été devancé dans cet exploit par

Pourouravas, et vient apporter à ce dernier les complimens d'Indra et l'invitation du dieu qui le prie de visiter son Olympe. Le héros accepte. La jeune nymphe, non sans quelques afféteries coquettes qui enflamment la passion du héros, suit l'essor aérien des Gandharvas et des Apsarasas. Son amant reste sur la terre et la suit des yeux avec l'enthousiasme le plus ardent; puis il monte sur son char et disparaît.

Ainsi se termine ce premier acte, d'une composition toute lyrique, intéressant quoique fort simple, et dont la représentation ne manque pas d'effets scéniques.

ACTE II.

Lieu de la scène. — Palais de Pourouravas, situé au confluent du Gange et de l'Yamouna. Le théâtre représente un Jardin. —Le premier personnage qui se montre au spectateur, c'est le brahmane grotesque, le vidoushaka, homme qui, comme le valet espagnol, pourrait servir de type à notre niais de mélodrame; il se nomme Manava.

MANAVA.

Il est bien malheureux pour moi, en vérité, bien désolant pour un brahmane qui aime le repos, de me trouver dans la situation où je suis. J'ai un secret, et c'est le secret d'un roi. Si je ne me tais, je suis perdu; me taire m'est impossible. Comment faire? moi que tout le monde recherche, que tout le monde veut avoir, qui suis bon enfant, communicatif, incapable de garder un seul instant la pensée qui me surcharge et m'oppresse!.. Je tremble, sur ma parole. Allons, Manava, de la prudence. Assieds-toi dans ce petit coin du temple; personne ne viendra t'y relancer. Attends le moment où le roi, ton maître et ton ami, sortira de la chambre du conseil. (*Il s'assied et cache sa figure avec ses deux mains.*)

Une suivante de la reine, nommé Nipounika, voit le

brahmane dans cette situation; et faisant semblant de ne pas l'apercevoir, elle commence un long monologue, dans lequel elle semble se plaindre à elle-même des changemens survenus dans le caractère du roi. Elle ne s'adresse pas à Manava, mais elle dit précisément tout ce qui peut l'exciter à parler et faire jaillir l'étincelle de son indiscrétion habituelle et favorite. Le pauvre homme ne peut y tenir. Il se lève, et tout en croyant cacher son secret il le trahit. A peine Nipounika est-elle parvenue à savoir que le roi aime, que son cœur est infidèle à la reine, et qu'une nymphe est mêlée dans tout ce roman; elle se hâte de quitter la scène, pour aller annoncer à sa maîtresse la nouvelle que la sottise du brahmane vient de lui laisser deviner.

Pourouravas lui succède; il est distrait et n'écoute pas le vidoushaka qui lui débite de la poésie, moitié solennelle et moitié bouffonne. La mélancolie du prince contraste d'une manière fort plaisante avec les efforts du bouffon, pour paraître sérieux, mélancolique et connaisseur en poésie d'amour. « Le cœur amoureux de ce bosquet, lui dit Manava, est rempli de jasmin qui pousse des boutons, comme le cœur d'un homme bien épris forme des désirs : Votre Altesse veut-elle s'y reposer? »

Cependant on voit Ourvasi et Chitralekha planer dans l'air, en babillant d'amour, et s'approcher du bosquet où se trouvent Manava et le prince; elles descendent, couvertes d'un nuage de vapeur, et s'approchent du roi pour surprendre les secrets qu'il confie au brahmane. L'un et l'autre ignorent qu'on les écoute et reprennent leur conversation un moment interrompue.

MANAVA.

J'ai dit, je crois, à Votre Majesté un excellent moyen, et

même deux, de vous procurer une entrevue avec cette séductrice céleste.

POUROURAVAS.

Je ne m'en souviens pas ; que disiez-vous ?

MANAVA.

Écoutez-moi : ceci est un utile et grave conseil ; votre pensée, dites-vous, est toute remplie de l'image de celle que vous aimez. Pour effectuer la réunion que vous désirez tant, et ne pas être troublé par la pensée désagréable de l'absence, faites un bon somme et vous rêverez sans trouble à celle que vous rêvez toujours.

Le roi ne répond rien à cette belle invention; et Ourvasi, charmée d'avoir inspiré à Pourouravas un amour si vif, détache une feuille de l'arbre Bourja, y trace quelques vers, et laisse tomber la feuille aux pieds du brahmane. Le vidoushaka ramasse la feuille et la présente au roi, qui s'écrie :

POUROURAVAS.

Enfin, l'aurore de mon bonheur commence à luire.

MANAVA.

Lisez donc, au lieu de déclamer.

POUROURAVAS, lisant.

« Une flamme égale, quoique mystérieuse encore et cachée, brûle en deux cœurs différens. Quant à moi, le souffle pur et frais qui agite la surface des nues et qui revient jouer dans mes cheveux au milieu de mes grottes célestes, n'a plus de douceur et de charme, ne m'apporte plus la vie et la santé. La brise la plus favorable et la plus parfumée est une exhalaison de mort. Sous mes pas les fleurs dessèchent et périssent ; elles languissent comme mon ame consumée d'amour, comme la forme céleste et fragile que le feu de l'amour dévore aujourd'hui. »

Malgré cette déclaration d'amour assez nette, la nymphe n'ose pas encore déchirer le nuage, et supplie Chitralekha de vouloir bien se montrer la première. La confidente obéit, et, satisfaite apparemment du degré de passion que le roi témoigne, elle donne le signal à sa maîtresse. Ourvasi lui apparaît dans tout l'éclat de ses charmes.

OURVASI.

Triomphe à mon roi !

POUROURAVAS.

Quand tes lèvres célestes me souhaitent la victoire, j'ai déjà plus que la victoire.

MANAVA.

Belle dame, je suis un des brahmanes du roi, son ami intime, l'ami de ses amours, et j'ai droit, je pense, à ce que vous daigniez bien me regarder !

Ourvasi se penche de son côté en souriant. On aperçoit dans les airs un messager des dieux.

LE MESSAGER.

Chitralekha ! Ourvasi ! venez, accourez ! le seigneur des airs vous demande; son palais vous attend, venez y remplir vos devoirs sacrés. Les protecteurs du monde s'y réuniront bientôt pour assister au drame composé par Bharata votre maître, drame brûlant de passion, dicté par la vérité, soutenu par vous.

Ainsi, comme dans le drame de Shakspeare, comme dans le ballet moderne, voici un drame dans un drame; et la jeune nymphe, enrôlée dans la troupe ordinaire des immortels, est chargée de représenter un rôle principal composé par le mouny Bharata. Les nymphes obéissent : Pourouravas voit avec douleur sa nouvelle conquête s'élancer dans les airs. Le prince et son confident se retirent; mais le vidoushaka, qui, en sa qualité de provi-

dence des amours, aurait dû plier et serrer le billet doux, l'a laissé échapper de ses doigts et tomber sur le gazon. La reine Ausinari, sa suivante Nipounika, et quelques autres femmes de la cour, entrent alors en scène. La reine, avertie par sa suivante, a conçu de graves soupçons; et au moment même où elle les exprime, elle aperçoit la feuille sur laquelle des caractères sont tracés. La suivante la ramasse, la garde précieusement, et la reine se contente de dire :

AUSINARI.

Cet amant des nymphes sera bientôt confondu !

Le roi et Manava, désolés d'avoir perdu un objet si précieux et qui peut les compromettre, rentrent en scène, cherchent en vain le billet égaré, pendant que la reine se cache derrière les groupes d'arbres du jardin. Enfin, le billet doux ne se retrouve pas, et le roi se livre tout entier à ses transports amoureux.

POUROURAVAS.

Souffle du midi, ami du printems, protecteur de l'amour, pourquoi m'avoir enlevé ma richesse ? Arrache à la fleur ses parfums; répands-les sur le monde qui te bénit! Mais ces caractères adorés que ta main a tracés comme preuve de son affection, pourquoi, ah ! pourquoi me les dérober ? Rends-les-moi, je t'en supplie! Ne sais-tu pas que pour l'amour solitaire ces débris sont des trésors. Toi que les amans ont toujours regardé comme leur dieu, ne refuse pas de m'écouter.

AUSINARI, qui s'est avancée à la tête de ses femmes.

Soyez consolé, seigneur; soyez heureux, je vous en supplie, si, comme je le pense, la perte de ce trésor cause votre chagrin amer.

Elle offre à Pourouravas la déclaration d'amour symbo-

lique qu'elle vient de trouver, et le pauvre mari convaincu ne répond absolument rien. Le vidoushaka ne fait qu'augmenter la colère de l'un et la confusion de l'autre en disant :

MANAVA.

L'une est en colère, l'autre n'est nullement à son aise ; si nous commandions le dîner, ce serait un bon remède pour tout le monde, moi-même compris.

Pouroura vas, qui, comme les héros de Rabelais, joue ici le rôle d'un mari fort débonnaire, ne trouve plus qu'un moyen, c'est de se jeter aux pieds de sa femme offensée et d'implorer son pardon.

AUSINARI.

Non, non, seigneur, ne me prenez pas pour une enfant. Ce respect simulé ne me trompe pas : quittez ce déguisement. Pénitence hypocrite, et que je traite comme elle le mérite !

MANAVA.

Sa Majesté est sortie fort en colère, comme la pluie sort du nuage en sifflant. (*En s'adressant au roi qui est resté prosterné.*) Vous pouvez vous relever, seigneur! je vous le permets.

POUROURAVAS.

J'aurais pu m'épargner cette peine. Les femmes sont pénétrantes, et nos paroles ne suffisent pas pour toucher leur cœurs.

ACTE III.

SCÈNE 1re. — *Lieu de la scène :* l'ermitage du mouny Bharata, qui, dit-on, est l'inventeur du drame. — Deux de ses disciples causent ensemble, et nous apprennent que la représentation de la pièce qui a eu lieu dans le palais céleste de Makendra vient d'être troublée par un singulier incident. Jamais actrice n'a fait une faute aussi grossière que celle d'Ourvasi, qui était chargée du rôle de Lakshmi.

Cette princesse est représentée, dans la pièce, comme invitant à une grande fête, donnée dans la maison de son père, plusieurs seigneurs, parmi lesquels elle doit choisir son époux, en jetant autour du cou de celui qu'elle favorise une guirlande de fleurs. Les candidats sont assemblés, et le dieu Varouni, représenté par Menaka, prononce les paroles suivantes :

VAROUNI.

Devant toi, Lakshmi, sont assemblés les dieux puissans qui régissent les sphères célestes; à leur tête se trouve Kesva aux couleurs brillantes : réponds, quel est celui vers lequel penche ton cœur?

La réplique de l'actrice devrait être : Pourouchotama. Au lieu de répondre ainsi, la pauvre Ourvasi, tout occupée de son amour, prononce le nom de celui qu'elle chérit : Pourouravas!

Le mouny, auteur de la pièce, s'indigne contre l'actrice qui a détruit par cette distraction l'effet de son plus beau passage.

BHARATA.

Elle a oublié son rôle, eh bien! que le ciel l'oublie à son tour.

Mais Indra, touché de la douleur de la jeune nymphe, et se souvenant du secours effectif que Pourouravas lui a prêté contre les ennemis des dieux, change l'anathème du vieux poète en une bénédiction qui comble de joie Ourvasi. Bannie du ciel par cet anathème, elle reçoit la permission d'aller passer le tems de son exil avec le monarque qu'elle aime, exil qui doit finir aussitôt que le roi verra l'enfant qu'elle doit lui donner.

Scène II. — Le théâtre représente les jardins du palais. On voit entrer Pourouravas et le vidoushaka, suivis d'un

cortége de femmes qui portent des torches. Le roi ne peut penser qu'à son Ourvasi; il ne voit pas les pierres précieuses dont les degrés sont semés; il ne fait aucune attention aux statues de cristal. Il n'écoute pas le brahmane qui fait l'éloge du pavillon de diamans. La lune va se lever, et le roi qui la contemple est prodigue de poésie mélancolique et amoureuse : son confident ne partage pas ses transports élégiaques.

MANAVA.

Oui, certes ! c'est une belle personne que cette reine du ciel ! Foi de brahmane ! elle vient à nous, ronde comme un gâteau d'amandes et de sucre.

POUROURAVAS.

Oh ! comparaison ignoble !

MANAVA.

Votre grand'mère la lune vous prie de vous asseoir, puisque vous avez tant de choses à lui dire ; vous causerez ensemble plus à votre aise.

POUROURAVAS.

Elle répand assez de lumière ; que les torches s'éloignent. Je reste ici pour y rêver.

L'amour est le texte de tous les discours du roi et de son digne ministre qui parodie son maître. Un char céleste apparaît, se reflète dans le miroir limpide du Gange, et porte Ourvasi et Chitralekha, toutes deux invisibles. Le costume d'Ourvasi est celui de toute jeune fille qui va trouver son amant, dit l'auteur hindou : un vêtement pourpre et semé de perles. La nymphe et sa suivante descendent du char et s'acheminent vers le pavillon de diamans dans lequel se trouvent Pourouravas et son brahmane bouffon.

OURVASI.

Pourquoi me cacher davantage? Avançons..... Ah ciel! il ne daigne pas même me regarder.

CHITRALEKHA.

Dans votre précipitation vous avez oublié de soulever le voile mystique qui vous cache à ses yeux.

(*On entend des voix confuses derrière la scène.*)

LES VOIX.

Voici la route que Votre Majesté doit suivre.

(*Tout le monde écoute. Ourvasi se jette dans les bras de Chitralekha.*)

MANAVA.

Voici la reine, taisons-nous.

OURVASI.

Que faire?

CHITRALEKHA.

Rester invisible et attendre.

La reine et le cortége de ses suivantes entrent en scène, portant des guirlandes blanches, et vêtues de blanc. Ausinari, délaissée de son époux infidèle, s'est accoutumée à sa nouvelle situation; elle a renoncé à l'amour de Pourouravas, et sa jalousie s'est apaisée. Elle vient offrir, en honneur de cette nouvelle résolution, le sacrifice solennel de l'*onghya,* offrande de fruits, de parfums et de fleurs. Pourouravas, la voyant si douce et si résignée, sent renaitre en lui les étincelles de son ancienne flamme; et Ourvasi elle-même qui, du sein de son nuage, est témoin de cette scène, avoue, non sans un mouvement prononcé de jalousie, que la beauté d'Ausinari est vraiment divine, et que la fiancée du roi des cieux n'a pas plus de dignité et de grâce qu'elle.

Cependant Pourouravas demande à sa femme quel est le but de sa démarche : il apprend qu'elle a fait un vœu de continence, de chasteté, de jeûne, et qu'elle vient prendre les dieux à témoin de sa résolution. L'aménité et la tendresse de Pourouravas envers sa femme éveillent la jalousie d'Ourvasi, qui sourit dédaigneusement, dit le texte de la pièce, et trouve que le roi est bien complaisant pour Ausinari. Après avoir accompli son sacrifice, la reine se prosterne aux pieds du roi, puis se relève en le bénissant.

AUSINARI.

Étoile sacrée qui portez dans la nuit vos bannières de feu, écoutez la promesse sacrée que je fais à mon mari : — Quelle que soit la nymphe qui mérite jamais l'amour de mon seigneur ; s'il la juge digne de son affection, je prends ici l'engagement de la traiter avec bonté, de la regarder comme une sœur.

OURVASI.

O bonheur ! combien ces paroles me soulagent !

MANAVA.

Voilà ce qui s'appelle une bonne femme, une femme exemplaire et qui connaît son devoir. Malheureusement le ciel n'en fait pas beaucoup de semblables.

Pourouravas, accablé de ces marques d'affection, redevient plus tendre que jamais, et supplie Ausinari de révoquer le serment qu'elle a fait. Ausinari s'y refuse, et le quitte en lui renouvelant sa bénédiction.

Alors Pourouravas, voué à la lune comme tous les poètes érotiques, recommence ses invocations mélancoliques. Ourvasi se glisse derrière lui, jette un voile sur sa tête, et couvre de ses deux mains les yeux du roi.

POUROURAVAS.

Ce ne peut être qu'Ourvasi : quelle autre ma o rait me

causer ce frisson ? sous quel toucher tout mon être frémirait-il d'une extase aussi vive ? Mon cœur s'épanouit en sa présence comme certaines fleurs se développent sous les doux rayons de la lune. Je la reconnais , je la reconnais !

OURVASI.

Joie et triomphe au roi !

POUROURAVAS.

Salut ! brillante nymphe du ciel !

CHITRALEKHA.

Toutes les félicités appartiennent au roi !

POUROURAVAS.

Je les possède toutes : Ourvasi est à moi.

OURVASI.

Roi, je te réclame au nom des dieux que la reine a pris à témoin au nom de son serment solennel. Tu es à moi, Pourouravas ! Réponds , ai-je tort ?

Tout est joie et volupté dans les jardins du palais. La tendre Ourvasi déplore le chagrin qu'elle a involontairement causé à celui qu'elle aime : « Qu'elle est douce, s'écrie-t-elle avec une grâce charmante, la joie qui succède à la douleur ! » Le vidoushaka partage le bonheur de son maître.

MANAVA.

Grâce à Dieu ! voici le mariage accompli. Comme il y manque la cérémonie des noces, j'espère que nous serons dédommagés, et qu'un ou deux bons repas compenseront pour nous le festin nuptial qui nous manque : Votre Majesté nous sera propice, elle dont tous les désirs sont satisfaits.

POUROURAVAS.

Il est vrai, j'ai atteint le terme de mon ambition. Le dais immense qui protége le monde de son ombre impérieuse ; le trône

dont les degrés sont de pierres précieuses, arrachées du front des rois asservis, me sembleraient moins glorieux que le bonheur d'exécuter les ordres d'Ourvasi et d'être son esclave.

ACTE IV.

Rien de plus beau, de plus extraordinaire, de plus singulier que ce quatrième acte. Le plan est celui d'une féerie arabe, et se rattache par un lien intime au reste du drame. On ne peut en comparer la merveilleuse poésie qu'aux plus beaux passages de Guarini et du Tasse : c'est de la passion, de l'imagination, de la grâce confondues et mêlées ; c'est une douleur pathétique jointe aux plus beaux élans de sympathie avec la nature. Une grande partie de cet acte est chantée. Par cet instinct du génie que nos faiseurs d'opéra devraient bien imiter, le poète a deviné dans quel moment il fallait placer le chant lyrique : quand la passion est à son comble, quand l'émotion est vive et puissante.

Au moment où Pourouravas et Ourvasi, tout entiers à leur amour, se promenaient sur les bords du fleuve Mandakini, une nymphe de l'air, dont les pieds délicats effleuraient l'onde limpide, attira le regard distrait du prince, et la jalousie d'Ourvasi s'est éveillée. Dans son dépit, l'amante de Pourouravas a repoussé le roi, l'a quitté pleine de colère, et s'est enfoncée dans la forêt. Un arrêt du ciel défend aux femmes d'entrer dans les bosquets de Kartukaya. Emportée par le mouvement de passion qui la préoccupe, elle oublie cette injonction, et pénètre sous les ombrages sacrés. A peine y a-t-elle mis le pied, elle se transforme en cep de vigne, dont les longs et flexibles rameaux ont encore une ressemblance éloignée avec sa taille svelte et élégante. Le roi ne peut la retrouver que lorsqu'il sera possesseur du diamant sacré,

dont la teinte rougeâtre a gardé l'empreinte du pied divin de Gori : c'est le rubis, symbole de réconciliation.

Pourouravas, désespéré, parcourt la forêt déserte d'Akalousha. Ses yeux sont tournés vers le ciel : les images d'un passé trop heureux et qu'il ne peut oublier remplissent sa pensée. Ses vêtemens flottent en désordre ; sa douleur approche de la folie : il se croit encore à la poursuite du démon qui menaçait Ourvasi. Un cygne blanc, qui vogue sur les eaux et dont les ailes étendues se baignent dans le cristal limpide, lui semble, par le balancement mélancolique de son cou et la lenteur de sa marche à travers les eaux, sympathiser avec sa peine : il y a dans tout ce passage une merveilleuse intuition des rapports de l'homme avec la nature, et de la magie singulière que les sentimens de notre ame répandent sur elle. Tour à tour il s'adresse à l'éléphant, roi des forêts, solitaire comme lui, et qui peut-être a perdu sa compagne, aux nuages dans les airs, à tous les objets qui s'offrent à ses yeux, et leur demande si l'objet de son amour ne se cache pas sous ces feuillages. Il serait impossible de reproduire autrement qu'en vers cette longue mais admirable élégie, où la froideur, inséparable du genre descriptif, est corrigée par la passion naïve, ardente, du poète, par l'émotion vraie qui l'anime : tout s'éveille et s'enflamme à la voix de Pourouravas ; ce ne sont pas seulement les formes extérieures qu'il reproduit, ce sont les passions et les sentimens, les joies et les peines des habitans des forêts qu'il associe à ses pensées.

Cependant un rocher se brise et s'entr'ouvre, un rayon rougeâtre s'en échappe : pourquoi cette flamme ? d'où vient cette lueur ardente ? est-ce un sillon de sang que laisse échapper de sa geule béante le lion dans son festin royal ? Non : c'est une pierre précieuse : sa nuance est

plus brillante que l'incarnat de la fleur de l'asokia; le soleil, qui la colore et la fait chatoyer, semble vouloir s'emparer d'elle et la dissoudre sous ses brûlans rayons.

UNE VOIX DANS L'AIR.

O mon fils! prends ce rubis, les pieds d'une déesse l'ont pressé; elle a répandu sur lui une vertu merveilleuse! Prends-le; ta fiancée te sera rendue et consolera les douleurs de son maître et de son ami.

POUROURAVAS, après avoir pris la pierre précieuse.

D'où me vient cette émotion étrange? Pourquoi mon cœur bat-il lorsque mes yeux s'arrêtent sur cet arbuste? Un cep de vigne nu et stérile: point de bourgeons ni de fleurs qui l'embellissent: la pluie l'a dépouillé. Quelques gouttes suspendues comme des larmes se balancent sur son trône desséché et flétri: point d'abeilles qui voltigent auprès. Autour de lui, rien que le silence et la douleur. Il semble triste comme Ourvasi, comme celle qui sans doute pleure maintenant, dans la solitude, son dépit et sa colère. Je veux presser sur mon cœur cette image trop fidèle et trop triste de la nymphe que j'ai perdue!

Au moment où la main du roi touche le cep de vigne, il se métamorphose. Ourvasi lui apparaît.

OURVASI.

Gloire au roi! gloire et pardon! Que vous me semblez pâle et triste! Quel changement s'est opéré en vous, ô mon maître! Et c'est moi qui le cause.

Pourouravas comble de caresses Ourvasi, qui l'exhorte à ne pas différer, et à partir au plus tôt pour Pratishthana, sa ville capitale.

OURVASI.

Hâtons-nous, la ville pleure son roi qu'elle a perdu. Et moi

qui suis coupable de ce malheur! je subirai la colère, j'entendrai les discours et les murmures injurieux du peuple.

POUROURAVAS.

Oui, partons, ce nuage nous offre un char moelleux, et la route sera bientôt parcourue. Autour de lui flottent comme des bannières les éclairs qui flamboient, et nous avons pour dais l'arche vaporeuse et brillante dont Indra fait resplendir les couleurs dans le ciel.

Un hymne de joie termine cet acte, et les acteurs disparaissent emportés par le char de nuage.

ACTE V.

Le théâtre représente le palais de Pourouravas. Le rubis miraculeux a été perdu. Une foule de voix s'écrient : le rubis ! le rubis ! Un vautour a enlevé la pierre précieuse, déposée un instant parmi les vêtemens d'Ourvasi, pendant que le roi et ses deux reines (car elles sont deux) a été faire ses ablutions au confluent de l'Yamouna et du Gange. Pourouravas demande son arc et ses flèches; mais le vautour bat de l'aile et s'enfuit vers le sud, emportant avec lui la pierre précieuse qui brille sous l'ombre nocturne, comme la planète Mars sous un ciel nuageux. Cependant, un des serviteurs de la cour rentre en scène, et rapporte une flèche, à laquelle est attachée une feuille d'arbre qui soutient le rubis. Des caractères sont inscrits sur la flèche, et Pourouravas lit avec étonnement les mots suivans :

Ceci est la flèche d'Ayous, enfant d'Ourvasi et de Pourouravas.

POUROURAVAS.

Mon fils ! J'aurais un fils ! Comment cela peut-il être ? Si j'excepte l'époque du sacrifice de Naimisha, je n'ai jamais quitté ma chère Ourvasi; jamais je n'ai remarqué aucun changement

en elle. Un jour seulement sa joue était plus pâle que de coutume, son œil était terne, la fatigue se peignait sur ses traits ; mais cet état n'a pas duré.

MANAVA.

Croyez-vous que les nymphes du ciel soient soumises aux mêmes inconvéniens que les nymphes de la terre ? Elles accouchent sans que personne s'en doute : elles savent bien, croyez-moi, effacer toutes les apparences, toutes les traces des faiblesses mortelles.

Après cette explication, une femme ascète, une religieuse de l'Inde, nommée Tapasi, entre, suivie d'un jeune enfant qui porte un arc. Elle apprend au roi que le jeune Ayous, qui ressemble beaucoup à Pourouraras, est le fruit de ses amours avec la nymphe céleste ; que, pour une cause mystérieuse, Ourvasi n'a voulu confier au roi ni la naissance, ni l'existence de l'enfant ; qu'après l'exploit qu'il vient de faire, Ayous a le droit de se ranger au nombre des hommes, et de quitter le paisible ermitage de Tapasi. L'enfant vient s'asseoir sur les marches du trône : là, il regrette son ermitage, et surtout le paon favori qu'il élevait. Au milieu de cette scène patriarcale, qui respire une grâce vraiment angélique, Ourvasi verse tout-à-coup des larmes abondantes.

Le roi veut savoir quelle en est la cause, et pourquoi ce collier de perles liquides est suspendu à son cou, au moment même où leur fils qui leur est rendu vient de faire preuve de courage et d'adresse :

« Ah ! lui dit-elle, j'étais si heureuse de contempler mon enfant, que j'oubliais le décret fatal qui me condamne à monter au ciel et à vous quitter, lorsque vous aurez vu notre fils. O roi ! le moment est venu : voilà pourquoi j'avais caché son berceau, pourquoi je l'avais

confié à cette femme pleine de sagesse. Hélas! à peine partie, le roi m'oubliera! »

La tendre Ourvasi se trompe : Pourouravas ne peut se décider à la quitter. Il aime mieux regagner les solitudes habitées par les daims sauvages, et les cimes désertes de l'Himalaya et les nuages que son char a traversés à la poursuite des démons. Toute cette composition brillante, mystique, remplie de tendresse et de grâce, se termine par la descente de Naréda. Ce dieu, le Mercure indien, apporte à Pourouravas un message de pardon et de bienveillance. Les immortels auront besoin de ses services, et lui promettent de conserver dans l'éternité la nymphe qu'il a choisie. L'inauguration du jeune Ayous se fait sur la scène avec une grande solennité, et les chants des bardes se mêlent aux chants des Apsarasas célestes, qui viennent planer sur toutes les cérémonies, et célébrer le bonheur de leurs compagnes.

Dans cette analyse incomplète et dans les extraits insuffisans qui l'accompagnent, on a pu se faire quelque idée de ce drame; moins violemment tragique que celui de Sophocle et d'Euripide; voisin de l'épopée, de l'élégie, du dithyrambe, et éloigné de tout ce qui est vulgaire, ignoble et repoussant. Chez Homère lui-même, les rapports intimes et familiers des héros terrestres et des filles du ciel ne s'entourent pas d'une grâce et d'une naïveté poétiques plus charmantes; de toutes les métamorphoses d'Ovide, il n'en est pas une qui nous semble préférable à celle de la nymphe Ourvasi, changée en vigne et renaissant entre les bras de son époux. Le groupe de nymphes sur les pics de l'Himalaya offre un tableau délicieux. Nous n'osons pas donner trop d'éloges à la conduite de Pourouravas, dont le double mariage est d'un mauvais exemple. Ayous est un petit-fils de la lune, qui fait hon-

neur à sa grand-mère, et Manava, le brahmane, mérite de s'asseoir à plus d'un splendide festin, qu'il animera de ses innocentes saillies et de ses gastronomiques ingénuités.

Les savans, qui trouvent dans les régions hindoustaniques la source commune et l'origine de toute la civilisation du monde, ont plus d'une excuse à faire valoir en faveur de leur opinion, que l'on est d'abord tenté de révoquer en doute. Toutes les théories dramatiques de l'Europe moderne ne se trouvent-elles pas renfermées dans cette pièce indienne, avec ses chants lyriques, ses changemens à vue, ses douleurs solennelles, ses accens de désespoir, ses surprises amoureuses, ses cérémonies brillantes, ses chœurs, son mouvement rapide, intrigué d'événemens qui se succèdent comme dans le théâtre espagnol? On y trouve toutes ces teintes, mais pour ainsi dire adoucies, fondues, moelleuses; quelque chose de suave et d'aérien affaiblit l'âpreté de tous les contours. Rien du génie septentrional ne se trouve dans ces créations éclatantes et suaves comme les émanations des fleurs, comme les rayons du soleil : tel est le génie oriental dans sa perfection. Quelque âpres que soient les sentiers à travers lesquels le poète nous entraîne, il faut toujours que sa muse s'arrête et se repose au milieu d'une atmosphère douce et lumineuse, qu'il ait pour dénouement une auréole de pures flammes et de fleurs odorantes. S'il montre la tempête, s'il fait gronder la foudre, c'est pour chasser ensuite les nuages amoncelés et nous faire voir le ciel et la terre étincelans de vie et de gaîté. Fils des régions glacées, nous nous attachons à la peinture du désespoir et du malheur : les Orientaux reculent devant cette peinture. Nous aimons à lutter avec la destinée et à reproduire cette lutte, même lorsque nous sommes vaincus. A mesure

que l'on s'avance vers les latitudes du nord, on trouve plus de soupirs et d'accens déchirans, plus de misère et d'agonie dans les compositions poétiques. La nature orientale est plus magnifique, plus suave et plus belle : peut-être la nôtre est-elle plus énergique, plus noble et plus sublime?

(*Blackwood's Magazine.*)

L'ESPAGNE EN 1834.

Depuis près de trois ans, je faisais partie de la garnison de Gibraltar; prison incommode, étroite, où trois mille Anglais gémissent chaque jour du sort qui les tient attachés sur ce rocher aride. Mais, plus heureux que la plupart de mes camarades, je venais d'obtenir un congé pour me rendre en Angleterre. Au lieu de m'embarquer sur un vaisseau de l'état, c'est-à-dire au lieu de changer de prison, je pris la clef des champs; je voulus profiter de cette occasion pour parcourir l'Espagne, pour revoir encore une fois ces lieux témoins de mes premières armes, pour m'associer enfin à la joie de quelques anciens compagnons de bivouac durant la guerre de 1808 à 1814. « Leur front soucieux, me disais-je, se déridera à la vue de cette aurore de liberté, dont le nouveau gouvernement d'Isabelle semble vouloir étendre les bienfaits sur toute la Péninsule; il me sera doux de partager leur bonheur, de m'associer à leurs espérances en nous rappelant toutes les privations que nous supportâmes ensemble pour assurer le triomphe de l'indépendance espagnole. » Telles étaient les idées qui traversaient mon esprit, lorsque, le 5 juin 1834, je quittai Gibraltar, escorté d'une vingtaine de mes amis qui voulurent m'accompagner jusqu'à Algésiras. De là, je continuai seul ma route vers l'ile de Léon, entouré de toutes parts de paysages rians et variés.

J'arrivai ainsi à Cadix où je m'arrêtai trois jours pour examiner tout ce que la ville et ses environs offrent de

remarquable. J'étais porteur d'une lettre de recommandation pour M. Estoviedro, riche négociant de cette ville, et j'en profitai; sa bienveillante urbanité contribua pour beaucoup à m'en rendre le séjour agréable. Cadix n'est aujourd'hui qu'une place de commerce très-secondaire; tout y languit : les arrivages sont peu fréquens, et les armateurs ne songent guère aux entreprises lointaines. Nulle part je n'ai trouvé plus d'égoïsme, plus d'indifférence, que chez les classes moyennes; on les dirait plongées dans une atmosphère d'indolence et d'apathie profonde. L'Espagnol qui jouit de quelque aisance ne demande et ne désire aujourd'hui que deux choses : des cigares et du repos. Les classes inférieures, sans cesse travaillées par les moines et les prêtres, se montrent parfois inquiètes, récalcitrantes; mais ce ne sont que des paroxismes de peu de durée. Le clergé seul, et quelques membres de la noblesse, au milieu de cet engourdissement général, montrent de l'énergie, déploient de l'activité. Telles ont été du moins mes premières impressions.

M. Estoviedro venait d'être nommé député aux cortès, et se disposait à partir pour Madrid. Il eut la bonté de m'offrir une place dans la voiture qui devait l'y conduire avec sa famille. Mais je refusai; d'abord, parce que je craignais en acceptant de me rendre importun, ensuite parce que cette manière de voyager contrariait mes projets. Je voulais faire, à petites journées et seul, la route de Cadix à Madrid. Les rives du Guadalquivir et les riches vallées qu'il arrose, la Sierra-Morena et ses sauvages habitans, les plaines fertiles de la Nouvelle-Castille, devaient me fournir des tableaux piquans et variés que j'étais bien aise d'observer seul. En conséquence, malgré les vives instances de mes hôtes, je partis, accompagné ou plutôt précédé de mon *mozo de espuellas,* qui suivait ou devançait le pas de

ma monture. Tel était mon cortége lorsque je m'élançai dans les plaines de l'Andalousie. Quel plaisir de contempler ainsi librement cette belle terre d'Espagne, de respirer le parfum des plantes aromatiques, dont les chemins sont embaumés, et de se trouver en face ou de voir fuir devant soi les bandes de guérillas et de bandits, accessoires inévitables des grandes routes de la Péninsule!

Au moment où je quittai Cadix, la chaleur était extrême. Pour l'éviter, j'avais résolu de voyager à l'ancienne manière espagnole, c'est-à-dire le matin et le soir. Je partais au point du jour, et m'arrêtais vers onze heures, quand l'ardeur du soleil devient insupportable, dans quelque *venta* sur le bord de la route. Je lisais ou écrivais jusqu'à l'heure du dîner : après le dîner, je faisais la sieste, et le soir je me remettais en marche.

En Espagne, à l'exception des villes et des bourgs importans, où les *fundas* et les *posadas* rivalisent souvent avec les bons hôtels anglais, il faut peu compter sur les auberges. Les misérables maisons qu'on rencontre dans les villages ou sur les routes offrent peu de ressources au voyageur. « *Qué lleva vmd?* vous demande froidement l'aubergiste; qu'apportez-vous pour manger? Un abri et du feu, c'est tout ce que vous pouvez exiger d'un *ventanero*. Comme la manière de voyager que j'avais adoptée me permettait de prendre les chemins de traverse, je trouvais facilement à acheter des provisions, et surtout du gibier. Quant au lit, mes précédentes campagnes m'avaient rendu peu difficile, et je m'accommodais fort bien de la couverture de mon mulet.

C'est ainsi que je parcourus les quarante-sept lieues qui séparent Cadix de Cordoue. Je vis tour à tour Xérès, ville charmante, si chère aux épicuriens; Utréra, célèbre par ses combats de taureaux; Séville, si déchue de son an-

cienne splendeur, et pourtant si belle encore; Carmona, dont les bois d'oliviers servent d'asile à des bandes de malfaiteurs; Ejiça, dont le territoire, l'un des plus fertiles du monde, n'a pu se peupler qu'au moyen de colonies étrangères; Cordoue, enfin, dont les plaines sont jonchées des fruits de l'oranger; Cordoue, la cité mauresque, toute pleine encore du règne d'Abdérame. Mais rien sur la physionomie, dans la démarche des habitans de ces villes, ne révélait la tourmente politique dont l'Espagne est la proie depuis tant d'années. Le débat est engagé sur les grandes routes, dans les gorges des montagnes, entre les soldats de la reine et les guérillas de don Carlos. Partout ailleurs impassibilité complète.

A mon arrivée à Cordoue, la chaleur était accablante, et malgré toutes mes précautions, je n'avais pu me garantir de son influence; une congestion sanguine au cerveau se déclara tout-à-coup, et me força de garder le lit. Heureusement, dans la Péninsule, les phlébotomistes ne manquent pas. Une large saignée et quelques jours de repos me remirent sur pied; mais la faiblesse que j'éprouvais et la crainte d'une rechute me firent réfléchir sur les dangers d'un tel système de voyage en Andalousie, surtout au milieu des chaleurs de l'été; je me décidai à congédier mon conducteur et ma monture.

Je songeais au parti que j'avais à prendre, lorsque m'approchant d'une croisée qui donnait sur la place de la cathédrale, j'aperçus un *tiro*, traîné par six mules, fendre un nuage de poussière et s'arrêter devant la porte de l'hôtel. A ma grande satisfaction, j'en vis descendre M. Stoviédro, sa femme et ses deux jeunes filles, brunes piquantes et accortes comme le sont toutes les Andalouses. Quelques instans après, je me trouvais au sein de cette charmante famille. Je fus reçu avec la même cordialité

qu'à Cadix. Ma mésaventure me valut quelques railleries obligeantes, puis l'offre nouvelle d'une place dans la vaste et commode voiture. Cette fois, je m'estimai trop heureux de l'accepter, et le lendemain matin, nous roulions sur la route de Cordoue à Madrid.

Le *tiro*, ou *coche de culleras*, dans lequel je me trouvais, est une voiture de louage à quatre places, mais pouvant aisément contenir six personnes. Elle est traînée par six mules, disposées sur deux de front et attelées avec des cordes fort longues. Ces sortes de carrosses ont deux conducteurs : l'un qu'on peut assimiler au cocher, *le mayoral;* et l'autre, appelé *le zagal,* qui remplit les fonctions de postillon. Je ne pus me défendre d'abord d'un sentiment de crainte, en voyant nos mules profiter de la longueur de leurs traits pour courir jusque sur le bord des précipices; mais ces escapades ne causent jamais d'accidens. Le *mayoral* et le *zagal* surveillent tous les mouvemens de l'attelage. A la moindre apparence de danger, le *zagal* s'élance de son siége et s'attache aux traits qu'il contient et dirige. Sans autre moyen de coercition que la voix, il a des intonations pour exciter ou pour modérer les animaux qu'il conduit; et, dans les grandes occasions, il donne du poids à ses ordres en jetant à la mule récalcitrante de petits cailloux qui, sans la blesser, la font rentrer dans le devoir.

Nous parcourûmes rapidement la distance qui sépare Cordoue des frontières de la Manche, et après avoir traversé Andujar, témoin des premiers revers des Français dans la Péninsule, nous arrivâmes à la Carolina, jolie petite ville située au pied des montagnes de la Sierra-Morena, que nous allions franchir.

Le *mesonero*, en nous voyant arriver, s'écria dans son patois vulgaire : « En voilà encore de ces cortès qui vont

frapper le pays d'impositions, qui vont mettre l'Espagne à feu et à sang; *al infierno toda esta gente !* » M. Estoviedro m'apprit en peu de mots que c'étaient précisément ceux qui avaient le plus à gagner à la suppression des abus, qui étaient le plus opposés à la réforme. « Il n'en est pas ainsi en Angleterre, lui dis-je; nos anti-réformistes ne se composent que des hommes qui s'enrichissent de la sueur du peuple. Les fermiers, les travailleurs de toute espèce, demandent sans cesse l'abolition des abus. »

Lorsque nous traversâmes les défilés de la Sierra-Morena, je fus surpris du bon entretien des routes; le voyageur n'a plus à craindre d'être enseveli par la chute des rochers. Tous les obstacles ont disparu; on dirait presque la route du Simplon. Depuis le règne de Charles III, d'immenses travaux d'art ont fait de ce coupe-gorge un chemin magnifique; les voyageurs n'ont plus à redouter les attaques des bandits, et les voitures le parcourent avec sécurité, car d'espace en espace s'élèvent des maisons habitées.

Tandis que notre *tiro* gravissait lentement les flancs escarpés de la montagne, nous le suivions à pied, don Manuel Estoviedro et moi. Notre conversation roulait principalement sur la situation actuelle de l'Espagne. M. Estoviedro était un patriote ardent, mais éclairé, plus instruit en économie politique que ne le sont en général les Espagnols. Il avait fait partie des anciennes cortès, et connaissait la plupart des hommes qui ont joué et jouent encore un rôle important dans les affaires publiques de la Péninsule. Il ne goûtait pas la politique méticuleuse et oscillante de Martinez de la Rosa, et n'avait aucune confiance dans le savoir financier du comte de Toreno.

« Tous ces personnages-là, me répétait-il sans cesse, ne sont que des hommes de transition. Ils ne connais-

sent pas les besoins du peuple, et ne sauront jamais résister aux exigences de la cour. »

Lors de la dernière guerre, il avait eu de fréquens rapports avec Zumala-Carréguy, et il entretenait des relations assez intimes avec Rodil. Je le harcelai de questions sur ces deux hommes qui me paraissaient destinés à fixer le sort de leur patrie, et j'ai pris soigneusement note des renseignemens qu'il m'a donnés, convaincu que je suis de leur exactitude et de leur impartialité.

« Jean Zumala-Carréguy, me dit M. Estoviedro, est un de ces hommes que les révolutions tirent de l'obscurité pour leur faire jouer un rôle brillant dans le monde. En 1820, il n'était que capitaine d'infanterie, et se faisait remarquer par son attachement à la constitution. Dans la courte et fatale campagne des Français, en 1823, Zumala-Carréguy, qui escortait un convoi de prisonniers, fut surpris par un parti de guérillas de l'armée de la Foi. Après une faible résistance, il se rendit, et on le conduisit à Irati. Il parvint à s'échapper de cette ville, mais en arrivant à Pampelune, il fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre pour crime de trahison. La veille du jour où on devait prononcer sa sentence, et probablement sa condamnation, Zumala-Carréguy parvint encore à s'échapper, et se réfugia dans les rangs de l'armée de la Foi, où il obtint sur-le-champ le grade de colonel. Depuis lors, jusqu'en 1831, il resta au service, honoré de la protection particulière de Ferdinand VII; mais, après la dissolution des volontaires royaux, il se retira dans la Navarre, son pays natal, où la faveur royale le fit encore nommer secrétaire militaire du vice-roi. A la mort de Ferdinand VII, Zumala-Carréguy aurait sans doute embrassé la cause de la fille de son bienfaiteur s'il n'eût reçu de la

cour un affront sensible. Il fut oublié dans la liste des promotions, dont la reine régente se montra si prodigue à son avènement au pouvoir.

» Zumala-Carréguy est un homme capable; ses adversaires, eux-mêmes, ne lui contestent point ses talens militaires; mais il n'a pas les qualités qui constituent un chef de parti : l'enthousiasme et la conviction. L'intérêt l'attache à don Carlos, l'intérêt peut l'en séparer.

» Quant à Rodil, c'est un homme d'une autre trempe. C'est un caractère à part; c'est le type de cette vieille race espagnole qu'on ne trouve plus que dans l'histoire. Lors des événemens qui ont détruit la puissance de la mère-patrie dans l'Amérique du Sud, il déploya la terrible énergie, la fermeté inébranlable et la cruauté réfléchie des lieutenans de Cortez et de Pizarre.

» En 1814, Rodil était lieutenant-colonel. La carrière de l'avancement se trouvant désormais fermée pour lui en Europe, il partit pour l'Amérique du Sud. Les événemens dont cette partie du monde devint le théâtre, secondèrent son ambition et firent ressortir ses talens et sa bravoure. La défense héroïque des châteaux de Callao tiendra une place distinguée dans les annales des siéges. Après la bataille d'Ayacucho, il refusa de ratifier l'article de la capitulation consentie par les généraux Canterac et Sucre, qui stipulait la reddition de Callao, dont il était gouverneur. Il disposa tout pour une vigoureuse défense, et tint dans la forteresse pendant dix-huit mois, sous une grêle de bombes et de boulets, avec une garnison décimée par la famine et par une fièvre contagieuse, plus terribles encore que le feu de l'ennemi. Les souffrances de la garnison et des malheureux habitans pendant le siége ne peuvent se concevoir. Sur les 4,000 personnes qui s'y trouvaient, la plupart attachées à la cause royale et

presque toutes appartenant aux meilleures familles de Lima, pas une seule ne survécut. Plus d'une fois les troupes de la garnison se révoltèrent; mais le sang-froid et la présence d'esprit du gouverneur les firent toujours rentrer dans le devoir. Le trait suivant met tout-à-fait à nu le caractère de ce général.

» Dans les derniers jours du siége, lorsque toutes les ressources étaient épuisées et que tout espoir de secours paraissait détruit, Rodil, qui avait miné la forteresse pour se faire sauter plutôt que d'être pris, apprend que deux régimens d'infanterie de Buénos-Ayres avaient comploté de livrer la place. Le général employa, pour découvrir les chefs de la conspiration, un stratagème dont les annales de la guerre n'offrent que de bien rares exemples. Il assembla les deux régimens suspects et leur dit que, perdant l'espoir d'être secouru, il avait résolu de s'ensevelir, lui et ses fidèles Espagnols, sous les ruines de la forteresse. « Quant à vous, ajouta-t-il avec cet air de nonchalance et de bonhomie qu'il sait si bien prendre, » vous êtes Américains. Vous vous trouvez dans nos rangs » malgré vous; je ne vous y retiens plus. Que ceux » d'entre vous qui veulent quitter la garnison et abandonner la cause royale, sortent des rangs et s'avancent » à vingt pas de la ligne. » Ravis d'échapper ainsi au sort qui les menaçait, un colonel, plusieurs officiers et une centaine de sous-officiers et soldats se rendirent aux insinuations de leur général, et se formèrent sur le front des régimens. Aussitôt Rodil, qui fumait tranquillement un cigare, le retire de la bouche, et prononce le mot : *fuego!* Ce fut l'arrêt de mort des conspirateurs; tous tombèrent baignés dans leur sang, et la garnison épouvantée rentra dans l'obéissance.

» Enfin, Rodil voyant que la cause de l'Espagne était

perdue en Amérique, signa une capitulation honorable sous la garantie de sir Rob. Maxwell, commandant du vaisseau de Sa Majesté Britannique *le Briton*. Lorsque les articles furent rédigés, *le Briton* vint se placer sous les remparts de la citadelle, et l'indomptable gouverneur, après avoir signé la capitulation, se trouva sous la protection du pavillon anglais.

» Il est fâcheux que la carrière du brave Rodil, que l'éclat de ses talens militaires soient ternis par de pareils actes, que notre civilisation ne peut que flétrir. Dans les guerres d'Amérique, il pourchassait les malheureux patriotes comme des bêtes fauves. « *Con qué* » *amigo*, disait-il un jour ironiquement à un officier pa- » triote qu'on venait de faire prisonnier; *con qué estas* » *patrioto*. Ainsi donc, vous êtes patriote! vous êtes un » de ces braves qui ont pour devise : *l'indépendance ou* » *la mort!* Comme je ne puis vous accorder la première » partie de votre vœu, je vais faire en sorte de vous pro- » curer immédiatement la seconde. » Puis, se retournant vers un officier d'ordonnance, il lui dit avec le plus grand sang-froid : *matta le*. Quelques instans après, un feu de peloton annonça que le prisonnier avait cessé de vivre. »

En nous entretenant ainsi, nous étions arrivés au *despeña perros*, à l'endroit d'où l'œil découvre les plaines immenses de la Manche, vers lesquelles notre *tiro* nous conduisit rapidement par une pente longue, mais assez douce. A *Alumriadel*, nous entrâmes dans les vignobles de *Manzanares*; nous traversâmes cette ville, l'un des principaux quartiers des carabiniers royaux, et les plaines arides qui la séparent d'*Ocaña*. Nos yeux fatigués se reposèrent quelques instans sur la belle vallée du Tage; puis nous retrouvâmes le soleil et la solitude jusqu'aux portes de *Madrid*.

J'étais destiné à ne voir la capitale de l'Espagne qu'à des époques de trouble et de détresse. Lorsque je la traversai, en novembre 1808, les Français étaient à ses portes, et une populace furieuse menaçait de se livrer aux plus coupables excès. Cette fois, un fléau redoutable venait de s'y déclarer, et faisait des progrès rapides. Le choléra, d'abord circonscrit dans quelques hôpitaux, s'était déjà montré dans les quartiers habités par la classe indigente, et ses funestes effets jetèrent bientôt l'alarme au milieu d'une population ignorante et fanatique. Les actes de cruauté qui, dans des circonstances semblables, avaient été commis dans les pays les plus civilisés de l'Europe, ne pouvaient manquer d'attrister Madrid. Je fus témoin des scènes déplorables que tous les journaux ont rapportées, et de l'incroyable apathie avec laquelle les autorités restèrent spectatrices de ces épouvantables désordres. Mais, tout en déplorant les tristes effets de la superstition et de la barbarie, je ne pus m'empêcher de voir dans cette catastrophe le doigt de la providence qui dirigeait la fureur du peuple contre les auteurs de son abrutissement.

La crainte des réglemens sanitaires, ou plutôt le désir d'assister à l'installation des cortès, me retinrent à Madrid plus long-tems que je n'en avais eu d'abord l'intention. M. Estoviedro me présenta dans quelques-unes des principales maisons de commerce de cette ville. Je trouvai en général chez cette classe, non pas une instruction brillante, mais du bon sens, des idées justes sur l'état actuel des choses, et des principes philosophiques beaucoup plus raisonnables que ne semblait le faire supposer leur éducation, en général fort négligée; c'étaient, en un mot, des hommes d'affaires et d'expérience. On pense bien que les événemens de la Navarre et de la Biscaye étaient le sujet ordinaire de nos conversations. Les per-

sonnes qui composaient notre cercle habituel étaient, par leur position, en état de connaître et de juger sainement les choses. Eh bien! je dois dire que jamais aucune d'elles ne me parut avoir le moindre doute sur l'issue de la lutte. M. Estoviedro surtout avait dans le succès de la cause constitutionnelle une confiance entière qui me rassurait.

« Croyez-le bien, me disait-il un jour, croyez-le bien, les maux physiques et moraux qui pèsent aujourd'hui sur l'Espagne ne lui sont envoyés par la providence que pour l'épurer et la rendre digne de l'ère glorieuse à laquelle elle est destinée. La puissance divine se révèle à nous quand il lui plaît! elle se sert aujourd'hui du bras d'une faible femme pour relever un puissant empire. »

M. Estoviedro n'était pas cependant un partisan aveugle et enthousiaste de la régente, mais il lui tenait compte des difficultés dont elle avait été entourée jusqu'alors. « Les uns, me disait-il, trouvent que la reine nous dispense la liberté d'une main trop parcimonieuse, tandis que les autres pensent qu'elle marche trop vite dans la voie du progrès : selon moi, le plus bel éloge qu'on puisse faire de son administration, c'est que, sans antécédens, sans guide dans la carrière qu'elle s'est tracée, elle n'a à se reprocher aucun acte dont ses ennemis puissent lui faire un crime. En général on la blâme, non pour ce qu'elle a fait, mais pour ce qu'elle n'a pas fait. Heureux le monarque placé dans la position de notre reine, qui n'encourt point un blâme plus sévère! N'est-ce donc point le propre d'une ame noble et généreuse que de mettre soi-même des bornes à sa puissance, et de s'imposer volontairement une tutelle? Quant à sa personne, je la respecte autant comme femme que comme souveraine. La calomnie ne l'a pas épargnée; et comment aurait-elle pu s'y soustraire? mais

les ames fortes méprisent ces attaques dont le tems fait bientôt justice. »

Peu de jours après cet entretien, la rentrée de don Carlos en Espagne cessa d'être un mystère à Madrid. J'allai voir M. Estoviedro dès que je l'eus apprise ; et, comme je lui témoignais des craintes sur les suites que cette démarche du prétendant pouvait avoir : « Il y a long-tems que don Carlos est jugé ici, me dit-il, et que sa cause est perdue. Sa réapparition sur le sol de l'Espagne ne peut pas plus lui ouvrir les portes de Madrid, qu'elle ne peut réhabiliter sa réputation de bravoure. Quelles que soient ses qualités privées et chrétiennes, il n'a point celle qui, dans un prétendant, fait ressortir et souvent remplace toutes les autres : la résolution. On voit trop que l'énergie dont il fait parade en ce moment n'est qu'une énergie d'emprunt ; au reste, ses partisans le savent bien.

» Si, au moment où l'ordre de la succession au trône fut changé par la volonté de Ferdinand VII, ou bien immédiatement après la mort de son frère, don Carlos se fût présenté, fort de sa conscience, en homme déterminé à faire le sacrifice de sa vie pour faire prévaloir des droits qu'il regarde comme sacrés et imprescriptibles ; si, au lieu de rester dans l'inaction auprès de don Miguel, il se fut présenté avec une faible escorte sur les frontières de l'Estramadure, alors que toute l'Espagne était plongée dans une sorte de torpeur morale, et que les provinces n'avaient point encore appris à compter les unes sur les autres, et que chacune d'elles craignait de faire seule un pas en avant qui pût la compromettre, don Carlos eût sans doute créé des obstacles puissans à l'établissement du trône de sa nièce. Qui sait jusqu'où eussent pu le conduire l'influence des prêtres, la rivalité des ordres et les

exigences provinciales? Peut-être la partie saine de la nation espagnole fût-elle restée indécise. L'armée constitutionnelle n'était pas formée; plusieurs de ses chefs appartenaient au parti rétrograde; la reine ne comptait dans ses rangs qu'un très-petit nombre de partisans dévoués à sa personne. Avec du courage, du sang-froid et de l'adresse, il n'eût pas été impossible alors à don Carlos de ceindre son front de la couronne de Castille.

» Aujourd'hui, tout est changé. Le gouvernement de la reine est établi et ne trouve plus d'opposans que dans les trois provinces où l'insurrection a éclaté, et encore faut-il bien se rendre compte des causes de cette insurrection. Ne croyez pas que les Navarrois et les Biscayens se battent pour les moines ou pour le bon plaisir. C'est de leur part une guerre d'intérêt privé; ils défendent leurs priviléges contre les prétentions du gouvernement constitutionnel, qui doit nécessairement étendre son niveau sur toutes les indépendances locales, et substituer la liberté générale aux libertés particulières. Voyez toutes les autres parties de l'Espagne, aucune d'elles n'a suivi l'impulsion du nord. Quelques troubles excités en Aragon ont été immédiatement apaisés. Le conseil de régence est composé d'hommes peu populaires sans doute, divisés entre eux, il est vrai, mais l'instinct de leur conservation les portera à éviter le danger, et sinon à satisfaire entièrement la nation, du moins à ne pas l'indisposer. En attendant, les esprits se rattachent à la cause constitutionnelle; les milices provinciales s'organisent, et commencent à contester le pouvoir au clergé. Quant au bon esprit des troupes, vous en avez été témoin lorsque Rodil a traversé Madrid à la tête de l'armée libératrice du Portugal. Et c'est ce moment que don Carlos choisit pour se jeter au milieu de nos populations, et les forcer à se battre de nouveau, parce qu'il

a enfin le courage de les voir mourir! En vérité, cette échauffourée ne serait que ridicule, si elle ne faisait répandre du sang.

» Le gouvernement constitutionnel doit nécessairement triompher; mais il est un obstacle qui s'opposera longtems encore à sa consolidation, et cet obstacle, c'est l'influence du clergé. Cette influence, fondée sur sa force numérique et ses richesses, s'exerce d'une manière continue et irrésistible. Les prêtres et les membres des ordres religieux, issus presque tous de classes inférieures, dirigent à leur gré leurs familles, soit par l'autorité de leurs paroles, soit en répandant parmi elles les secours et les aumônes. Leur intervention presque inévitable dans les transactions civiles, la surveillance que leur caractère les autorise à exercer sur ce qui les entoure, leur livre tous les secrets et leur dévoile toutes les opinions. On conçoit quel parti des hommes habiles peuvent tirer de cette puissance inquisitoriale.

» Le clergé n'ignore pas que sa suprématie est incompatible avec le nouvel ordre de choses; aussi le repousse-t-il de tous ses vœux et de tout son pouvoir. A Bilbao, où l'autorité de la reine est reconnue, un couvent de Franciscains a osé proclamer publiquement don Carlos. On a fait bonne et prompte justice de cette insolence. Le couvent a été dissous et ses biens confisqués : la leçon est bonne et elle profitera sans doute; mais le gouvernement ne sera stable et l'état tranquille que lorsque le clergé sera réduit à des proportions mieux en rapport avec celles des autres ordres. Cette réforme s'accomplira peut-être plus facilement qu'on ne pense. Le fanatisme du peuple espagnol n'est plus ce qu'il était autrefois. L'invasion des Français lui a porté une rude atteinte, et depuis cette époque les lumières ont fait des progrès assez sensibles.

Les classes pauvres tiennent aux ordres religieux, plutôt par les secours qu'ils en obtiennent que par l'affection qu'elles leur portent; et si l'industrie, en se développant, répandait l'aisance parmi elles, l'aliénation des biens immenses du clergé pourrait se réaliser sans obstacle, sans exciter le moindre mécontentement populaire.

» Mais, quoique cette plaie soit la plus apparente, elle n'est pas encore la plus difficile et la plus urgente à guérir. Peu de personnes savent tout ce qu'il y a de désordre et de basse cupidité dans les différentes branches de notre administration. Nos finances sont sans contrôle; partout le privilége et le monopole; la justice est vénale; les hommes de loi sans conscience éternisent les procès, et la plupart des hauts fonctionnaires sont incapables, ou se livrent aux plus scandaleuses dilapidations; le système vicieux et ridicule de nos douanes a ruiné notre commerce et notre industrie; grâce à lui, une armée d'oisifs et de paresseux est entretenue sur nos frontières de terre et de mer, et propage l'immoralité parmi les basses classes. Voilà les plaies qui nous rongent et qu'il importe de cautériser au plus vite. La tâche est grande, sans doute, mais l'Espagne est forte; nous possédons des hommes dévoués au bien public, et leur voix ne restera pas sans écho. Le même élan qui se manifesta en 1808 pour repousser Napoléon et ses armées, les cortès de 1834 le retrouveront, soyez-en sûr, lorsqu'après avoir dévoilé les maux qui nous accablent, elles indiqueront la marche à suivre pour nous en débarrasser. »

Enfin le jour fixé pour l'ouverture des cortès arriva, et je fus témoin des solennités qui l'accompagnèrent. La reine présida en personne l'assemblée, et Madrid revêtit pour quelques instans l'éclat des fêtes espagnoles; mais une teinte de gravité et de tristesse venait sans cesse se

mêler à toutes ces pompes. Les esprits étaient préoccupés de l'importance du moment et de l'imminence du danger commun. J'obtins la permission d'assister à la séance d'ouverture. Cette réunion était imposante ; la magnificence de la salle, les costumes brillans des *proceres*, les cris d'enthousiasme occasionés par la présence de la reine et qui se firent entendre à plusieurs reprises, donnèrent à cette séance tout l'éclat d'une fête royale et populaire. Un mélange d'inquiétude et de satisfaction se peignait cependant sur la physionomie de la régente, tandis que la jeune Isabelle, assise à ses côtés, jouait avec les ornemens dont la pauvre enfant était surchargée. J'entendis avec émotion l'appel à la liberté fait par la reine d'un peuple si long-tems esclave ; et je formais de vœux sincères pour l'accomplissement de cette tâche pénible mais glorieuse.

Le lendemain, accompagné d'un courrier anglais qui se rendait à Paris, je pris la route de France par Valladolid et Burgos. En franchissant les montagnes du Guadarrama, j'aperçus le palais, ou plutôt le monastère de l'Escurial, monument de l'orgueil des moines et de la faiblesse d'un roi.

A mesure que nous avancions dans la Vieille-Castille, l'horizon paraissait se rembrunir ; aussi j'examinais tout ce qui se passait autour de moi avec une curieuse anxiété. De distance en distance nous apercevions des groupes armés qui se dirigeaient vers le nord. L'attitude de ces insurgés était calme et résolue ; on eût dit qu'ils allaient accomplir un devoir. J'appris que c'étaient des recrues de l'armée de Merino. En approchant du théâtre de la guerre, je m'attendais à trouver sur cette terre si inflammable quelques étincelles du feu qui embrasait les provinces voisines : mais le visage soucieux et sévère du Castillan ne se laisse point pénétrer ; et les émotions les plus vives n'al-

tèrent jamais son expression habituelle. Ce ne fut qu'à l'entrée de la ville d'Olmedo que nous aperçûmes quelques indices de fermentation. Là, un corps de troupes constitutionnelles se disposait à marcher contre *Geronimo Merino*, plus connu sous le nom de *Cura Merino*, qui venait de se montrer dans les environs avec un corps de partisans assez nombreux.

Ce chef de bandes, dont l'importance politique a considérablement diminué depuis quelque tems, est encore redoutable dans la province qu'il a choisie pour le théâtre de ses atrocités. L'espace de quarante lieues qui sépare Burgos de Madrid semble être pour lui un lieu de sûreté. Il s'y promène presque publiquement de village en village, accompagné de cinq à six hommes; et telle est la terreur qu'il inspire aux habitans des campagnes, que ses ordres sont exécutés aussi ponctuellement que ceux du capitaine-général de la province. Pour s'expliquer cette circonstance, il faut considérer que le gouvernement, occupé d'ennemis bien plus redoutables, tolère les bravades de ce rebelle en sous-ordre, se réservant plus tard de diriger contre lui des forces sous lesquelles il devra nécessairement succomber.

Nous traversâmes cependant la contrée où le redoutable curé exerce sa puissance, sans le voir; mais son nom était dans toutes les bouches. En approchant de Burgos, nous rencontrâmes une division de l'armée constitutionnelle; le meilleur esprit animait les officiers et les soldats. Cette division appartenait à l'armée de Rodil, et j'appris de l'un de mes anciens compagnons d'armes qu'elle se concentrait entre cette ville et Vittoria. Le bruit courait que le prétendant cherchait à pénétrer dans la Biscaye pour appuyer les débarquemens d'hommes et d'armes que ses partisans devaient opérer, et Rodil manœuvrait pour jeter un corps

de troupes entre le littoral et l'armée de don Carlos. Ces marches et ces contre-marches, et les précautions qu'il fallait prendre pour prévenir toute surprise, avaient suspendu la circulation des voyageurs sur ce point.

Je me décidai à rétrograder pour ne pas prolonger plus long-tems mon voyage. Un navire anglais se trouvait en partance au port de Bilbao; j'en profitai, et je quittai l'Espagne sans avoir atteint le but que je m'étais proposé en traversant ce pays. Un vieux brigadier invalide, qui avait servi sous les ordres de Mina, don José de Villasanta, et un jeune aide-de-camp de Castanos, aujourd'hui capitaine d'artillerie, furent les seuls amis que je pus presser encore une fois sur mon cœur. Mais, durant cette course rapide, j'acquis du moins la certitude que le gouvernement d'Isabelle, avec un peu d'habileté, pourra facilement triompher des obstacles qui entravent son action, et que la masse de la nation espagnole est bien loin d'éprouver la moindre sympathie pour don Carlos et le parti-prêtre.

(*Naval and Military Magazine.*)

Voyages.

DEUXIÈME EXPÉDITION COMMERCIALE

SUR LES COTES DE LA CHINE (1).

Le monopole exercé à la Chine par la compagnie des Indes a dû jusqu'ici faire peser sur elle la responsabilité de toutes les contraventions aux lois ou aux réglemens du pays, commises par des sujets anglais. Le voyage fait en 1832 sur les côtes nord-est de l'empire, par le vaisseau l'*Amherst*, sous les auspices des agens supérieurs de la compagnie, à Canton, voyage entrepris, à la vérité,

(1) Note du Tr. Depuis que le gouvernement anglais a autorisé tous ses sujets à commercer avec la Chine et les pays situés au-delà du cap de Bonne-Espérance jusqu'au détroit de Magellan, les renseignemens positifs que l'on peut recueillir sur ces contrées sont recherchés avec le plus grand empressement; c'est ainsi qu'en moins de deux années deux voyages d'explorations ont été entrepris sur les côtes de la Chine afin de reconnaître les obstacles ou les facilités qui pourront entraver ou favoriser les spéculations des armateurs sur ces parages. Comme le résultat de ces voyages n'intéresse pas seulement l'Angleterre et que les négocians français peuvent aussi en retirer quelque profit, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de présenter un résumé succinct de ces expéditions. Le récit du voyage de l'*Amherst* se trouve dans la 9ᵉ livraison de cette série (septembre 1833); celui du *Sylphe*, que nous présentons ici, confirme en tous points les résultats qui avaient été fournis par son devancier. Ainsi il est aujour-

dans un intérêt purement commercial, mais pendant lequel il lui est arrivé souvent d'entrer dans les ports et même de remonter les cours des fleuves pour pénétrer dans l'intérieur des terres malgré les injonctions et les efforts des autorités locales, était une infraction trop évidente de la loi chinoise pour ne pas justifier les inquiétudes sérieuses conçues en Angleterre sur les conséquences d'une entreprise en apparence fort imprudente.

La cour des directeurs de la compagnie, qui devait chercher à éviter tout ce qui pouvait compromettre ses intérêts auprès du gouvernement chinois, ne crut pas devoir approuver cette expédition, dont les suites pouvaient être très-fâcheuses. En effet, le gouvernement chinois, indigné de l'audace des barbares (c'est le nom qu'il donne aux Européens), n'a pas tardé à remettre en vigueur les lois qui leur interdisent l'entrée de tout autre port que celui de Canton. Les amiraux, les manda-

d'hui bien démontré que, malgré les défenses rigoureuses du gouvernement chinois, un vaisseau étranger bien équipé peut établir des relations commerciales avec tous les ports de mer de la Chine sans crainte d'être chagriné par les mandarins et les officiers supérieurs commandant les stations navales, et que chaque jour le gouvernement lui-même montre moins de tenacité dans son système restrictif. Ce n'est pas seulement dans le commerce direct de la Chine avec l'Europe que les armateurs pourront faire de grands bénéfices ; le transport pour le compte des négocians chinois ou japonais dans les îles Philippines, à Bornéo, à Java, à Siam, etc., etc., leur offrira encore des profits considérables : aujourd'hui deux mille jonques du port de 1,000,000 de tonneaux environ sont occupées à ce transport, mais la manœuvre si lente et si coûteuse de ces navires permettrait à des Européens, grâce à notre système de navigation beaucoup mieux entendu, d'économiser la moitié du fret que paie aujourd'hui le négociant chinois. Voyez dans le 18me Numéro (juin 1834) un fort curieux article sur la richesse commerciale et industrielle de la Chine.

rins qui n'avaient pas mis assez de rigueur dans l'exercice de leur charge, ou qui n'avaient pas réussi à expulser les Anglais des ports où ils s'étaient introduits, ont été réprimandés, punis, destitués, et les ordres les plus rigoureux pour l'avenir ont été adressés à toutes les autorités contre les étrangers. Vaines précautions dictées par la peur, dont l'égoïsme et l'intérêt privé ont neutralisé l'effet. Le résultat bien réel du voyage de l'*Amherst* a été de convaincre ceux qui l'ont fait et ceux qui l'ont autorisé, que le tems est enfin arrivé où les vaisseaux étrangers, armés de canons et ayant de bons équipages et des chefs résolus, peuvent parvenir à établir des communications commerciales sur les côtes et dans les ports de la Chine, avec la certitude d'être accueillis partout avec enthousiasme par les populations, sans avoir rien de sérieux à redouter de la part des agens du gouvernement. Nulle part ils n'ont assez d'énergie pour oser employer la force contre des étrangers en état de résister, surtout lorsque les populations se montrent bien disposées à leur égard.

Les Anglais sont aujourd'hui tellement convaincus du peu de danger que court un bâtiment armé qui entre dans un port quelconque de la Chine, qu'à peine l'*Amherst* a-t-il été de retour de son expédition, ils se sont occupés à en préparer une nouvelle. Le vaisseau indien le *Sylphe*, propriété particulière de quelques armateurs, a été disposé en conséquence, armé de 24 pièces de canon, et monté par cent vingt hommes, presque tous Lascars; le reste de l'équipage se composait de matelots anglais. Plusieurs de ces derniers, ainsi que quelques officiers, venaient de faire le voyage de l'*Amherst*, et étaient bien au fait des tracasseries auxquelles un vaisseau étranger doit s'attendre de la part des mandarins, dans les ports où il relâche. La partie la plus précieuse de son char-

gement consistait en opium, denrée qui, quoique prohibée, n'en est pas moins d'un usage général en Chine (1). Des draps anglais et d'autres objets non prohibés composaient le reste de la cargaison. Le *Sylphe* se trouva prêt à mettre en mer dans le courant du mois de septembre 1832. Nous allons donner sur son voyage quelques détails empruntés à la relation qu'en a publiée un des officiers de l'expédition ; ils serviront à démontrer combien il est facile, avec de la fermeté et de la prudence, de surmonter les obstacles que les autorités locales ne manquent jamais d'opposer au vaisseau qui se hasarde à entrer dans un port de la Chine.

« Le *Sylphe* fit voile de Canton dans les derniers jours de septembre. De fortes brises du nord et de l'est contrarièrent sa marche, et ce ne fut qu'un mois plus tard qu'il put atteindre la hauteur du cap Shan-tung ; un mois après encore, il relâcha dans une grande baie, sur la côte habitée par les Tâtares-Mandchoux. Là, se trouvaient des jonques chinoises dont les capitaines nous accueillirent de la manière la plus bienveillante. Ayant appris que nous étions dans l'intention de nous porter plus au nord, ils mirent en usage tous leurs moyens de persuasion pour nous dissuader de cette entreprise. Ces mers, suivant eux, n'étaient pas tenables dans cette saison à cause des froids rigoureux qu'on y éprouve et des glaces énormes qu'on y rencontre. Mais nous fûmes sourds à leurs conseils, et nous remîmes à la voile pour continuer notre voyage, pensant qu'il nous serait toujours facile de redescendre au sud, si

(1) Dans le 14e Numéro de la *Revue Britannique* (mars 1831), nous avons consigné, dans l'article sur l'*Avenir Commercial et Politique de l'Inde*, l'importance du commerce de l'opium en Chine et l'accroissement considérable qu'il prend chaque année.

nous trouvions un froid trop vif ou des glaces dangereuses.

» Nous passâmes devant Kae-chou, place de commerce considérable où nous nous serions arrêtés si nous n'avions pas été prévenus que la rade était très-mauvaise et remplie de bas-fonds, sur lesquels nous aurions couru risque d'échouer. Nous préférâmes avancer jusqu'à Kin-chou. Favorisé par une brise modérée, le *Sylphe* avait déployé toutes ses voiles, et la vitesse avec laquelle il marchait nous faisait espérer d'apercevoir sous peu de jours la grande muraille. Tout-à-coup un cri se fait entendre: Nous sommes échoués! En effet, nous sentîmes presque aussitôt le vaisseau talonner avec violence. Tous les efforts de l'équipage furent inutilement employés à nous tirer du bas-fond sur lequel nous étions entraînés à la fois par le vent et la marée. Il fallut nous résigner à passer la nuit dans cette situation périlleuse. Elle fut cruelle, surtout pour nos Lascars qui, forcés d'endurer un froid rigoureux auquel ils n'étaient nullement accoutumés, eurent les membres gelés ou tellement engourdis qu'ils furent presque tous dans l'impuissance d'aider à la manœuvre du vaisseau, en sorte qu'il ne resta guère pour le service que le peu d'Anglais qui se trouvaient à bord. D'heure en heure la position du *Sylphe* devenait plus critique. Le vent continuait à souffler avec violence; de larges morceaux de glace se montraient autour du navire. Les Lascars avaient perdu toute énergie et se livraient au plus affreux désespoir. Nous nous décidâmes à embarquer dans la chaloupe les plus malades, et à les diriger vers la côte, dont nous étions à huit ou dix lieues, pour y demander du secours aux habitans, et tâcher de sauver au moins le reste de l'équipage. La chaloupe portant treize Lascars malades et huit Anglais ne put arriver à la côte que dans la soirée.

» Débarqués sur une plage stérile, nous nous mîmes en marche, soutenant comme nous le pouvions les Lascars malades dans l'espoir de trouver sur la colline la plus voisine quelque maison habitée. Bientôt nous rencontrâmes des pêcheurs qui, prenant en pitié notre position, nous conduisirent à leurs cabanes où ils nous prièrent d'entrer. Ils firent placer les Lascars sur leurs lits, sans que ceux-ci parussent se réchauffer. Les pêcheurs allumèrent alors du feu, et brûlèrent pour venir au secours de leurs semblables peut-être toute la provision de bois qu'ils avaient chez eux. Comme nous leur témoignions notre reconnaissance pour les soins qu'ils nous rendaient : « Nous nous sommes souvent trouvés dans des circonstances aussi fâcheuses, répondirent-ils, et nous pouvons sympathiser avec vous. Nos cabanes, nos bateaux, nos bras sont à votre service. » Nous sortîmes pour leur montrer l'endroit où s'était échoué le vaisseau. Un habitant d'une classe plus élevée nous apprit que, quelle que fût la bonne volonté des pêcheurs, ils ne pourraient nous secourir de leurs personnes et de leurs bateaux qu'autant qu'ils en auraient obtenu la permission des mandarins. Cette nécessité de recourir aux mandarins, dont le peu d'humanité nous était bien connu, fit évanouir l'espoir que nous avions de pouvoir, le jour suivant, retourner au vaisseau pour essayer de le tirer hors du banc sur lequel il se trouvait. Cependant il pouvait à chaque instant être mis en pièces ou enfoncé dans le sable de manière à ne pouvoir en être relevé. Cette idée nous causait les plus vives inquiétudes. Nous décidâmes que le lendemain, dès la pointe du jour, trois d'entre nous se rendraient à Kaechou, petit bourg éloigné de trois ou quatre lieues, pour solliciter la permission des mandarins. Les trois personnes désignées, au nombre desquelles se trouvait celui qui écrit

cette relation, se mirent en effet en route dès la pointe du jour. Nous traversâmes des campagnes fertiles habitées par une population active, et dont l'aisance apparente nous rappelait notre patrie. Toute cette contrée est habitée par des colons venus de la Chine. On n'y voit pas un seul habitant tâtare. Kae-chou, où nous arrivâmes de bonne heure, est le principal marché de la Tâtarie chinoise. Plus de deux mille jonques en partent chaque année, chargées des productions du pays.

» Conduits par un agent de la police devant les mandarins à qui nous devions adresser notre requête, ils nous firent subir une espèce d'interrogatoire. Nous expliquâmes en peu de mots l'accident arrivé à notre vaisseau, mais sans réussir à leur faire comprendre le danger qu'il courait. L'un de nous eut alors l'idée de remplir d'eau une cuvette, de placer sur cette eau une tasse avec laquelle il frappait vivement et à coups redoublés le fond de la cuvette; un des mandarins écrivit sur un morceau de papier: « Nous comprenons maintenant votre danger; nous viendrons à votre secours. » Ils firent en effet préparer une charrette dans laquelle nous montâmes et qui nous conduisit, accompagnés d'une escorte militaire, à Ma-tou, qui est le port de Kae-chou. Là, le magistrat ayant fait appeler deux capitaines chinois, leur ordonna de se préparer à mettre immédiatement à la voile. Mais cet ordre fut aussitôt révoqué. Les mandarins, dans une conférence secrète, avaient arrêté qu'il ne nous serait donné aucun secours sans un ordre des magistrats supérieurs. En vain voulûmes-nous réclamer contre cette cruelle décision, ces hommes, qui nous voyaient faibles et sans moyens de leur résister, furent sourds à toutes nos prières; ils nous firent remonter en charrette, et nous fûmes reconduits, sous la même escorte militaire, à l'endroit où nous avions laissé nos com-

pagnons d'infortune. Nous les retrouvâmes également inquiets sur le sort de notre vaisseau et sur le résultat de notre mission. Nous nous livrions ensemble aux tristes réflexions que le refus de secours de la part des mandarins nous inspirait, lorsqu'un des nôtres, après s'être dirigé sur une colline, d'où il lui était possible d'apercevoir la place où le *Sylphe* était échoué, revint à nous en courant et manifestant par ses gestes une grande satisfaction. Nous n'en éprouvâmes pas une moins vive que la sienne, lorsqu'il nous eut dit qu'il avait très-distinctement reconnu le *Sylphe* dégagé du banc sur lequel nous l'avions laissé, et que maintenant il était mouillé dans une position où il ne pouvait courir aucun danger.

» Les mandarins, restés près de nous depuis notre retour de Ma-tou, loin de partager notre joie, semblèrent frappés de terreur en apprenant cette nouvelle. Ils craignaient sans doute que nous n'eussions l'idée de nous venger de leur conduite inhumaine. Mais nous avions autre chose à faire. Nous nous hâtâmes de retourner au vaisseau, ne laissant à terre que les seuls Lascars malades que nous nous proposions de reprendre plus tard. Nous arrivâmes à bord dans la soirée du premier décembre, et là nous apprîmes que la veille, l'eau ayant augmenté sur le banc, le *Sylphe* s'était naturellement redressé, et qu'avec un peu d'efforts l'équipage était parvenu à le conduire dans un lieu plus profond où on l'avait mis à l'ancre pour nous attendre. Nous retournâmes dès le lendemain à terre chercher nos malades, et, le 3 décembre, nous mîmes sous voiles, décidés à nous porter dans une mer et sous un climat plus doux. Les parages que nous quittions étaient trop froids pour nos Lascars, et les glaces dont la mer était couverte menaçaient de se réunir et de nous tenir enfermés, de sorte que le peu de matelots anglais qui complétaient l'équipage

n'auraient pas été suffisans pour nous en sortir. Le banc sur lequel le *Sylphe* s'était échoué est situé par 41° 34′ de latitude nord et 121° 48′ de longitude à l'est du méridien de Londres.

» Nous étions descendus le 11 décembre à la hauteur de l'ile la plus septentrionale du groupe de Chu-san, point de reconnaissance pour les jonques venant du nord et qui veulent aller à You-sung. Nous nous y arrêtâmes au mouillage pendant quelques jours, dans l'intérêt de nos pauvres Lascars et un peu aussi dans celui de notre commerce, car partout où nous avons relâché, nous avons trouvé dans les populations et souvent chez les mandarins eux-mêmes beaucoup d'empressement à se procurer nos marchandises. L'opium surtout, quoique prohibé sous les peines les plus sévères, nous était demandé par les magistrats comme par les particuliers. Le 15 décembre, nous venions de quitter le mouillage, lorsque nous aperçûmes une jonque chinoise démâtée et prête à couler bas. D'autres jonques semblaient avoir remarqué sa situation ; mais, après s'en être approchées, nous les vîmes s'en éloigner sans s'inquiéter s'il n'y avait pas à bord de malheureux marins exposés à périr. Nous saisîmes cette occasion pour prouver aux Chinois que ceux qu'ils traitent de barbares savent rendre le bien pour le mal. En conséquence, nous envoyâmes notre petit canot à la jonque ; il s'y trouvait treize matelots chinois. Comme il n'était pas possible d'en embarquer plus de cinq à la fois, nous fûmes obligés de faire plusieurs voyages pour sauver tous ces malheureux et une partie de leurs provisions. Le 20 décembre, étant entrés dans la rivière de You-sung, nous écrivîmes à l'amiral commandant la station militaire pour lui annoncer que l'équipage chinois

sauvé par nous était à sa disposition. Il ne répondit point à notre lettre; mais quelque tems après, un écriteau placé en face de la maison où nous nous étions établis fit connaître aux habitans que nous avions fait preuve d'une humanité digne d'éloges, en sauvant l'équipage de la jonque. L'amiral ajoutait ensuite, ce qui n'était pas vrai, que nous avions reçu pour cette bonne action les remerciemens du gouvernement.

» Nous n'étions pas entrés sans difficulté dans cette rivière. Les autorités locales avaient employé les prières et les menaces pour chercher à nous faire renoncer à nous y arrêter. A notre approche, les canons des forts placés sur l'une et l'autre rive furent braqués contre nous. Mais notre résolution était prise; aussi, dès que les mandarins s'en aperçurent, nous eûmes la satisfaction de les entendre tout d'un coup changer de ton et nous engager avec beaucoup de politesse à gouverner de manière à éviter un banc sur lequel avait touché *l'Amherst* lorsqu'il était venu dans ce port.

» Nous avions jeté l'ancre un peu au-dessous de Vousung; sur notre pavillon on lisait l'inscription suivante en gros caractères chinois : « Bâtiment marchand de l'Inde. Puisse le royaume du Milieu jouir d'une grande prospérité et les nations être tranquilles ! Partout où règnent la vertu, la bienveillance et la justice, les marchands veulent venir commercer avec les habitans. » Et sur le pavillon de la chaloupe nous avions écrit : « Relations amicales entre toutes les nations. Tous les hommes compris entre les quatre mers sont frères. N'est-ce pas un sujet de joie quand un ami nous arrive d'un pays éloigné. » Des personnes par centaines s'arrêtaient sur le rivage pour lire les inscriptions, et leurs acclamations

étaient la preuve évidente du plaisir qu'elles éprouvaient en voyant nos pavillons ornés de sentences empruntées à leur grand philosophe.

» Nous allâmes à terre dans l'intention de communiquer à l'amiral les connaissemens du bâtiment. Une foule empressée nous attendait sur le rivage et nous fit l'accueil le plus cordial. De tous côtés ce n'était qu'une voix pour demander des nouvelles de l'ami Hou-hea-me, nom par lequel ils entendaient désigner M. Lindsay, capitaine de *l'Amherst*. L'amiral Kouang, chez qui nous fûmes conduits, était le même qui commandait lors du voyage de *l'Amherst*; il avait été réprimandé pour sa conduite dans cette circonstance; aussi nous reçut-il d'abord assez froidement, quoiqu'avec une émotion visible. Mais nous parvînmes à lui inspirer plus de confiance, et quoiqu'il ne voulût pas prendre sur lui de nous accorder la permission positive de commencer avec les habitans, ce qui eût été de sa part une violation de la loi, nous pûmes juger, d'après ce qu'il nous dit, qu'il ne demandait pas mieux que d'imiter le grand empereur, et d'adoucir les mesures que la loi prescrit, en faveur d'étrangers venus de contrées aussi éloignées. En effet, nous n'éprouvâmes de sa part aucune difficulté et il nous laissa quelques jours après remonter la rivière pour nous rapprocher de Shung-hee, sans s'opposer en aucune manière à notre mouvement.

» Dans nos entrevues avec les mandarins de Vou-sung, nous pûmes également nous convaincre de la facilité avec laquelle la loi serait éludée en notre faveur par ces magistrats, pourvu que nous les fissions participer aux bénéfices de notre commerce. Ce n'est pas qu'ils fussent très-satisfaits de nous voir chez eux; il nous était au contraire facile de nous apercevoir que la crainte que nous leur inspirions était le principal motif qui les décidait

à ne pas nous inquiéter; mais dans la nécessité où ils se croyaient de tolérer notre présence, ils faisaient contre fortune bon cœur, et se consolaient dans l'attente des avantages personnels qu'ils espéraient pouvoir en tirer.

» De Shang-hee et You-sung où nous fûmes traités en général avec beaucoup d'égards par les autorités, et toujours avec la plus vive sympathie par les populations, le *Sylphe* fit voile pour Cha-pou où nous arrivâmes le 8 janvier 1833. Cette place est le centre du commerce avec le Japon, commerce dont le cuivre forme le principal article d'importation. Les grandes jonques japonaises qui l'apportent, chargent en retour différens objets des fabriques chinoises. Nous eûmes beaucoup à nous louer de la conduite que tinrent à notre égard les officiers du gouvernement. Aucune entrave ne fut mise ici par eux à nos relations avec les habitans qui, de leur côté, se montrèrent aussi polis qu'hospitaliers. Toutes les maisons nous étaient ouvertes, et nous recevions fréquemment des invitations à des repas préparés à notre intention. Nous fûmes visités à bord du *Sylphe* par un mandarin mandchou, tenant à la maison impériale, et fort au-dessus de ses compatriotes par l'élégance de ses manières et par la portée de son esprit; aussi examinait-il avec le plus grand détail tout ce qui avait rapport à la construction, au gréement et à l'armement du *Sylphe*. Il nous promit de faire à l'empereur le rapport le plus favorable sur notre compte et sur les avantages commerciaux que la Chine pourrait retirer de ses rapports avec les peuples d'Europe; il ajouta qu'il ferait tous ses efforts pour convaincre le gouvernement que l'unique but de notre voyage était le commerce, ce que jusqu'alors il n'avait pu croire.

» Après un séjour assez long à Cha-pou, nous remîmes en mer et nous visitâmes plusieurs autres ports chinois

où, après quelques tracasseries, nous parvenions toujours à nous faire recevoir par les mandarins. Nous revînmes à la fin de mars pleinement convaincus par notre propre expérience et par les observations que nous avons eu occasion de faire, que les ports de la Chine sont désormais ouverts à tout bâtiment armé à l'européenne, ayant un équipage exercé, et un capitaine et des officiers de résolution. En se présentant dans des vues exclusives de commerce, il aura la certitude de se concilier le bon vouloir des populations, et d'en imposer aux mandarins qui, par cupidité, par crainte ou par bassesse, voudraient entraver ses communications. »

(*Asiatic Journal.*)

Tableau de Moeurs.

—

ESQUISSES SICILIENNES.

On connaît peu la Sicile, la vieille Trinacrie, cette île dont la bizarrerie aurait dû exciter l'attention des voyageurs. Mais le voyageur suit les traces de ceux qui l'ont précédé : c'est à Naples, à Venise, à Rome, qu'il se plaît; il néglige ces débris d'architecture mauresque, grecque et romaine, dont la Sicile est si riche, débris épars au milieu des rocs bouleversés par les convulsions de la nature, et se reflétant dans ces belles eaux dont l'azur étincelle sous le soleil. Tous les maîtres de la civilisation : Romains, Castillans, Musulmans, Anglais, Français, sont tour à tour venus jouir de la vie et établir au milieu de ces montagnes, que le coucher de l'astre empourpre, les colonnes de leurs portiques et les gradins de leurs théâtres. J'ai passé plusieurs années de ma jeunesse dans cette région pleine de souvenirs, tantôt parmi les montagnards d'Alcamo, tantôt mêlé aux mariniers de Trapani, leur empruntant quelquefois le bonnet et le manteau rouge, seule draperie qu'ils jettent avec nonchalance sur leurs membres vigoureux. J'ai étudié de près ce pays sans éducation, cette énergie sans développement, et je me suis agenouillé devant ces processions de moines qui courbaient sur leur passage les populations tremblantes, pendant que les cloches du couvent

retentissaient au loin. Parmi les faits que j'ai recueillis et qui sont, non pas des romans, mais des anecdotes, dont je n'embellis pas même les détails; il en est de burlesques, d'étranges, de pittoresques, d'invraisemblables, de profondément tragiques. Cette demi-civilisation et cette superstition sous lesquelles la Sicile gémit, y rendent le crime fréquent. La mauvaise administration des lois s'oppose à ce que la morale soit vengée. L'homme du peuple, s'il est coupable, fuit dans les montagnes; le noble, s'il est criminel, se retire dans son palais.

En 1820, un prêtre de Catane, nommé don Louis Giani, monta en chaire, et, soit qu'il voulût intéresser son auditoire, soit qu'il eût la prétention de s'établir vengeur des lois méconnues, il introduisit dans son sermon un récit tragique dont tous les acteurs vivaient encore et appartenaient aux plus nobles familles de la ville. Trois jours après, il languissait dans un cachot où le gouvernement le laissa pendant trois années, pour le punir d'avoir donné de la publicité aux délits de l'aristocratie sicilienne. Ce fut don Louis Giani lui-même qui, au sortir de sa prison, me confia les détails suivans sur un fait que je ne crois pas indigne d'être conservé.

Entre Syracuse et Catane, s'élève un vieux palais d'architecture sarrasine, propriété des ducs de La Bruca. Il y a vingt-cinq ans, le duc alors vivant, père d'une jeune fille que sa beauté et sa richesse avaient déjà rendue célèbre, habitait avec elle ce domaine, un des plus pittoresques de la Sicile. Agée de dix-huit ans, Constanza de La Bruca distingua, parmi ses nombreux admirateurs, le second fils du comte Rizzari, ami de son père. Les cadets siciliens, auxquels la loi et la coutume n'accordent qu'une faible légitime, sont ordinairement destinés à l'église. L'amour mutuel des deux jeunes gens effraya la

prudence du duc et du comte, qui furent d'accord pour éloigner Albano Rizzari et l'envoyer à Rome, où il devait finir ses études et tenter les premiers pas dans cette carrière ecclésiastique peu faite pour lui, et qu'il avait résolu de ne pas embrasser. Il partit pour obéir à son père. Cependant, le frère aîné d'Albano fut introduit auprès de Constanza, qui repoussa toujours son hommage et refusa de se marier. Deux années s'écoulèrent; le frère aîné, rebuté par la jeune fille, contracta un autre mariage et mourut peu de tems après la célébration de ses noces. Cet événement changeait toute la situation d'Albano Rizzari, qui devenait chef de la famille, héritier des titres et de la fortune patrimoniale, et qui se hâta de quitter Rome, de demander au pape une dispense qui lui fut accordée, et de réclamer la main de Constanza.

Rien ne s'opposait plus à l'accomplissement de ses désirs. On fixa le jour du mariage, dont les cérémonies devaient avoir lieu dans le château de La Bruca. Toute la noblesse des environs devait prendre part à la fête. Auprès de La Bruca, demeurait un noble de famille antique et possesseur d'une assez belle fortune, qui se nommait le chevalier Bruni. Il avait sollicité à plusieurs reprises la main de Constanza, qui ne lui avait jamais donné la moindre espérance. Une lettre d'invitation lui fut adressée comme à toutes les personnes distinguées du voisinage : cette invitation resta sans réponse. On l'avait seulement entendu proférer de violentes menaces contre les membres des deux familles. Depuis le retour du jeune Rizzari, il avait quitté sa demeure habituelle, et l'on ne savait pas quelle retraite il avait choisie. Personne ne fit attention à cette circonstance qui devait être féconde en événemens tragiques.

Le matin du jour des noces, ce n'était que joie et splen-

deur dans l'église de La Bruca; une multitude, qui semblait partager le bonheur des époux, remplissait la petite église. Au moment où le prêtre plaçait au doigt de la fiancée l'anneau symbolique, on entendit un long éclat de rire, un éclat de rire insultant, jaillir de l'un des coins de l'édifice. Tout le monde se retourna. L'auteur de cet outrage resta inconnu, et la cérémonie continua. La foule des invités se répandit dans les jardins du parc de La Bruca. Au banquet succéda le bal; plusieurs orchestres disposés : les uns sous les ombrages, les autres dans les grandes salles du château, divisèrent en plusieurs groupes la multitude des danseurs et des danseuses. Leur point de réunion principal était la salle de réception, ornée de guirlandes, et où se tenaient le marié, sa femme et les chefs des deux familles.

Sur les onze heures, au moment où les danses étaient le plus animées, deux personnages masqués pénétrèrent dans le château. L'usage des masques est populaire et général en Sicile comme à Venise, et l'on voit assez souvent des personnes ainsi déguisées se mêler aux danseurs dont la figure est découverte. La politesse exige seulement qu'on lève son masque pour le maître de la maison. Le costume des deux nouveaux acteurs était celui des paysans siciliens : leur danse, grotesque, vive, hardie. Ils portaient entre leurs bras un troisième danseur, ou du moins un mannequin qui ressemblait à un homme, et qui, masqué comme eux, était habillé de noir. On lisait sur la poitrine de ce mannequin les mots suivans brodés en argent : *Tristizia.* Ce mannequin figurait la *Tristesse*, la *Mélancolie*, que les deux danseurs placèrent sur une ottomane, et qu'ils firent semblant d'honorer et d'ensevelir. On les entoura, et l'on ne tarda pas à deviner le sens de cette bizarre allégorie, de cette pantomime à la fois funèbre et

gaie. On laissa le couple mimique enterrer la Tristesse, la couvrir et la voiler d'un drap rouge et continuer ses ébats. Pour admirer les gestes et les attitudes des nouveaux venus, on quitta la danse et l'on fit un cercle autour d'eux. L'un, plus grand et plus robuste, semblait être un homme d'un âge mûr ; le second, aux mouvemens gracieux et légers, à la taille svelte et élancée, paraissait appartenir à l'autre sexe. Aucun des deux ne voulut se démasquer ; tantôt ils frappaient la terre lourdement et en cadence, tantôt ils tournoyaient enlacés et réunis, pendant que l'orchestre continuait à faire retentir de sons joyeux les voûtes du palais.

« Qu'ils ôtent leurs masques, qu'ils ôtent leurs masques ! » criaient de toutes parts ceux dont ils excitaient l'admiration.

Celui des deux danseurs dont les formes annonçaient une femme, s'approcha du comte Albano Rizzari et lui fit signe qu'elle désirait lui parler. Le second danseur vint à son tour et indiqua du doigt une chambre voisine ; il était évident que les deux danseurs refusaient de se découvrir à tous les regards et prétendaient ne se démasquer qu'aux yeux du comte. Il n'hésita pas à les suivre. Le couple dansant recommença ses gestes burlesques et sa pantomime extravagante, s'empara de nouveau du cadavre de la *Tristesse*, étendu sur une ottomane, et l'emporta dans la chambre voisine en précédant le comte Albano. Le bal recommença. Vingt minutes se passèrent sans que l'on vît reparaître ni les danseurs, ni le comte. La mariée était inquiète ; ses regards parcouraient tous les coins de la salle, interrogeaient toutes les physionomies, redemandant son nouvel époux qui avait disparu avec les deux masques.

On les revit enfin : ils avaient changé de costume ; ils

étaient habillés de velours noir, à l'espagnole, et un crêpe noir flottait sur leur toque noire. Le mannequin se trouvait encore entre leurs bras. Ils le déposèrent de nouveau, enveloppé de son drap rouge, sur l'ottomane qui l'avait déjà soutenu. On n'apercevait ni la tête ni les pieds de ce troisième personnage, en face duquel les deux danseurs se mirent à recommencer leurs danses symboliques. Ces danses avaient un caractère plus funèbre qu'auparavant. Le couple s'agenouillait, faisait semblant de pleurer, levait les bras au ciel et exprimait, par mille attitudes variées, la douleur qu'il voulait parodier. On les contempla long-tems, mais quelques personnes commencèrent à se fatiguer d'une scène dont la teinte lugubre s'accordait si mal avec une fête de noce. La fiancée pâlissait, et sa belle-sœur, qui se trouvait près d'elle, s'étonna de l'altération subite qui se manifestait sur son visage. « Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais, répondit Constanza; depuis quelques minutes, je souffre. Comme elle prononçait ces mots, les deux masques s'avancèrent vers la fiancée, et lui dirent en patois sicilien :

Venite a piangere le nostre e le vostre miserie (1)!

Tous les assistans purent entendre ces paroles qui furent prononcées à haute voix. Constanza tomba évanouie entre les bras des personnes qui l'entouraient, et, pendant que l'on s'empressait de la secourir, les deux masques disparurent. Ils avaient laissé étendu sur l'ottomane le mannequin couvert de son linceul de pourpre, et l'on ne put s'empêcher de remarquer l'étrange immobilité de ce personnage, que l'on avait cru vivant. On souleva son linceul, on le prit par la main; on reconnut que c'était un

(1) « Venez pleurer nos malheurs et les vôtres. »

homme, mais dont la peau était froide et glacée. On souleva le masque : c'était un cadavre, celui du comte Albano Rizzari.

Cris d'horreur, longs gémissemens des femmes, tumulte et désordre dans l'assemblée; ce fut une scène affreuse et impossible à décrire. Les amis du comte se précipitèrent à la poursuite des assassins, et ne découvrirent aucune trace de leur passage. Albano avait été étranglé de leurs mains, dans cette chambre nuptiale si brillamment ornée pour la nuit de ses noces; on y trouva toutes les traces du crime, et sur le lit destiné aux époux, une couronne de cyprès. Le chevalier Bruni fut l'objet de tous les soupçons. On apprit qu'il demeurait à Vienne long-tems avant la catastrophe. Quant aux deux masques dont personne n'avait aperçu la figure, soit qu'ils aient trouvé dans les ruines nombreuses dont la Sicile est couverte un asile contre les recherches de la police, ou qu'ils se soient réfugiés dans un monastère, asile plus sûr encore, il fut impossible de découvrir leurs traces.

Si l'on ne connaît pas la Sicile, on pourra s'étonner de cette anecdote et la révoquer en doute. Elle a bien le caractère pittoresque, féroce, bizarre, hardi, qui distingue les mœurs de cette contrée. Si la publicité venait éclairer tout ce qui se passe aujourd'hui même dans la vieille Trinacrie; si la vie privée de certains Siciliens de diverses classes pouvait s'offrir aux regards, on y rencontrerait des faits qui dépassent en horreur ou en grotesque, en atrocité ou en originalité, les inventions de tous les romanciers du monde. C'est un pays absolument excentrique, étranger à toutes les lois connues, plein de caprices; mauresque, castillan, italien, sauvage, voluptueux, civilisé, impossible à faire comprendre ni connaître autre-

ment que par des exemples et des récits. Dans les classes supérieures, les fantaisies sont quelquefois aussi étranges qu'innocentes. Je ne parle pas du prince de Palagonia, qui a dépensé des millions à faire sculpter des caricatures; il est trop connu, Gœthe et Mme de Staël se sont trop vivement moqués de sa folie pour que nos lecteurs ne se rappellent pas son nom. A peu de distance de ce domaine si vaste et si mal employé, que l'on appelle la *Folie Palagonienne*, se trouve un autre parc, propriété du prince Butera, long-tems accrédité par la Sicile auprès de la cour de France. C'est ce prince qui a fait construire dans ses jardins un monastère habité par des moines de cire. On y voit les bons pères, mangeant dans les corridors, buvant dans les greniers et dans les caves, se battant dans les cours, contant fleurette à de jeunes filles, jouant au billard et aux échecs, faisant, en un mot, tout ce qu'un moine ne devrait pas faire. Satire en cire, parodie bizarre qui a le double mérite d'une vérité locale et d'une originalité d'assez bon goût. Mais combien de faits vraiment horribles, fruits d'une civilisation imparfaite et de l'impuissance des lois, restent ensevelis dans les annales des familles! Les brigands dont la célèbre Mme Radcliffe a peuplé ses ouvrages se retrouvent à chaque pas en Sicile. Ses côtes sont infestées de corsaires; ces vieux couvens, livrés à des moines que personne ne surveille, sont le théâtre d'actes odieux dont une profonde obscurité voile tous les vestiges. En général, le peuple fait bon marché du sang humain. On se souvient encore, aux environs d'Augusta, du massacre de trois cent cinquante Français qui revenaient d'Égypte en 1800, et qui furent jetés par une tempête sur la côte. Ce furent de secondes vêpres siciliennes, et le gouvernement de Naples laissa impuni ce forfait, dont il eût été

difficile d'ailleurs de punir les instigateurs ou les instrumens, puisque la population entière y avait pris part. Souvent il arrive qu'une bande de brigands s'empare à main armée de quelque monastère situé dans les montagnes ; alors ils égorgent sans pitié tous les habitans ou toutes les habitantes, moines ou religieuses, et mettent au pillage les trésors que les fidèles ont coutume d'y déposer. Tel est l'état de la société ; elle offre si peu de protection à la propriété, que les autels des saints et les murs d'un couvent passent encore pour l'asile le mieux gardé et le plus fidèle : cependant les bandits siciliens ne le respectent pas toujours. La plupart des supérieurs sont les véritables banquiers de la Sicile ; c'est entre leurs mains que l'on dépose tout ce que l'on a de précieux, et cette confiance bien connue donne lieu à une multitude d'accidens presque toujours tragiques, mais quelquefois assez gais, comme on va le voir.

En 1806, le comte allemand Weder, dont l'intention était de passer quelques années en Sicile, partit de Vienne pour Trieste, et débarqua dans le port de Catane. Bon catholique et gastronome déterminé, d'ailleurs pourvu de plus de force physique que de facultés intellectuelles, il apportait avec lui des lettres de recommandation, de l'argent, et beaucoup de curiosité ; on lui avait promis une hospitalité bienveillante dans le couvent de Saint-Nicolas, occupé par les moines bénédictins dont il avait souvent entendu vanter l'excellente chère et la vie voluptueuse, et sous le toit desquels il comptait bien réparer pendant quelque tems les fatigues du voyage. Il y a près de Catane deux couvens de Saint-Nicolas : Saint-Nicolas des Sables, qui se trouve situé auprès de la ville et habité aujourd'hui par la communauté ; et Saint-Nicolas-le-Vieux, dont la situation est aussi pittoresque et aussi bi-

zarre qu'elle est dangereuse et effrayante. Sur le flanc gauche de l'Etna, à douze milles de Catane, à un mille du village de Nicolosi, s'élève cet édifice qui, surmonté de tourelles antiques, a plutôt l'aspect d'une fortesse que d'un monastère. Une forêt de chênes séculaires dont la sombre verdure se projette sur ses ruines, ajoute encore à l'horreur de ces lieux. Les fondemens du monastère sont à deux mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Bâti en 1156, il fut si fréquemment enseveli sous les cendres, baigné par une mer de laves ardentes, ruiné par les tremblemens de terre, qu'après avoir essayé de le reconstruire à plusieurs reprises, la congrégation l'abandonna définitivement en 1558, descendit dans la plaine et y construisit l'édifice solide, d'un caractère grave et imposant, qu'elle habite encore aujourd'hui.

C'est quelque chose de magnifique et de terrible que les ruines de Saint-Nicolas-le-Vieux. Quand le voyageur fatigué s'arrête sous ces murailles délabrées, il lit d'un œil effrayé les nombreuses dates des incendies, des tremblemens de terre et des désastres de toute espèce qui ont affligé le couvent depuis son origine, et dont le souvenir est encore sculpté dans la pierre. Le choix du site, favorable à la méditation religieuse; la beauté, l'élévation et l'étendue du paysage; l'émotion de terreur que cause la proximité du volcan; la solitude profonde de ce lieu sublime où les religieux des anciens âges venaient penser à Dieu et à l'éternité près de la bouche béante du cratère; l'air pur de cette région élevée; tout concourt à remplir l'ame d'un sentiment profond et grandiose que trouble malheureusement quelquefois l'apparition du bandit des montagnes et de sa carabine armée.

On peut dire que les *banditti* qui couvrent la Sicile

de leurs légions partagent l'autorité suprême avec le gouvernement et les moines auxquels ils la disputent souvent. Il y a trente ans, cet état de choses était encore plus déplorable; les bandits choisissant pour citadelles les cavernes des montagnes et les vieilles forteresses en ruine, assiégeaient et mettaient au pillage les villes de la côte, Mascaluccia, Floridia, Mellili; Catane elle-même, ville de soixante mille ames, était tributaire de ces brigands. On envoyait de tems en tems à leur poursuite quelques détachemens de gendarmes poltrons qui se cachaient derrière les haies, et qui se hâtaient de prendre la fuite à l'approche de leurs adversaires. En 1806, le vieux couvent de Saint-Nicolas était devenu un lieu de retraite pour la bande la plus formidable et la plus redoutée. Les voleurs, sans crainte du volcan qui grondait sur leur tête, avaient relevé quelques pans de muraille, s'étaient fortifiés dans leur retraite, avaient pratiqué des meurtrières dans les remparts, et cachaient dans les immenses caves et les galeries souterraines du couvent les tributs qu'ils prélevaient sur la plaine. Ce fut à cette époque de leur plus grande prospérité que le comte Weder, nouvellement débarqué à Catane, et désirant aller dîner au couvent de Saint-Nicolas, demanda au premier muletier (*lettighiere*) quel était le chemin qui y conduisait. Au moment même où il adressait cette question, il se trouvait sous les murs de Saint-Nicolas-des-Sables qu'il ne connaissait pas. Le muletier, qui ne parlait que le sicilien, patois guttural et sauvage, crut comprendre que l'Excellence allemande (laquelle se servait d'un fort mauvais italien) lui demandait la route de Saint-Nicolas-le-Vieux. Il ne pouvait imaginer qu'on lui louât une voiture et deux mules pour aller au couvent des Sables, sous les murs duquel il se trouvait précisément. Quelle que fût la cause de

son erreur, il convint d'un prix, pour transporter jusqu'à Saint-Nicolas-le-Vieux l'Excellence et son bagage, et tous deux allaient se mettre en route, lorsque le muletier, ôtant son bonnet rouge et s'approchant du comte, avec cette grimace de bonne humeur et d'ironie commune aux physionomies siciliennes :

« Est-ce que par hasard Son Excellence aurait un bagage considérable à emporter ? »

Le comte qui n'entendait qu'à moitié ce jargon, tout hérissé de *z*, de *g* et d'*ou*, regarda de travers son conducteur et lui répondit en italien-allemand :

« Mon pacache! che l'emporte afec moi, tarteiffe !

— Ah ! reprit le Sicilien, en ouvrant de grands yeux et tirant une langue énorme, *voustra zzellincza !* j'avais pensé que vous pouviez laisser votre bagage à Catane !

— Laisser mon bagage et mon argent derrière moi ! s'écria le comte obstiné, non pas, non pas!

— Comme il plaira à *la zzellincza*, dit le Sicilien. Mais par le pied de *Giezu santzo*, ce qui va là-bas ne revient guère.

— Tu feux ménacher tes mulets, à ce que che crois (s'écria le comte qui n'avait pas compris la fin de la phrase, et qui ne voyait dans les difficultés du Sicilien qu'un artifice pour exagérer ses prétentions et lui demander plus d'argent). Dépêche-toi, maraud, charge ton mulet et partons.

— Comme il plaira à *la zzellincza !* »

Le Sicilien chargea le mulet, mais avec tant de lenteur et en sifflant un cantique d'un mouvement si lamentable, que le Germain s'impatienta, tira de leurs fontes deux pistolets gigantesques, et prononçant les plus mâles jurons que jamais la langue tudesque ait enfantés, menaça le Si-

cilien de toute sa colère s'il ne se dépêchait pas davantage. Le muletier ne se déconcerta guère, siffla une tarentelle, et obéit à son nouveau maître. Les mules prirent le trot; et le lettighiere, en méditant les circonstances diverses dont il venait d'être témoin, arriva tout naturellement à la conclusion suivante : c'est que le comte était fort bien dans les papiers des brigands, possesseurs actuels du monastère, et qu'il avait pour ces messieurs d'excellentes lettres de recommandation. Comme d'ailleurs ces aventuriers de grand chemin ne font jamais aucun mal aux conducteurs et aux muletiers, quand ces derniers ne résistent pas, notre Sicilien obéit sans répliquer davantage et se dirigea vers *San-Nicolao-il-Vecchio.* Le comte de Weder n'avait pas dîné : il était six heures. Sans faire injure aux habitudes des Allemands, qui dans le Wilhem-Meister de Goëthe, se montrent à nous, escortés de tant de poudings, plongés dans une mer de liqueurs fines, exaltés par le fumet des pâtisseries savoureuses, nous pouvons croire qu'après une traversée assez longue et une diète assez rigoureuse, notre voyageur rêvait délicieusement à la cuisine des bons pères, à la réception qui allait lui être faite, aux vins délicieux que l'on tirerait de la cave, et aux becfigues siciliennes qui couvriraient son assiette. Laissons-le s'abandonner à ces imaginations voluptueuses pendant que le muletier et ses deux mules longent les ravins de l'Etna. Tout-à-coup le comte Weder s'éveille, surpris de la sauvage horreur du paysage qui l'entoure. Il lui semble que ce voyage est bien long, et soulevant les draperies de la lettigha, il s'écrie :

« Muletier, où sommes-nous ?

— Sur la route de Saint-Nicolas, Excellence.

— Ah !... Cette route est-elle sûre ?

— Pas précisément, Excellence! Je vous en ai averti.

— Teufel, teufel!... Avons-nous encore bien loin? et quand arriverons-nous?

— Avant la nuit, j'espère.

— Avant la nuit! reprit en colère l'homme qui était à jeun. Dépêchons-nous, les bons frères auront soupé, et je ne trouverai plus rien. »

A ce mot de *bons frères*, la grimace éternelle du Sicilien devint plus comique que jamais et exprima la surprise. Il parut se douter que le comte n'avait pas de renseignemens fort exacts, et il s'écria en riant d'un air significatif :

« L'Excellence est bien pressée, à ce qu'il me semble!

— J'ai une faim dévorante.

— Ces messieurs, Excellence, vous guériront de la faim!

— Je l'espère, je l'espère, continua le comte toujours dans la même erreur. Mais je commence à croire que j'aurais tout aussi bien fait de dîner à Catane?

— *Zzellincza!* voulez-vous que je retourne du côté de la ville la tête de mes mules?

— Mille diables! non! au couvent le plus tôt possible!

— *Zerebillo da Tedesco!* mauvaise tête d'Allemand, murmura tout bas le voiturier, en dirigeant ses bêtes déjà fatiguées, à travers les sentiers rocailleux du mont Etna. De ravin en ravin et de sommet en sommet, après avoir tantôt gravi des escarpemens terribles, tantôt plongé dans des gouffres semblables à ceux de l'enfer, nos voyageurs atteignirent enfin le vaste couvent, dont les murs noirs et démantelés couronnaient le front d'une éminence. Le muletier mit pied à terre, et sur l'ordre qui lui fut intimé par le comte, il souleva d'une main tremblante un vieux marteau de fer, rongé par la rouille et le tems. Le

marteau retomba lourdement, et le bruit de sa chute produisit un écho qui se prolongea, pendant quelques minutes, dans les profondeurs caverneuses de l'édifice ruiné. Des essaims d'oiseaux funèbres partirent en tourbillonnant de toutes les crevasses; et bientôt après, une cloche semblable à un tocsin, plutôt qu'à la modeste sonnette d'un monastère, roula de précipice en précipice, de vallon en vallon, de défilé en défilé, tonnant dans les gorges inaccessibles, grondant et s'éteignant par degrés comme la foudre lointaine.

« Diable, s'écria le comte, quelle sonnette! Cependant la porte ne s'ouvre pas, il faut que les frères soient profondément endormis : sonnez encore une fois. »

Comme il disait ces mots, il leva la tête, et son regard rencontra une figure barbue, une tête hérissée, à la Salvator Rosa, qui passait au-dessus d'un mur en débris et contemplait attentivement le voyageur, le muletier et les deux mules. Un long instrument qui ressemblait à un tube bronzé, et qui se dirigeait vers la tête des voyageurs, apparaissait dans un trou du mur. Tout autre que notre voyageur eût pris cet instrument pour une arme de guerre; le comte Weder, préoccupé de pensées religieuses qui se mêlaient à ses idées gastronomiques, voulut n'y voir que le bout d'un crucifix. Il s'étonna cependant de cette observation hostile, et finit par se l'expliquer à lui-même en songeant à la situation dangereuse du couvent.

« Bonsoir, s'écria-t-il, l'ami! Vous êtes sans doute le portier du monastère; ouvrez-nous, je vous prie.

— Vous allez trop vite; qui êtes-vous d'abord?

— Je me nomme le comte Weder; j'ai des lettres de recommandation pour votre respectable supérieur.

— Ah diable! Et combien êtes-vous!

— Deux personnes seulement, moi et le muletier.

Pendant que vous ouvrirez la porte, il déchargera le mulet.

— Vous êtes toujours trop pressé. Vous apportez donc beaucoup de bagage?

— Non, pas beaucoup; rien qui puisse vous gêner.

— Parbleu, ne vous inquiétez pas; plus il y en aura, mieux cela vaudra. »

Le comte ne put s'empêcher de remarquer que ce personnage si grossier ne manquait pas d'une certaine politesse à sa manière, et il attendit paisiblement que l'étrange concierge voulût bien descendre et faire rouler la porte massive sur ses vieux gonds. A peine était-elle ouverte, le portier s'empara du porte-manteau avec un empressement qui parut de bon augure.

« Conduisez-moi à votre prieur, lui dit-il.

— Notre prieur, répéta le portier?

— Oui. Voici une lettre pour lui, continua Weder en tirant une lettre de son portefeuille: « Au révérend prieur des Bénédictins, couvent de Saint-Nicolas. »

— Très-bien, très-bien. (Le portier étouffait un éclat de rire.) Notre capit..... je veux dire notre supérieur, fait maintenant une petite battue, ou, si vous aimez mieux, une petite tournée dans la province; mais je ne doute pas qu'il n'ait entendu la grosse cloche du couvent et qu'il ne soit bientôt de retour. Il viendra chanter Vêpres avec vous. Renvoyez-moi ce garçon-là, dont vous n'avez plus besoin, ajouta-t-il en lui montrant le muletier, qui ne se le fit pas dire deux fois, et qui, fredonnant, sur un ton plus élevé que jamais, sa chanson de voyage, reprit le chemin de Catane sans regarder une seule fois derrière lui. L'aspect intérieur du couvent était fort singulier; on voyait partout des ruines; çà et là quelques futailles défoncées; point de crucifix, aucun symbole de

culte, des cheminées pratiquées dans les autels, et de nombreuses traces de dévastation qu'on n'avait même pas songé à réparer; le portier, qui vit la surprise du comte et la cause de cette surprise, la lui expliqua de son mieux :

« Nous sommes fort exposés, lui dit-il, aux incursions et aux attaques des mauvais sujets qui se réfugient dans les montagnes. Si nous avions des objets précieux, nous les cacherions avec soin; vous savez d'ailleurs que nous possédons un autre monastère situé dans la plaine et parfaitement en sûreté. Le chef vous dira tout cela. Comme il faut que nous fassions usage d'armes pour nous défendre, nous ne portons pas l'habit de notre ordre. Entrez dans cette cellule, et commencez par bien examiner votre bagage. Sachez ce que vous remettez entre nos mains. S'il y manquait la moindre chose, le chef, dont la colère est redoutable, ne me le pardonnerait pas. »

Weder, qui admirait cette grande honnêteté, mais que la faim talonnait, remercia le concierge et attendit patiemment le moment d'un repas si long-tems désiré, si nécessaire maintenant; au bout d'une heure, un nouveau personnage entra, vêtu d'un costume moitié militaire et moitié civil, et suivi du concierge.

« Voici, dit ce dernier, notre supérieur. Remettez-lui votre lettre. »

Le supérieur, homme de quarante-cinq ans à peu près, d'une figure mâle et d'une physionomie expressive, salua le comte, prit de ses mains et parcourut d'un air très-satisfait la lettre qui lui fut remise; et après avoir lu :

« Je regrette, lui dit-il, que la situation sauvage de notre couvent ne nous permette pas de vous recevoir comme vous le mériteriez; nous sommes, vous le voyez, de pauvres solitaires des montagnes, et notre table est assez mal fournie. Excusez-nous donc et recevez nos remercie-

mens pour la confiance que vous nous avez montrée en nous demandant l'hospitalité. Quant au dépôt dont votre bienveillance m'honore, soyez tranquille ; le coffre-fort du couvent ne lâche pas aisément sa proie, et je vous promets d'en prendre un soin particulier ; je regrette seulement, ajouta-t-il en souriant avec beaucoup de grâce, que la somme soit aussi peu considérable. »

Il était tems enfin de souper pour le pauvre comte : la violence de son appétit ne lui permit pas de jeter un coup-d'œil observateur sur la salle du festin ; un peintre n'aurait rien désiré de plus bizarre, de plus varié. C'était une lampe suspendue à la voûte, lampe fumeuse, dont les longs becs ressemblaient au bec d'une chimère qui lance la fumée et la flamme, et sous la clarté vacillante de laquelle se dessinaient les figures les plus hétéroclites du monde. Les costumes étaient variés comme les visages ; il y avait là de l'or, du cuivre, des haillons. Des étoffes précieuses de toutes les époques, des vêtemens de tous les sexes semblaient avoir contribué à l'habillement d'un seul homme. En général, la tenue était militaire, chacun avait ses armes près de lui, armes de toutes les espèces ; coutelas, poignards, stylets, sabres, cimeterres, de quoi compléter un arsenal. Ces hommes, qui n'avaient rien de monacal, rien de religieux, faisaient disparaître les plats avec rapidité, laissant échapper de tems à autre quelques jurons qui forçaient le comte à relever la tête. Point d'ornemens dans la salle ; tout autour une brillante tapisserie de toiles d'araignée était suspendue en festons, et quelques chauve-souris égarées battaient des ailes dans la charpente des hautes voûtes. Un vieux crucifix brisé pendait à la muraille. Il n'y eut ni *benedicite*, ni prière ; le vin était excellent, et le silence profond que l'on gardait n'était troublé que par le

bruit des armes gastronomiques et par les exclamations échappées à la faim et à la soif des convives. Au dessert, les langues se délièrent, on conta des histoires, on fit d'excellens contes : des récits de brigandages eurent surtout le privilége de dérider les assistans.

« Ma foi! s'écria l'un d'eux, sans se rappeler ce qu'il devait à la sainteté de son caractère, ces brigands ne sont pas si méchans qu'on le pense. Le comte Weder, qui ne peut manquer d'être volé avant son arrivée à Catane, en conviendra comme moi, j'en suis sûr.

— A leur aise, s'écria le comte dont le vin augmentait la brâvoure; je leur donne tout ce qu'ils pourront me voler!

— S'ils vous prenaient au mot?

— Ils ne m'entendent pas!

— *Per Bacco*, s'écria un autre; prenez garde, comte! il y a souvent des espions dans notre couvent.

— Je ne puis le croire. Est-ce que les brigands dont vous parlez seraient près d'ici; sont-ils nombreux?

— Tout près d'ici, et en assez grand nombre pour que votre vie, en ce moment même, soit un miracle. »

C'était pousser la plaisanterie un peu loin; le comte devint pâle et toute la gaîté que lui avait inspirée l'excellent vin de ses convives disparut subitement. Vainement le prieur essaya de le ranimer, en lui portant plusieurs défis, et en lui offrant la vaste coupe qui servait aux libations des plus vaillans frères; c'en était fait de la bonne humeur de Weder.

« Au moins j'espère, dit le prieur, que vous n'avez pas laissé soupçonner au muletier qui vous a conduit, de quelle nature était la charge de votre porte-manteau. Il n'y a pas six mois qu'un pauvre voyageur, à qui nous donnions l'hospitalité ici, fut complétement dévalisé par des

bandits, qui s'introduisirent dans sa chambre par la fenêtre.

— Il est vrai, interrompit un convive, que c'était au plus fort de l'hiver, et que nous n'avions laissé dans le monastère qu'un seul frère-lai, incapable de le défendre. »

On n'oublia rien pour rassurer le pauvre comte, et pour endormir dans le vin ses craintes et ses soupçons. On y réussit. Il s'endormit d'un si profond sommeil que ce ne fut pas l'aurore, mais l'éclat du soleil à son zénith qui dessilla ses paupières; il se secoua, frotta ses yeux, regarda autour de lui, et fut bien étonné de reconnaître qu'il avait dormi sur la terre moussue, la tête appuyée sur son portemanteau et sans autres rideaux que le dais de l'empyrée. Plus de couvent, de moines, de prieur, de réfectoire; tout avait disparu. Sa pensée, par une opération rapide, compara les faits, les noms, les souvenirs, les paroles du muletier, la conversation des buveurs, la situation différente des deux couvens. Ce furent autant de traits de lumière. Il se hâta d'ouvrir le porte-manteau, où tout était en très-bon ordre; il y retrouva ses notes, ses essais, ses observations, ses esquisses, ses lettres d'affaires, d'amour, son tabac à fumer, sa pipe d'écume de mer; tout, excepté l'argent, qu'il avait remis la veille au prieur; l'argent fut remplacé par le billet suivant :

« Je reconnais avoir reçu du comte Weder la somme de trois mille six cent quarante-quatre ducats, dont je rendrai compte à qui de droit.

Signé, *Le Prieur de* Saint-Nicolas.

16 octobre 1806, couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux. »

Ces braves voleurs, auquel le comte pardonna aisément leur offense pécuniaire, en faveur de la vie qu'ils lui lais-

saient, se maintinrent pendant deux ans dans leur forteresse avec assez d'adresse et de bonheur. Malheureusement, encouragés par une longue prospérité, ils en abusèrent, comme il arrive presque toujours; leur audace ne connut aucune borne, et ils finirent par aller assiéger et mettre à feu et à sang la ville de Catane. Leurs excursions, plusieurs fois répétées, finirent par éveiller la surveillance du gouvernement. Par hasard, trois bataillons anglais se trouvaient alors à Messine; on les fit venir. Au moment de leur arrivée, les brigands du monastère de Saint-Nicolas-le-Vieux descendaient de leurs montagnes. Écrasés par le nombre, ils se réfugièrent dans une maison dont ils firent leur citadelle, et où ils se défendirent pendant trois jours. Le comte Weder allait s'embarquer, lorsqu'il rencontra le prieur de Saint-Nicolas-le-Vieux, ou plutôt le capitaine de la bande, bien déchu de ses honneurs, conduit par des sbires, monté sur un mulet, la tête tournée du côté de la queue, poursuivi par les huées de cette populace qu'il avait long-tems effrayée, et qui allait jouir de sa mort.

Il faut avouer que ces messieurs montrent rarement la clémence que nous venons d'admirer chez le supérieur de Saint-Nicolas. En 1828, le monastère de Saint-Clair fut pris d'assaut, toutes les religieuses outragées et égorgées. Le lendemain de ce massacre, on attendait un convoi de provisions et de vivres, accompagné de deux ou trois caisses qui renfermaient de l'argent monnayé, confié aux soins de la supérieure. Les voleurs ouvrirent la porte sans mot dire, laissèrent entrer les fourgons et s'en emparèrent. Peu de tems après, ce fut un couvent de moines qu'il leur plut d'attaquer. Cette fois, ils eurent affaire à forte partie; les frères se défendirent vigoureusement, et ce ne fut qu'après un siége en règle de deux ou trois

jours que les malheureux moines, manquant de munitions, furent obligés de se rendre et passés au fil de l'épée.

Ce qui est étrange, c'est que, du sein de ces mœurs féroces, on voit s'élever quelques individus qui, pour la politesse, la délicatesse de l'esprit et la grâce des manières, rivalisent avec ce que les cours de l'Europe ont produit de plus élégant et de plus accompli. Les nobles Siciliens qui ont voyagé se font souvent remarquer par la vivacité et la grâce de leur esprit, et il me serait facile d'en citer plusieurs qui, répandus dans les différentes villes d'Europe, y brillent au premier rang des hommes du monde. Il est vrai de dire qu'il se mêle presque toujours à leur élégance et à leur bon ton une nuance de caprice, d'imagination et de fantaisie. Ainsi, je rencontrai auprès de Palerme un vieux comte sicilien, très-spirituel, philantrope aimable et qui n'avait qu'une manie étrange, celle de guérir les fous. Il avait transformé en maison de santé, dans laquelle on était traité gratis, le château et le parc de ses ancêtres. Dans ses voyages en Europe, il avait été frappé, disait-il, de la manière barbare avec laquelle on traitait la démence. A force d'observer les phénomènes qui y sont relatifs, il s'était persuadé que le seul véritable remède, c'est la douceur et la complaisance; qu'il faut toujours flatter le caprice et l'humeur du fou; que les mauvais traitemens et la dureté ne font qu'augmenter son mal, et qu'une bonne maison de fous doit être un véritable paradis. D'après ces principes, il fit un appel général à tous les fous de la Sicile, et les réunit dans son domaine. Point de chaînon, point de cabanons, point de chemises de force. Les fresques les plus riantes tapissaient les murs. Partout des fontaines jaillissantes entretenaient la fraîcheur de

l'air. Chacun gardait le costume qu'il préférait, errait en liberté, et trouvait dans les domestiques nombreux dont le comte avait peuplé cette singulière habitation des serviteurs empressés, fidèles, qui couraient au devant de leurs moindres désirs.

Je visitai la *Casa de Pazzi,* comme on l'appelait. Il eût été impossible de se douter que tous ces gens étaient fous; les grandes allées rectilignes de la villa italienne, les nombreux jets d'eau, les pelouses vertes, les terrasses élégantes, tout donnait l'idée d'une maison de plaisance. D'arbre en arbre, on apercevait des hamacs suspendus; c'était dans ces lits, balancés par les domestiques, que le comte faisait placer les fous les plus récalcitrans; pendant que l'oscillation du hamac imprimait à leur corps un mouvement salutaire, une autre personne venait en riant jeter de l'eau fraîche sur le visage du patient. Cette méthode curative ressemblait à une plaisanterie, non à une punition. Le comte prétendait qu'elle n'avait jamais manqué son effet. Sous l'ombrage des chênes et des grands sapins, on trouvait mille curiosités bizarres faites pour distraire agréablement : ici de baroques trompe-l'œil, là des douches de pluie fine qui jaillissaient d'un roc élevé et tombaient en rosée imperceptible; plus loin des statues colorées, si bien cachées dans le feuillage et si artistement agencées, qu'il était difficile de ne pas leur attribuer la vie qui leur manquait, et de ne pas rire de leurs grimaces. Tous les exercices qui favorisent la santé, le ballon, la paume, la balançoire, la navigation sur un petit lac, la natation, faisaient partie du traitement. Les domestiques avaient surtout reçu l'ordre d'être constamment de bonne humeur, et de relever, à force de gaîté extérieure et de marques de satisfaction, ces intelligences malheureuses ensevelies sous leurs propres ruines.

Pour opérer certaines guérisons, le vieux comte donnait de grandes fêtes, dont le but était de flatter les plus extravagantes erreurs de ses pensionnaires. A celui qui se prétendait roi d'Italie, il consacrait un couronnement solennel. A celui qui voulait être Dieu, une adoration générale; séraphins, chérubins, archanges, rien n'y manquait. Il célébra ses propres noces avec une jeune fille grecque, frappée de terreur pendant un naufrage, et qui se prétendait grande sultane. Les cures qu'il opérait ainsi étaient nombreuses, mais je dois ajouter que sa fortune fut sacrifiée presque en totalité à cette bienfaisante manie; et que peu de temps avant sa mort de graves embarras menaçaient cet excellent original, dont les médecins de tous les pays civilisés feraient bien de méditer les conseils et l'exemple.

(*Metropolitan.*)

—



Statistique.

—

DISTRIBUTION DES TROIS RÈGNES DE LA NATURE

SUR LE SOL DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique la constitution du sol de la Grande-Bretagne n'offre pas, en général, une différence bien tranchée avec celle du continent, elle présente cependant quelques particularités qui lui donnent un caractère spécial, une physionomie assez distincte qui méritent d'être signalés et étudiés. Mais comme la constitution géologique d'une contrée influe nécessairement sur l'organisation des êtres qui se trouvent à sa surface, on ne peut s'empêcher, lorsqu'on se livre à une semblable étude, d'étendre ses investigations sur les deux autres branches de l'histoire naturelle : le règne végétal et le règne animal. Nous allons donc, dans le cours de cet article, à l'aide des récens travaux de Sedgewich, de sir James Smith et de quelques autres naturalistes nationaux non moins célèbres, nous livrer à ce triple examen.

Les roches primitives ou de transition ne se trouvent que dans les contrées les plus montagneuses de l'Angleterre, dans le Cumberland, le pays de Galles et dans les comtés de Cornouailles et de Devon. Dans le Cumberland, depuis la mer d'Irlande et la baie de Morecombe, en montant par le bassin de l'Eden jusqu'à la chaine qui le limite au nord et à l'est, on reconnaît deux assises bien distinctes de dépôts appartenant aux formations neptu-

nienne et plutonienne. Des roches de granit et de syénite s'étendent jusqu'au centre du Skiddaw, auprès d'Egremont, et sont comme l'axe géognostique de ce pays; viennent ensuite des dépôts d'ardoise cristallistique et d'ardoise argileuse, des formations d'ardoise feldspatheuse et de la terre grise dont les différentes couches sont enveloppées d'une craie incrustée de fossiles animaux. Ce n'est qu'au bassin de la Calden que les roches de granit parviennent à leur plus haut développement; mais, à leur naissance, elles sont souvent entrecoupées par des veines de quartz, et par du molybdène, du tungstène, du wolfram et du phosphate de chaux. Au centre de Skiddaw, à Saddleback, Grisdale-Peak, Grasmere, sur la plus grande partie des montagnes du Newlands, sur les bords du lac Cromack et jusqu'à Ennerdale et Denthill, paraissent les dépôts d'ardoise cristallistique, auxquels se mêlent, groupés irrégulièrement, le gneiss, le mica, l'hornblende (*talcum corneum*) et le chiastolite. C'est à Skiddaw et à Saddleback que se trouve plus ordinairement le chiastolite; dans le district de Thornthwaite, à Newlands, à Loweswater, le quartz et les mines de cuivre sont plus fréquens. Les formations d'ardoise feldspatheuse sont de couleur verte mélangées de porphyre, et semblables à celles de Snowdonia dans le pays de Galles, à celles de Needle's-Eye en Écosse. Au-dessus des montagnes qui bornent la vallée de Borrowdale, se trouve la fameuse mine de ce nom, qui fournit tant de plomb à l'Angleterre. Le minerai qu'on en extrait y est mêlé avec du calc-spath (*ponderosa terra*), du spath brun et du quartz. A Keswick, à Kirby Lonsdale enfin, ce sont des formations de terre grise qui contiennent une grande quantité de fossiles animaux.

Dans le pays de Galles et dans l'île d'Anglesey, les

roches de granit y sont mêlées avec des couches d'ardoise argileuse, de feuilles de mica, du chlorite et du quartz. On y trouve des carrières de marbre et des mines de cuivre; les groupes y diffèrent entièrement de ceux des montagnes du Welsh. Ils contiennent beaucoup de feldspath et de porphyre, des dépôts d'ardoise argileuse, de la terre grise surtout, qui forme la partie la plus récente de cette grande série de roches. Là se joignent encore des couches de craie, des dépouilles d'animaux fossiles, des coraux de diverses espèces, des crinoïdes, des coquillages, des crustacées et quelques squelettes d'un animal très-curieux parmi les fossiles, que les géologues désignent sous le nom d'*Asaphus Debuchii.* Mais le pays de Galles n'offre rien de semblable dans toute son étendue; et, malgré les recherches les plus minutieuses, les géologues n'ont découvert parmi les couches de terre grise ni plante, ni débris d'animal parvenu à l'état fossile.

Les comtés de Cornouailles et de Devon présentent d'abord, comme les autres parties de l'île, des roches de granit; mais elles se divisent en quatre grandes masses, et sont revêtues de plusieurs couches d'ardoise de formation neptunienne. Ces roches graniteuses sont coupées dans tous les sens par des veines de même matière mêlée d'un peu de quartz, et par des lames de porphyre appelé *elvan.* A côté du granit, ce sont des dépôts d'une espèce d'ardoise argileuse appelée *killas* dans le pays, et connue sous le nom d'ardoise métallifère. Elle forme, tantôt avec du gneiss, tantôt avec du mica, ou bien réunie encore à ces deux métaux, des couches très-abondantes qui recouvrent des lits de pierre verte (*green stone*), de feldspath, de talc pur, d'hornblende (*talcum corneum*), de mica et de serpentine : enfin, la terre grise paraît, comme partout ailleurs, à la surface

supérieure avec de la craie et des restes de fossiles organisés.

Les mines sont très-nombreuses dans le Cornouailles et le Devonshire; on les divise en trois arrondissemens, savoir : 1° celui de Truro, 2° celui de Saint-Ausle, 3° celui de Tavilstock. Chacun de ces arrondissemens porte le nom du lieu qui en forme le centre, mais le premier est le plus important. Les mines de cuivre, d'étain et de plomb sont une source inépuisable de richesses pour cette contrée. Ce sont les veines qui intersectent, de l'est à l'ouest, les roches de killas et de granit, qui fournissent les pyrites de cuivre; celles qui les traversent dans un sens opposé renferment de l'étain. Quoique souvent mélangés, ces divers métaux sont quelquefois dégagés de toute matière hétérogène. Près de Tavilstock, il y a aussi des mines de cuivre, d'étain, de plomb et d'argent; à Huel-Boys dans le Devonshire, on trouve des mines d'antimoine, et à Saltash dans le Cornouailles, des veines de pyrite d'arsenic.

Les terrains secondaires forment la plus grande partie de la surface de l'Angleterre. Ce sont des dépôts de vieux tuf rouge, de craie montagneuse, de charbon, de magnésie, de marne, des formations oolithiques, d'argile et de chaux. Le vieux tuf rouge se reconnaît à sa couleur et à sa dureté. Il est abondant dans le Herefordshire et le Brecknockshire, mais on en voit très-peu dans les cantons voisins; le Cumberland, les îles de Man et d'Anglesey, n'en possèdent que quelques dépôts. Vient ensuite la craie montagneuse, craie métallifère ou craie carbonifère. Sa couleur est grise et quelquefois bariolée comme du marbre; sa structure est oolithique. Quand on la coupe, elle offre un grain compacte et brillant; souvent elle est traversée par des veines d'un spath calcaire qui lui donne un

éclat plus vif. Les formations de craie sont très-développées dans le Derbyshire, le Northumberland et le Cumberland; elles sont quelquefois incrustées de charbon, de minerai, de corail, de coquillages et d'une foule de crustacées et de poissons qui ressemblent beaucoup à des fossiles d'une époque de transition. Les montagnes crayeuses renferment dans leur sein un grand nombre de mines que l'on divise en trois arrondissemens. Le premier comprend la vallée de la Tyne, de la Wear et de la Tees, dans le Cumberland, le Durham et le Yorkshire. Les mines principales de cet arrondissement sont situées près de la petite ville d'Aldston-Moor. Le minerai s'y présente à l'état de sulfure de plomb.

A quelques milles sud-ouest d'Aldston-Moor, on trouve des mines de cuivre jaune; à Ulverston, des mines de fer, et près de White-Haven, de grandes roches d'hématite. Le second arrondissement est situé dans la partie septentrionale du Derbyshire. Les mines, quoique nombreuses, y sont de peu d'étendue; celles de Peak et de Kingsfield sont les plus riches. Le minerai qu'on en extrait est un composé de plomb, de fer grossier et de zinc. A Ecton, dans le Staffordshire et sur les limites du Derbyshire, on remarque une veine de pyrite de cuivre et de spath-fluor d'une grande beauté. Enfin le troisième arrondissement comprend le Flintshire et le Denbighshire, au nord-est du pays de Galles; c'est le plus productif après celui d'Aldston-Moor. Il donne du zinc, du plomb, de la calamine. Au sud-ouest, dans le Shropshire, ce sont encore des mines de plomb recouvertes par des roches de craie; plus loin, sur les montagnes de Mendip, au sud de Bristol, du sulfure de plomb et de la calamine. En général, le quartz est le dépôt qu'on rencontre le plus fréquemment dans le Cornouailles; le spath-fluor et le spath calcaire dans

le Derbyshire; le spath pur ou sulfate de baryte dans le Yorkshire; et le spath pur et le sapth-fluor dans le Cumberland.

Les mines de charbon sont pour l'Angleterre, comme on sait, la source de grandes richesses; aucune contrée du monde n'en possède ni de plus riches, ni de plus nombreuses. Aussi la consommation de ce combustible y est-elle plus générale que partout ailleurs, et le commerce qu'on en fait y est-il très-étendu. Les mines de charbon n'offrent pas toutes la même structure. Depuis le canal de Bristol jusqu'à la Tweed, les couches subissent quelque variété. Dans les bassins qu'arrose le canal, les formations de charbon reposent sur des roches de craie, et n'en sont séparées que par un lit très-léger de pierre meulière (*millstone-grit*) et de schistes (*shale*); mais au pied de la chaîne du Yorkshire, dans le Derbyshire, le long de Stainmoor jusqu'aux limites du Northumberland, et de la forêt de Bewcastle jusqu'à la vallée de la Tweed, le lit intermédiaire de pierre meulière est souvent très-épais, d'autres fois revêtu d'une couche de schistes, et tantôt entrecoupé çà et là par des masses assez considérables de tuf argileux. Quelquefois les couches carbonifères sont unies à des roches plutoniennes de pierre verte (*green stone*) comme à Clee-Hill et à Dudley; souvent aussi ce sont des veines ordinaires, comme dans le Northumberland et le Durham.

On rencontre dans le Yorkshire et dans le Durham des dépôts de magnésie ou de craie magnésienne, où se trouvent des incrustations de poissons fossiles, de *palæosthrissum* et de *productæ*. Dans le Derbyshire et le Staffordshire, les roches de tuf rouge récent et de marne rouge y sont mêlées avec du plâtre, sur les bancs opposés à Liverpool, avec de la terre métallifère et de l'isérine; à Nortwhich et à Droitwich, dans le Worcestershire,

avec du sulfure de cuivre, de l'oxide de cobalt, de l'oxide noir de manganèse et du sel gemme. Ce tuf rouge récent s'étend depuis la Tees, dans le Durham, jusqu'à la côte méridionale du Devonshire; il traverse le centre de l'Angleterre et couvre un espace de quatre-vingts milles de long et de six de large.

Au nord-est du Yorkshire et au sud-ouest du Devonshire, ce sont des formations de lias et d'oolithes. Elles contiennent une quantité prodigieuse de fossiles très-curieux, de mammifères, de reptiles de toute espèce, même de crocodiles, des algues marines, des équisétacées, des conifères; mais ce n'est qu'à Purbeck seulement que l'on trouve des dépôts d'argile de forêt (*wealden*), et d'une espèce d'oolithe appelée pierre de Purbeck (*Purbeck stone*). L'oolithe, la craie, le sable, l'argile, telles sont les matières qui les composent. Des débris de fossiles de terre et d'eau douce, des troncs d'arbres pétrifiés y sont souvent mêlés; on n'y voit jamais cependant une seule trace de fossile marin. Ces dépôts couvrent une surface de mille pieds carrés.

De Flamborough-Head, sur la côte du Yorkshire, à Sidmouth, sur la côte du Devonshire, s'étendent, unies avec du sable vert, des formations de chaux qui souvent donnent naissance à des montagnes de cent pieds de hauteur. Par une particularité assez remarquable, ces montagnes sont alignées de l'est au sud-ouest, et leur côté le plus escarpé est toujours tourné vers le nord-ouest; plusieurs d'entre elles s'élèvent même à plus de cent pieds audessus du niveau de la mer; à Wilton-Beacon, dans le Yorkshire, il y en a une dont la hauteur est de huit cent neuf pieds; et à Inkpen-Beacon, dans le Wiltshire, on en voit une autre qui sans contredit est la plus élevée des montagnes calcaires de l'Angleterre, car son sommet est à mille

onze pieds au-dessus du niveau de la mer. Un savant géologue a remarqué que la surface du sol de la Grande-Bretagne est généralement couverte de cailloux et de gravier, et qu'à mesure que l'on descend dans les profondeurs de la terre, le gravier disparaît. Mais cette observation ne s'applique point aux formations calcaires; on y trouve beaucoup de fossiles végétaux et animaux; des crabes, des poissons, des reptiles, des conferves, des zostères et des cycadées. Les dépôts calcaires qui existent en Angleterre semblent avoir été soumis à de fréquentes commotions souterraines; on dirait qu'ils ont été tantôt élevés et tantôt abaissés, mais on n'y remarque pas cependant des roches plutoniennes.

Les dépôts tertiaires forment la troisième classe des terrains qui font partie de la constitution géologique de la Grande-Bretagne. M. Webster fut le premier qui observa que le bassin de Londres et celui de l'île de Wight n'étaient composés que de terrains tertiaires; c'est d'abord l'argile plastique, l'argile de Londres (*London clay*), le sable, les formations d'eau douce de l'île de Wight, et le *crag* ou *craig* qui n'est autre chose qu'un dépôt alluvien. L'argile plastique est souvent mêlée de gravier et de sable, et contient des débris de fossiles animaux, des coquilles marines, du lignite et du charbon. L'argile de Londres est d'une couleur bleuâtre imprégnée de carbonate de chaux et de marne. On y voit des restes de crocodiles, des carapaces de tortues, des arêtes de poisson et des coquillages d'une conservation parfaite, qui ressemblent beaucoup aux espèces qui vivent encore. Dans l'île de Sheppey où la surface du sol est couverte de cette argile, on trouve des noix de coco, des plantes aromatiques et beaucoup d'arbustes des tropiques à l'état fossile.

Le sable est ordinairement mêlé à l'argile et à la marne,

il les colore d'une teinte verdâtre. Les strates d'eau douce de l'île de Wight sont de deux sortes : les strates inférieures et les strates supérieures. Celles-ci renferment des dépôts marins semblables aux sables qui sont entre les deux formations d'eau douce de Paris; celles-là contiennent de la chaux siliceuse, de la chaux pure, des fragmens de coquillages d'eau douce et du sable. A Benstead, près de Ryde où les terrains provenant de ces deux formations composent la plus grande partie du sol, on a trouvé dernièrement des nageoires d'un *palæotherium* et de deux *anaplotherium*, divers fragmens d'os appartenant à des animaux pachydermateux, et la mâchoire d'un quadrupède qui avait beaucoup d'analogie avec le castor. Ainsi, l'histoire géologique des terrains tertiaires n'est pas, comme on voit, la même en Angleterre que sur le continent. Les dépôts sont tous semblables dans les deux contrées, il est vrai; mais leur juxta-position est changée, et quelquefois intervertie; le granit, par exemple, se trouve toujours sur le continent au rang des terrains tertiaires, tandis qu'en Angleterre il occupe la première place parmi les terrains primitifs.

Les roches alluviennes terminent enfin la nomenclature des terrains qui constituent le bassin géognostique de la Grande-Bretagne. Les dépôts d'alluvion couvrent toute la surface extérieure du sol, depuis le sommet des montagnes jusqu'au fond des vallées, dans les plaines, entre les fissures des rochers et dans les cavernes; il y en a de toutes les époques, c'est le *diluvium*, le *crag* et en général tous les dépôts qui se forment sous l'influence de l'atmosphère, au bord des lacs, des fontaines, des rivières et sur les rives de la mer. Ils renferment une multitude de plantes et de débris d'animaux plus ou moins pétrifiés dont les espèces ont disparu, et suivent toutes les inégalités du sol.

L'étude des plantes qui naissent dans la Grande-Bretagne n'offre pas moins d'intérêt au botaniste que celle des terrains au géologue. La végétation est très-active en Angleterre, et si notre atmosphère nuageuse, la haute latitude de notre position et des étés tempérés ne nous permettent pas de recueillir des fruits qui ne parviennent à leur maturité que dans les contrées méridionales, nous pouvons toujours naturaliser chez nous les plantes des pays les plus chauds. On voit souvent dans les jardins, même dans les parcs, des plantes étrangères. L'oranger, le citronnier, la vigne, y portent quelquefois de beaux fruits; le myrte, le cyprès, le cèdre, y croissent comme dans leur terre natale; le *lippia citriodora*, l'agave d'Amérique, les nopalées, y entrent en floraison. Dans les jardins botaniques, on cultive avec succès le myrte d'Espagne, le thé de Chine, les camelia du Japon. J'ai vu des parterres ornés des plus belles plantes exotiques où l'amaryllis, la *belladona unduluta* du cap du Sud offraient des tiges tout aussi vigoureuses que nos plantes indigènes; le magnolier avec ses larges pétales, le *fuchsia* rouge, toutes les espèces de géranium, la verveine, l'olivier, n'y exigent que peu de soin; enfin le micocoulier, les cistes, les yucas, le jasmin, la lauréole, le *clethra arborea*, la corrée blanche, la mélaleuque à grandes feuilles de la Nouvelle-Hollande, la galardienne de l'Amérique du Nord, vivent en plein air au midi de la Grande-Bretagne.

L'Angleterre est fort riche en plantes indigènes. On en compte trois mille environ d'espèces différentes. C'est l'arboisier (*arbutus unedo*) avec ses larges feuilles et ses bouquets pendans, la bruyère (*erica vagans*) qui n'habite que le Cornouailles, la lobélie (*lobelia Dortmanna*), la sibthorbe d'Europe et l'isnarde des marais qui ne se plaisent qu'au midi de l'île; c'est le *stratiotes aloïdes*,

le plumeau des marais, la petite amourette, le narcisse poétique et biflore, l'étoile de Bethléem, etc., etc. On y voit des plantes que l'on ne trouve ailleurs que dans les régions arctiques du globe, l'œillet caryophyle, des crucifères, des orobanches, des rubiacées, plusieurs fleurs des Alpes, une foule de graminées et une quantité innombrable de plantes de toutes les familles. Nous ferons remarquer ici que certaines espèces de plantes disparaissent du sol de l'Angleterre, quoiqu'on les retrouve sous la même latitude dans d'autres pays : en France, en Sibérie, en Russie, en Suisse, en Allemagne; les pédiculaires surtout, ont presque entièrement disparu ; peut-être le sol ne leur fournit-il plus que des sucs appauvris! Le *panicum*, dont la végétation est si active dans les parties est, ne se retrouve plus sur les plages occidentales où il croissait autrefois en abondance.

Parmi les arbres qui appartiennent au sol de la Grande-Bretagne, on distingue deux espèces de chêne, cinq espèces d'ormeau, le hêtre, le frêne, le sycomore, le charme, le tilleul, le marronnier, l'aulne, le peuplier. C'est dans les contrées méridionales que s'élèvent les forêts de chênes et de hêtres, de bouleaux et de sapins qui couvrent les terrains argileux du comté de Sussex; et c'est dans les cantons montagneux du nord, sur les hauteurs de Grampians, de Braemar, de Glenmore, de Rothiemurcus, que l'on voit les bois de pins qui enrichissent ces contrées. Mais il y a peu d'arbres fruitiers qui appartiennent, proprement dit, au sol de l'Angleterre. La vigne, le figuier, le mûrier, le noyer, le coignassier, le marronier, le néflier, ont tous été transportés et ne naissent que dans certains pays privilégiés et méridionaux; le pommier, le poirier, le prunier, le pêcher, le pavie et l'abricotier ne donnent des fruits dans le nord que lorsqu'on les pro-

tège contre les rigueurs des saisons. Le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, et en général tous les graminées qui servent à la nourriture de l'homme et des bestiaux, ne produisent que lorsqu'ils sont semés dans des champs dont la hauteur ne s'élève pas trop au-dessus du niveau de la mer. On peut citer un exemple frappant de ce phénomène : la partie septentrionale du comté d'Inverness ne fournit que des moissons fort tristes qui ne portent pas même assez de fruits pour indemniser le laboureur de ses soins; tandis qu'au contraire, les récoltes sont très-abondantes dans les parties méridionales. Le chêne ne végète plus avec autant de force lorsqu'il est planté à plus de dix-sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et l'ormeau à deux mille. Le hêtre et le tremble deviennent très-beaux lorsqu'ils sont placés à la même hauteur que le chêne, mais ils dépérissent dans une région plus basse. Le peuplier blanc et noir ne peut pas vivre dans le Northumberland et le Durham. Il en est de même du tilleul, du marronnier et du charme, tandis que le houx, l'if, peuplent tous les bois du Durham, du Northumberland et du Cumberland. Le bouleau blanc ne croît jamais dans la même région que le sycomore. Le frêne se plaît sur la cime des montagnes; l'aulne, le viorne, viennent au bord de l'eau, et le noisetier, le cerisier, le fusain, le framboisier, le sureau, affectent les collines et les vallons. Enfin, le frêne, l'aubépine, le pommier sauvage, règnent dans toutes les parties de notre île et sur toutes les positions; mais le prunier, le poirier, le groseiller rouge, le vinettier, ne se trouvent que dans la plaine.

L'histoire zoologique de notre île terminera le tableau que nous esquissons. On ne voit presque plus en Angleterre aucune espèce de quadrupède carnassier. Il y a longtems que l'ours, le loup, ont tout-à-fait disparu de nos

campagnes : il n'y reste plus que le renard. Dans le pays de Galles, les zoologistes ont reconnu l'existence de trois sortes de renards. Le *milgri*, ou renard gris, grand, haut, fort et courageux, dont la queue est terminée par une touffe de poil assez semblable à un panache. La seconde espèce porte le nom de *mastiff*; elle n'a rien qui la distingue de la première ; seulement elle est un peu moins grande. Le *curgi*, enfin, qui forme la troisième espèce, est un animal de très-petite taille ; la couleur de sa queue est toujours noire.

La race des furets est assez nombreuse; elle comprend le putois, la belette, l'hermine, la marte commune et la marte des pins. Le putois a trente-trois pouces environ de la tête à la queue. Strabon prétend que cet animal a été importé d'Afrique en Angleterre, mais il y a plus de vraisemblance à croire qu'il est indigène. La belette est moins forte que le putois et répand une odeur plus infecte encore ; c'est d'ailleurs un joli petit animal. L'hermine est la peste des fermes et la terreur des basses-cours. Sa peau est très-estimée et devient, surtout pendant l'hiver, un objet de toilette très-recherché. Dans les contrées méridionales de l'Europe, la robe de l'hermine est d'un brun jaunâtre et quelquefois d'un jaune pâle ; mais dans le Nord, en Russie, en Norwége, en Sibérie, elle est d'un beau blanc, et sa queue est terminée par un flocon de poil entièrement noir. Quant à la couleur de sa robe, l'hermine d'Angleterre tient le milieu entre les espèces du Nord et celles du Midi. L'hermine se nourrit ordinairement de gros rats. La marte commune paraît aimer les habitations des hommes : elle se cache dans les fermes, se blottit dans les volières où elle exerce les plus grands ravages. La marte des pins est plus grande; sa robe est d'un jaune qui approche du blanc. La marte des pins

est sauvage, aime la solitude, fuit les lieux habités, et ne vit qu'au fond des forêts et des bois plantés de pins. Elle grimpe sur les arbres avec la plus grande légèreté, mange des oiseaux et casse leurs œufs. Sa robe forme une très-jolie fourrure que l'on estime beaucoup. Nous terminerons la liste de ces petits carnassiers par le chat sauvage. Cet animal vit absolument comme le lynx; on lui a donné le nom de *tigre de la Grande-Bretagne*. Quoique réduit à l'état sauvage, il est plus grand et mieux développé que le chat domestique. Il est très-fort et se sert avec adresse de ses dents et de ses griffes. On ne le rencontre que dans les montagnes boisées, à Westmoreland, à Windermore. Le nombre de ces animaux cependant s'était tellement accru dernièrement, que l'on ordonna une chasse pour les détruire. Le chat sauvage est originaire de l'Angleterre; c'est le même que notre chat domestique que nous avons retiré des forêts. Le docteur Leack nous a donné la description d'une autre espèce de chat qui ne diffère de celle-ci que par sa queue qui est très-courte.

Nous ne décrirons ici ni le dogue, ni toutes les variétés qui appartiennent à cette espèce. On sait que dans les tems anciens on estimait beaucoup, chez les Romains, le dogue de la Grande-Bretagne. Il y avait dans cette île un officier public, appelé *procurator cynegii*, qui n'avait d'autre charge que d'envoyer à Rome les plus beaux mâtins de la contrée pour les combats de l'amphithéâtre; et Strabon assure que ces chiens étaient très-recherchés par les Gaulois, qui s'en servaient contre l'ennemi dans les batailles. Lorsque l'Angleterre était en proie aux événemens malheureux qui l'ont troublée pendant si long-tems, chaque habitant de la campagne avait dans son manoir une espèce de dogue que l'on appelait *blood- hound*. Ce chien très-

cruel était alors la plus sûre sauve-garde des particuliers contre les voleurs et les malfaiteurs.

Les seuls animaux ruminans que l'homme ne soit point parvenu à réduire à l'état de domesticité sont : le cerf, le daim et le chevreuil. On trouve aussi quelques bœufs sauvages en Écosse ainsi que dans les grandes forêts qui avoisinent Londres. D'après ce qu'en disent les naturalistes, il paraît que c'est le même que *l'urus silvestris* des Vosges, des Ardennes et de l'Allemagne.

Il n'y pas de nation qui ait veillé à la conservation des races primitives des animaux domestiques avec plus de soin que la nation anglaise. Aussi le bœuf, le mouton, la chèvre, le cheval, l'âne et le dogue sont-ils chez nous d'un sang très-pur. Les races particulières qui distinguent le bœuf de la Grande-Bretagne se réduisent à trois, savoir : le bœuf à longues cornes, le bœuf à petites cornes, et le bœuf à cornes moyennes. Le bœuf à longues cornes ne se trouve que dans le comté de Lancaster ; sa peau est épaisse, sa chair compacte, son pied large ; il donne peu de lait. Quoique sa couleur varie à l'infini, il a toujours une raie blanche au-dessus de l'épine dorsale. Le bœuf à petites cornes est originaire des cantons de Holderness, Teeswater, Yorkshire, Durham et Northumberland ; il donne ordinairement vingt-quatre quartes de lait par jour ; sa robe est d'un rouge mêlé de blanc. Le bœuf à cornes moyennes vient des comtés de Devon, de Hereford et de Sussex ; il est courageux et très-fort, mais il ne produit pas autant de lait que le dernier. Le bœuf pur sang de Devon a la peau de couleur rouge foncé et sans aucune tache, l'œil petit et rond, le cou bien dessiné, la tête maigre et la queue longue. Le mouton anglais est d'une beauté supérieure à tous ceux que l'on connaît. Personne n'ignore que c'est de l'Angleterre qu'est sortie la race des

fameux mérinos espagnols : ce fut un présent d'Édouard IV à Jean, roi d'Aragon. Il y a en Angleterre deux espèces principales de moutons qui se divisent ensuite en diverses classes, suivant les contrées qu'ils habitent : le mouton à cornes et le mouton sans cornes. La première espèce appartient au Yorkshire et aux contrées du nord; on ne trouve la seconde que dans le midi. La chèvre ne saurait être d'une grande utilité dans un pays où les bœufs et les moutons se trouvent en grand nombre; cependant il y en a quelques troupeaux dans les montagnes, et leur suif est très-estimé. Après les chevaux arabes, les chevaux anglais sont les plus beaux que l'on connaisse. Ce n'est qu'avec beaucoup de soins et d'études, en croisant les races choisies des régions étrangères avec les races indigènes, que l'on est parvenu à produire des étalons d'une beauté aussi remarquable. Nulle part on ne trouve des coureurs, des chevaux de chasse, des chevaux de trait, des poneys qui puissent l'emporter sur les races anglaises. De tout tems la passion des chevaux a prévalu chez les Anglais. Sous le roi Étienne, le nombre des chevaux était si grand à Londres, que cette ville seule aurait pu en fournir vingt mille de bien dressés et prêts à former un corps de cavalerie.

Les oiseaux de la Grande-Bretagne ne diffèrent guère de ceux du continent. C'est l'aigle doré, qui habite les montagnes du Cumberland; c'est le petit aigle de mer, qui ne se plaît que sur les rochers du pays de Galles et au nord de l'île; c'est le faucon, le hibou, l'orfraie ou aigle pêcheur. Il y a aussi une foule d'autres oiseaux, les uns insectivores, les autres granivores, qui ont tous leurs analogues sur le continent.

Les grands cétacées mammifères sont en général en petit nombre dans nos mers. Quelquefois le veau marin, la

baleine, le marsouin et plusieurs autres cétacées paraissent sur les côtes du Northumberland et du Yorkshire; mais aujourd'hui, depuis qu'on a inquiété ces poissons par des pêches suivies, ils se sont retirés vers les régions polaires.

Les poissons que fournissent les côtes maritimes sont d'un goût exquis; le turbot surtout, le merlan et la sole. Les rivières du nord sont abondantes en saumons, en truites, et en saumon des Alpes que l'on appelle aussi *char*. Les pêcheries de saumon sont depuis long-tems l'objet d'une branche de commerce assez lucrative. La chair du *char* est extrêmement fine et délicate, et ne se sert que sur les tables les plus recherchées. C'est dans les lacs du Cumberland et du Westmoreland que l'on pêche cette espèce de poisson.

Les reptiles de l'Angleterre sont : la tortue, le lézard, la grenouille, le crapaud et le petit serpent. La vipère commune est le seul reptile venimeux connu dans toute l'île. Les fouilles dirigées par les géologues en ont fait connaître d'une grandeur énorme, mais qui n'existent plus aujourd'hui. C'est le *megalosaurus*, qui ressemble au crocodile et dont le corps a quarante pieds de long; c'est l'*ichthyosaurus*, qui a la mâchoire du dauphin, les dents du crocodile, les nageoires de la tortue de mer et les vertèbres du poisson; le *plesiosaurus*, qui a la tête du lézard, les nageoires de la tortue, le cou très-long et le corps du serpent. Voilà, avec quelques crocodiles, les reptiles monstres qui ont habité la Grande-Bretagne dans les tems anciens. La conchyliologie n'offre que très-peu d'espèces de coquilles dignes de l'attention du naturaliste. C'est le *pecten opercularis* et ses grandes variétés rouge, verte, jaune, orange; c'est l'huître, dont la chair est si estimée. Les coquilles fluviatiles sont très-nombreuses en An-

gleterre. On y distingue l'*unio pictorum*, le *cyclas cornea* et l'*unio margaritifera*, qui produit des semences de perles assez recherchées. Les eaux stagnantes fournissent en abondance les *lymnæus palustris*, l'*anodon anatinus*, et une quantité d'autres coquilles et de plantes aquatiques. On pêche aussi sur les côtes du corail assez beau et quelques petites moules à perles, estimées des anciens.

Un climat nuageux et si peu favorable à la propagation des insectes que le nôtre semblerait devoir être pour les habitans de l'île un abri certain contre l'importunité de ces animaux. On en compte cependant plus de dix mille espèces aujourd'hui; parmi cette innombrable quantité, nous ne saurions faire remarquer que deux papillons : l'*eurymus europome* et le *clouded sulfur*.

(*An Encyclopedia of Geography*.)

Miscellanées.

UN LOGEMENT A PORTÉE DE TOUT.

Un honnête capitaine de milice disait un jour : « Votre Humboldt est un homme trop vanté : il a peu de fond, et ne connaît pas la géographie.

— Comment! ce célèbre voyageur ne sait pas la géographie?

—Pas plus que mon lévrier que voici. Je rencontrai un jour ce grand voyageur chez l'ambassadeur de Russie, et je le mis à l'essai. Tant qu'il s'agit des Andes, des Cordilières, de ces endroits que personne n'a vus, il parla à ravir : il était sur son terrain; mais il resta court à la première question que je lui adressai, question à laquelle le plus petit écolier de mon voisinage aurait parfaitement répondu. « Eh bien! baron, lui dis-je, en le prenant » à l'improviste, pourriez-vous me dire où est situé Tur- » nham-Green?... » Il se trouva pris, mon cher; il ne connaissait pas plus Turnham-Green que je ne connais Jéricho! »

Pour achever l'éducation du baron de Humboldt et pour l'agrément des personnes dont les études géographiques ont été quelque peu négligées, il sera utile de leur faire savoir que Turnham-Green est un village situé sur la route

de l'ouest, à cinq milles de Londres et à deux de la ville agréable et bien pavée de Brentford. On s'y occupe surtout de l'éducation des jeunes demoiselles : le commerce y est florissant, grâce à ces manufactures nombreuses d'éducation, portant les noms de *séminaires, institutions, établissemens, élysées*, etc. ; ou, ainsi qu'on les appelait avant le progrès des lumières, *pensions* tout bonnement. Sa population s'élève..... Mais que font des centaines ou des mille? Depuis que les Wadds ont abandonné la place, les autres habitans de Turnham-Green ne méritent même pas de figurer sur une table de recensement.

Tous ceux qui sont allés de notre métropole gigantesque à la ville aimée des chirurgiens, des charrons, des maréchaux et des forgerons, à l'incomparable Brentford, ne peuvent manquer d'avoir remarqué, sur la gauche de la route, à l'extrémité du village que je viens de décrire, une maison élégante dont l'aspect dénote tout à la fois la solidité de la fortune du propriétaire et le *comfort* dont il s'est entouré. Elle est isolée, preuve d'indépendance; élevée seulement de deux étages et carrée comme un échiquier, preuve de *comfort*. Quant à la richesse du maître, elle se lisait d'une façon non équivoque sur les panneaux de glaces qui tenaient lieu, dans les châssis des croisées, de l'ignoble verre à vitre. Vous reconnaîtrez à ce raffinement que le propriétaire était un homme décidé à voir les choses comme elles sont en vérité; homme doué d'un grand sens, et qui savait que de grossiers matériaux, bons tout au plus à empêcher le vent et la pluie d'entrer, ne le conduiraient jamais au résultat désiré.

Et qui ne se révolterait contre l'illusion grimaçante que produisent nos carreaux? Qui pourrait consentir à rester

un quart d'heure dans une chambre où les tables et les fauteuils sont placés de travers comme de gauches danseurs dans un quadrille ; où le lustre pend hors de son centre de gravité, et tombe négligemment six pouces trop bas d'un côté ; où les ornemens de la cheminée se jettent amoureusement dans les bras les uns des autres ; où les tableaux, enfin, semblent avoir été composés sans respect pour les lignes horizontales ou perpendiculaires? Qui pourrait, dis-je, supporter ce spectacle sans vertige ? Autant vaudrait danser une sarabande sur l'un des bras de la croix de Saint-Paul. Eh bien ! je connais des gens, fort estimables d'ailleurs, qui, chaque jour, ont le courage de supporter ces vitres qui déforment tout, qui dénaturent les objets, qui taillent en zig-zag les maisons opposées, rejettent les cimes des arbres à un pied à gauche ou à droite de leurs troncs respectifs, et coupent en deux, sans miséricorde, les pauvres diables qui ont le malheur de passer sous les fenêtres. Oh ! quand verrai-je ces carreaux de vitre imposteurs céder la place aux glaces véridiques ? Mais l'amour de la digression m'entraîne. Revenons à mon sujet.

Quoique la maison qui a donné lieu à cette digression fût un modèle de perfection, le critique de bon goût aurait pu lui reprocher deux ornemens : un modeste buste en plâtre de Wellington placé dans une petite niche au-dessus de la porte d'entrée, et un Cupidon en plomb couché sur un lit de tulipes, montrant au passant sa figure bouffie et laissant échapper, faute de pouvoir le lancer, un petit filet d'eau, bien indigne des efforts que faisait le dieu pour lui livrer passage. Cet échantillon, ou, pour mieux dire, cette parodie des cascades de Versailles, justifiait bien l'aversion de Pennant pour les *goutte à goutte,* ainsi qu'il ap-

pelait les jets d'eau artificiels. Malgré ces petits défauts, je ne passais jamais devant cette habitation qui respirait le bonheur, sans admirer le génie qui avait présidé à sa construction, sans envier le mortel que tant de luxe entourait. M. Rufus Wadds, pensais-je souvent, doit être l'homme le plus heureux des trois royaumes ! Combien je me trompais !

La dernière fois que je passai devant les lieux témoins de mon admiration pour cette somptueuse demeure..... elle n'existait plus, on l'avait démolie; son jardin pittoresque était en friche, et son Cupidon hydraulique ornait la devanture d'une boutique de plombier d'Hammersmith. Rien ne restait de sa splendeur passée, qu'un monceau de décombres et un poteau planté au milieu, sur lequel on lisait : « Terrain pour bâtir, à vendre ou à louer.» Exemple mémorable de l'instabilité des pierres et du mortier !

Avant cette époque, j'avais remarqué, une fois déjà, et à ma grande surprise, que les portes et les contrevents de cette maison étaient fermés, que la niche était veuve de son duc de plâtre, et que la bouche du Cupidon poudreux, d'où jaillissait naguère une eau limpide, se trouvait, comme par dérision pour sa soif présumée, remplie de feuilles mortes. La désolation me semblait à son comble. « Wadds est-il mort? m'écriai-je.» Une affiche, que je n'avais pas aperçue d'abord, mit fin à mon incertitude. Elle contenait les mots suivans :

« Maison à louer ou à vendre, avec ou sans meubles, à des conditions modérées, pour entrer immédiatement en jouissance, *le propriétaire partant pour l'étranger*. Voir pour les renseignemens, etc... »

Cette annonce était empreinte d'un sentiment profond

de mélancolie; elle annonçait un départ sans espoir de retour, un abandon total. Le propriétaire semblait laisser derrière lui jusqu'au regret de quitter son ancienne demeure, jusqu'au désir de ne la revoir jamais. Il était facile de reconnaître que sa résolution était inébranlable; l'affiche répondait à toutes les objections, tranchait toutes les difficultés. Achetez ou louez la maison, peu importe à Wadds; prenez les meubles ou laissez-les, cela lui est égal; les conditions mêmes du marché ne paraissaient avoir pour lui qu'un intérêt secondaire; il voulait quitter sa maison, à quelque prix et de quelque manière que ce fût. Quel motif impérieux avait pu forcer M. Wadds à ce sacrifice? Je ne connaissais point ce monsieur; jamais je ne l'avais vu, et cependant, malgré moi, j'éprouvais le besoin d'apprendre les causes de cet exil volontaire d'un nouvel Éden. Comme j'ai pour maxime de céder immédiatement à mes penchans pour n'avoir point à les combattre, je me hâtai de me présenter chez M. Hick. C'était le nom du commissaire-priseur auquel on devait s'adresser pour obtenir des renseignemens sur la maison. Le dialogue suivant s'établit entre nous.

« M. Wadds désire se défaire de sa maison?

— Oui, monsieur. C'est une habitation spacieuse et commode, consistant.... » Ici une page d'éloquence de commissaire-priseur.

« Mais il y a sans doute quelques inconvéniens; sans cela, pourquoi le propriétaire serait-il si pressé de quitter sa maison? »

M. Hick hésita un moment; puis il ajouta :

« Que voulez-vous? Elle est située à si peu de distance de la ville?

— Si ce n'est que cela?...

— Monsieur, je serai franc avec vous. La salle à manger est magnifique. Dix-huit personnes peuvent y dîner à l'aise.

— Je regarde cela comme un avantage et non comme un inconvénient; s'il n'y en a pas d'autres.....

— Eh bien! monsieur, pour vous parler en honnête homme, ce sont ces omnibus, ces maudits omnibus, qui ont forcé M. Wadds à vendre sa maison et à s'expatrier; car, entre nous, il a déjà quitté l'Angleterre : le pauvre homme ne pouvait pas résister plus long-tems à cette tyrannie. »

Quel rapport pouvait-il y avoir entre une expatriation volontaire et un omnibus de Turnham-Green ? Je fus obligé de prier M. Hick de me faire comprendre ce mystère : il y consentit de la meilleure grâce du monde; sa narration m'apprit ce qu'on va lire :

M. Rufus Wadds avait été long-tems l'associé ou, pour mieux dire, le chef de la respectable maison Wadds frère, Wadds et compagnie (dans la compagnie se trouvaient compris deux autres petits Wadds de la branche cadette), dont le siége commercial était établi dans Lawrence-Pultney-Lane, près de Thames-Street. Là résidaient les Wadds depuis un tems immémorial; là, Rufus, notre héros, avait vu le jour : là, selon l'usage antique et solennel, il était décidé à demeurer jusqu'à ce qu'il eût acquis une fortune solide, qui lui permît de dire adieu aux tribulations et aux soucis du commerce. J'emploie le mot de *fortune solide*, pour exprimer la différence qui doit exister entre cette expression et celle de *fortune immense*, par laquelle on entend un revenu considérable provenant de quelques spéculations sur les mines ou les fonds publics, et auquel s'appliquerait souvent fort mal à propos la qualification de *solide*. L'ambition de Rufus

ne s'étendait pas au-delà d'un revenu de 1,000 liv. st. (25,000 fr.); mais jusqu'à ce qu'il eût atteint le dernier schelling du capital de cette rente, ni les supplications de sa femme, ni les larmes de sa fille, ni même sa passion secrète pour la vie champêtre, n'avaient pu le déterminer à quitter la *maison,* mot qu'il n'employait jamais qu'en le colorant d'un ton d'importance. Il avait d'autant plus de mérite à tenir sa résolution, que, depuis sa plus tendre jeunesse, il avait une prédilection pour l'existence du gentilhomme campagnard.

Les désirs des hommes naissent souvent des circonstances les plus frivoles, qui réagissent sur leur esprit, et finissent par leur donner un goût passionné pour une chose qui, sans ce faible principe, leur aurait toujours été indifférente. Il en fut ainsi de Rufus. Un arbre colossal, qui présentait à tous les yeux l'aspect d'un orme, bien que le feuillage tant soit peu noirâtre eût pu éveiller les doutes d'un naturaliste, s'élevait devant les fenêtres de son habitation commerciale, au milieu d'un grand enclos qui ressemblait plutôt à un cimetière qu'à un jardin. Souvent, pendant des heures entières, celles que son activité lui laissait de loisir, Wadds, tenant à la main un volume d'une des nombreuses éditions du poème des *Saisons* de Thompson, restait les yeux fixés sur l'arbre vénérable. Cet ouvrage (je pourrais même dire ces ouvrages, en comptant chacun des chants pour un poème), formaient toute sa bibliothèque, et la seule variété qu'il mît dans sa lecture était de faire choix de la saison qui régnait alors. Il n'avait garde, par exemple, de jeter les yeux sur le *Printems*, quand la neige couvrait son arbre, ou sur l'*Hiver,* quand la nature était en fleurs. C'est à cette seule habitude qu'on peut attribuer la passion pour la vie des champs qui se développa dans l'ame de notre

négociant, et le désir, qu'il ne put réprimer, de respirer enfin hors des murs de la tumultueuse métropole. A d'autres les excursions sur les sommets des Pyrénées; à d'autres le passage des Alpes, la vue des ruines de la Rome antique, de ce beau ciel de Naples; à d'autres Genève et Paris. Il n'en fallait pas tant à Rufus; il ne voulait, en quittant Lawrence-Pultney-Lane, ni s'en éloigner sans retour, ni vivre en ermite ou en ours, ce qui est la même chose. Il savait qu'on ne se débarrasse pas de ses vieilles habitudes aussi facilement que d'un habit passé de mode; et les antres de Garraway, de la Bourse ou de la maison commerciale lui avaient été trop long-tems familiers pour qu'il ne conservât pas le désir de les revoir quelquefois. Il lui fallait donc, pour remplir ses vues, une maison de campagne *à portée de tout*. Dans un de ses jours de malheur, il lut l'annonce d'une charmante habitation à louer, située aux environs de Londres, devant la porte de laquelle passaient huit fois par jour les voitures publiques. Il tomba dans le piége. Les mille livres de revenu étaient réalisées! Rufus s'installa à Turnham-Green.

Cet excellent homme n'avait jamais aimé la société; j'entends par société les visiteurs oisifs et les parasites à heure fixe: ces gens-là étaient faits pour détruire le charme de ses habitudes. Tant qu'il s'était trouvé dans les affaires, jamais il n'avait eu la douleur de s'en voir distrait par des importuns; mais ils trouvaient accès dans ses soirées. Plus d'une fois ses chastes entretiens avec les Muses (j'avais oublié de vous dire qu'il lui était arrivé quelquefois de rimer un bouquet à Chloris entre une cote de change et un achat de houblons à terme), ou sa lecture d'une *Saison*, ou même le résultat bienfaisant, inoffensif et soporifique qu'amenait de tems à autre cette lecture, avaient été troublés par l'arrivée inattendue de quelque ami, qui ve-

nait, disait-il, lui faire perdre deux heures. Je ne voudrais pas que l'on pût croire, d'après ce qui précède, que ce pauvre Rufus était un misantrope. A peu près une fois par mois il invitait ses amis à un dîner de famille, en échange duquel ceux qui avaient mangé collectivement à sa table l'invitaient individuellement à la leur. A la campagne, chez lui, il se trouvait à l'abri des invasions de l'ennemi, dont il était séparé, comme les Cherokees le sont de la Nouvelle-Hollande, par l'éloignement. Peut-être me demandera-t-on de quelle manière notre nouveau campagnard comptait passer la vie, et comment il espérait, aidé seulement de sa femme et de sa fille, dépenser son revenu? Quant à son revenu, il ne se regardait point comme obligé de le dépenser entièrement; il avait l'intention d'employer le produit de ses économies à de petites spéculations, afin d'ajouter quelques schellings à son capital. Pour son tems, il ne s'en inquiétait guère; il avait avisé à plusieurs moyens de le *tuer,* pour me servir de l'expression consacrée, toute ridicule qu'elle soit. Le matin, il compterait ses groseilles et en cueillerait le nombre nécessaire au pudding quotidien : première économie, car les jardiniers sont de grands fripons; puis il ferait une tournée chez l'épicier voisin, afin d'y acheter, le moins cher possible, les petites fournitures de ménage : deuxième économie, car les servantes ont la main lourde dans leurs comptes; ensuite, s'il avait encore du tems de reste, il reverrait les additions du livre de la blanchisseuse où les erreurs se trouvent toujours du même côté, sans espoir de compensation. La soirée devait être consacrée aux plaisirs : il achèverait d'apprendre par cœur les *Saisons* de Thompson et de trouver la seconde rime du morceau qu'il avait commencé l'année précédente, ce qui l'occuperait beaucoup; dans tous les cas, il aurait chaque soir à balancer

son livre de caisse, ce qui le conduirait bien jusqu'à l'heure du coucher. Une fois par an, le jour de la naissance de sa fille, lequel heureusement tombait au mois de juillet, il donnerait une fête magnifique, un déjeuner sur la pelouse, à tous ses parens et amis. C'était de meilleur genre qu'un dîner, moins embarrassant et surtout moins coûteux; d'autant plus que les arbres pliaient sous les fruits et que les habitans de Londres en sont fous; ce qui, ajoutait-il, se trouvera à merveille; car sans cela nous serions forcés d'en nourrir les animaux.

Mais sous ce projet germait une idée de profonde politique, que pouvait seul enfanter le cerveau de Wadds : idée merveilleuse, complexe, à deux tranchans: 1° cette fête lui servirait à rendre *in globo* tous les dîners auxquels il aurait été invité dans ses voyages à la Cité; 2° en disant à ses amis lorsqu'il les quitterait : « Souvenez-vous que nous comptons sur vous, pour le 27 juillet, » il échapperait d'une façon délicate à leurs visites avant cette époque.

Ces projets, si bien concertés, ne devaient jamais se réaliser.

Le 5 août, les Wadds prirent possession de leur nouvelle demeure. Le 6, un vendredi, au moment où la pendule sonnait cinq heures, et où l'honnête famille allait se mettre à table, la voiture publique s'arrêta devant la porte, et le domestique annonça M. et Mme Robert Wadds et leur fils. Rufus était pétrifié.

« Par Jupiter ! mon cher Rufus, s'écria le cousin Bob, c'est délicieux; vous êtes à portée de tout. Une charmante soirée, rien à faire; à trois heures et demie, il nous passe par la tête, à Betzy et à moi, de venir vous voir : aussitôt dit, aussitôt fait... Superbe morceau de veau, sur ma parole!... Nous prenons avec nous notre petit Tom... Allons, allons, Tom, ne touchez pas à la

tarte; on vous en donnera tout à l'heure... Nous grimpons dans la voiture de Turnham-Green, et nous voici, juste au bon moment. Difficile d'arriver plus à propos. »

Il n'y avait pas moyen de parer cette botte : Rufus se résigna; mais, pour se venger, comme il savait que ses convives aimaient le rognon, il le mangea tout entier à lui seul.

« Votre vin de Porto est excellent, Rufus. Je vous le disais bien, Betzy, c'est une maison délicieuse, charmante, à portée de tout; on a le tems de dîner à son aise, de prendre... Mais où donc est Tom? Ah! je l'aperçois là-bas au milieu des fraises; tant mieux! j'avais peur qu'il ne fît quelques sottises. »

Le cœur de Rufus était horriblement gonflé.

« Je ne puis pas vous laisser l'enfant ce soir, mon ami; mais il viendra la semaine prochaine, et il restera tout un mois avec vous. Il faut profiter du beau tems. Comme je vous disais, on peut dîner, prendre un verre de vin de Porto et une tasse de café avant que la voiture ne passe. A huit heures elle s'arrêtera devant la porte, et à dix nous serons chez nous. Charmante distance, n'est-ce pas, Betzy? »

A huit heures, en effet, les amis reprirent la route de Londres. Cela ne pourra pas toujours aller ainsi, pensa Rufus. La nuit suivante il ne dormit pas.

Le lendemain samedi, il donna l'ordre précis à ses domestiques de dire à tous ceux qui se présenteraient pour dîner que les maîtres étaient sortis. Cette mesure était inutile : personne ne vint, et Wadds reprit sa bonne humeur. A huit heures, l'éternelle voiture fait halte à la porte; il en descend un petit homme tout rond, tout rouge et tout gras, tenant un porte-manteau à la main.

« Qui... diable!... est celui-là? » dit en balbutiant d'effroi le maître de la maison.

C'était M. Wobble, l'assureur, un des hommes les plus gais de la Cité, que Rufus aimait beaucoup à voir... chez les autres.

« Ah! Wadds, mon garçon, comment vous va? Madame, je suis votre serviteur. Miss Jemima, je me mets à vos pieds. Maison ravissante! je le déclare, elle mérite bien les éloges qu'on lui donne. Juste la distance qu'il faut! Et la voiture qui descend le monde à votre porte; est-il rien de plus confortable?..... Mais qu'est-ce que ce tapage? Mon cher, il faudra attacher votre chien cette nuit; je ne puis pas dormir dans une maison où un chien aboie.

— Dormir! répéta Rufus, qui n'avait plus que la force d'être un écho; dormir!... Mais vous ne pouvez pas dormir ici.

— Croyez-vous donc, répondit l'arrivant, que je passerai la nuit les yeux ouverts? Ah! ah! ah! Vous me connaissez, je vais droit au fait. Ah! ah! ah! ah! c'est une manière à moi: premier venu, premier servi. Demain vous pourriez avoir votre maison pleine; c'est dimanche, vous savez, et le pauvre Samuel Wobble ne trouverait plus de place: pas si bête! me voici d'avance. Mais ne vous dérangez pas; la moindre chose me suffira, un trou, un grenier: seulement que le lit soit bon, et qu'il y ait beaucoup d'oreillers. Je m'en rapporte à vous, madame Wadds; mais vous voudrez bien vous rappeler que j'ai le col court, et qu'il faut que mon lit soit en pente; sans cela, je pourrais bien dans la nuit... votre serviteur, et un enterrement porterait malheur à la maison. Je suppose que vous avez dîné? moi aussi. J'ai pensé qu'on soupait à la campagne, et j'ai eu soin de dîner de bonne heure. Je vais faire un tour dans votre beau jardin. Ne vous dérangez pas; je me trouve parfaitement à mon aise

chez vous : il me semble qu'il y a dix ans que j'y suis. Charmante maison ! à portée de tout !

— Où le mettrons-nous, demanda mistriss Wadds? nous ne pouvons plus le renvoyer à présent.

— Donnez-lui le lit bleu, répondit Rufus : les murs et les matelas de cette chambre sont humides, et il les sèchera. »

Le jour suivant, ainsi que l'avait fort judicieusement prophétisé Wobble, fut un dimanche, un jour de repos, jadis cher à Rufus, mais qui cette fois devait être pour lui un jour de labeur. La voiture de midi amena M. et Mme William Wadds, qui s'excusèrent de n'avoir pu arriver à tems pour déjeuner : C'était, disaient-ils, chose impardonnable, de perdre une si belle matinée, quand on n'était qu'à deux pas de la campagne. La voiture d'une heure fit compensation ; elle amenait M. Parkins, le courrier de cabinet, et son fils, qui arrivèrent à propos pour le second déjeuner.

« Comfortable distance, dit le père, on vient à l'heure qu'on veut, et ce qui est charmant, on vous jette devant la porte ! »

Je brûlerai la maison, pensa Rufus. La voiture suivante amena M. Peter Wadds.

« Je suis fâché que votre femme ne soit pas venue avec vous, dit le propriétaire, avec une nuance d'ironie, et très-enchanté qu'il fût seul.

— Vous le savez, Rufus, les femmes ne sont jamais prêtes, et comme dans le fait la distance ne vaut pas la peine d'en parler, je les ai laissées pour la prochaine voiture.

— Les ! ! ! s'écria Wadds ; et qui donc?

— Oh ! les deux miss Prater sont en visite à la maison ; j'aurais cru vous faire une impolitesse en ne vous

les amenant pas, et, comme je le disais à James, quand il y a à manger pour deux il y en a pour trois; d'ailleurs, dans ce charmant endroit, rien de facile comme d'augmenter les provisions, vous êtes à portée de tout. »

Ces deux ou trois journées sont le type de celles qui les suivirent; M. Wadds vit tous ses projets renversés, son espoir de solitude détruit. Il était rarement seul, excepté lorsqu'il aurait donné une de ses oreilles pour avoir de la compagnie, c'est-à-dire lorsqu'il pleuvait à torrens et qu'il se voyait forcé de rester chez lui et de passer son tems à battre la mesure sur les glaces de ses croisées, ou à contempler les ronds que dessinaient les gouttes de pluie en tombant devant Cupidon.

Son caractère, sa patience, sa santé et peut-être même son revenu, n'auraient pu résister aux importations journalières de visiteurs que lui amenaient les maudites voitures à douze places de Turnham-Green, et il se décida à s'éloigner de quelques milles de la grande route. Un matin, pendant qu'il déjeunait en lisant le *Morning-Post,* mistriss Wadds et Jemima furent effrayées par un cri étouffé qui sortit du gosier de Rufus. Le journal s'était échappé de ses mains; un muffin, arrêté au passage, le suffoquait; les soins empressés de sa famille le rappelèrent à la vie. Il ne parla pas, mais il montra du doigt le paragraphe qui l'avait si fortement affecté; il contenait ce qui suit : « Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'on vient d'établir, entre la Cité et Turnham-Green, quatre omnibus contenant chacun seize places. »

On suppose que M. Rufus Wadds et sa famille sont partis pour la nouvelle colonie de *Swan-River.*

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Influence des couleurs sur l'absorption et le rayonnement de la chaleur et sur la production de la rosée. — L'influence des couleurs sur la transmission du calorique a été constatée par un grand nombre d'expériences, et a donné naissance à une foule d'usages domestiques, qui ont précédé les recherches des expérimentateurs modernes. Cependant, malgré les travaux de Franklin, de sir John Lesbi, du comte de Rumford et de sir Humphrey Davy lui-même, il reste encore de nombreux points à éclaircir et qui réclament de nouvelles recherches. Celles que vient de publier le docteur Stark sur la transmission du calorique paraissent avoir mis hors de doute une question qui était restée jusqu'ici indécise, et avoir démontré que les différences observées dans la rapidité avec laquelle le calorique pénètre les corps ne dépend pas de leur nature, comme on l'avait supposé, mais uniquement de la différence des couleurs.

Les physiciens avaient toujours employé dans leurs expériences des substances différentes; M. Stark, au contraire, a eu soin de se servir de la même matière diversement colorée. Ainsi, il fit ses premières expériences avec des fils de laine de différentes couleurs ayant le même degré de finesse, la même longueur et le même

poids, qu'il disposait en spirale autour du bulbe d'un thermomètre très-sensible. Le thermomètre était ensuite placé dans un tube de verre que l'on plongeait dans l'eau bouillante, et le tems que chaque thermomètre mettait pour s'élever d'un degré à un autre était noté avec soin. Voici le résultat qu'il a obtenu avec des fils tous du poids de vingt grains :

	Minutes.	Secondes.
Laine noire s'est élevée de 50° à 170° Fahrenheit.. en	6'	35"
— verte — — —	6	45
— rouge — — —	8	3
— blanche — — —	8	45

Il résulte de ces expériences que la même substance différemment colorée, en partant du même point et dans les mêmes circonstances, parvient plus ou moins vite, suivant la couleur dont elle est saturée, à la même température.

On a avancé d'une manière générale que le rayonnement du calorique par les corps est toujours en rapport avec l'absorption de ce fluide impondérable par les mêmes corps, c'est-à-dire que ceux qui reçoivent le calorique le plus promptement sont aussi ceux qui le perdent avec le plus de facilité. Cependant on avait fait peu d'expériences directes, et l'on s'était borné jusqu'ici à constater la différence qui existe, sous ce rapport, entre la boule métallique polie et celle recouverte d'une couche noire. Le docteur Stark a étendu le cercle de ces expériences : il a voulu savoir si la couleur qui exerce une influence si appréciable sur l'absorption du calorique n'en exercerait pas une également sur son rayonnement.

Il employa encore dans ces expériences des laines différemment colorées. Après avoir roulé autour du bulbe d'un thermomètre la même quantité de chacune d'elles,

absolument comme dans l'expérience précédente, et avoir placé dans un tube le thermomètre qu'il fit arriver, en le plaçant dans l'eau bouillante, jusqu'à la température de 180° Fahrenheit, il le plongea subitement dans de l'eau à 45°, et observa avec soin les différens degrés de refroidissement.

	Minutes.	Secondes.
Laine noire s'est abaissée de 180° à 50° Fahrenheit. . en	21'	0"
— rouge — — —	26	0
— blanche — — —	27	0

Cette expérience, répétée de différentes manières, et à peu près toujours avec les mêmes résultats, démontre évidemment que les substances différemment colorées rayonnent le calorique dans la proportion exacte suivant laquelle elles l'absorbent.

Un grand nombre de substances différentes peuvent servir à prouver cette propriété spécifique des différentes couleurs : ainsi l'eau placée dans des vases colorés se refroidit plus ou moins promptement, suivant la couleur du verre qui la contient.

La connaissance de l'influence qu'exercent les couleurs sur l'absorption et le rayonnement du calorique peut donner l'explication de quelques-uns des phénomènes naturels jusqu'ici restés sans explication, et fournir de nouvelles données pour l'économie et l'emploi de la chaleur.

L'influence de la couleur dans les modifications qu'elle fait éprouver à la chaleur chez les animaux ne peut être méconnue, bien que l'on ait souvent donné des explications tout opposées à celles que fournissent les expériences du docteur Stark. Les différentes nuances de couleurs qui distinguent les habitans de divers climats ne

semblent-elles pas destinées à offrir à l'homme les moyens de conserver la température dont il a également besoin partout? L'Africain, au teint noir, a moins à redouter la diminution du calorique qui lui est nécessaire que l'habitant des pays froids placé dans des circonstances qui toutes tendent à abaisser sa température intérieure : aussi la nature a-t-elle, dans sa prévision générale, donné au dernier une couleur blanche, bien moins propre que celle de l'habitant des climats chauds à céder une partie du calorique aux corps extérieurs. Le résultat de l'exposition aux rayons du soleil de nos climats tempérés pendant la saison chaude n'est-il pas de changer la couleur des parties soumises à son influence, à l'époque où elles ont moins à redouter celle de la température extérieure?

Les quadrupèdes, qui passent l'hiver dans les latitudes du nord, reçoivent de la nature, non seulement une fourrure plus soyeuse et mieux garnie pour les défendre contre les froids rigoureux, mais la couleur de leur poil change encore à l'approche de l'hiver. Les fourrures de couleurs variées qu'ils ont portées pendant l'été font place à un duvet blanc et protecteur. De là les renards blancs, les ours blancs et l'hermine des régions arctiques; même, dans nos climats tempérés, le lièvre a quelquefois, dans les hivers rigoureux, un fourrure blanche. Quelques naturalistes ont, il est vrai, considéré cette couleur que prennent les fourrures de beaucoup d'animaux pendant l'hiver comme un moyen de protection contre leurs ennemis qu'elle peut tromper par sa ressemblance avec la neige; mais l'explication de ce phénomène fournie par les expériences du docteur Stark, quoique moins poétique, semble cependant plus rationnelle; car il est évident que la couleur blanche abandonnant moins facilement le ca-

lorique que les autres couleurs, est destinée à conserver la température intérieure de l'animal.

Les oiseaux des contrées septentrionales fournissent encore une preuve plus remarquable de la variation des couleurs suivant la température. Le plumage d'été de beaucoup de familles est si différent de celui d'hiver, que plusieurs ornithologistes ont décrit comme appartenant à des espèces différentes le même volatile observé à des époques différentes de l'année. La variété des couleurs des oiseaux qui habitent entre les tropiques apporte encore une nouvelle preuve en faveur de la conclusion que le docteur Stark a tirée de ses expériences. A mesure que l'on s'éloigne des régions équatoriales, on voit disparaître graduellement la richesse du plumage selon l'élévation de la température : dans les climats tempérés, la couleur grise en fait le fond, et dans les régions arctiques toutes les couleurs disparaissent, à l'exception du blanc et du noir.

Le règne végétal fournit moins de faits à l'appui de cette opinion que le règne animal; cependant, quand on considère la variété des couleurs de la partie la plus délicate des plantes et l'importance des fonctions qu'elle est spécialement chargée de protéger, il est assez probable que les couleurs de la fleur ont quelque rapport avec la conservation et la distribution de la température, qui est nécessaire pour leur reproduction, et que la nature, en répandant avec tant de prodigalité les nuances les plus brillantes sur cette partie, n'a pas eu seulement pour objet de plaire à l'œil de l'homme.

Dans le règne minéral lui-même et dans les pays du nord surtout, nous voyons que la portion de chaleur qui a pénétré le sol pendant la courte durée de l'été y est retenue par la couche de neige qui tombe au commence-

ment de l'hiver, et entretient ainsi la température qui est nécessaire à la végétation encore faible. Cette vaste couverture blanche suffit pour que les végétaux puissent supporter un froid long-tems prolongé, sans avoir à en souffrir; ainsi le sol est préservé de la variation de température si funeste ailleurs, jusqu'à ce que l'influence du soleil par une brusque transition l'ait fait passer des froids rigoureux d'un hiver du nord aux chaleurs excessives de l'été.

Les effets des couleurs sur la formation de la rosée sont également remarquables. On avait bien observé que la quantité de la rosée déposée à la surface des corps était toujours en raison de la force de rayonnement dont ils jouissent, mais personne n'avait étudié, ni même soupçonné les effets qu'exercent les couleurs sur la quantité de la rosée. Les recherches du docteur Stark ont encore éclairci ce point curieux de philosophie naturelle. Nous le laisserons rapporter lui-même ses expériences.

« J'exposai, dans la nuit du 16 janvier 1833, la température extérieure étant de 28 à 30°, par un brouillard très-épais, 10 grains de laine noire, et un poids égal de laine blanche et de laine rouge sur une planche, mais que je plaçai sur le plomb qui recouvrait la maison. Le lendemain matin je les pris avec soin, et je trouvai que la laine noire avait gagné 32 grains, la laine rouge 25 grains, et la blanche 20 grains de rosée.

» Quelques jours plus tard, après un léger dégel, la température étant tombée à 21°, j'exposai de nouveau quatre morceaux de laine de quatre couleurs différentes, et qui pesaient chacun 10 grains. Le lendemain matin, la laine noire avait gagné 10 grains, la laine vert foncé 9 5/10e, la rouge 6 grains, et la blanche 5 grains.

Astronomie.

Exposé d'un nouveau système astronomique. — On sait par combien de révolutions et d'hypothèses le système du monde a passé depuis la naissance des sciences et des arts. Les systèmes divers créés par les philosophes de tous les pays sont au nombre de deux cents à peu près. O faiblesse de l'intelligence humaine! ces phénomènes journaliers qui nous environnent, l'aurore, le crépuscule, la nuit, les saisons, la clarté pâle de la lune, l'orbe étincelant du soleil, tout cela a été expliqué de la manière la plus contradictoire. Et ne croyez pas que Newton, en proclamant la théorie de la gravitation, ait fixé à jamais les incertitudes des savans? Voici qu'en l'an de grâce 1834 un homme instruit, un astronome anglais nommé Guillaume Woodley, détruit à la fois le système de Copernic, celui de Pythagore, celui de Ptolémée, celui de Tycho-Brahé, et enfin la théorie aujourd'hui populaire de Galilée. Selon lui, personne n'a compris jusqu'ici la véritable situation des planètes. Son livre, publié à Londres chez Whittaker, est un des plus curieux paradoxes que l'on ait mis en avant depuis le commencement de notre siècle. Laissons parler l'auteur.

« Voici quelle révélation m'a faite Dieu tout-puissant : il n'y a dans l'univers aucune terre habitée, si ce n'est notre globe; il n'y a de soleil que notre soleil. La terre ne bouge pas, le soleil tourne. La terre est plus grande que le soleil, le soleil est plus grand que la lune. La circonférence du soleil est égale à un huitième de celle de la terre; celle de la lune à un douzième de notre globe. Dieu, qui

n'a créé ces astres que pour notre usage, a mesuré leurs dimensions sur celles du globe terrestre.

» Je ne manquerais pas de preuves mathématiques pour prouver que le système newtonien, contraire au témoignage de nos sens, de notre intelligence et de la foi chrétienne, est un mensonge imposé au monde par les savans. La crédulité du genre humain a été trompée par ce système philosophique contre lequel je peux alléguer l'autorité de Tycho-Brahé, d'Aristote, d'Archimède, d'Homère, de Zorobabel et de Salomon. Oui, le globe est stationnaire ; et ce qui le prouve, c'est que, entre la terre et le soleil, il se trouve une région vouée au froid le plus intense. En effet, quand les aéronautes s'élèvent à plus de trois milles au-dessus de la terre, ils ressentent un froid très-vif. On sait que les plus hautes montagnes se couronnent de glaces éternelles, et que les pôles sont glacés. Il est évident que les rayons du soleil ne sauraient traverser ces régions froides et communiquer à notre planète la chaleur et la vie, si, comme on le prétend ridiculement, elle faisait 1,133 milles par minute.

» On prétend que la lune et les planètes, ainsi que les étoiles, sont des mondes habités? mais quelles preuves a-t-on de ce fait? La Bible n'en dit rien. Ne voit-on pas que tout ce qui est terre paraît obscur à distance? Je ne doute pas que tous les astres ne soient des morceaux de cristal, que Dieu a fait sortir des eaux le second jour de la création, et qu'il a semés dans le firmament pour nous éclairer, nous, habitans de la terre.

» Le soleil, sur lequel on a débité tant de rêveries, est un grand morceau d'airain poli, qui n'est pas rond comme on le prétend, mais de forme inégale, à peu près ovale, et plus large d'un côté que de l'autre. La partie la plus large du soleil, se trouvant toujours en avant, est destinée,

comme la poupe d'un vaisseau, à vaincre la résistance de l'air. Sans cette construction ingénieuse, la vélocité de l'astre se trouverait suspendue. On a soutenu que la distance qui le sépare de nous est de 95,000,000 de milles, et l'on a porté ses dimensions jusqu'au gigantesque diamètre de 890,000 milles ou cent vingt-quatre fois le diamètre de la terre. Ces Newton et ces Galilée sont d'étranges inventeurs de prodiges! Voyez un peu comme ils font marcher les planètes! la terre comme une roue de fiacre, par un double mouvement qui tourne sur lui-même à raison de 900 milles par heure, et ensuite autour du soleil à raison de 68,000 milles par heure! Mouvement prodigieux en vérité; mais rien de tout cela n'est vrai : c'est le soleil qui tourne. La force immense de l'impulsion que l'on prête à notre globe détruirait tout ce qui le compose et ferait voler au loin, par éclats, les rochers, les montagnes et les continens. Quant à la lune, c'est un gros morceau de glace solide dont la surface est irrégulière et sur laquelle on aperçoit des anfractuosités, des collines, des ravins, des interstices. Elle est située si près de la terre, que, par une belle nuit d'été, il est facile d'apercevoir la crête tailladée des montagnes de cristal qui se trouvent à sa superficie. Un courant d'air très-froid et très-violent la soutient dans le ciel et la fait voler autour de la terre.

» Quant aux étoiles, je suis de la même opinion, continue M. Woodley; elles sont toutes de glace : et ces glaçons qui voyagent dans l'air varient de diamètre, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite dimension. Placées dans une région extrêmement froide, elles se sont détachées, comme la lune de la masse des eaux, créées par Dieu au second jour de la création; elles ne sont destinées qu'à réfléchir une partie de la lumière du soleil et à nous servir de lampe pendant la nuit : autrement, elle serait noire

comme l'ébène. Les rayons brûlans du soleil ne parviennent pas à dissoudre ces glaces que nous nommons étoiles, entraînées qu'elles sont dans leur route éternelle, par un courant d'air glacial qui lutte contre la chaleur de l'astre. La terre, éternellement immobile, peut recevoir paisiblement l'ardeur vivifiante du soleil. Si la lune et les étoiles cessaient de marcher et d'être emportées par la violence de ce courant d'air glacé, dont nous venons de parler, on les verrait se dissoudre, ou pour mieux dire, se dégeler et retomber en cataractes immenses sur la terre, leur premier berceau.

» Je ne regarde les comètes que comme des flambeaux que la main de Dieu jette dans le ciel pour avertir les hommes. Leur forme diffère comme leur substance et l'ellipse qu'elles décrivent. Elles courent, sans route tracée, dans l'espace aérien et finissent par se détruire par leur propre violence. Il y en a de volcaniques, d'opaques, de liquides, de froides. Elles se consument graduellement, à mesure qu'elles brûlent dans le ciel ; mais les astronomes séduits par leur système illusoire ne manquent pas d'imaginer qu'elles décrivent une immense ellipse et s'éloignent de notre globe. »

Tel est l'ingénieux système du réformateur de l'astronomie. Nous le livrons sans commentaire aux philosophes et aux savans.

Sciences Médicales.

Nouvelles observations sur l'organisation du cerveau. — On a souvent cherché, depuis l'invention du microscope, à se servir de cet instrument pour étudier l'organisation du cerveau ; mais ces recherches n'avaient conduit jusqu'à ce moment à la connaissance d'aucun fait impor-

tant sur la structure interne de cet organe. Le désaccord qui a régné entre les résultats obtenus dans ces sortes de recherches par Leewenhock, Della Torre, Monro, Barba, Home et quelques autres, doit être attribué à un grand nombre de circonstances différentes, telles que l'imperfection des instrumens employés, les différentes méthodes adoptées par chacun des expérimentateurs, les idées préconçues sur le tissu élémentaire, dans lequel on croyait généralement que le tissu nerveux était contenu, et sur la présence d'un fluide ou d'une matière muqueuse qu'on a cherché constamment à trouver dans les fibres cérébrales.

Malgré l'insuccès de tant d'observateurs, nous avons lieu de penser que les recherches que vient de publier le professeur Ehrenberg sur ce sujet auront un résultat différent. L'exactitude et l'habileté dont cet observateur a donné des preuves si incontestables dans les recherches sur l'organisation et la formation des infusoires nous font espérer que ses nouvelles recherches sur l'organisation du cerveau présenteront les mêmes résultats; nous allons ici en donner une idée succincte.

Le cerveau et les nerfs sont, d'après le docteur Ehrenberg, composés de fibres extrêmement déliées, et qui ne peuvent être découvertes qu'à l'aide d'un pouvoir grossissant de 300 diamètres; il dit même avoir été quelquefois obligé d'en employer d'une force beaucoup plus considérable, de 800 diamètres par exemple, pour les distinguer. Il a examiné des tranches très-minces du cerveau, et a trouvé la structure fibreuse évidente sur leurs bords; une légère pression, produite sur la substance nerveuse entre deux morceaux de verre, rend les fibres encore plus apparentes.

Il résulte des expériences faites par le professeur Ehrenberg que la masse du cerveau et du cervelet est formée de

fibres très-faibles, irrégulièrement disposées dans la partie corticale et parsemées de globules et de plaques qui vont en convergeant de la surface au centre du cerveau. La plupart de ces fibres n'ont pas une forme cylindrique régulière, mais ressemblent à des espèces de chapelets. Entre ces fibres, que le professeur Ehrenberg nomme *articulées*, il dit qu'on en trouve d'autres vers le bas du cerveau un peu plus grosses, d'une forme cylindrique régulière, placées parmi les premières. Ces deux séries de fibres ne sont pas réunies par le tissu cellulaire, ni par aucun fluide, mais elles sont simplement juxtaposées, excepté dans les endroits où elles sont entrelacées par les réseaux de vaisseaux sanguins qui parcourent le cerveau de toutes parts. La seule différence qu'il ait trouvée entre la substance blanche ou interne du cerveau et la substance grise ou corticale, c'est que cette dernière ne contient pas de fibres cylindriques, et que les fibres articulées y sont serrées par un réseau de vaisseaux sanguins plus épais.

Dans le cerveau, les fibres se dirigent presque toujours parallèlement l'une à l'autre; quelquefois elles se croisent, et le professeur Ehrenberg dit en avoir vu plusieurs se réunir en une seule.

Les grandes fibres cylindriques sont manifestement tubulaires ou creuses, car il est facile de voir les parois internes du tube. Si, après avoir coupé quelques-unes de ces fibres, on les comprime légèrement entre deux morceaux de verre, on en voit sortir une matière granuleuse.

Les recherches du savant professeur de Berlin ne se sont pas bornées au cerveau, il les a étendues aussi aux nerfs qui en sortent; et il a fait, à cette occasion, une remarque qui n'est pas sans importance, bien qu'elle ne fournisse pas d'application immédiate. On sait que M. Ch.

Bell en Angleterre, et ensuite M. Magendie en France, ont constaté par des expériences extrêmement curieuses que tous les nerfs qui sortent du cerveau se divisent en deux espèces tout-à-fait distinctes : les uns qui président aux sensations, à la sensibilité générale, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, etc. ; les autres aux mouvemens volontaires. Les premiers, c'est-à-dire les nerfs de sensation, ont été reconnues par le professeur de Berlin entièrement composés de fibres *articulées* semblables à celles qu'il a trouvées dans la masse du cerveau, tandis que les nerfs du mouvement sont entièrement composés de fibres droites cylindriques.

Littérature.

Vers français composés par un Anglais. — On a souvent cherché à introduire dans la poésie française le rhythme scandé des poésies anglaise, allemande, italienne. On a échoué. La langue française, comme on le sait, n'a point de rhythme. Sa prosodie est fondée, non sur l'accentuation des syllabes (accentuation tellement légère que l'oreille la plus délicate a peine à la saisir), mais sur leur nombre et sur le retour constant de la rime. Dans le seizième siècle, Amadis Jamyn, et après lui Passerat, essayèrent de composer des hexamètres français-latins, avec dactyles et spondées :

Toi que j'aime, ô seul bien de ma vie, tes yeux noirs me font mourir d'amour!

Un tel essai ne pouvait réussir ; le génie de l'idiôme français y répugnait. On aurait dû conserver avant tout l'assonance de la rime, sans laquelle toute versification française disparaît ; une fois la rime conservée, il n'était peut-être pas impossible d'imprimer un caractère nou-

veau à la prosodie de cette langue. Un de nos compatriotes, collaborateur du *Fraser's Magazine*, vient de faire cette tentative avec assez de bonheur et d'audace. La malice a été sa muse; ajoutons qu'il lui fallait aussi une connaissance assez exacte de la langue dont il se servait, et de l'harmonie propre à cette langue.

Thomas Moore, prosateur élégant, mais prétentieux et affecté, est, dans le genre léger, anacréontique et gracieux, le premier poète lyrique de l'Angleterre actuelle. Ses vieilles opinions démocratiques, ses fréquentes attaques contre le gouvernement de Georges III, ses relations amicales avec tous les membres de toutes les oppositions, l'ont livré en butte aux vengeances des torys, qu'il ne ménage guère. Le *Fraser's Magazine*, recueil conservateur et tory, a inventé, pour tourmenter un peu le poète, la mystification suivante. Dans un article ex-professo, il intente contre Moore une accusation très-vive de plagiat perpétuel; et comme preuve, il cite plusieurs odes et chansons en français, en latin, en italien, en grec, que le poète (dit le journaliste) s'est contenté de traduire mot pour mot, sans en avertir personne. Comment ne pas se rendre à des preuves si concluantes? Voilà les pièces à l'appui de l'accusation : une chanson composée par Cinq-Mars sous Louis XIII; une autre composée par la duchesse de Châteaubriand sous François Ier. Mais quiconque a étudié la littérature française reconnaîtra que ces pièces sont fausses, que ni leur style, ni leur versification n'appartiennent à l'époque qui leur est assignée, et que jamais ni Cinq-Mars, ni la duchesse n'ont écrit ces vers qui, d'ailleurs, ne se trouvent dans aucun recueil. C'est l'accusateur anglais qui les a composés. Il s'est contenté de traduire presque littéralement la phrase originale de Moore; il a parodié en français

le rhythme anglais; et si quelques-unes des expressions, employées par lui, semblent étranges et insolites; si les règles de la versification admises chez nos voisins ne sont pas respectées, il faut avouer que le génie et le mouvement lyrique ne manquent pas à ce singulier essai de poésie française, composée par un étranger.

LE TRADUCTEUR ANGLAIS.

Tu n'as fait, ô mon cœur! qu'un beau songe,
Qui te fut, hélas! ravi trop tôt;
Ce doux rêve, ah dieux! qu'il se prolonge,
Je consens à n'aspirer plus haut.
Faut-il que d'avance,
Jeune espérance,
Le destin détruise ton avenir?
Faut-il que la rose,
La première éclose,
Soit celle qu'il se plaît à flétrir!

Tu n'as fait, etc.

Que de fois tu trompas notre attente,
Amitié, sœur de l'amour trompeur!
De l'amour la coupe encore enchante,
A l'ami on livre encor son cœur:
L'insecte qui file
Sa trame inutile
Voit périr cent fois le frêle tissu;
Et l'amour ensorcelle
L'homme qui renouvelle
Des nœuds qui l'ont cent fois déçu!

Tu n'as fait, etc.

THOMAS MOORE (1).

O! 'twas all but a dream at the best —
And still when happiest, soonest o'er;
But even in a dream to be blest
Is so sweet, that I ask for no more!
The bosom that opes
With earliest hopes,
The soonest finds those hopes untrue;
Like flowers that first
In spring time burst,
The soonest wither too!

O! 'twas all but, etc.

By friendship we've oft been deceived,
And love, even love, too soon is past;
But friendship will still be believed,
And love trusted on to the last:
Like the web in the leaves
The spider weaves
Is the charm that hangs o'er men —
As oft as he sees
It broke by the breeze,
He weaves the bright line again!

O! 'twas all but, etc.

Cette phrase: *Je consens à n'aspirer plus haut*, pour *Je ne veux rien de plus*, n'est pas française. Les vers de

(1) Traduction littérale des vers de Thomas Moore.

« Ah! ce n'était qu'un rêve, rien qu'un rêve; ses délices même » abrégeaient sa durée. Mais être heureux en songe! ah! c'est du bon- » heur, et je ne veux rien de plus! Plus le cœur s'ouvre jeune à l'espé- » rance, plus le sort s'empresse à le décevoir. Au printems, la fleur » qui naît la première, la première se flétrit! »

« Souvent l'amitié nous a trompés; l'amour hélas! l'amour passe » vite! Et nous croyons à l'amitié, et l'amour nous séduit encore! Tel » l'insecte file sa trame dans la feuillée. Le vent brise la trame, et la » trame brillante se renouvelle aussitôt. »

neuf pieds n'ont pas droit de bourgeoisie sur le parnasse de France; et malgré tout cela, nos voisins seront forcés de convenir qu'il y a de la grâce, de l'élégance et du charme dans ces deux strophes anglo-françaises. Il serait étrange qu'une invention de la malice ait tourné au profit de l'art.

Biographie.

Runjeet-Singh, rajah de Lahore. — Tandis que la force des armes et la valeur militaire consacraient en Occident la conquête de quelques états florissans de l'Europe, les rois d'Orient soulevaient sourdement de petites guerres d'avarice et ne terminaient leurs querelles que par des bassesses et de viles intrigues. Au mois de septembre 1812, après la déposition de Shah-Sujah, roi de Caboul, la famille de ce prince infortuné abandonna cette contrée qui était devenue le théâtre de la guerre civile. Sa femme, Waffe-Begum, se retira à Lahore, entourée des marques de la plus haute bienveillance de la part de ses nouveaux hôtes; mais Shah-Sujah, conduit par un traître auprès de son frère qui régnait alors à Cachemire, fut chargé de chaînes et devint son prisonnier. Runjeet-Singh, roi de Lahore, prince avare et méchant, qui savait que cette famille possédait de très-riches joyaux, résolut de s'emparer, soit de gré, soit de force, du fameux *kohi-nour*, rubis d'une beauté sans égale, et célèbre par sa grosseur et la vivacité de ses reflets, qualités qui lui ont fait donner le surnom de *montagne de lumière*. Usant de toute l'adresse nécessaire pour l'accomplissement de son dessein, et bien résolu d'ailleurs de faire de grands sacrifices pour en venir à bout, Runjeet annonça à Waffe-Begum qu'il se disposait à délivrer son mari de la capti-

vité où le retenait son frère, et à le mettre en possession du fort de Rotas et d'un territoire assez vaste pour soutenir avec dignité l'honneur de son nom. Ce plan, dicté en apparence par la générosité la plus pure, enivrait la reine d'espérance et de joie, quand un officier du roi lui apprit que ce ne serait qu'à la condition de remettre le *kohi-nour*.

Waffe-Begum connut alors toute l'étendue du sacrifice qu'on exigeait d'elle, mais elle promit tout au nom de son royal mari, et fit dire à Runjeet-Singh que lorsque sa position lui permettrait de dégager le rubis qu'elle avait déposé à Candahar pour une somme considérable, elle s'empresserait de le lui remettre. Mais Runjeet-Singh que l'avarice rendait méfiant, craignant que la reine n'eût eu recours à une défaite, lui défendit de sortir de l'enclos du palais, et plaça tout autour des sentinelles chargées de fouiller les personnes qui avaient quelque communication avec la prisonnière; il poussa même la cruauté jusqu'à refuser à cette pauvre femme du pain et de l'eau.

Deux jours s'écoulèrent ainsi; Waffe-Begum déploya une fermeté au-dessus de son sexe. Voyant ses espérances déçues, Runjeet-Singh eut recours de nouveau à son premier système. Sous le prétexte spécieux de délivrer le roi de Caboul des mains d'un frère cruel, il forme plusieurs alliances et associe à son entreprise le visir Futti-Khan qui gouvernait alors la province d'Afghanistan. Il inspire à ses généraux et à ses soldats le désir brûlant de venger un prince lâchement trahi, et de punir une ville rebelle. Bientôt Cachemire est bloquée, et la délivrance de Shah-Sujah couronne cette expédition. Il donne au frère de Futti-Khan le trône qu'il vient de conquérir, et comme s'il n'eût écouté qu'un mouvement

de générosité, il amène avec lui le royal captif et lui fait partager les honneurs du triomphe ; mais à peine quelques jours se sont-ils écoulés que Runjeet-Singh redemande avec énergie le prix de son expédition. Dans son impatience, il incarcère de nouveau cette famille malheureuse, en sépare les membres et les soumet aux plus dures privations. Cependant son but n'était pas rempli, et pour se procurer l'objet de ses désirs, il offrit la somme pour laquelle le rubis était engagé, et fixa à un mois l'époque où la remise devait lui en être faite. Pressé par les mauvais traitemens qu'il endurait, Shah-Sujah obéit aux ordres du roi de Lahore, et le jour marqué, au milieu du silence le plus profond, il lui jeta, enveloppé de quelques linges, le prix de sa liberté.

Mais ce n'était pas encore assez pour l'avare Runjeet; au milieu de sa joie et de son contentement, il regrettait déjà les roupies qu'il avait sacrifiées à l'acquisition du rubis, et sous prétexte de s'indemniser des frais de l'hospitalité qu'il avait accordée à ses victimes, il leur enleva leurs habits les plus précieux, leurs épées, leurs bijoux et tout ce qui leur restait de leur ancienne splendeur ; après les avoir ainsi dépouillées, il les fit partir par Lodiam, où la Compagnie des Indes leur fait aujourd'hui une pension annuelle de 50,000 roupies. C'est ainsi qu'une conduite honteuse et une déloyauté qui n'a pas de nom a rendu le roi de Lahore possesseur du plus beau rubis qui existe, car il dépasse par sa grosseur et son poids les plus beaux diamans connus.

Depuis cette odieuse expédition, Runjeet-Singh répète sans cesse d'un ton ironique et comme pour insulter au malheur de son ancien allié : « A tout cela, cependant, je n'ai gagné qu'une misérable pierre ! »

Voyages.

Voyage de Bombay à Londres par la mer Rouge et à travers l'isthme de Suez. — Nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs de la nouvelle route que les Anglais se proposent d'adopter pour se rendre, à l'avenir, dans l'Inde; voici le résultat du premier voyage d'essai qui a été entrepris de Bombay à Londres, en passant par la mer Rouge et en franchissant l'isthme de Suez. C'est à une lettre de l'un des voyageurs que nous empruntons les détails qu'on va lire.

« Ce fut le premier février 1834, dit-il, que je m'embarquai sur le bateau à vapeur (*le Hugh Lindsay*). Le capitaine Wilson était notre commandant. Je trouvai à bord une société agréable composée de marchands enrichis, d'officiers de terre et de mer et de missionnaires bibliques. Le tems était beau, la mer calme et le vent favorable, mais comme notre navire portait une forte charge de charbon, nous ne filâmes jamais plus de huit nœuds à l'heure pendant les premiers jours. Le 9, nous découvrîmes le cap Fartask, et bientôt après, nous cotôyâmes l'Arabie. Le 11, nous étions à Maculla. Maculla est un village sale et dégoûtant, bâti sur un sol improductif, au milieu d'un vallon entouré de hautes montagnes. A notre approche nous vîmes venir à nous une horde de quinze cents homme à demi sauvages et armés de pied en cap. C'étaient les habitans de Maculla. Cependant leurs sabres, leurs épées, leurs javelots, ne nous épouvantèrent point; les missionnaires seuls manifestèrent quelques craintes, et ce fut avec la joie la plus sincère qu'ils virent rengaîner les sabres et les dagues. Nous fîmes ensuite notre visite au cheik; il nous reçut poliment dans la salle de cérémonie,

espèce de salle basse obscure, tout-à-fait dépourvue de meubles et d'ornemens ; à l'un des angles, une natte étendue sur le parquet servait de siége au cheik. Il fut très-affable envers nous, et voulut nous faire assister à l'achat qu'il allait faire de quelques malheureux nègres qui lui furent présentés par des marchands européens.

» C'était la fin du grand ramazan ; il fallut attendre le dernier jour des fêtes pour nous procurer du charbon ; enfin nous levâmes l'ancre, et deux jours après nous entrâmes dans la mer Rouge. C'était le 15, le tems était beau, mais un vent frais nord-ouest qui souffla plus tard du côté de l'île de Jebel-Zyghar, retarda notre marche et nous contraignit de nous porter sur Moka. Cette ville, autrefois célèbre, est entièrement déchue de sa splendeur. Son port est désert, son commerce anéantie. Deux officiers égyptiens et un négociant américain furent les seuls étrangers que nous y rencontrâmes. On attribue généralement, dans le pays, cette stagnation des affaires au caractère inquiet et soupçonneux de l'iman. Moka était depuis peu sous la domination des Arabes ; il n'y avait que quelques semaines que les Bédouins venaient d'en faire la conquête. La plupart des maisons étaient abandonnées, et sur les chemins on voyait les vaincus dirigés par des cavaliers vers les bazars des villes voisines, pour être vendus aux enchères.

» Le 18, nous reprîmes notre chemin ; un bon vent nous conduisit jusqu'à Jedda, que nous aperçûmes le 22 ; nous ne pénétrâmes cependant dans le port que le lendemain, afin d'éviter les rescifs de corail qui se trouvent à l'entrée. A Jedda, les rues, les marchés, les places publiques étaient encombrés de troupes ; c'était les soldats de l'état-major d'Ahmet-Pacha, généralissime des armées de

l'Hedjaz, destinées à la conquête de l'Arabie méridionale. Ils étaient tous costumés et armés à l'européenne. Nous rencontrâmes aussi plusieurs officiers italiens et un saint-simonien français qui prêchait l'association universelle, et qui allait à la recherche de la *Mère*. Nos missionnaires retrouvèrent, de leur côté, le révérend Joseph Wolff qui, la Bible à la main, avait enrôlé sous les bannières de la réforme une armée de deux cents néophytes. Le gouverneur, Suleiman-Aga, nous reçut avec obligeance; Suleiman se pique, du reste, de beaucoup de courtoisie envers les Européens qui voyagent dans ces contrées. Ce serait ici le lieu de vous raconter notre arrivée à Médine, notre visite au tombeau d'Ève, la première mère du genre humain; je devrais vous décrire notre entrée à la Mecque au coucher du soleil, notre station dans cette ville privilégiée du ciel, et le départ solennel des pélerins qui viennent de satisfaire au précepte du Prophète. Mais je remets ces détails intéressans à un autre jour; plus tard, je consacrerai quelques lettres à vous les raconter. Je vous dirai seulement que nous fûmes assaillis par une foule d'enfans qui nous lancèrent des pierres, peut-être parce qu'ils suspectaient la sincérité de notre dévotion. Il faut le dire cependant, à la louange de Mahomet, personne de nous ne fut blessé.

» J'aimais beaucoup à voir partir tous les jours de Jedda ces caravanes pieuses qui se dirigeaient vers la Mecque, ces pélerins de tout âge qui, la tête et les pieds nus, accompagnés de deux ou trois cents dromadaires, cheminaient avec foi vers le tombeau de leur régénérateur; c'étaient, pour la plupart, des Persans, des Hindous, des Chinois, des Tâtares et des habitans des côtes les plus occidentales de l'Afrique.

» Le 25 février, nous mîmes en mer, et ce jour-là même nous essuyâmes une violente tempête. Si de vos propres yeux vous n'aviez vu des tempêtes, si vous n'en trouviez la description obligée dans tous les romans maritimes, j'essaierais de vous en esquisser le tableau, mais ce serait inutile. Je vous dirai seulement que nous ne fîmes pas naufrage, et que dans la soirée du 28 nous étions sains et saufs sur les rives tranquilles de l'Égypte. Le lendemain nous entrâmes dans le port de Cosseir, où nous laissâmes quelques passagers qui allaient à Thèbes. A notre départ, le tems seconda nos désirs, la mer était calme; en trente-neuf heures, nous parcourûmes deux cent soixante milles. Le 3 mars, nous passâmes le détroit de Jubal, et dans la matinée du 4, nous avions déjà ancré à Suez. L'équipage était enfin parvenu à sa destination. Malgré les dangers de la mer Rouge, malgré le vent contraire et une mer quelquefois agitée, nous avions fait en trente-un jours et demi un trajet de 3,242 milles, et nous avions passé six jours et demi sur terre. L'on voit assez que notre bateau n'était pas, comme on s'était plû à le dire dans les salons de Londres, peu propre à faire des voyages de long cours.

» Le 5, nous débarquâmes. Après avoir visité la chambre qu'avait occupée le général Bonaparte, je me rendis au Caire à travers l'isthme de Suez. Le capitaine Wilson et deux officiers du *Hugh Lindsay* se joignirent à moi. Voici comment se composait notre caravane : nous étions douze *gentlemen* montés chacun sur un dromadaire, puis venaient douze Arabes qui cumulaient les fonctions de guides avec celles de domestiques, et trente ou quarante chameaux qui portaient nos bagages, de l'eau, des tentes et des provisions de bouche. Notre voyage ne fut pas long, et pendant les quatre jours que dura notre traversée dans les sables du désert, nous n'eûmes qu'à

nous féliciter d'une telle entreprise. Chacun avait fait ses efforts pour embellir de son mieux un voyage presque toujours monotone et insipide; les uns avaient apporté du saumon, les autres du jambon, des langues fourrées; celui-ci du vin de France, du champagne, du claret; enfin la conversation fut toujours égayée par des bons mots, par des saillies. Le 8, nous rencontrâmes une petite caravane qui allait à la Mecque; c'était l'ex-dey d'Alger et son sérail. A une heure de l'après-midi nous fîmes notre entrée au Caire par la porte Sarrazine, et après avoir examiné les monumens de la ville, nous fûmes présentés au pacha. Il nous dit qu'avant peu il ferait construire un chemin de fer du Caire à Suez, et nous donna à entendre qu'il n'était pas éloigné non plus de porter la guerre dans l'Yémen. Le 13 je m'embarquai à Boulac sur le Nil, et j'arrivai le 20 à Alexandrie.

» Le voyage a été heureusement accompli, comme vous le voyez; mais si jamais vous faites le même trajet, souvenez-vous de voyager à votre aise, et de ne pas vous embarrasser de trop de bagage. Je vous envoie une petite note des objets dont on ne peut se passer; j'y joindrai quelques documens qui ne vous seront peut-être pas inutiles.

» *Monnaie.* On aime beaucoup en Égypte la monnaie espagnole. Le voyageur doit prendre quatre à cinq cents piastres (2,000 à 3,000 fr.); le reste de l'argent peut être converti en valeurs sur le Caire ou sur Bombay.

» *Interprète.* C'est ordinairement un Arabe, qui vous sert aussi de domestique; on lui donne 300 ou 500 roupies (1,000 ou 1,200 fr.).

» *Thé.* Prenez-en pour trois mois, ou même davantage, car souvent on n'en trouve pas. Quant au sucre, un approvisionnement d'un mois suffit.

» *Café.* Assez pour la route jusqu'à Moka ou tout autre port de la mer Rouge.

» *Madère.* Deux douzaines de bouteilles enveloppées et bien emballées.

» *Eau-de-vie.* Deux douzaines de bouteilles : c'est le présent que l'on fait ordinairement aux bateliers et aux guides.

» *Eau* pour la table en bouteilles. Douze à quinze litres environ. Deux barils d'eau pour la cuisine et pour les domestiques.

» *Porc salé* ou *viandes marinées.* Une douzaine de pots : ce sont les alimens qui se conservent le mieux dans le désert.

» *Pain* ou *biscuit et accessoires de table.* Pour un mois.

» *Bougie, savon,* etc. Pour un mois.

» *Ustensiles.* Un petit service de table pour déjeuner et dîner. — Une lampe et une lanterne. — Un fusil et de la poudre ; de la poudre surtout, c'est le cadeau le plus agréable aux Arabes. — Des cordes pour assujétir les bagages. — Un petit assortiment de batterie de cuisine : casserole, pelle, pincettes, broche. — Une table et trois chaises de camp. — Des clous, des marteaux, un foret, du fil de fer, de grosses aiguilles, une cuvette en métal, un briquet.

» Chaque voyageur doit avoir en outre une paire de pistolets, une ombrelle, un voile de gaze verte pour se mettre à l'abri du soleil ; un manteau, une couverture, un tapis, un lit de camp complet, et de grands rideaux ; mais une tente n'est pas toujours nécessaire, du moins depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, époque pendant laquelle il ne pleut pas.

» Enfin les frais de mon voyage de Bombay à Londres me reviennent à trois cents liv. st. (7,500 fr.). »

Commerce.

Transport de la glace de l'Amérique dans l'Inde. — Dernièrement on a paru étonné qu'on transportât en France, des contrées les plus reculées de la Suède, la glace qui cet été manquait à Paris. Cependant ce genre de commerce n'est pas nouveau, et dans l'Amérique septentrionale on le fait sur une très-grande échelle. A Boston, dans les États-Unis, il y a des négocians qui, depuis plusieurs années, envoient chaque hiver des chargemens de glace dans l'Inde et jusqu'à Calcutta. Aujourd'hui cette branche de commerce offre beaucoup de chances de succès depuis qu'à l'aide de corps peu conducteurs de calorique, on est parvenu à prévenir la fonte de la glace. Les procédés qui ont servi à étendre les opérations de cette nouvelle branche d'industrie sont d'une utilité trop réelle pour que nous négligions de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

C'est dans les étangs situés à dix milles de Boston, et dans les rivières de la Hennebec et de la Penobscot, dans l'état du Maine, que l'on retire la plus grande partie de la glace qui fait l'objet de ce commerce. A l'aide d'une machine destinée à cet usage, on coupe la glace en blocs de deux pieds carrés. Lorsque le froid de l'hiver a été assez peu rigoureux pour ne fournir que des glaçons d'une trop petite dimension, on les met dans des glacières où, en s'unissant les uns aux autres, ils prennent de la consistance et reproduisent des blocs que l'on coupe ensuite comme nous avons déjà dit.

Lorsque l'on expédie la glace pour les Indes-Occiden-

tales, comme le trajet n'est que de dix ou quinze jours tout au plus, on se borne à recouvrir d'une couche de quelques pouces de tan et de paille hachée les parois intérieures et le fond du vaisseau que l'on charge ; mais lorsque l'on fait des envois dans l'Inde, on a recours à des précautions bien plus minutieuses.

Lors du dernier embarquement, on fit construire des tonneaux dont les douelles avaient un pouce d'épaisseur ; on les remplit de glace, puis on les entoura d'une chemise de planches. On combla ensuite les vides avec une couche de tan parfaitement sec, corps très-mauvais conducteur de calorique, comme on sait. 108 tonneaux de glace ainsi conditionnés furent la charge du navire. On les recouvrit, pour les mettre à l'abri du contact de l'air, de plusieurs lits de planches, de paille et de tan. Enfin la cargaison partit le 6 mai 1833, et arriva à Calcutta, lieu de sa destination, le 16 septembre. Elle avait donc mis plus de quatre mois à faire le trajet.

La glace fut déposée et mise en réserve dans une glacière que l'on avait fait construire à Brighton. Pour reconnaître quelle avait été l'importance du déchet occasioné pendant cet espace de tems par la fonte, on avait placé dans l'intérieur des tonneaux un morceau de planche auquel on avait adapté un bâton gradué. Mais on ne put pas, par ce moyen, calculer avec précision quelle avait été la véritable perte, car la glace s'étant liquéfiée sur plusieurs points, il restait des vides dont on ne pouvait pas supputer la valeur. Toutefois, en tenant compte du poids total de la glace à son arrivée à Diamond Harbour, M. Dixwell trouva que l'on n'avait perdu dans tout le trajet que vingt-six tonneaux de glace : résultat extrêmement avantageux, si l'on considère surtout que le vaisseau avait traversé les régions les plus chaudes, et qu'il avait

même voyagé sous les tropiques. Il est de toute évidence que l'on dut l'heureux succès de cette entreprise au pouvoir non conducteur que possèdent à un degré éminent les matériaux conservateurs dont on avait fait usage. Mais chose remarquable, le thermomètre que l'on avait eu soin de placer dans la cave où était renfermée la glace ne marqua pas un seul instant, pendant tout le cours du voyage, une température différente de celle des autres appartemens du navire.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

